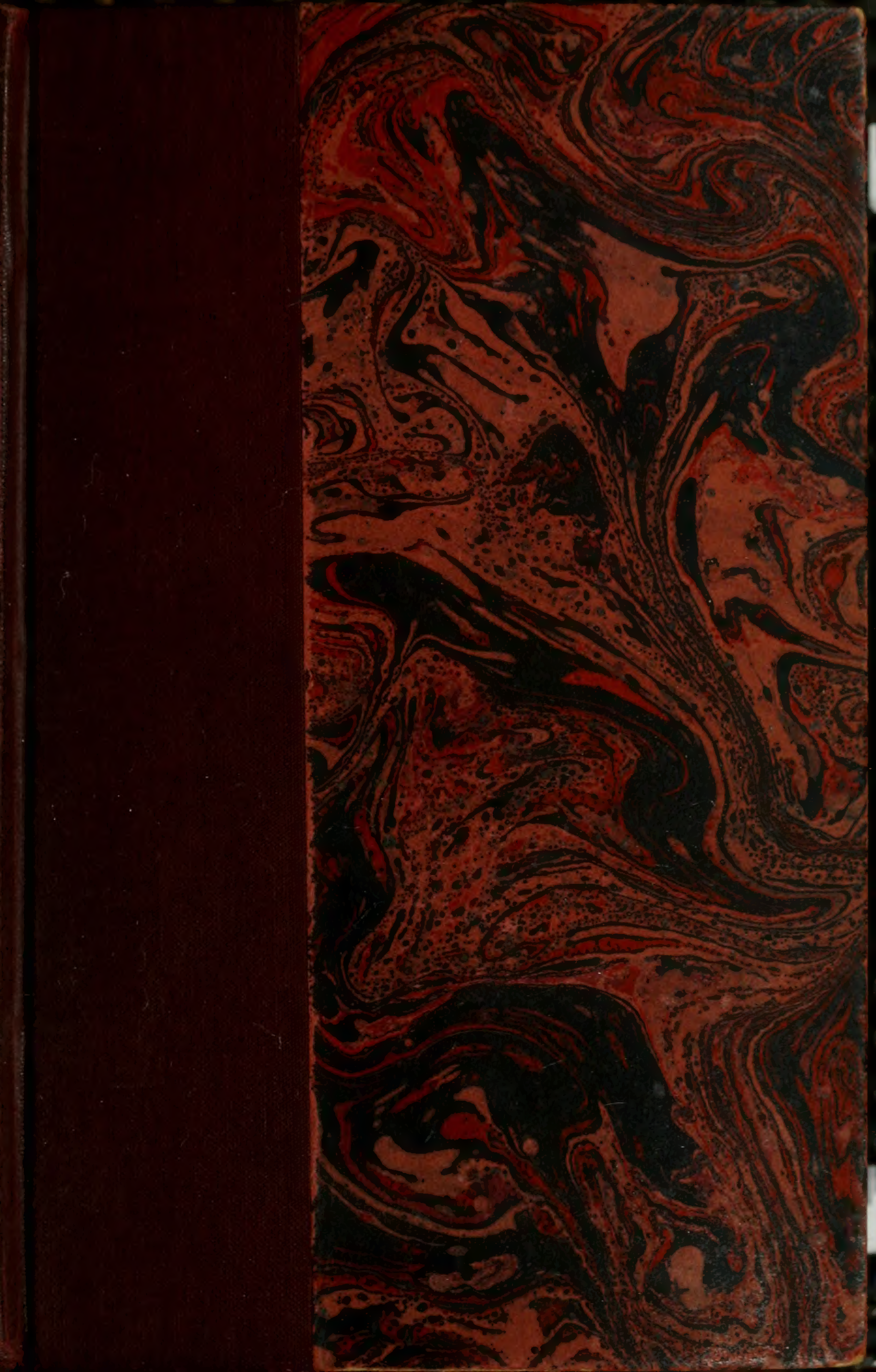
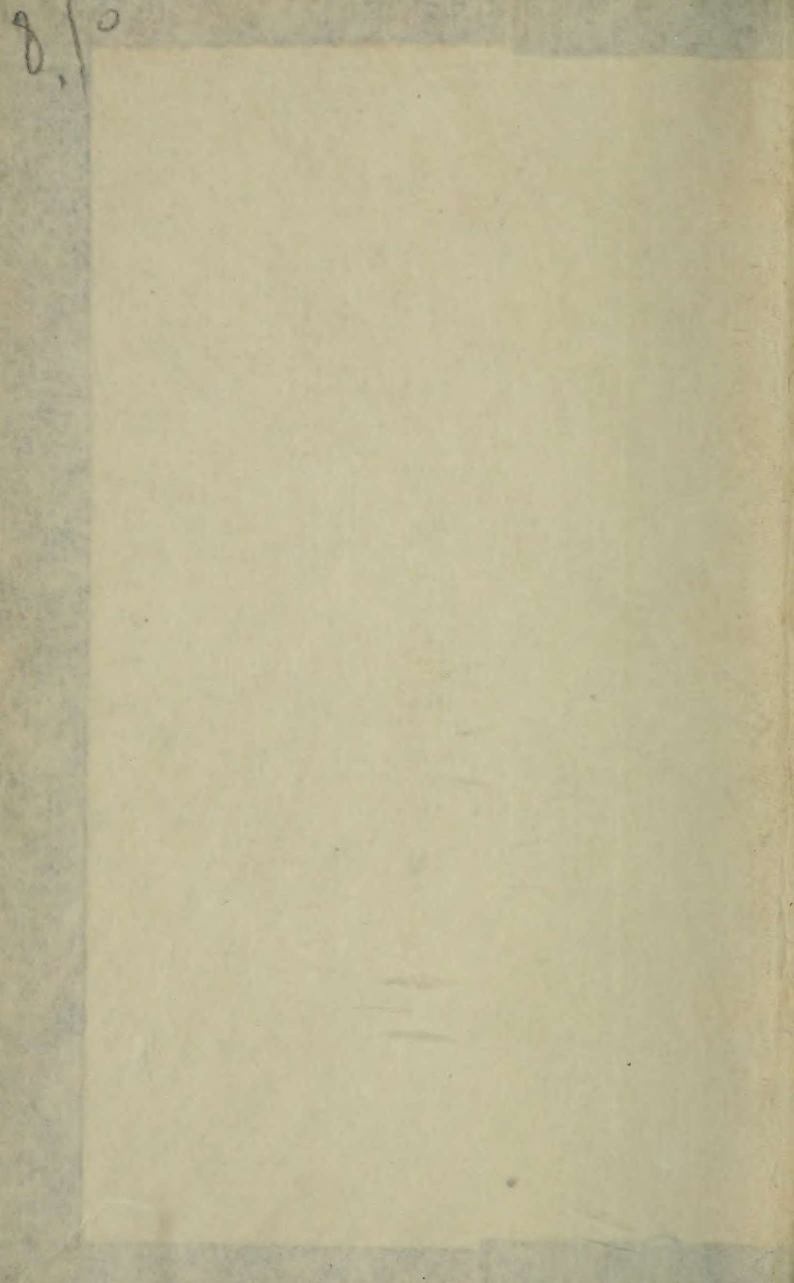




SAINT JUSTIN

ET LES

APOLOGISTES DU SECOND SIÈCLE

SAINT JUSTIN

ET LES

APOLOGISTES DU SECOND SIÈCLE

IMPRIMATUR :

Albiae, die 13ª febr. 1907.

L. BIROT,
vic. gen.

LA PENSÉE CHRÉTIENNE

Textes et Études

Saint Justin

ET LES

Apologistes du second siècle

PAR

J. RIVIÈRE

PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE D'ALBI

Avec une INTRODUCTION de MGR BATIFFOL

RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE TOULOUSE

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET Cie

4, RUE MADAME, 4

1907

MÊME COLLECTION

SAINT IRÉNÉE, par Albert DUFOURCQ, Professeur à l'Université de Bordeaux, Docteur ès lettres. 1 vol., 2ᵉ édit. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

ORIGÈNE, par F. PRAT, secrétaire de la Commission biblique. 1 vol. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

SAINT VINCENT DE LÉRINS, par Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie Française, et P. de LABRIOLLE, professeur à l'Université de Fribourg, (Suisse). 1 vol. **3** fr. *(franco : 3 fr. 50)*.

SAINT JÉROME, par J. TURMEL. 1 vol. **3** fr. *(franco : 3 fr. 50)*.

TERTULLIEN, par le même, 1 vol., 3ᵉ édition. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

SAINT JEAN DAMASCÈNE, par V. ERMONI, professeur au Scolasticat des Lazaristes. 1 vol., 2ᵉ édit. **3** fr. *(franco : 3 fr. 50)*.

SAINT BERNARD, par E. VACANDARD, Aumônier du Lycée de Rouen, 2 vol., 2ᵉ édit. **3** fr. *(franco : 3 fr. 50)*.

THÉATRE ÉDIFIANT. Cervantes, Tirso de Molina. Calderon, par Marcel DIEULAFOY, de l'Institut. 1 vol. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

BONALD, par Paul BOURGET, de l'Académie Française, et Michel SALOMON, 1 vol., 3ᵉ édit. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

MOEHLER, par Georges GOYAU, 2ᵉ édit., 1 vol. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

NEWMAN, *Le Développement du Dogme chrétien*, par Henri BREMOND. 5ᵉ édit. refondue et augmentée, avec Préface de Sa Grandeur Mgr MIGNOT, Archevêque d'Albi, 1 vol. **3** fr. *(franco : 3 fr. 50.)*

NEWMAN, *La Psychologie de la Foi*, par le même. 4ᵉ édit. 1 vol., **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

NEWMAN, *La Vie chrétienne*, par le même. 3ᵉ édition. 1 vol. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

Ces 3 ouvrages ont été couronnés par l'Académie Française (1906).

MAINE DE BIRAN, par G. MICHELET, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. 2ᵉ édit., 1 vol. **3** fr. *(franco : 3 fr. 50)*.

GERBET, par Henri BREMOND. 1 vol. **3** fr. **50** *(franco : 4 fr.)*

INTRODUCTION.

Un des caractères de la littérature chrétienne primitive; ce qui en fait le prix à nos yeux d'historiens, ce qui en fait la pauvreté aux yeux des lettrés, c'est qu'elle n'a été, à aucun titre, un pur exercice de l'esprit (1). Le temps de la rhétorique et de la poésie devait venir : mais à l'origine l'effort des intelligences est absorbé, ou du moins conditionné, par les nécessités pratiques de l'apostolat et de l'organisation. Ici donc plus que jamais il convient de se tenir en garde contre la tentation d'isoler ces écrits tout pragmatiques du milieu où ils sont nés, et qui seul permet véritablement de les comprendre à fond.

Cette observation générale est particulièrement à rappeler lorsqu'on parle des Apologistes du second siècle. Sans doute, si on les rapproche des rares écrits qui nous restent de la période immé-

1. A. et M. Croiset, *Histoire de la litt. grecque*, t. V (Paris 1899), p. 728 : « Une bonne partie de cette littérature est en réalité étrangère à l'hellénisme ; elle n'en a ni l'esprit, ni la tradition, ni les caractères propres; pendant assez longtemps même elle l'ignore, ou peu s'en faut, et elle est sans influence sur ceux qui se meuvent dans sa sphère. »

diatement antérieure, celle de saint Ignace, de saint Polycarpe et des presbytres qu'a connus saint Irénée en sa prime jeunesse, les œuvres des Apologistes tranchent étonnamment par leur allure philosophique et presque littéraire. Et par là, sans doute, ils sont à part : ils marquent, on l'a dit, le premier contact entre la littérature chrétienne et l'hellénisme. Mais que l'on veuille bien observer leur impersonnalité. Plusieurs de ces apologies sont anonymes ; pour d'autres, nous connaissons tout juste le nom de leurs auteurs ; et notre ignorance importe peu, parce que la personnalité de l'auteur disparaît presque derrière le genre. Autant s'efface l'individualité de ces apologies, autant s'accuse la physionomie du groupe : l'œuvre des Apologistes est une : ils se sont donné pour tâche de rendre le Christianisme accessible aux intelligences païennes d'une époque encore très cultivée. Pour saisir toute leur signification, il faut se souvenir qu'ils sont les collaborateurs de l'action de l'Eglise dans des circonstances transitoires. Et peut-être, pour s'expliquer leurs lacunes, est-il bon de ne pas oublier qu'ils n'expriment qu'un moment et qu'une part de cette action, comme feraient des éclaireurs dans une armée.

I

La scission entre le judaïsme et le christianisme avait été un fait accompli dès la persécution de Néron : dès ce moment aussi le christianisme s'était trouvé en butte à une impopularité

violente, très différente de celle qui enveloppait le judaïsme, impopularité qui allait s'exaspérant à mesure que le christianisme, en se propageant, prenait plus de contact avec la société païenne à tous ses degrés et s'imposait davantage à l'opinion.

Néron, au jugement de Tacite, avait pu imputer aux chrétiens l'incendie de Rome, et accréditer peut-être cette calomnie, si grande était l'animosité de l'opinion contre les chrétiens. Au second siècle, cette animosité s'exprimait sous forme de calomnies précises : les chrétiens, disait-on, pratiquaient le meurtre rituel, les chrétiens pratiquaient l'inceste dans leur culte, les chrétiens étaient athées, c'est-à-dire ennemis des dieux de tous (1). Quand l'opinion s'élevait à un jugement mieux motivé, c'était pour traiter leur douceur d'inertie, pour railler l'adoration qu'ils vouaient au Christ comme à un Dieu. Suétone avait traité le christianisme de « superstition nouvelle et malfaisante »; Pline le Jeune, de « superstition mauvaise et démesurée ». Les magistrats, en vertu de la législation néronienne, étaient obligés de voir dans cette superstition un délit punissable de la peine capitale (2). Trajan lui-même, en concédant qu'on ne doit pas rechercher les chrétiens, veut qu'on instruise contre eux

1. Voyez l'article « Accusations contre les chrétiens » dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de dom Cabrol. Voyez aussi Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, 2e édition, t. I (Leipzig 1906), p. 227 et suiv.

2. Pour plus de détail, *Revue Biblique*, t. III (1894), p. 503-521, et Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. I (Paris 1906), p. 96 et suiv.

s'ils sont dénoncés, et qu'on leur applique la rigueur des lois qui les frappent, s'ils n'apostasient point. Les chrétiens ne peuvent opposer à ces accusations et à ces rigueurs que leur innocence et leur patience. Loin de se révolter contre le martyre, ils l'acceptent joyeusement, religieusement : c'est là toute l'apologétique de l'épître de saint Clément, des épîtres ignatiennes et, vers la fin du second siècle, des martyrs de Lyon.

Cependant un moment vint, où, sans moins craindre le martyre, il se rencontra des chrétiens pour crier l'innocence de tous, et pour demander justice. Ce sont ceux que l'on a nommés les Apologistes (1).

Il semble que l'apologétique soit née à Athènes, qui était alors encore la cité des « philosophes ». La philosophie était une profession, presque une corporation, qui « impliquait des mœurs graves et un costume à part, sorte de manteau, qui désignait celui qui le portait, quelquefois aux quolibets, le plus souvent aux respects des passants. En embrassant le christianisme, les philosophes se gardaient de répudier leur nom et leur costume. De là une catégorie de chrétiens inconnue jusque-là. Ecrivains et parleurs de profession, ces philosophes convertis devenaient tout d'abord les docteurs et les polémistes de la secte. Initiés à la culture grecque, ils avaient plus de dialec-

1. Pour l'histoire littéraire des Apologistes, on nous permettra de renvoyer les débutants à notre *Anc. litt. chr. grecque*, 3e édit. (Paris 1901), p. 84-96. On trouvera tous les développements nécessaires dans O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Litteratur*, t. I (Freiburg 1902), p. 157-315.

tique et d'aptitude à la controverse que les prédicateurs purement apostoliques... Ils discutaient et on discutait avec eux. Aux yeux du gouvernement, ils étaient des gens plus susceptibles d'être pris au sérieux que les bons adeptes, sans éducation, d'une superstition orientale. Jamais, jusqu'à présent, le christianisme n'avait osé s'adresser à l'autorité romaine » (1). Les Apologistes l'osèrent pour lui.

Ils s'adressent tout d'abord aux empereurs, car ils réclament une tolérance dont le prince dispose. La première requête de cette nature est présentée à Hadrien, de passage à Athènes, vers 125-126, par l'apologiste Quadratus, un athénien peut-être : cette apologie est maintenant perdue, et il ne nous en est resté qu'un fragment, cité par Eusèbe. Antonin le Pieux, successeur d'Hadrien, reçoit une apologie semblable d'un autre chrétien, nommé Aristide, et qualifié de « philosophe d'Athènes »: cette apologie, dont on n'avait qu'un fragment cité par Eusèbe, s'est retrouvée naguère en syriaque, en arménien, et, partiellement, en grec. C'est une exposition très simple, dans laquelle le philosophe athénien s'applique à démontrer au prince l'existence d'un Dieu unique, la vanité du polythéisme, l'excellence des vertus chrétiennes. Au même empereur, Antonin le Pieux, saint Justin adresse ses apologies, éloquentes et désordonnées, qui devaient avoir parmi les chrétiens un grand et long succès, et qui se sont conservées dans l'original.

1. Renan, *L'Eglise chrétienne* (Paris 1879), p. 39.

Justin, lui aussi, philosophe, vengeait le christianisme des accusations dont il était l'objet, et montrait qu'il était en possession de la sagesse la plus haute, fondée sur de justes motifs de crédibilité. Justin eut des imitateurs qu'encouragea sans doute la présence au souverain pouvoir d'un empereur stoïcien, Marc-Aurèle : les apologies se multiplient sous son règne. Il ne nous reste qu'un souvenir de celles que lui adressèrent le philosophe Miltiade, Méliton, évêque de Sardes (175-180), Apollinaire, évèque d'Hiérapolis (169-176); la seule qui nous est parvenue est celle d'Athénagore, philosophe et athénien, adressée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode (177-180). Ces adresses au prince philosophe n'exercèrent d'ailleurs aucune influence sur sa politique religieuse, qui fut une politique de persécution, et dont saint Justin lui-même fut martyr.

On peut douter que ces adresses fussent de véritables requêtes ou suppliques remises aux mains de l'empereur, plutôt que des discours écrits destinés au public et n'ayant des requêtes que la forme (1). Les Apologistes, en effet, pensaient à l'opinion et travaillaient à l'éclairer directement par des « discours » et des « traités » (2). Sous

1. M. Croiset, p. 731, croit que la littérature apologétique chrétienne était une littérature clandestine. C'est là une intuition que rien ne confirme, au contraire, puisque des Apologistes comme Justin, comme Tatien, ont tenu école ouverte et publiquement controversé avec des philosophes païens, tel le cynique Crescens auquel Justin eut affaire. Duchesne, p. 200.

2. M. Puech, *Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien* (Paris 1903), p. 14 et suiv., a mis en lumière les rapports de Tatien et de la sophistique du second siècle, jusque

cette forme, saint Justin avait composé « pour les Grecs » un *Discours* et une *Réfutation,* et encore deux traités philosophiques, l'un *Sur la monarchie de Dieu,* l'autre *Sur l'âme.* Eusèbe a connu un traité de Méliton *Sur la vérité,* et autant d'Apollinaire : il mentionne cinq livres *Aux Grecs,* du même Apollinaire, et deux de Miltiade. Tous ces écrits sont aujourd'hui perdus. Mais il nous reste un *Discours aux Grecs* de Tatien, où le disciple de saint Justin, à l'inverse de son maître, inaugure une critique passionnée des mœurs et des doctrines des Grecs. Il nous reste trois livres à *Autolycos* de l'évêque d'Antioche Théophile. Il nous reste quelques opuscules, mis à tort par la tradition sous le nom de saint Justin, et appartenant au même genre littéraire, un *Discours aux Grecs,* une *Exhortation aux Grecs,* un traité *de la monarchie.* Il nous reste l'épître anonyme *à Diognète.* Saint Justin avait écrit un traité sur la résurrection, qui est perdu, ou, pour mieux dire, dont on n'a qu'un fragment contesté : mais on a le traité d'Athénagore sur le même sujet. Toutes ces œuvres ont pour dessein de présenter à des

dans les affectations du style. « Nous désignons sous le nom de sophiste, aussi bien de purs rhéteurs, uniquement attachés aux mots et aux syllabes, que des écrivains plus sérieux, épris sincèrement de philosophie ou de morale, Nicétès ou Polémon aussi bien que Favorinus ou Dion Chrysostome. » PUECH, p. 14. Ce mot σοφιστεύειν a d'ailleurs le sens d'*enseigner.* Sur la sophistique du second siècle, voyez CROISET, p. 547 et suiv. Voyez aussi le chapitre de CROISET, p. 502 et suiv. sur Plutarque théologien et apologiste. Plutarque et Josèphe sont en un certain sens, les précurseurs de nos apologistes chrétiens, — l'apologie juridique et politique étant mise à part.

esprits de culture hellénique une justification intellectuelle du christianisme.

Sur la fin du second siècle, la littérature apologétique atteint à sa perfection en devenant latine. Sous le titre d'*Octavius*, Minucius Félix écrit un dialogue, où un païen expose, dans une langue de lettré, ses griefs contre le christianisme, griefs que le chrétien réfute avec la même éloquence ; le dialogue s'achève par la conversion du païen. C'est la forme cicéronienne du dialogue appliquée à l'apologétique, avec le souci tout classique de s'exprimer noblement. Tertullien, au contraire, est un juriste qui semble s'adresser aux magistrats pour leur faire entendre le langage du droit, du droit commun et de l'équité. Son plaidoyer est d'un avocat devenu polémiste, et ici encore la manière cicéronienne se retrouverait, mais animée d'une ironie et d'une véhémence rude, passionnée, cinglante, que l'atticisme de Cicéron n'a pas connues à ce degré héroïque.

Jusqu'ici il n'a été question que de la polémique contre les païens. Pour être complet, il faut ajouter que les Apologistes chrétiens ont controversé aussi avec les juifs, à dessein de leur montrer, par l'accomplissement des prophéties, la vérité du christianisme. Ariston de Pella avait écrit un *Dialogue de Jason et de Papiscus*, où le chrétien Jason convertissait le juif alexandrin Papiscus : ce dialogue est perdu, mais il avait créé le genre auquel appartient le *Dialogue avec Tryphon* de saint Justin, et l'*Adversus Iudaeos* de Tertullien (1).

1. Il ne faut pas oublier que la controverse entre chré-

Cependant l'effort premier des Apologistes vise la défense du christianisme, non pas contre les juifs, mais contre les calomnies et les négations païennes. Chose curieuse, la littérature chrétienne ira s'enrichissant de plus en plus, dès le troisième siècle : l'exégèse, la dogmatique, l'éloquence, enfanteront des œuvres durables ; ainsi Origène chez les Grecs, saint Cyprien chez les Latins : mais l'apologétique, même avec Origène et Eusèbe, n'aura plus le rôle de premier rang et exceptionnel qu'elle tient au second siècle. Plus encore, elle n'aura plus la forme littéraire qu'elle cherche et qu'elle trouve alors. Si quelques-uns de nos vieux Apologistes composent et écrivent sans art, comme Justin, Aristide, Théophile, les autres s'appliquent manifestement à imiter des modèles classiques ou au goût du temps. Ils ont un art emprunté, comme l'art des catacombes. Ils sont à leur manière des rhéteurs et des sophistes. Ils mettent tout en œuvre pour intéresser à leur cause des esprits étrangers au christianisme, mais d'une culture très avancée (1).

tiens et juifs, telle qu'on la trouve dans les anciens livres de polémique comme l'*Altercatio* d'Evagrius, est « une controverse artificielle » : les auteurs de ces controverses s'adressent toujours à un juif de convention, et leurs arguments, tirés des prophéties et des figures de l'Ancien Testament, sont avant tout destinés à confirmer les chrétiens eux-mêmes dans leur foi. L'apologétique contre les païens, au second siècle, n'a rien d'artificiel et est au contraire en pleine vie.

1. A. Puech, p. 98 : « Les apologistes chrétiens entreprennent une tâche analogue à celle qu'avaient assumée avant eux les défenseurs de la philosophie contre les préjugés du vulgaire. Les *Discours aux Grecs* ou *aux Nations* sont comme une transformation chrétienne de ces *Protrepti-*

Et, tout comme dans les peintures des catacombes, l'uniformité des Apologistes est frappante. Les sujets traités sont toujours les mêmes. Le cadre change, mais non le tableau. C'est chez tous, ou bien peu s'en faut, avec une attitude unique d'esprit, un petit nombre d'idées communes qui peuvent, sans trop d'injustice, donner l'illusion d'un système.

II

Les Apologistes ont d'abord à déblayer. Puisque le christianisme est calomnié, il leur faut commencer par écarter les objections diffamatoires, dissiper les préventions, manifester le christianisme tel qu'il est. La cause qu'ils défendent est impopulaire, et ils ne le dissimulent point; au contraire, ils regardent bien en face les odieuses imputations qu'on articule, et c'est, après tout, à eux seuls que nous devons de les connaître dans leur teneur précise. Minucius Félix a pris la peine de les réunir dans une exposition

ques ou de ces *Exhortations* dont on peut donner comme type l'*Hortensius* de Cicéron. Ils sont nés évidemment des besoins que créait aux chrétiens leur situation dans l'empire, non d'une imitation voulue de cette prédication populaire païenne; mais dès l'origine l'affinité entre les deux genres s'est révélée et les apologistes eux-mêmes en ont eu le sentiment ; il y en a comme le signe dans cette adaptation d'une prosopopée du *Clitophon*, qui revient, comme une sorte de *leit-motiv*, dans tous leurs écrits, depuis Justin et Tatien, où on la rencontre pour la première fois, jusqu'à Tertullien où on la rencontrera avec surprise dans le *De pallio*. » Voyez la note de M. Puech sur Tatien, XVII (*Op. cit.*, p. 130).

d'ensemble, dont plusieurs traits sont pris au pamphlet que le rhéteur Fronton avait publié contre les chrétiens. Mais les accusations une fois posées, nos Apologistes n'en ont pas laissé une seule sans réponse.

Ils leur opposent des démentis indignés. Justin et Tatien s'étendent peu sur ce chapitre ; mais Athénagore en fait tout le thème de son apologie, Minucius Félix et Tertullien y consacrent de longs développements. Tous font ressortir ce que ces imputations abominables ont d'inconsistant et d'invraisemblable, au regard de ce qu'est la vie chrétienne véritable. L'athéisme qu'on reproche aux chrétiens n'est pas plus soutenable, au regard de ce qu'est la conception chrétienne de Dieu et du culte spirituel que les chrétiens pratiquent. Enfin, à l'adresse des politiques, de ceux qui veulent s'en tenir aux lois existantes, ils font entendre les revendications supérieures de l'équité et de la conscience. Une fois le christianisme justifié des accusations infâmantes dont l'opinion le chargeait, les Apologistes ont beau jeu pour s'élever contre l'intolérance sanglante des lois, et pour réclamer des empereurs, au même titre que les religions licites et que les philosophies, le droit d'être. Les Apologistes mettent à réclamer ce droit une loyauté, une énergie, une éloquence, qui, au milieu de la servilité et de l'insensibilité de l'opinion romaine, donnent à leur attitude une saisissante modernité.

Se défendre n'est pas tout, et la meilleure défense est souvent l'offensive. La société païenne était vraiment mal venue à prêter des crimes aux

chrétiens, et ceux-ci pouvaient aisément, en revanche, tirer argument des désordres dont la société contemporaine les faisait les témoins. Les Apologistes parlent donc de l'immoralité de la vie païenne, de ses crimes, de ses cruautés, des sacrifices sanglants du cirque, des impudicités sans nom qui s'abritent jusque dans les temples (1).

Le paganisme, en tant qu'il est une religion, n'échappe pas davantage à leur critique : le principe irrationnel du polythéisme, les fables de la mythologie, l'abjection de l'idolâtrie, sont attaqués par eux avec une éloquence qui s'alimente aux vieux anathèmes bibliques aussi bien qu'aux diatribes déjà traditionnelles de tels philosophes païens. Cette critique des mœurs et des cultes païens est un thème classique de toutes les apologies : les véhéments, comme Tertullien, s'y livrent avec joie, mais les modérés, comme Justin et Athénagore, y recourent aussi bien. La même tactique sert contre les philosophes : sauf quelques esprits assez philosophiques pour en juger avec sympathie, la plupart des Apologistes se complaisent à dénoncer les incertitudes, les erreurs, les contradictions de leurs systèmes, sou-

1. A. Puech, p. 42 : « La polémique contre l'immoralité du monde païen était avant eux (les apologistes) un lieu commun de l'apologétique juive (par exemple dans les *Oracl s Sibyllins*). Chez eux, cette polémique peut avoir parfois son origine dans le morceau célèbre de l'Epître aux Romains (I, 20 et suiv.). Mais ils empruntent, sans le dire, certains traits, aux moralistes grecs. » M. Puech cite un développement de Dion Chrysostome. Il serait curieux de pousser l'étude de ces sources.

vent même signaler les désordres de leur conduite privée (1). Cette tactique agressive est parfois poussée jusqu'au dénigrement, jusqu'à l'injustice, notamment par Tatien, qui trouve une visible satisfaction à bafouer la pensée et la civilisation grecques (2).

Il y a là une incontestable outrance : les docteurs de l'Eglise seront un jour plus équitables, plus attentifs à dégager les éléments impérissables de la culture antique. Cependant la tactique des Apologistes peut se justifier, non seulement comme une défensive légitime, mais comme une critique légitime aussi. Ils ont été de redoutables polémistes, et mieux encore, d'efficaces exterminateurs d'erreurs.

Enfin les Apologistes avaient à justifier la foi chrétienne en exposant ses titres de crédibilité. Cette tâche proprement apologétique, au sens actuel et strict du mot, est celle qui occupe le moins de place dans leurs écrits ; chez quelques-uns même, elle est à peu près complètement ab-

1. A. Puech, p. 21, a indiqué ce que ce thème des Apologistes doit aux païens eux-mêmes. C'était, semble-t-il, un lieu commun dans les *Exhortations à la philosophie* (Προτρεπτικοί λόγοι) de réfuter l'objection que le vulgaire tirait du désaccord des philosophes. « Les Apologistes n'avaient en quelque sorte qu'à prendre, dans ces sortes d'ouvrages, l'exposé de l'objection en laissant de côté la réfutation. Il en était de même de l'argumentation qui consiste à opposer aux philosophes les inconséquences ou les faiblesses de leur vie. Or il y a d'autres indices assez clairs que les premiers Apologistes, Justin et Tatien, n'ont pas été sans connaître toute cette littérature des *Protreptiques*. »

2. En cela encore les écrivains chrétiens avaient un modèle dans le ton ordinaire de la prédication cynique. Puech, p. 99.

sente. Ils ne pouvaient cependant la négliger absolument, dès lors qu'il s'agissait de donner au christianisme le droit d'être cru. Deux séries de considérations générales leur sont familières. Ils font ressortir l'excellence de la doctrine chrétienne et des livres bibliques qui la renferment : Justin, Tatien, Théophile, font valoir leur propre expérience. Ils exposent la doctrine religieuse et morale des prophètes. Ils insistent surtout sur l'antiquité de la Bible, où ils s'attachent à montrer la source de toute sagesse, de toute vérité. Ils en appellent aussi à l'autorité des philosophes païens, soit qu'ils y voient, avec saint Justin, une révélation diffuse du Logos divin, soit plutôt qu'ils les considèrent comme débiteurs sans le savoir de la Bible. L'apologétique chrétienne ne différerait pas jusqu'ici de l'apologétique juive des juifs alexandrins (1). Mais, d'autre part, les Apologistes montrent le christianisme vivant et agissant dans les âmes, avec la divine surabondance de ses dons surnaturels et de ses vertus; ils reconnaissent la main de Dieu dans les exorcismes et dans les miracles qui se produisent tous les jours, dans l'héroïsme des martyrs et la sainteté des vierges; en un mot, dans la transformation intérieure que la foi chrétienne opère

1. Je ne croirai pas cependant que l'apologétique juive ait eu une influence directe sur l'apologétique chrétienne. Parlant de la thèse de Josèphe, dans son *Contre Apion*, que tout chez les Grecs est d'origine récente, et que les patriarches sont les véritables pères de la civilisation, M. Puech ne croit pas qu'elle ait été ignorée de Tatien. « Mais, dit-il, il est curieux de voir qu'il n'y ait aucun lien direct, en cette matière, entre l'apologétique judéo-alexandrine et l'apologétique chrétienne. Tatien ne se soucie pas d'exalter les Juifs. »*Op. cit.* p. 39. C'est très exact.

dans les âmes. Minucius Félix et Tertullien invoqueront enfin le « témoignage de l'âme » même.

III

On peut difficilement concevoir que les Apologistes, quelle que fût la spécialisation nécessaire de leur tâche, aient pu se contenter de cette vue tout extérieure du christianisme. En défendant du dehors la foi chrétienne, comment n'en auraient-ils pas examiné le contenu? Philosophes de profession, au moins pour la plupart, ils ne pouvaient se contenter d'articles de foi qu'ils n'eussent point encastrés, en quelque sorte, dans l'édifice de leur propre pensée philosophique. Puisque, d'ailleurs, ils avaient pour dessein de s'adresser à des intelligences ignorantes du christianisme et de culture toute grecque — ou latine — force leur était bien d'adapter à cette « mentalité » la présentation de la foi. On ne sera donc pas surpris que de l'œuvre des Apologistes se dégage, au moins à titre de tentative, une intellectualisation du christianisme.

A première vue — et si l'on met à part saint Justin, qui, d'un avis unanime, fait ici exception et mérite dès lors d'être étudié à part, — la dogmatique des Apologistes est fort simplifiée. On a remarqué depuis longtemps que, non seulement dans de courtes et très générales exhortations aux Grecs, mais dans des apologies plus étendues comme celles de Tatien, d'Athénagore, de Théophile, de Minucius Félix, le nom de Jésus n'est

pas prononcé. Ce fait est très significatif, car il suffirait à établir que toute cette apologétique n'est pas adéquate au christianisme intégral.

En trois articles, en effet, se résume la religion des Apologistes : une idée de Dieu, une idée du plan providentiel dans l'histoire de l'humanité, une idée des conditions essentielles du salut. Dieu est unique, spirituel, tout-puissant, créateur et maître souverain du monde : ils défendent cette idée de Dieu contre les corruptions puériles ou grossières de la mythologie, ils s'appliquent à en signaler l'intuition ou l'ébauche dans la philosophie profane. C'est aussi bien la thèse fondamentale de toute apologie, thèse juive, et même platonicienne, autant que chrétienne. Mais ce Dieu est transcendant aussi, ceci contre le stoïcisme, et ne saurait dès lors entrer directement en rapport avec le monde : il lui faut un médiateur, c'est le Logos (1). Le Logos a créé le monde ; il préside à l'ordre et à la conservation des choses ; il éclaire l'entendement de l'homme et guide son énergie vers la vertu. Dieu a créé les anges, créatures libres et supérieures, auxquelles le Logos a commis le soin de veiller sur son œuvre. Quelques-uns de ces anges ont failli à leur mission ; soit négligence, soit idolâtrie, soit concupiscence, ils sont devenus infidèles (2). Et les hom-

1. Sur les origines de l'idée de Logos, voyez LEBRETON, *Les théories du Logos au début de l'ère chrétienne* (Paris, 1906). Sur la théorie du Logos chez nos Apologistes, voyez la discussion de J. TIXERONT, *Histoire des dogmes*, t. I (Paris 1905), p. 232 et suiv.

2. M. PUECH, p. 74, parlant de la nature des démons telle que l'a exposé Tatien, écrit : « Il ne peut être douteux

mes, laissés à eux-mêmes, ou, qui plus est, séduits par ces esprits infidèles, sont tombés dans l'ignorance, dans la corruption morale, et de là l'universelle idolâtrie. Cependant le Logos, après avoir rappelé aux hommes la vérité par ses prophètes, instruit lui-même les chrétiens, qui lui doivent de connaître Dieu et comment le servir. La voie du salut est là pour l'homme. Dieu l'a fait libre et maître de son sort : si l'homme obéit à la voix du Logos, s'il observe ses commandements, il parviendra à une vie immortelle et incorruptible, dans l'au delà : si non, il aura en partage la mort éternelle et des supplices sans fin.

Telle est, dans ses plus grandes lignes, la systématisation doctrinale qui se dégage des écrits des Apologistes. Ce qui la caractérise, et l'expression est courante chez eux, c'est que le christianisme est à leurs yeux une philosophie. Mais qui ne voit aussi que de cette philosophie sont bannis tous les mystères spécifiquement chrétiens, je veux dire surnaturels ? La Trinité, à strictement parler, l'Incarnation de même, le péché originel, la rédemption, la grâce, les sacrements, n'y ont pas de place. Même la doctrine du Verbe est absente chez Minucius Félix. On a ainsi un christianisme raisonnable : mais est-ce encore le christianisme ? Une présentation est faite de la

que Tatien n'ait été animé d'un très vif désir d'opposer une théorie chrétienne sur ce sujet à celles que les platoniciens de son temps (par exemple Plutarque) prenaient tant de plaisir à édifier. C'est le même sentiment qui l'a poussé à dessiner les premiers linéaments d'une psychologie chrétienne, pour l'opposer à la psychologie stoïcienne. »

foi, qui dépasse la présentation catéchétique, celle dont le « Symbole des Apôtres » est le programme, au temps même de nos Apologistes. Une sagesse est substituée à l'Evangile, et cette substitution ne laisse pas d'être piquante, on l'a remarqué avant nous, puisqu'elle se produit à peine un siècle après que saint Paul a dénoncé la philosophie comme une illusion et prêché hardiment la « folie » et le « mystère » de l'Evangile. Les historiens modernes ont donc quelque apparence de droit à dénoncer dans l'œuvre des Apologistes une hellénisation du christianisme, une sécularisation (1).

Le seul tort de ces historiens, mais ce tort est capital, est de vouloir retrouver toute une théologie dans des affirmations qui ne pouvaient pas prétendre épuiser le sujet, et de considérer des plaidoyers occasionnels comme des « sommes ». On ne peut oublier que nos Apologistes ont écrit pour « ceux du dehors », pour les non-chrétiens, et avec le dessein de concilier au christianisme leur attention, leur sympathie : l'apologétique tient toujours des défauts de l'exorde insinuant. On s'explique ainsi que, sur les questions de doctrine, ils se contentent de généralités. On manquerait de sens historique, si on faisait aujourd'hui de leurs réticences des négations, ou si à la

1. C'est l'idée génératrice de tout le chapitre que M. Harnack consacre aux Apologistes, *Dogmengeschichte*, 3e édit. t. I (Leipzig 1894), p. 455 et suiv. Voyez notamment p. 455-462, p. 480-482 et p. 504-507. Cf. *Précis de l'hist. des. dogmes* (Paris 1893), p. 69-79. Mêmes vues chez Loofs, *Leitfaden der Dogmengeschichte*, 4e édition (Halle 1906), p. 114-129.

moindre de leurs affirmations on donnait une valeur dogmatique (1).

Si donc le christianisme des Apologistes est réduit à une sorte de quintessence philosophique, et le fait n'est pas contestable, la cause n'en est pas à chercher dans une déviation de leur foi, comme si cette foi eût été en quête d'un christianisme dans les limites de la raison. Le public auquel ils s'adressaient leur imposait le genre qu'ils ont adopté et tout de même la teneur de leur exposition. Il suffit de replacer les Apologistes dans le milieu qui fut le leur, pour s'en rendre clairement compte. Ainsi il est facile d'observer que chez saint Justin lui-même, l'attitude dogmatique est sensiblement autre dans le *Dialogue avec Tryphon* que dans les deux *Apologies*, à ce point que tel critique a cru pouvoir penser que le *Dialogue* n'était pas du même auteur que

1. C'est ce que M. PUECH a bien marqué pour Tatien, quand il écrit que Tatien a eu l'idée nette que son *Discours aux Grecs* « ne pouvait être, ne devait être qu'une exhortation à la foi (προτρεπτικός), et non un exposé de la doctrine ». Tout son dessein est de « disposer ses auditeurs ou ses lecteurs, en ruinant leurs anciennes croyances, en leur inspirant l'attrait de la croyance nouvelle, à demander, à recevoir un enseignement plus précis. C'est ce que confirment les paroles par lesquelles il termine son *Discours* : « Je m'offre à vous, je suis prêt à examiner avec vous mes doctrines, sans vouloir renier jamais la discipline selon Dieu. » PUECH, Op. cit., p. 80. J. TIXERONT, *Hist. des dogmes*, t. I, p. 223-224. — M. HARNACK est forcé de reconnaître d'ailleurs lui-même l'orthodoxie des Apologistes : il écrit : « Si nouvelle et étrange que fût la tentative de présenter le christianisme comme une philosophie, les Apologistes, pour autant qu'ils fussent compris, paraissaient d'accord avec le sentiment commun des chrétiens ; ils ne choquaient pas les autorités, ils les défendaient plutôt ; et ils n'introduisaient aucun élément positif étranger », au contraire des gnostiques. *Op. cit.*, p. 462.

les *Apologies* (1). La vérité est que les *Apologies* s'adressaient aux non-chrétiens, tandis que le *Dialogue*, sous couleur de s'adresser aux juifs, était surtout à l'usage des fidèles. On constate la même différence chez Tertullien, entre ses écrits dogmatiques, d'une part, et ses écrits apologétiques, d'autre part : qu'on se rappelle que Tertullien, le même qui argumente contre les hérétiques au nom de l'Ecriture, au nom du Christ et des Apôtres, au nom de la prescription, invoque le témoignage de l'âme « naturellement chrétienne » et cherche à trouver chez tous les hommes l'intuition pour ainsi dire native de l'unité de Dieu, de l'existence des démons, du jugement, de la vie future. La comparaison mériterait d'être poussée dans les détails, mais il suffit de l'indiquer, et elle est concluante.

IV

Cette hellénisation de la foi chez les Apologistes n'a donc d'autre signification que celle d'une méthode, d'une industrie pédagogique, d'une tactique d'avocat (2). Et si c'est là une

1. Lange, cité par le R. P. Feder. *Justins des Maertyrers Lehre von Jesus Christus* (Freiburg 1906), p. 16.

2. Harnack, *Dogmengeschichte*, I, 455, note : « Il est vraisemblable que, quand ils s'adressaient aux fidèles, les Apologistes développaient un christianisme plus riche que celui de leurs apologies ; et c'est ce qu'on peut inférer avec certitude des écrits *ésotériques* de Justin, de Tatien, de Méliton ». Cf. Loofs, p. 116 et 125. Cette observation est toute notre thèse, mais M. Harnack a le tort d'ajouter aussitôt que l'on ne saurait cependant supposer que les idées fondamentales de Justin et des autres aient été différentes de celles qu'expriment les Apologies. C'est justement toute la question.

règle du genre, encore est-il que saint Justin y fait exception, et par cette exception confirme bien notre thèse. Parmi tous les Apologistes, en effet, son œuvre d'apologiste est la plus étendue, et celle qui a le plus de portée philosophique; mais, en même temps, les articles de la foi dogmatique sont par lui si nettement proposés, qu'on devrait, en bonne justice, moins négliger son exceptionnel témoignage.

Non pas que saint Justin n'ait beaucoup en commun avec les autres Apologistes. Lui aussi, il proclame l'unité, la monarchie et la transcendance de Dieu. Il insiste tant sur le rôle cosmologique du Logos, qu'on est en peine de le justifier de tout reproche de subordinatianisme, et qu'on n'a pas craint de faire de lui un précurseur du semi-arianisme (1). Pour lui, également, le mal consiste surtout dans l'ignorance, et, par suite, l'action salutaire du Logos est surtout dans l'ordre de la connaissance. Les prophètes d'Israël ont été les porte-paroles du Logos, mais ç'a été aussi, encore qu'à un moindre degré, le privilège des philosophes de l'antiquité grecque. Cette conception large de la révélation divine conduit Justin à se montrer sévère pour le judaïsme, dont les rites ne lui paraissent recevables que comme une forme religieuse inférieure et caduque, comme une institution qui n'avait d'autre fin que l'éducation d'un peuple charnel et brutal, ni d'autre valeur que celle de figure de la foi à venir. Car aujourd'hui le Logos s'est manifesté aux

1. *Ita* Feder, p. 154.

hommes dans la personne de Jésus-Christ; sa puissance les délivre du démon, sa doctrine leur apporte une connaissance parfaite de la vérité et de la vertu, par quoi ils seront conduits à l'immortalité.

Cette synthèse toute philosophique de la pensée de saint Justin est devenue classique chez les historiens modernes (1): encore est-il que tous les critiques ne l'acceptent pas, et le devoir s'impose de regarder à deux fois avant de prendre un parti.

En réalité, et pour peu qu'on l'examine sans système préconçu, la doctrine de saint Justin est loin d'être aussi simplifiée que certains veulent bien le dire. Quoiqu'il ne nous reste qu'une faible part de son œuvre, la part proprement apologétique, et ce fait important ne doit pas être perdu de vue, cet apologiste ne laisse pas d'être un dogmatique, et ce philosophe platonicien d'éducation un croyant de tradition ecclésiastique. Il avait écrit un traité contre les hérésies gnostiques de son temps, qui est perdu, et qui est perdu peut-être pour cette raison qu'il a été remployé par saint Irénée, d'un côté, par Tertullien, de l'autre : ces deux controversistes sont ainsi de bons garants de l'authenticité du catholicisme de saint Justin. Au surplus, dans les écrits mêmes qui nous restent, à plusieurs reprises, Justin s'applique à séparer la foi véritable de ce qui est, à

1. Voyez rapportés par FEDER, p. 19-24, les jugements de Ritschl, de Weizsäcker, de von Engelhardt, de Clemen. C'est l'opinion rendue en quelque sorte classique par Harnack et Loofs.

ses yeux, la corruption de la vérité divine, l'hérésie. Contre les Ebionites, il affirme la divinité du Christ; contre « certains » qu'il ne nomme pas, précurseurs du monarchianisme, il affirme la distinction réelle des personnes divines; il va jusqu'à conserver, et malgré les divergences qu'il constate et croit permises, la vieille croyance au millénarisme (1). On voit s'il a le souci d'être de l'Eglise et dans la tradition.

Allons plus au fond. La divinité du Christ n'est pas pour saint Justin une suite métaphysique du rôle du Logos; elle est une intérence du fait chrétien, confirmé par les prophéties de l'Ancien Testament. Justin connaît les principaux traits de la vie humaine du Sauveur, sa conception virginale, ses miracles, sa passion, sa résurrection, son ascension. Il insiste sur les souffrances du Sauveur, qui sont contre les docètes la preuve de son humanité. Sans négliger le rôle bienfaisant et nécessaire de sa doctrine, Justin, après saint Paul, rappelle la valeur expiatoire et rédemptrice de sa mort. Il sait la valeur salutaire de la foi et des œuvres, et pareillement celle du baptême, qui purifie et illumine l'homme pêcheur, de l'eucharistie qui renouvelle le sacrifice de la croix et nourrit le fidèle de la chair du Sauveur. Une même société, à la fois spirituelle et visible, unit en un seul corps les fidèles dispersés dans le monde : et c'est même en considération de ce

1. On ne saurait mieux faire pour la justification de ces diverses assertions que de renvoyer au livre du R. P. Feder, qui est la plus récente et la meilleure étude que nous ayons de la dogmatique de saint Justin.

peuple saint que le monde est pour un temps encore épargné par Dieu. Ces indications ne suffisent-elles pas pour établir que la pensée de Justin déborde les lignes purement philosophiques et éthiques dans lesquelles on a voulu l'enfermer ?

Au vrai, saint Justin fait œuvre de théologien et il appartient à la même lignée que saint Irénée. Il ébauche, pour les divers articles de sa foi une explication, et ces explications sont de valeur fort inégale, certaines même erronées et inacceptables ; mais en ces essais Justin n'est pas guidé par sa seule inspiration philosophique, il s'appuie toujours sur la lettre scripturaire et sur les données de la tradition, et l'on a pu reconstituer rien qu'avec des textes de lui les principales affirmations du symbole romain (1). Loin donc que Justin soit un philosophe à peine teinté de christianisme, il apparaît comme un chrétien qui cherche dans sa philosophie l'intelligence de sa foi.

C'est aussi bien son exceptionnel mérite : il est un témoin de la foi, et il est un interprète de la foi. Les presbytres n'affirmaient que le dépôt traditionnel : lorsque, à la fin du second siècle, l'hérétique Noet est cité devant les presbytres de Smyrne, pour rendre raison de ses nouveautés, les presbytres se bornent à opposer à ses affirmations leur symbole, et d'ajouter : « Nous disons ce que nous avons appris. » De leur côté, les gnostiques, les grands gnostiques s'entend, comme Basilides, Valentin, Marcion, usent d'une telle liberté envers le dépôt traditionnel, soit dans leur

1. Feder, p. 268-288. J. Hahn, *Bibliothek der Symbole*, 3e édition (Breslau, 1897), p. 4.

exégèse, soit dans leur spéculation, que, dès leur première démarche, ils sont hors de la grande Eglise. Entre l'immobilité des uns et le désordre des autres, saint Justin apparaît comme un conciliateur de la tradition et de la réflexion, de la révélation et de la culture.

Il faut porter un semblable jugement sur tout le groupe des Apologistes. On a dit d'eux que, par « leur intellectualisme et leur doctrinarisme d'autorité, ils avaient fondé le christianisme philosophico-dogmatique ». A tout prendre, cette formule de M. Harnack serait préférable à celle par laquelle il ne voudrait voir dans le christianisme des Apologistes que la « réalisation d'un théisme tout moral ». Ils ont opéré le premier rapprochement entre le christianisme issu de l'Ancien Testament et de l'Evangile et l'esprit grec formé par le platonisme et le stoïcisme; et ce rapprochement n'est, chez eux, encore qu'une juxtaposition, peut-on dire avec M. Harnack, mais c'est la juxtaposition de deux éléments dont l'un n'est pas sacrifié à l'autre.

Les Apologistes appartiennent ainsi à un moment précis de l'histoire de la pensée chrétienne: ils représentent une étape bien vite dépassée. Leur doctrine commune a cet intérêt historique, et on saura grand gré, je l'espère, à M. Rivière de l'avoir présentée sous ce jour.

Pierre Batiffol.

AVANT-PROPOS.

Sous le nom générique de *Pères Apologistes,* on désigne un groupe d'écrivains ecclésiastiques qui s'échelonnent au cours du second siècle, peut-être même jusqu'au commencement du troisième, et qui ont consacré leurs efforts à défendre le Christianisme devant les pouvoirs publics et devant l'opinion païenne.

L'histoire nous signale un nombre considérable d'auteurs qui s'exercèrent dans ce genre. Malheureusement, pour beaucoup, leurs ouvrages ont entièrement péri : de Quadratus, d'Ariston, de Rhodon, de Miltiade, d'Apollinaire, de Méliton, il ne nous reste que les noms ou d'imperceptibles fragments. Parmi ceux qui subsistent encore, la première place, pour l'étendue et l'importance sinon pour la date de ses œuvres, revient à saint Justin : ses deux *Apologies* (151-154) et son *Dialogue avec Tryphon* (156-161) forment pour nous le bloc principal de cette littérature. Avant lui, nous avons une *Apologie* d'Aristide (vers 140). Après lui, dus à la plume d'Apologistes qui sont, de près ou de loin, ses disciples, nous possédons un *Discours aux Grecs* de Tatien (vers 170), un *Plaidoyer pour les chrétiens* d'Athénagore (176-

178) et du même un traité *De la résurrection des morts*, *Trois livres à Autolycos* de Théophile d'Antioche (169-182), plus une satire, assez mal datée, des philosophes païens par le « philosophe » Hermias.

En dehors de ces écrits dont l'auteur est connu, il nous est parvenu un certain nombre d'anonymes, dont la date est quelque peu flottante, mais qu'on fixe communément à cette époque. Ce sont le *Discours aux Grecs*, l'*Exhortation aux Grecs*, un traité *De la monarchie*, un fragment sur la *Résurrection* et l'*Epître à Diognète*, attribués à saint Justin par certains manuscrits et souvent édités sous son nom. Mais cette attribution est aujourd'hui à peu près universellement abandonnée.

Tous ces ouvrages sont écrits en langue grecque. A la fin du second siècle seulement apparaissent les deux premiers Apologistes latins : Tertullien, avec sa célèbre *Apologétique*, dont les deux livres *Aux Nations* sont comme une imparfaite ébauche, Minucius Félix, avec l'*Octavius*. L'œuvre de Tertullien porte en elle-même sa date (automne 197) ; or on retrouve visiblement le même thème dans celle de Minucius Félix : la question de leur mutuelle dépendance n'est pas encore résolue. Les uns soutiennent l'originalité de Tertullien ; les autres maintiennent l'antériorité de l'*Octavius*, sans compter ceux qui supposent aux deux écrits une source commune. Chacune de ces hypothèses a pour elle de bonnes raisons et de nombreux défenseurs ; aucune n'est parvenue jusqu'ici à rallier l'unanimité des critiques.

Quoi qu'il en soit de ces discussions et de bien d'autres encore, tels sont les écrivains généralement connus sous le nom de *Pères Apologistes* (1), avec la date, au moins approximative, de leurs œuvres. Il nous paraît inutile d'entrer ici dans plus de détails, qui nous entraîneraient trop loin et qu'on pourra facilement trouver dans les manuels. Rappelons seulement que plusieurs des Apologistes que nous venons de citer avaient encore écrit dans le même but, d'autres ouvrages qui sont aujourd'hui perdus. Ce qui fait qu'il ne nous reste, en somme, que des débris de toute une vaste littérature apologétique qui s'est développée dans l'Eglise au second siècle. Tels quels, ils ont donc le précieux avantage de faire revivre pour nous une formule spéciale, et particulièrement riche, de l'activité littéraire du Christianisme. Pour cette seule raison, ils mériteraient déjà d'être connus.

De plus, ces écrits, divers de date et de forme, composés par des auteurs très différents par les fonctions, la culture ou le caractère, présentent au fond une réelle unité, parce qu'ils obéissent à une même inspiration fondamentale. Pour tous les Apologistes, il s'agit de défendre le Christianisme, dans des circonstances bien déterminées, contre les préventions dont il est l'objet, de manière à lui obtenir la tolérance de l'Etat et la sympathie, en attendant l'adhésion, des intelligences. Le but étant le même, les moyens em-

1. Quelques auteurs voudraient les appeler : les ***Apologètes.*** Nous ne voyons aucune raison de modifier la désignation traditionnelle.

des meilleurs critiques, même après l'édition savante de Otto (1) et en attendant sans doute l'édition nouvelle, jusqu'ici à peine commencée, de MM. von Gebhardt et Harnack (2).

Innombrables sont les travaux théologiques — études d'ensemble ou monographies — dont les Pères Apologistes ont été l'objet : les manuels donnent l'indication des principaux. Mais, conformément au but de la *Pensée chrétienne,* nous avons voulu faire surtout une œuvre d'exposition objective, indépendante de toute controverse. Si parfois nous avons glissé, en faveur de nos Apologistes, une note d'explication ou de justification, nous n'avons pas davantage dissimulé leurs erreurs ou leurs lacunes et, en général, le caractère archaïque de leur pensée. Le plus souvent nous laissons parler les textes eux-mêmes en réduisant au minimum la part du commentaire. Nous espérons ainsi présenter les Pères Apologistes tels qu'ils sont. Au demeurant, c'est peut-être le meilleur moyen de comprendre leur rôle et d'apprécier leur valeur.

J. R.

1. Otto, *Corpus Apologetarum* (Iéna, 1re édition 1847, 3e édit. 1876).

2. Dans *Texte und Untersuchungen.* Jusqu'ici trois fascicules seulement ont paru, contenant les œuvres de Tatien, d'Athénagore et d'Aristide.

PREMIÈRE PARTIE

L'Apologétique des Apologistes

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT DE L'OPINION PAÏENNE.

L'apologétique, surtout par son côté défensif, fut en tout temps chose variable, puisqu'elle doit évidemment modifier sa tactique suivant la position des adversaires. Plus que toute autre, l'apologétique des Pères du IIe siècle est dépendante des circonstances. Et cela, entre autres raisons, parce qu'elle ne fut à aucun degré une conception théologique abstraite, mais une œuvre toute pratique de défense, de vivante et ardente polémique. Il est donc indispensable, pour la comprendre, de la replacer dans le milieu spécial qui la vit naître.

Au IIe siècle, le Christianisme sort définitivement de l'ombre qui avait abrité ses débuts; il entre dans la vie publique de l'empire; et c'est pour y être aussitôt attaqué de toutes parts. De ces attaques, nous avons un tableau d'ensemble dans les premiers chapitres de l'*Octavius*, où Minucius Félix met dans la bouche du païen Cécilius un violent réquisitoire contre la nouvelle religion (1).

1. Minucius Félix, *Octavius*, 5-14. Il est vrai que l'*Octavius* est de la fin du IIe siècle, si même il ne faut pas le reporter au commencement du IIIe. Mais cette

I

C'est un discours en forme dans une belle langue éloquente et avec toutes les formes de la rhétorique du temps. Après donc avoir sollicité l'impartialité du juge, Cécilius commence à plaider contre la doctrine chrétienne la cause de la philosophie.

« Qui veut juger sans parti pris n'aura pas de peine à s'apercevoir que tout dans les choses humaines est douteux, incertain, flottant, et qu'en toutes choses il y a plus de vraisemblance que de vérité. Il n'est dès lors pas étonnant que plusieurs, désespérant d'atteindre jamais la vérité, préfèrent se rendre à l'aveugle à une opinion quelconque plutôt que de s'obstiner dans une tenace et laborieuse recherche. Aussi faut-il s'indigner et s'attrister lorsqu'on voit certaines gens, et des hommes sans études, sans lettres, sans culture même élémentaire, qui ont l'audace de se prononcer avec certitude sur le principe suprême des choses et la majesté divine : autant d'objets sur lesquels, depuis tant de siècles, la philosophie elle-même avec toutes ses sectes est encore dans l'hésitation. Et c'est avec juste raison, certes ; car l'humaine faiblesse est si loin de pénétrer le monde divin que les choses même qui sont au-dessus de nous suspendues dans le ciel et celles qui sont enfouies dans les profondeurs de

peinture répond certainement à une situation plus ancienne, surtout si l'auteur s'y inspire, comme on l'a conjecturé, de l'écrit que le rhéteur Fronton avait composé contre les chrétiens.

la terre, il nous est impossible de les savoir, interdit de les scruter, criminel de les soupçonner. Bienheureux serions-nous et suffisamment éclairés, si seulement, suivant l'aphorisme du vieux sage, nous nous connaissions bien nous-mêmes!

» Mais enfin, puisque nous abordons cette tâche absurde et disproportionnée, puisque nous voulons sortir des limites de notre bassesse et que, aplatis contre terre, dans l'audace de notre curiosité, nous dépassons le ciel même et les astres, n'allons pas du moins compliquer cette première erreur par de vaines et effrayantes opinions. Si au commencement les éléments de toutes choses ont été produits par le rapprochement naturel des atomes, qu'avons-nous besoin d'un Dieu créateur? Si des rencontres fortuites ont groupé, disposé et formé les membres de cet univers, qu'avons-nous besoin d'un Dieu organisateur? Si c'est le feu qui alluma les astres, une matière spéciale qui suspendit la voûte céleste et une autre plus lourde qui jeta les assises de la terre, si c'est l'élément liquide qui a formé la mer, à quoi bon la religion avec ses terreurs superstitieuses? L'homme, et tout animal qui naît, respire et grandit, est comme une combinaison artificielle d'atomes: c'est en eux que l'homme comme l'animal se divise, se dissipe et se résout. Ainsi toutes choses refluent vers leur source et retournent sur elles-mêmes, sans que personne en soit l'artisan, le juge ou l'auteur. C'est ainsi que le rapprochement des matières ignées fait toujours briller de nouveaux soleils; c'est ainsi que les vapeurs qui s'exhalent de la terre produisent toujours des

brouillards; et ceux-ci, condensés et contractés, forment les nuages qui planent dans les hauteurs. Lorsque les nuages s'écoulent, c'est la pluie qui tombe, le vent qui souffle, la grêle qui crépite; lorsqu'ils s'entre-choquent, c'est le tonnerre qui mugit, l'éclair qui brille, la foudre qui éclate. Et elle tombe à l'aventure; elle frappe les montagnes, les arbres, les lieux profanes et sacrés sans distinction; elle atteint les criminels et souvent aussi les gens de bien.

» Que dirai-je des accidents variés et incertains qui, sans ordre ni règle, marquent le cours désordonné des choses? Dans un naufrage, les bons et les méchants voient leur destinée mêlée, leurs mérites confondus; dans un incendie, les innocents et les coupables sont frappés d'une mort pareille; lorsque l'atmosphère est infectée de quelque maladie pestilentielle, tous périssent également; et lorsque sévissent les fureurs de la guerre, ce sont les meilleurs qui succombent. Pendant la paix même, non seulement les méchants sont les égaux des bons, mais ils reçoivent leurs hommages; de telle sorte qu'on se demande plus d'une fois s'il faut plutôt détester leur malice ou envier leur bonheur. Si le monde était gouverné par une Providence ou par une divinité quelconque, jamais Phalaris et Denys n'auraient mérité le trône, ni Rutilius ou Camille l'exil, ni Socrate le poison. Voici les arbres couverts de fruits, la moisson déjà blanche, les raisins gonflés : la pluie les corrompt, la grêle les brise. Tant il est vrai que la vérité reste pour nous incertaine et cachée, ou plus probablement, que nous

sommes dominés, à travers des accidents mobiles et fâcheux, par une fortune sans lois! »

II

Après avoir ainsi défendu tour à tour le scepticisme et le matérialisme, Cécilius va maintenant se faire l'avocat de la religion nationale.

« Puis donc que la fortune est aveugle et la nature désordonnée, combien n'est-il pas plus respectueux et plus sage de chercher la vérité dans la doctrine des anciens; de pratiquer la religion traditionnelle; d'adorer de préférence les dieux que nos parents nous apprirent à craindre avant même de les connaître; et de n'avoir pas sur la divinité de jugement personnel, mais d'en croire nos pères, qui, à l'origine du monde, méritèrent d'avoir les dieux pour bienfaiteurs ou pour rois! Aussi voit-on partout, dans les empires, les provinces et les cités, chacun avoir ses rites nationaux et honorer les dieux de la localité : comme les habitants d'Eleusis, Cérès; les Phrygiens, la mère des dieux; les habitants d'Epidaure, Esculape; les Chaldéens, Bélus; les Syriens, Astarté; les habitants de la Tauride, Diane; les Gaulois, Mercure; et les Romains, tous les dieux. Car si leur puissance et leur domination enveloppe le monde entier, si leur empire s'est étendu au delà des routes du soleil et des limites mêmes de l'Océan, c'est parce que sous les armes ils pratiquent la vertu de religion; parce qu'ils fortifient leur

ville de cérémonies saintes, de vierges chastes, de prêtres nombreux et honorés; parce que, assiégés et réduits à ne posséder que le seul Capitole, ils honorent quand même des dieux que d'autres eussent dès lors rejetés comme hostiles, et que, à travers les rangs des Gaulois étonnés, ils accomplissent hardiment les cérémonies de leur culte, les mains sans armes, mais protégés par leur foi; parce que, lorsqu'ils prennent une ville ennemie, dans l'ivresse même de la victoire ils vénèrent les divinités vaincues; parce qu'ils cherchent partout des dieux à hospitaliser, dont ils font leurs protecteurs; parce que souvent même ils élèvent des autels aux divinités inconnues. De cette façon, en recueillant les cultes de tous les peuples, ils en ont aussi mérité l'empire. De là nous sont venues ces habitudes religieuses, que les siècles fortifient loin de les diminuer; car le temps confère d'ordinaire autant de sainteté aux cérémonies et aux temples qu'il leur ajoute d'ancienneté.

» Et ce n'est pas en vain — j'irais cependant jusqu'à dire que, même dans ce cas, l'erreur serait préférable — que nos pères mirent tant de soin à observer les augures ou à consulter les entrailles des victimes, à instituer des sacrifices ou à consacrer des sanctuaires. Parcourez notre histoire : vous verrez qu'ils ont fondé tous nos rites, ou pour reconnaître la faveur des dieux, ou pour détourner leur colère menaçante, ou pour apaiser leur courroux déjà déchaîné. Témoin la déesse du mont Ida, dont l'arrivée parmi nous prouva la chasteté d'une matrone et délivra la

ville. Témoin la statue équestre des deux frères Castor et Pollux, dressée sur le lieu même et dans la forme où ils avaient apparu, quand, essoufflés, les chevaux couverts d'écume et fumants de sueur, ils annoncèrent la victoire sur le roi Persée, le jour même où ils venaient de la donner à nos troupes. Témoin la reprise des jeux, lorsqu'un homme du peuple eut vu en songe Jupiter irrité; témoin le dévouement accepté des Décius; témoin Curtius, qui se couvrit d'honneur en se jetant avec son cheval dans un gouffre profond pour le combler de sa masse.

» Mais aussi, plus souvent que nous ne l'aurions voulu, les dieux attestèrent leur présence lorsqu'on méprisa leurs auspices. C'est ainsi que l'Allia est devenu un nom de malheur; c'est ainsi que l'affaire de Claudius et de Junius contre les Carthaginois fut moins une bataille qu'un naufrage désastreux. Et si le lac Trasimène fut à la fois grossi et souillé par le sang des Romains, c'est que Flaminius avait méprisé les augures; et s'il nous a fallu réclamer nos étendards aux Parthes, c'est que Crassus mérita la malédiction des Furies et s'en moqua.

» Je passe les faits plus anciens, qui sont en nombre considérable, et ce qui regarde la naissance des dieux, leurs dons et leurs bienfaits; je laisse de côté les chants des poètes; j'abandonne même les prédictions des oracles, de peur que leur antiquité ne vous paraisse par trop fabuleuse. Mais regardez seulement ces temples et sanctuaires, qui sont pour la cité romaine à la fois une protection et une parure : ils tirent plus

de gloire des divinités nationales ou protectrices qui les habitent, que des présents et des richesses qui les ornent. C'est là que des prêtres inspirés et remplis de la divinité prédisent l'avenir, indiquent des précautions contre les dangers, donnent des remèdes dans les maladies, de l'espoir dans les épreuves, du secours dans les misères, des consolations dans le malheur, du soulagement dans les peines. Bien plus, pendant le repos de la nuit, il nous arrive de voir, d'entendre et de reconnaître ces dieux que, pendant le jour, nous nous plaisons à nier, à rejeter, à blasphémer. »

III

Nous avons entendu jusqu'ici le philosophe sceptique et le patriote dévot. Il nous faut maintenant descendre d'un degré pour écouter le païen sectaire qui ne craint pas de se faire l'écho des plus absurdes calomnies.

« Ainsi donc, alors que sur le culte des dieux immortels, si incertaine soit leur nature ou leur origine, toutes les nations manifestent un accord unanime, je ne trouve personne qui soit animé d'une assez grande audace et de je ne sais quelle sagesse impie pour tenter de détruire ou d'affaiblir une religion si ancienne, si utile et si salutaire. Je veux bien qu'il y ait eu un Théodore de Cyrène ou, avant lui, ce Diagoras de Mélos que les anciens avaient surnommé l'athée, pour nier l'existence des dieux et par là ruiner à fond cette crainte respectueuse qui gouverne l'huma-

nité; jamais cependant cette doctrine impie ne leur vaudra le nom et l'autorité de philosophes. Quand enfin nous voyons, pour Protagoras d'Abdère qui s'était exprimé sur la divinité plutôt en critique qu'en véritable négateur, que les Athéniens l'ont banni de leur territoire et ont brûlé publiquement ses écrits, quoi donc? si des hommes (permettez-moi, pour la cause que j'ai entreprise, de laisser un libre cours à mon indignation) les hommes, dis-je, d'une faction misérable, criminelle et maudite s'élèvent contre les dieux, n'y a-t-il pas de quoi gémir?

» Ils vont dans la lie du peuple ramasser des ignorants et des femmes crédules, que la faiblesse de leur sexe rend faciles à séduire, et ils forment une association infâme dont les membres sont unis par des assemblées nocturnes, des jeûnes réguliers et des repas inhumains, beaucoup moins, en un mot, par un sacrifice que par un sacrilège. Race ténébreuse et qui fuit la lumière, muette en public et bavarde dans les coins : ils s'écartent des temples comme des tombeaux; ils se moquent des dieux; ils rient des choses saintes, pitoyables individus qui se permettent de prendre en pitié nos prêtres. Ils dédaignent les honneurs et la pourpre, et ils sont eux-mêmes à demi-nus : ô prodigieuse sottise et incroyable audace! Ils méprisent les tourments présents, parce qu'ils en redoutent de futurs, d'ailleurs incertains; et tandis qu'ils ont peur de mourir après la mort, en attendant ils n'ont pas peur de mourir : tellement leur terreur est compensée par un chimérique espoir de résurrection!

» Mais déjà, étant donné que le mal se propage avec une triste fécondité et que les mœurs deviennent de jour en jour plus mauvaises, on voit s'élever dans le monde entier les sanctuaires ignobles de cette secte impie : il faudrait plutôt les abattre et dévouer aux malédictions cette société. Ils se reconnaissent à des marques secrètes et caractéristiques, ils s'aiment les uns les autres presque avant que de se connaître. Chez eux même, la passion se mêle pour ainsi dire à la religion ; ils s'appellent indistinctement frères et sœurs, pour que sans doute, grâce à ce nom sacré, le viol qui n'est pas rare parmi eux devienne un inceste : tellement cette vaine et folle superstition cherche sa gloire dans les crimes. Et certainement, s'il n'y avait pas un fond de vérité, l'opinion publique, toujours si informée, ne ferait pas courir sur leur compte tant de choses infâmes et honteuses.

» J'entends dire que, par suite de je ne sais quelle inepte persuasion, ils adorent une tête d'âne : en effet, ce culte est tout à fait convenable et bien fait pour de telles mœurs. D'autres disent qu'ils rendent un hommage immoral au corps de leurs chefs et de leurs prêtres, comme s'ils voulaient adorer le principe paternel. Je ne sais si le soupçon est justifié ; mais il s'applique bien à leurs cérémonies secrètes et nocturnes. Et quand on rapporte qu'ils honorent un homme puni pour ses crimes du dernier supplice et que le bois funèbre de la croix est chose sainte à leurs yeux, on ne fait qu'accorder à ces scélérats les autels qui leur conviennent : ils adorent ce qu'ils

méritent. D'autre part, le récit qu'on fait de leurs initiations est aussi abominable que certain. On apporte à celui qui va être initié, pour endormir sa défiance, un enfant couvert de farine. Trompé par l'apparence, le novice le frappe de coups qu'il croit inoffensifs et l'enfant succombe sous ces blessures portées à l'aveugle. Aussitôt les autres, ô infâmie, lèchent son sang avec avidité et se partagent à l'envi ses membres. Voilà la victime qui scelle leur alliance ; voilà le crime dont la complicité les engage à un mutuel silence. Ces sacrifices ne sont-ils pas plus abominables que tous les sacrilèges ?

» On sait aussi ce qui se passe dans leurs festins : tout le monde en parle un peu partout, et notre Fronton de Cirta l'atteste dans son discours. A jour fixe, ils se rendent au banquet avec tous leurs enfants, leurs mères et leurs sœurs, de sorte qu'il y a là des personnes de tout sexe et de tout âge. Après un long repas, quand les esprits sont échauffés et que l'ivresse allume en eux les feux de la débauche, on jette un morceau de viande devant le chien qui est attaché au candélabre, mais de manière à le faire sauter au delà de la longueur de sa chaîne. Le flambeau se renverse et par là s'éteint la lumière qui les aurait gênés comme un témoin. Alors, au milieu des ténèbres qui étouffent la pudeur, ils se livrent au hasard à d'abominables débauches. Si donc ils ne sont pas tous incestueux de fait, ils le sont au moins de désir ; parce que tous appellent de leurs vœux ce qui peut arriver à chacun.

» J'en passe beaucoup et à dessein. J'aurais

trop de choses à dire, qui, toutes ou la plupart, sont rendues vraisemblables par l'obscurité de cette religion néfaste. Pourquoi donc s'efforcent-ils de cacher et de dissimuler ce qui fait l'objet de leur culte? Les honnêtes gens, on l'a toujours vu, aiment la lumière; et les criminels, le secret. Pourquoi n'ont-ils pas d'autels, pas de temples, pas de statues apparentes? pourquoi ne jamais parler en public ni se réunir au grand jour, si ce n'est que cette religion tant cachée est de celles qu'on punit ou dont on a honte? »

IV

Le souvenir de ces infamies fournit ensuite à Cécilius l'occasion d'attaquer la doctrine des chrétiens.

« Mais d'où vient, quel est, où réside ce Dieu unique, solitaire, abandonné, que pas une race libre, pas un royaume n'a connu, pas même la superstition des Romains? Seul le misérable peuple juif adore un Dieu unique; mais du moins il le fait en public, avec des temples et des autels, des victimes et des cérémonies. Encore si nulle est la force et la puissance de ce Dieu qu'il est captif avec son peuple des divinités romaines. Mais les chrétiens, que de choses étonnantes et prodigieuses ils imaginent! Ce Dieu qu'ils ne peuvent ni montrer ni voir, ils prétendent qu'il surveille attentivement la conduite de tous, les paroles même et jusqu'aux plus secrètes pensées. Il court çà et là et se trouve présent partout,

vez? ou pourquoi ne le pouvez-vous pas, si d'autres le peuvent? Nous sommes sans doute d'une autre nature, des ogres ou des monstres inhumains? Nous avons d'autres rangées de dents, d'autres sens pour la débauche? Toi qui crois cela d'un homme, tu peux aussi le faire; car tu es homme tout comme le chrétien. Et si tu ne peux pas le faire, c'est donc que tu ne dois pas le croire. Car le chrétien est homme, tout comme toi.

» Mais, dira-t-on, on surprend la bonne foi de novices ignorants. Ils ne savaient pas évidemment qu'on impute ces horreurs aux chrétiens et qu'ils devraient les pratiquer à leur tour. En tout cas, ceux qui veulent être initiés ont l'habitude, il me semble, d'aller trouver d'abord le chef des mystères pour se faire décrire ce qu'il leur faut préparer. Alors celui-ci lui dira : « Il te faut un enfant tendre encore, qui ignore la mort, qui puisse rire sous le couteau; et puis du pain pour recueillir son sang jaillissant. Il te faut encore des candélabres et des lumières, quelques chiens et des morceaux de viande pour les exciter. Avant tout, tu devras venir avec ta mère et ta sœur. » Et si elles ne veulent pas ou s'ils n'en ont pas? Que faire des chrétiens qui sont tout seuls? Il n'y aura sans doute de chrétien légitime que celui qui a une sœur ou une mère (1). »

Invraisemblables *a priori*, ces accusations le paraissent beaucoup plus, si on les rapproche de la morale bien connue des chrétiens. Il apparaît alors que ce

1. TERTULLIEN, *Apologet.*, 8. Cf. MINUCIUS FÉLIX, 30.

sont de pures calomnies, produit de l'éternelle malice humaine. Ecoutons Athénagore.

« C'est un fait déjà ancien et qui ne s'applique pas à nous seuls, consacré par une sorte de loi providentielle, que le vice fait la guerre à la vertu. Ainsi Pythagore périt sur le bûcher avec trois cents des siens ; Héraclite fut chassé d'Ephèse et Démocrite d'Abdère, tous deux sous l'accusation de folie ; Socrate fut condamné à mort par les Athéniens. Mais de même que tous ceux-ci ne perdirent rien de leur vertu pour cette opinion de la multitude, pour nous aussi, certaines calomnies inconsidérées ne parviennent pas à obscurcir notre innocence. Car nous gardons toujours bonne réputation auprès de Dieu. Je répondrai néanmoins à ces accusations.

» ... Avec votre intelligence supérieure, vous comprenez très bien que des hommes qui ont pris Dieu pour règle de leur vie et qui s'efforcent d'être devant lui sans faute et sans reproche, ces hommes, dis-je, ne se permettront jamais, même en pensée, la plus légère faute. Si nous n'espérions vivre que cette vie présente, il serait permis de supposer que nous nous laissons aller à la chair et au sang, que nous nous laissons vaincre par l'avarice ou la cupidité. Mais nous croyons que Dieu est présent à toutes nos pensées et à toutes nos paroles et que, étant la vraie lumière, il voit jusqu'au fond de nos cœurs. Nous espérons, une fois délivrés de cette vie, vivre une autre vie meilleure que celle d'ici-bas, une vie céleste et non plus terrestre... Ou bien, si nous tombons avec les

autres, nous savons qu'une existence pire nous attend dans le feu... Avec de telles doctrines, il n'est pas probable que nous voulions faire le mal, de manière à nous livrer aux châtiments du souverain Juge.

» ... Aussi, nous sommes tellement éloignés des promiscuités impures, qu'il ne nous est même pas permis de jeter un regard de concupiscence. « *Car celui qui regarde une femme et désire pécher avec elle a déjà commis l'adultère dans son cœur* » (MATTH, v, 28). Quand donc nous restreignons l'usage de nos yeux à la fin que Dieu leur destine, c'est-à-dire à nous éclairer; quand nous déclarons que nos pensées mêmes seront jugées et qu'un regard sensuel est un adultère, comment croire que nous pourrions n'être pas chastes? Car nous n'avons pas affaire avec les lois humaines auxquelles les criminels peuvent toujours échapper (1). »

L'auteur continue en faisant l'éloge de la virginité chrétienne et du mariage chrétien. Pour réfuter la légende du meurtre rituel, il rappelle que les chrétiens ne peuvent même pas assister à la mort d'un homme, qu'ils s'abstiennent des jeux du cirque, que leur morale condamne même l'avortement (2).

Ce plaidoyer d'Athénagore est comme le type de ceux qu'on trouve dans la plupart de nos apologies (3).

1. ATHÉNAGORE, *Legatio*, 31-32.

2. *Ibid.* 33, 35. Cf. 36.

3. Cf. THÉOPHILE, *ad Autolyc.* III. 15; MINUCIUS FÉLIX, *Octavius*, 30-31; JUSTIN, *Apol.*, I. 27; TERTULLIEN, *Apologet.*, 9.

III

Après s'être ainsi défendus, les Apologistes se posent à leur tour hardiment en accusateurs. Ils reprochent aux païens d'accomplir ouvertement, dans leur vie privée ou dans leurs cérémonies religieuses, les crimes qu'ils accusaient les chrétiens de perpétrer dans leurs assemblées secrètes. Saint Justin donne l'exemple de cette offensive.

« ... De même qu'autrefois on élevait des troupeaux de bœufs ou de chèvres, de moutons et de chevaux, ainsi aujourd'hui on élève des enfants uniquement en vue de la débauche. Il y a de même dans toutes les nations une quantité de femmes, d'êtres d'un sexe douteux et de créatures infâmes, livrées à ce commerce; et vous percevez sur ce trafic des droits, des tributs et des impôts, quand il faudrait l'extirper de votre empire. Et parmi ceux qui abusent de ces malheureux, outre que ces unions sont impies, sacrilèges et impures, peut-être y en a-t-il qui s'unissent à un enfant, à un parent ou à un frère. Quelques-uns prostituent leurs propres enfants et leurs femmes; d'autres se mutilent publiquement en vue de l'infâmie pour célébrer les mystères de la mère des dieux; et à chacun de vos prétendus dieux, vous attribuez le serpent comme grand et mystérieux symbole. Voilà ce que vous faites publiquement et ce que vous honorez; puis vous nous accusez nous-mêmes de le faire, une fois la lumière renversée et éteinte. Ces accusations ne nous atteignent pas, puisque nous sommes inca-

pables de rien faire de pareil; elles retombent plutôt sur ceux qui commettent ces infâmies et en accusent ensuite les autres (1). »

» ...Nos ennemis ont mis à mort quelques-uns des nôtres à cause des calomnies répandues contre nous; ils ont mis à la torture nos serviteurs: des enfants ou des femmes, et par des supplices effroyables, ils les ont forcés à nous imputer ces crimes imaginaires, qu'ils commettent eux-mêmes publiquement. Mais, puisqu'il n'y a chez nous rien de tout cela, nous n'y prenons pas garde; car nous avons le Dieu éternel et ineffable pour témoin de nos pensées et de nos actions. Pourquoi, en effet, ne proclamerions-nous pas en public que tout cela est bien et qu'il y a là une philosophie divine? Pourquoi ne pas dire, quand nous faisons un homicide, que nous célébrons les mystères de Kronos? quand nous nous gorgeons de sang comme on le dit, que nous faisons comme l'idole en honneur chez vous, qui est arrosée non seulement du sang d'animaux sans raison, mais de sang humain, puisque, par les mains du plus illustre et du plus noble d'entre vous, vous lui offrez en libation le sang des hommes égorgés? que nous sommes les imitateurs de Jupiter et des autres dieux en nous livrant à des crimes contre nature et à une débauche sans frein, et que les écrits d'Epicure et des poètes servent d'apologie à notre conduite?

1. Justin, *Apol.*, I. 27. Cf. Tatien, *Oratio*, 25. Souvent Tatien se livre à de vives déclamations contre les mœurs des Grecs, mais sans relation, au moins indiquée, avec les calomnies dont les chrétiens étaient victimes. Cf. 22-24, 33-34.

Mais, au contraire, nous enseignons à fuir ces doctrines, ceux qui les mettent en pratique et leurs imitateurs; c'est encore ce que nous nous efforçons de faire dans ce discours; et voilà pourquoi on nous fait la guerre de toutes les façons. Encore une fois, nous n'y prenons pas garde, parce que nous savons qu'un Dieu juste voit tout. Plût au ciel que, aujourd'hui encore, du haut d'une tribune, on entendît quelqu'un s'écrier d'une voix tragique : « Rougissez, rougissez de rejeter sur des innocents les crimes que vous commettez en public; d'imputer vos fautes et celles de vos dieux à des hommes qui n'y ont pas la moindre part. Repentez-vous et changez de conduite (1). »

Athénagore montre comment les accusations imputées aux chrétiens retombent sur les dieux du paganisme et sur les païens eux-mêmes.

« Rien d'étonnant à ce que nos ennemis nous accusent de ce qu'ils attribuent à leurs propres dieux sous prétexte de mystères. Mais ils devraient, si c'est un si grand crime de contracter indistinctement des unions incestueuses, condamner d'abord Jupiter, qui eut des enfants de sa mère Rhéa et de sa fille Koré et qui prit sa propre sœur pour femme, ou bien désavouer Orphée, l'auteur de ces légendes, qui représente Jupiter plus criminel et plus souillé que Thyeste. Car, d'après l'oràcle, il viola sa fille pour se faire roi et assouvir sa vengeance.

» ... A notre égard, se vérifie le proverbe : *La*

1. Justin *Apol.*, II. 12. Cf. 14.

courtisane critique la femme chaste. Ce sont, en effet, ceux qui instituent des marchés de prostitution, qui offrent aux jeunes gens des maisons de débauche, qui se livrent sur des garçons à des vices contre nature, qui violent de toutes façons les corps les plus nobles et les plus beaux, qui souillent la beauté créée par Dieu — car la beauté ne vient pas sur la terre toute seule, mais elle y est envoyée par la main et la volonté de Dieu — ce sont ceux-là qui nous reprochent les crimes qu'ils commettent eux-mêmes et qu'ils prêtent à leurs dieux, et qui vont jusqu'à leur en faire une gloire. Ainsi, eux, les adultères et les pédérastes, ils accusent des hommes vierges ou qui ne sont mariés qu'une fois. Eux qui vivent à la manière des poissons — car ils dévorent, eux aussi, le premier venu et le plus fort poursuit le plus faible... — ils insultent ceux qui ne peuvent pas se dérober quand on les frappe et qui doivent bénir ceux qui les maudissent (1)... »

Théophile incrimine de préférence les philosophes pour leur enseignement immoral au sujet de l'anthropophagie et de l'impureté (2). Les Apologistes latins multiplient les détails précis tirés des mœurs païennes. Ecoutons Minucius Félix.

« Je veux m'expliquer maintenant avec celui qui dit ou croit que notre initiation comporte le meurtre d'un enfant dont nous buvons ensuite le sang. Crois-tu possible qu'un corps si tendre et

1. Athénagore, *Legatio*, 32 et 34.
2. Théophile, *ad Autol.* III, 5-6. Cf. 15.

si petit puisse recevoir des blessures mortelles? que quelqu'un ait le courage de frapper ce nouveau-né qui est à peine un être humain, de verser et de boire son sang? Personne ne le peut croire que celui qui oserait le faire. Je vous vois, en effet, tantôt exposer vos enfants aux oiseaux et aux bêtes, tantôt les faire périr d'une mort misérable en les étranglant. Il y a des mères qui avalent des médicaments pour tuer l'embryon dans leur propre sein, et qui commettent ainsi un homicide avant d'avoir enfanté. Et tout cela découle de l'exemple de vos dieux. Car Saturne n'a pas exposé ses enfants, il les a dévorés. C'est donc avec juste raison que, dans certaines parties de l'Afrique, des parents lui venaient immoler leurs enfants, en étouffant leurs cris sous les baisers et les caresses pour ne pas immoler une victime en pleurs. Les habitants de la Tauride Pontique et l'Egyptien Busiris avaient l'habitude d'immoler leurs hôtes; les Gaulois offraient à Mercure des victimes humaines, qu'il faudrait plutôt appeler inhumaines; les Romains ensevelissaient vivants un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise; encore aujourd'hui, chez eux, Jupiter Latiaris est honoré par des homicides et, ce qui est bien digne du fils de Saturne, on lui offre, pour l'engraisser, le sang d'un criminel. C'est encore lui qui enseigna à Catilina à sceller dans le sang le pacte de conjuration; qui institua les rites sacrés de Bellone, où l'initiation consiste à boire du sang humain; qui apprit à guérir le haut mal par le sang d'un homme, c'est-à-dire par un mal plus grave. Ceux-là n'en diffèrent

guère qui mangent les bêtes qui ont été sur l'arène, toutes souillées de sang et engraissées de chair humaine...

« La secte des démons a encore inventé contre nous la légende du repas incestueux..., mais cela convient beaucoup plus à votre race. Chez les Perses, il est permis de se marier avec sa mère; chez les Egyptiens et les Athéniens, l'union avec une sœur est légitime. Vos histoires et vos tragédies sont pleines d'incestes, et vous, vous les lisez ou vous les écoutez avec plaisir. Vous honorez des dieux incestueux, qui se sont unis à une mère, à une fille, à une sœur. C'est donc à juste titre que chez vous l'inceste est souvent surpris et, en tout cas, toujours commis. Et même sans le savoir, malheureux que vous êtes, vous pouvez contracter des liaisons illicites. Etant donné que vous promenez au hasard vos passions impures, que vous semez des enfants un peu partout, que vous exposez à la miséricorde étrangère ceux-là même qui vous sont nés à la maison, nécessairement il arrive à votre débauche de retomber sur les vôtres et de s'égarer sur vos propres enfants (1). »

Quand des esprits modérés, comme Minucius Félix, Athénagore et Justin, le prennent sur ce ton, on peut imaginer à quelles invectives se livre la verve d'un Tertullien (2). C'est d'ailleurs toujours le même thème et à peu près les mêmes faits, que le grand Africain rajeunit seulement de sa vigoureuse éloquence.

1. Minucius Félix, *Octavius*, 30-31. Cf. 25.
2. Tertullien, *Apologet.*, 9. Cf. 15.

IV

Il reste enfin une dernière catégorie d'accusations, qui visent plutôt le culte que la conduite des chrétiens. Les Apologistes latins sont seuls à les rapporter; ils y répondent toujours de la même manière, témoin ces pages de Minucius Félix.

« Tu as entendu dire que nous honorons une tête d'âne. Qui serait assez sot pour avoir un tel culte, et qui encore plus sot pourrait croire que nous l'avons, n'était seulement que vous-mêmes vous honorez des ânes tout entiers dans leurs étables, avec leur déesse Epone, qui est aussi la vôtre, et que ces mêmes ânes, avec Isis, vous les entourez d'un respect religieux? De même vous immolez et honorez des têtes de bœufs ou de moutons; vous consacrez des dieux qui sont moitié hommes moitié boucs, qui ont des visages de lion ou de chien. Est-ce que, avec les Egyptiens, vous n'adorez pas et ne nourrissez pas le bœuf Apis? Vous ne condamnez pas davantage le culte qu'ils rendent aux serpents, aux crocodiles et autres bêtes, ainsi qu'aux oiseaux et aux poissons; et si quelqu'un vient à tuer un de ces dieux, il est puni de mort.

» Celui-là aussi qui colporte contre nous la légende d'un culte immoral rendu à nos prêtres, s'efforce de reporter sur nous ce qui lui appartient. Ces rites impurs reviennent, en effet, de droit à des hommes chez qui tous les sexes s'étalent avec tous leurs membres; chez qui l'impu-

reté s'appelle politesse; qui, jaloux du dévergondage des prostituées, portent sur le corps d'autrui des lèvres impures : hommes à la langue mauvaise, même s'ils se taisaient, et qui arrivent à avoir le dégoût de leur débauche plutôt que le remords... Car vous inventez, sur le compte d'hommes chastes et purs, des choses que l'on croirait impossibles si vous n'en donniez la preuve par votre conduite.

» ... Pour ce qui est de la croix, ni nous ne l'adorons, ni nous ne la souhaitons. Mais c'est bien plutôt vous, puisque vous consacrez des idoles de bois, qui adorez sans doute les croix de bois comme des parties de vos dieux. Et encore vos étendards et vos enseignes militaires, qu'est-ce autre chose que des croix dorées et embellies? Vos trophées de victoire affectent la forme non seulement d'une croix, mais d'un homme crucifié. Nous voyons un signe naturel de la croix dans un vaisseau, lorsqu'il s'avance les voiles gonflées ou lorsqu'il glisse les rames étendues. Lorsqu'on élève un joug, c'est encore un signe de la croix, et de même lorsqu'un homme tend les mains vers Dieu pour l'honorer d'une âme pure. Tant il est vrai que le signe de la croix est suggéré par la raison naturelle ou forme la base de votre propre religion (1). »

Ce dernier morceau sur la croix est un des plus singuliers lieux communs de la littérature apologétique. On le trouve ainsi développé par Tertullien.

1. Minucius Félix, *Octavius*, 28-29.

« Celui qui nous croit les adorateurs de la croix se trouve aussi partager notre religion. D'abord, lorsqu'on adore un bois quelconque, peu importe l'extérieur, puisque c'est la même matière; peu importe la forme, puisque c'est le même Dieu. Et puis, en quoi se distingue de la tige d'une croix votre Pallas Athénienne ou votre Cérès de Pharos, qu'on représente sans statue par un pieu informe et à peine dégrossi? Tout morceau de bois qui est planté debout est une partie de la croix. Alors, c'est que peut-être nous adorons le Dieu complet et tout entier.

» J'ai déjà dit que tous vos dieux, pour être fabriqués, sont mis sur la croix par les ouvriers qui les façonnent. Vous adorez aussi les Victoires, alors que la croix forme la charpente intérieure de vos trophées. La religion romaine toute militaire vénère les étendards, jure sur les étendards, préfère les étendards à tous les dieux. Or, toutes ces décorations brillantes qui les entourent sont les colliers d'une croix; les voiles qui pendent à vos diverses enseignes sont les robes d'une croix. Je vous félicite de votre zèle : vous n'avez pas voulu adorer la croix nue et sans ornements (1). »

Justin déjà avait donné l'exemple de cette curieuse recherche de symbolisme. Les Apologistes que nous venons de citer s'inspirent du tableau tracé par lui, sans cependant en avoir retenu tous les traits.

« La croix est le grand signe de la puissance et de l'empire du Christ, comme on le voit par

1. Tertullien. *Apologet.* 16. Cf. *Ad nat.* I. 12.

les objets mêmes qui vous tombent sous les yeux. Réfléchissez, en effet, et voyez si rien dans le monde peut exister ou se soutenir sans ce signe. On ne peut fendre la mer, si ce signe glorieux, qui s'appelle ici la voile, ne reste intact sur le vaisseau ; on ne peut pas davantage labourer la terre sans lui. Les terrassiers ne peuvent faire leur travail, ni de même les manœuvres, sans des outils qui affectent cette forme. L'homme même n'a un aspect différent des animaux sans raison que parce qu'il est droit, qu'il peut étendre les mains et qu'il a sur le visage, au-dessous du front, un nez proéminent, qui sert à faire respirer l'animal et qui ne représente rien d'autre que la figure de la croix... Vous avez aussi parmi vous des signes qui expriment la puissance de la croix, je veux dire les étendards et les trophées, qui vous accompagnent partout en public, et où vous mettez le symbole de votre empire et de de votre puissance, sans prendre garde à ce que vous faites. Chez vous encore, quand les empereurs sont morts, c'est sous cette forme que vous consacrez leurs images et que, dans les inscriptions, vous les proclamez dieux (1). »

Tertullien rapporte et réfute d'autres calomnies relatives au culte des chrétiens.

« D'autres, plus humains et plus sensés, croient que notre Dieu, c'est le soleil. Si c'est vrai, nous ressemblons aux Perses, quoique nous n'adorions pas le soleil peint sur une toile, quand nous

1. Justin, *Apol.*, I. 55.

l'avons en réalité brillant dans son orbite. Cette idée est peut-être venue de ce fait que nous prions tournés vers l'Orient. Mais la plupart d'entre vous, dans leur ardeur à vénérer les corps célestes, remuent leurs lèvres dans la direction du soleil levant. De même si nous fêtons le jour du soleil — c'est d'ailleurs pour une tout autre raison que pour honorer le soleil — nous venons après ceux qui consacrent le jour de Saturne à manger et à ne rien faire, et qui sont eux-mêmes les imitateurs inconscients d'une coutume juive.

» On a encore répandu naguère en cette ville une nouvelle représentation de notre Dieu, depuis que je ne sais plus quel gladiateur mercenaire a fait circuler une caricature avec cette inscription : « Le Dieu des chrétiens, Ὀνοκοίτης ». Il est représenté avec des oreilles d'âne et des ongles aux pieds, tenant un livre et revêtu de la toge. Nous avons ri du nom et de l'image. Mais ce sont les païens qui auraient dû adorer aussitôt cette divinité à double face, eux qui reconnaissent des dieux avec des têtes de lion ou de chien, avec des cornes de bouc ou de bélier, des dieux qui sont boucs à partir des reins et serpents à partir des jambes, des dieux qui ont des ailes aux pieds ou sur le dos. Réfutation surabondante que nous avons voulu faire pour n'avoir pas l'air de nous avouer coupables en laissant le moindre bruit sans réponse (1). »

Cette dernière phrase de Tertullien peut être considérée comme le principe qui guida la conduite des

1. TERTULLIEN, *Apologet.* 16.

Apologistes. Puisque les chrétiens étaient attaqués, il était naturel de songer à les défendre, et même avec une certaine insistance, puisque les accusations, si grossières qu'elles fussent, gardaient longtemps prise sur la masse. On a vu que les Apologistes n'ont pas failli à cette tâche, qui était pour eux un devoir. Et ceux qui, à distance, seraient tentés de trouver leur polémique inutile ou excessive ne doivent pas oublier les absurdes calomnies qui l'ont rendue nécessaire.

CHAPITRE III

CRITIQUE DU PAGANISME.

Même en supposant écartées les accusations infamantes qui chargeaient la conduite des chrétiens, un grief fondamental subsistait toujours contre eux : celui d'avoir abandonné la religion nationale et de se poser contre elle en adversaires — ce que le vulgaire traduisait par les reproches d'athéisme et de sacrilège. C'était donc la nature essentielle du Christianisme, sa position religieuse et comme sa raison d'être, que les Apologistes devaient maintenant justifier. Ils le firent d'abord en exposant la notion chrétienne de Dieu et du culte à lui rendre. Mais surtout, usant de cette méthode offensive qui leur est chère et qui, dans l'espèce, était si facile à appliquer, ils se livrèrent à une vive critique du paganisme, de ses mythes et de son culte (1).

I

Sous son aspect le plus extérieur et le plus commun, le paganisme se présentait tout d'abord comme le culte des idoles. Et l'on sait que, malgré de louables essais de spiritualisation, les masses païennes restaient persuadées que l'idole était, d'une manière aussi certaine que mal définie, non seulement la représentation, mais le prolongement et comme une espèce

1. Chez deux Apologistes seulement, Justin et Tatien, cette polémique occupe une place assez restreinte. Mais déjà Aristide en avait fait la partie principale, pour ne pas dire unique, de son *Apologie*.

d'incarnation de la divinité. Contre ces dieux de pierre ou de bois, les Apologistes renouvelèrent les diatribes mordantes des Prophètes (1). Voici comme s'exprime l'auteur de l'*Epître à Diognète*.

« Lorsque tu auras dégagé ton âme de tous les préjugés et de la routine qui te trompent ; lorsque tu seras devenu, comme au commencement, un homme nouveau, puisqu'il s'agit d'entendre une doctrine nouvelle, allons, regarde, non seulement avec les yeux, mais avec l'esprit, de quelle nature et de quelle forme sont ceux que vous appelez et que vous croyez des dieux.

» Celui-ci n'est-il pas une pierre, en tout semblable à celle que nous foulons aux pieds ? celui-là de l'airain qui n'a plus de valeur que celui qui sert à fabriquer vos ustensiles ? L'un est du bois, et déjà pourri ; l'autre est de l'argent, et il lui faut un gardien de peur qu'on ne le vole ; l'autre est du fer dévoré par la rouille ; cet autre est une terre cuite, aussi peu remarquable que celle qui est destinée aux usages les plus vils. Toutes ces idoles ne sont-elles pas faites d'une matière sujette à la corruption ? N'ont-elles pas été fabriquées à l'aide du fer et du feu ? N'est-ce pas le sculpteur, le forgeron, l'orfèvre ou le potier qui les ont faites ? Avant que l'art de l'ouvrier leur eût donné cette forme, n'est-il pas vrai que chacune pouvait être transformée de diverses manières, et

1. Cf. Isaïe, xliv, 6-21 ; Jérémie, x, 3-17. On sait aussi que la critique de l'idolâtrie fut un des thèmes des apologistes judéo-alexandrins. Cf. Schuerer, *Geschichte des jüdischen Volkes* (3e édit. Leipzig, 1898) III. p. 414-416.

qu'elle peut l'être encore maintenant? N'est-il pas vrai que les objets de même matière pourraient devenir comme elles, s'ils trouvaient les mêmes ouvriers? N'est-il pas vrai que de ces statues que vous adorez, les hommes pourraient faire de nouveau des objets en tout semblables aux autres? N'est-il pas vrai qu'elles sont toutes sourdes et aveugles? N'est-il pas vrai qu'elles manquent de vie, de sensibilité et de mouvement? N'est-il pas vrai qu'elles pourrissent et se corrompent?

» Voilà ce que vous appelez des dieux, ce que vous servez et adorez... Et vous haïssez les chrétiens parce qu'ils estiment que ce ne sont pas là des dieux. Mais vous qui les regardez et considérez comme tels, n'est-il pas vrai que vous les méprisez bien davantage? N'est-ce pas se moquer d'eux et leur faire injure que d'honorer, comme vous le faites, les dieux qui sont en pierre ou en terre cuite sans gardien d'aucune sorte, alors qu'il faut enfermer les dieux d'argent et d'or pendant la nuit et leur mettre des gardes pendant le jour, de peur qu'un voleur ne les emporte? De plus, par les honneurs que vous pensez leur rendre, vous leur infligez plutôt un supplice, s'ils sont doués de sensibilité; mais ils ne le sont pas, et vous en faites la preuve par le sang et les graisses que vous leur offrez. Qui d'entre vous souffrirait cela? qui permettrait qu'on le lui fasse? Non, jamais un homme ne souffrira ce supplice que malgré lui; car il a des sens et une intelligence. Or cette pierre le supporte : c'est qu'elle est insensible. Voilà comment vous faites la

preuve qu'ils sont dépourvus de sensibilité (1). »

Dans Minucius Félix, nous trouvons le même développement avec plus de verve ironique.

« Qui ne sait que le vulgaire prie et adore publiquement les statues consacrées à vos dieux, parce que l'esprit des ignorants se laisse tromper par l'habileté de l'art, éblouir par l'éclat de l'or, aveugler par la blancheur de l'argent et de l'ivoire? Mais si quelqu'un voulait se rappeler quels tourments et quelles machines il faut pour faire une statue, il rougirait de craindre une matière que l'artiste, pour en faire un dieu, a si étrangement injuriée. Le dieu de bois, morceau peut-être échappé au feu ou pris d'un tronc infortuné, est suspendu, coupé, équarri, raboté. Le dieu d'or ou d'argent est fondu avec la matière d'un vase immonde, comme il arriva souvent pour le roi d'Egypte; on le frappe à coups de marteaux et on le met sur l'enclume pour lui donner une forme. Le dieu de pierre est coupé, sculpté, puis poli par un homme impur. Et il ne sent pas l'injure inhérente à sa naissance — pas plus d'ailleurs qu'il ne sent ensuite vos hommages empressés — à moins de dire que la pierre, le bois ou l'argent n'est pas encore dieu. Quand donc celui-ci va-t-il naître? Voilà qu'il est fondu, travaillé, sculpté : il n'est pas encore dieu. Voici qu'il est plombé, construit, dressé : non, il n'est pas dieu encore. Mais voici qu'il est orné, consa-

1. *Epist. ad Diognet.* 2. Cf. JUSTIN, *Apol*, I. 9.

cré, prié : le voilà dieu enfin, lorsque l'homme l'a voulu et dédié à cet usage.

» Combien les animaux sans raison, avec leur instinct naturel, jugent mieux la vraie nature de vos dieux ! Les rats, les hirondelles, les milans savent bien qu'ils sont insensibles ; ils les rongent, ils viennent se promener ou se poser dessus et, si on ne les chasse, ils vont nicher dans la bouche même de votre dieu. Les araignées couvrent leur visage de toiles et elles en suspendent les fils à leur tête auguste. Vous, vous les essuyez, vous les lavez, vous les brossez, vous protégez de toutes manières ces dieux que vous avez faits — ce qui ne vous empêche pas de les craindre (1). »

Avec son éloquence paradoxale, Tertullien, dans cet ordre d'idées, montre comment les dieux souffrent les mêmes supplices qu'on inflige aux chrétiens.

« Nous qui sommes frappés à cause de vos dieux, nous pourrions trouver une consolation à nos peines dans ce fait qu'ils les souffrent eux-mêmes pour être faits dieux. Vous clouez les chrétiens sur des croix ou sur des poteaux. Mais pour faire une statue, il faut d'abord prendre de l'argile et la modeler sur une croix ou sur un poteau : ainsi le corps de votre dieu est consacré tout d'abord sur le gibet. Vous déchirez les flancs des chrétiens avec des ongles de fer. Mais les scies, les rabots et les râpes caressent plus fortement tous les membres de vos dieux. Nous som-

1. Minucius Félix, *Octavius*, 23-24.

mes décapités. Mais, avant qu'on y ait mis du plomb, de la colle ou des clous, vos dieux sont aussi sans tête. Nous sommes conduits aux bêtes; mais vous les attelez au char de Bacchus, de Cybèle ou d'autres dieux. Nous sommes jetés au feu : leur matière première y est jetée aussi. Nous sommes condamnés aux mines : vos dieux en viennent. Nous sommes relégués dans les îles : c'est dans une île que naissent ou meurent habituellement la plupart de vos dieux. S'il ne faut que cela pour constituer la divinité, tous ceux qu'on punit reçoivent par le fait même une consécration et il n'y aura plus qu'à diviniser les supplices (1). »

Le paganisme ne prêtait pas moins à la satire par son culte et ses cérémonies que par son caractère idolâtrique. De ce côté non plus, Minucius Félix ne lui épargne pas les traits acérés de sa plaisanterie.

« A parcourir les rites de la religion romaine, on trouve que la plupart sont ridicules, que quelques-uns même méritent la pitié. Les uns courent çà et là tout nus en plein hiver; d'autres s'avancent couverts d'un chapeau, en traînant avec eux de vieux boucliers et frappant sur des peaux, et ils promènent de quartier en quartier leurs dieux mendiants. Certains temples ne peuvent être visités qu'une fois par an : d'autres sont interdits tout le temps. Il y en a que les hommes n'ont pas le droit d'approcher; certaines cérémonies doivent se faire sans qu'il

1. TERTULLIEN. *Apologet.* 12

y ait de femmes ; pour d'autres, un esclave même ne peut y assister sous peine de sacrilège. Dans quelques rites, il faut une femme qui n'ait eu qu'un seul mari; ailleurs, une qui en ait eu plusieurs, et l'on cherche très religieusement celle qui peut compter de nombreux adultères. Que dire de ceux qui font des libations avec leur propre sang et veulent plaire à la divinité en s'infligeant des blessures? Ne vaudrait-il pas mieux rester profane que d'avoir une telle religion? Et quand on se mutile, n'est-ce pas offenser Dieu que de l'apaiser de la sorte (1)? »

De même Tertullien consacre plusieurs pages à montrer comment les païens déshonorent sans cesse leurs propres divinités, et par la multiplicité de leurs cultes, et par le fait de vendre leur dieux ou de mettre sur eux des impôts, et par leurs sacrifices chétifs, et par toute leur littérature qui représente les dieux dans des situations odieuses ou grotesques (2).

Ce n'était là cependant que le côté superficiel du paganisme — et comme tel, il est vrai, le plus apparent. Mais il faut convenir qu'une satire de l'idolâtrie n'était pas difficile à faire. Aussi, de tous les Apologistes, seul l'auteur de l'*Epître à Diognète* s'en est-il contenté; les autres ont poussé leur critique jusqu'aux légendes et aux mystères qui en forment la base.

II

Ici encore, la tâche n'était pas trop malaisée. La mythologie païenne — ou plutôt les mythologies disparates et touffues que le paganisme officiel conte-

1. MINUCIUS FÉLIX, *Octavius*, 24.
2. TERTULLIEN, *Apologet.*, 13-14. Cf. TATIEN, *Orátio*, 29

nait dans son sein — renfermait, outre le vice radical de son principe polythéiste, une multitude de détails visiblement absurdes ou immoraux. Sans doute quelques esprits plus élevés s'efforçaient de les atténuer en subtils symboles; mais prises au sens littéral — et c'est bien ainsi qu'elles avaient cours dans la masse — ces histoires de dieux et de déesses offraient à la verve satirique des Apologistes une abondante et facile matière. Ils ne se privèrent pas de l'exploiter.

Le premier en date des Apologistes dont les écrits nous sont parvenus, Aristide, consacre la plus grande partie de son discours apologétique à montrer le ridicule des religions païennes. Il critique successivement l'idolâtrie grossière des Barbares, le culte des éléments introduit par les philosophes, puis la mythologie anthropomorphique des Grecs, et il passe en détail les principales de leurs légendes, en faisant une place spéciale au culte des Egyptiens (1). Relevons quelques réflexions sur les conséquences anti-morales qui découlent de tant d'incidents scabreux.

« ... De là les hommes ont pris prétexte pour l'adultère ou l'inconduite, pour voler et commettre tous les crimes; car si ceux qu'on appelle dieux ont fait tout ce que l'on vient de dire, à combien plus forte raison les hommes peuvent-ils le faire, eux qui croient précisément aux dieux qui ont fait cela... Lorsque les Grecs firent des lois, ils n'ont pas vu que par elles ils condamnaient leurs dieux. Car si leurs lois sont justes, leurs dieux sont criminels, qui ont transgressé la loi en se tuant les uns les autres, en pratiquant la magie et l'adultère, en pillant et volant, en couchant auprès des hommes, pour ne point parler de leurs autres actions. Si, au contraire, leurs

1. ARISTIDE, *Apologie*, 3-14.

dieux sont justes et s'ils ont fait tout ce qu'on dit, alors ce sont les lois des Grecs qui sont criminelles, parce qu'elles ne sont pas faites suivant la volonté des dieux. Et par là le monde entier est dans l'erreur (1). »

On trouve une observation analogue dans le *Discours aux Grecs* attribué autrefois à Justin.

« Je voudrais encore vous dire ceci : Pourquoi, du moment que tu es Grec, t'irriter contre ton enfant si, à l'imitation de Jupiter, il te tend des embûches et te prend ton épouse? Pourquoi le considérer comme un ennemi, et honorer quelqu'un qui lui ressemble? Et de même pourquoi reprocher à ton épouse sa conduite déréglée, si tu élèves des temples à Aphrodite? Si c'étaient d'autres que vous qui eussent dit ces choses, on les prendrait pour une pure calomnie; mais ce sont vos poètes qui les chantent, vos propres historiens qui les proclament (2). »

Saint Justin oppose la pureté de la foi chrétienne aux mythes païens, dont il souligne l'immoralité en quelques traits énergiques.

« Seuls de tous les hommes, nous qui adorions autrefois Dionysos, fils de Sémélé, et Apollon, fils de Latone, qui, par suite de leurs passions contre nature, ont fait tant de choses qu'il serait honteux même de répéter, Perséphone et Aphro-

1. *Ibid.*, 8 et 13.
2. *Oratio ad Graecos*, 2-4.

dite qui ont brûlé pour Adonis d'un amour impur et dont vous célébrez les mystères, Asclépios et tous ces prétendus dieux, nous avons, malgré des menaces de mort, renoncé à ce culte pour Jésus-Christ et nous nous sommes consacrés au Dieu éternel et impassible. Lui, du moins, nous savons que la passion impure ne l'a jamais poussé vers Antiope ou d'autres femmes, ni vers Ganymède; jamais il n'a été délivré, grâce à l'intervention secourable de Thétis, par le géant aux cent bras; jamais, en retour de ce service, il n'a voulu qu'Achille, le fils de Thétis, fît périr beaucoup de Grecs à cause de sa concubine Briséis. Ceux qui croient de pareilles fables, nous les plaignons (1). »

Tatien, selon son habitude, accumule des détails désordonnés sur l'immoralité des mythes divins et l'usage ridicule de l'astrologie (2). Plus loin, il s'élève contre les vaines pratiques de la divination et les métamorphoses fabuleuses des dieux (3).

Mais, comme on le voit, ce ne sont là que des allusions rapides et comme jetées en passant. Avec Athénagore, nous allons trouver une thèse en règle contre le polythéisme. Il commence par railler la multiplicité des dieux païens, chaque cité ayant le sien propre, et il fait, lui aussi, une mention spéciale des cultes égyptiens (4). Puis il critique l'idolâtrie en montrant que les images des dieux sont d'origine récente et il fait pour cela une histoire

1. Justin, *Apol.*, I. 25.

2. Tatien, *Oratio*, 8-9. Cf. 10.

3. *Ibid.*, 19-21.

4. Athénagore, *Legatio*. 14.

assez curieuse de l'art grec (1). Enfin il aborde la mythologie classique dont il discute le principe.

« Au commencement, dit-on, les dieux n'existaient pas; mais chacun d'eux est né tout comme nous naissons nous-mêmes : tout le monde est d'accord sur ce point. Homère parle de « l'Océan, origine des dieux, et de la mère Thétis ». Orphée, qui le premier a trouvé leurs noms et raconté leur naissance et leurs actions, qui a très bien traité des choses divines et qui est suivi par Homère surtout sur ce point, Orphée lui-même a compris ainsi l'origine première des dieux : « c'est l'Océan, dit-il, qui est leur origine à tous. » D'après lui, en effet, l'eau fut le principe de toutes choses; de l'eau sortit la boue; et des deux fut engendré un animal, le dragon, qui portait aussi une tête de lion. Au milieu de ces deux têtes était la figure d'un dieu qui s'appelait Héraclès et Kronos. Cet Héraclès engendra un œuf énorme, qui, étant plein, fut par lui frappé violemment et brisé en deux parts. La partie supérieure devint le ciel; la partie inférieure, la terre. La terre s'avança comme une déesse revêtue d'un corps, et le ciel s'unissant à la terre engendra des femmes : Klotho, Lachésis, Atropos, et des hommes aux cent mains...

» Telle fut l'origine de vos dieux et de l'univers. Qu'est-ce que tout cela signifie? Tout être divin doit exister dès le commencement. Si donc d'abord ils n'étaient pas, et s'ils ont seulement existé ensuite, comme le disent leurs théologiens,

1. *Ibid.*, 17.

ils ne sont pas. Car ou bien une chose est inengendrée et éternelle : ou bien si elle est engendrée, elle est susceptible de corruption. Les philosophes ne pensent pas sur ce point autrement que moi... Et puis, en quoi sont-ils supérieurs à la matière, ces dieux qui tirent de l'eau leur subsistance ? Mais l'eau elle-même n'est pas, comme ils le veulent, l'origine de toutes choses : qu'est-ce, en effet, qui pourrait sortir d'éléments simples et homogènes ? La matière a besoin d'un artisan, et l'artisan d'une matière : quelle est la figure qui pourrait être exprimée sans une matière et sans un artisan ? Il n'est pas plus logique d'admettre que la matière soit antérieure à Dieu ; car il faut nécessairement qu'une cause efficace préexiste à toutes les choses créées (1). »

Le principe de la mythologie ainsi réfuté, Athénagore en examine ensuite les détails accessoires. Il raille ces dieux monstrueux et criminels : Kronos qui mutile son père, Jupiter qui détrône le sien et le met en prison, qui se transforme en dragon pour abuser de sa mère, qui commet un inceste avec sa fille : ce qui lui permet de conclure que ces prétendus dieux sont au-dessous des bêtes. Cependant ce serait déjà trop d'en faire seulement des hommes ; et l'auteur de relever l'anthropomorphisme des dieux d'Homère.

« Qu'ils soient faits de chair, si l'on veut ; mais qu'ils soient au-dessus de la colère et qu'on ne voie pas Athéna « irritée contre son père ; car une grande colère l'avait saisie », ni Héra de même

1. *Ibid.*, 18-19.

« qui ne put contenir la colère de son cœur ». Qu'ils soient au-dessus de la souffrance : « Hélas ! hélas ! voilà que je vois de mes propres yeux l'homme que je chéris poursuivi autour du rempart, et mon cœur est dans l'angoisse. » Non : car j'appellerais ignorants et faibles des hommes qui cèdent à la colère et à la douleur. Mais lorsque c'est le père des dieux et des hommes qui pleure son fils... et qui ne peut, malgré son chagrin, l'arracher au danger..., qui ne blâmerait l'ignorance de ceux qui croient honorer Dieu par de telles fables et qui se conduisent plutôt en athées ? Qu'ils soient formés de chair, mais que Vénus ne soit pas blessée par Diomède dans son corps, ni par Arès dans son âme... Et ce dieu terrible dans les guerres, l'auxiliaire de Zeus dans sa lutte contre les Titans, apparaît plus faible que Diomède. « Il était en fureur, comme lorsque Arès fait vibrer sa lance. » Silence, Homère : un dieu n'est jamais en fureur. Et toi, tu me le montres encore souillé de sang et redoutable aux hommes... ; tu me décris son adultère et ses liens... Ne rejettera-t-on pas enfin ces commérages impies sur la divinité ? (1) »

Théophile à son tour signale le caractère absurde et inconvenant des légendes grecques et de la religion égyptienne (2) ; puis il plaisante les cosmogonies d'Homère et d'Hésiode (3). Il montre avec raison comment il est aussi insensé d'accepter ces fables que de pratiquer l'idolâtrie populaire.

1. *Ibid.*, 20-21.
2. Théophile, *ad Autolyc.* I. 9-10. Cf. I. 1.
3. *Ibid.*, II. 4-8.

« Voici qui me paraît ridicule. On voit les sculpteurs, les poètes, les peintres, les fondeurs, dessiner ou pétrir, fondre ou sculpter des statues, et par là préparer des dieux pour lesquels, lorsqu'ils les ont faits, ils n'ont pas la moindre estime. Mais lorsqu'ils sont vendus pour un temple ou une maison quelconque, non seulement ceux qui les ont achetés leur offrent des sacrifices, mais ceux-là même qui les ont faits pour les vendre viennent en toute hâte avec des victimes et des offrandes les adorer, et ils les regardent comme des dieux, oubliant que ces statues sont tout simplement ce qu'ils les ont faites : c'est-à-dire de la pierre et de l'airain, du bois, de la couleur ou toute autre matière. Vous faites la même chose, vous qui lisez les histoires et les généalogies de vos soi-disants dieux. Lorsque vous lisez le récit de leurs origines, vous les regardez comme des hommes ; mais ensuite vous les proclamez dieux et vous leur rendez un culte, oubliant qu'ils ont été vraiment engendrés comme vous venez de le lire.

» Mais alors, puisqu'ils ont été engendrés, les divinités étaient fécondes ; et maintenant, où voit-on naître encore des dieux ? Du moment qu'autrefois ils engendraient et étaient engendrés, évidemment il devrait y avoir encore aujourd'hui des dieux qui naissent ; sinon, il faudra croire que leur race est bien faible. Ou bien, en effet, ils sont trop vieux pour engendrer encore, ou bien ils sont morts et n'existent plus désormais. Cependant, s'il est vrai que les dieux naquirent un jour, ils devraient continuer à naître encore, tout

comme les hommes : ils devraient même être plus nombreux que les hommes... Pourquoi aussi le mont Olympe, qui était jadis habité par les dieux, est-il maintenant désert? Et pourquoi Jupiter résidait-il alors sur le mont Ida — c'était un fait connu de tous, d'après Homère et les autres poètes — tandis que maintenant on ne sait plus où il demeure? (1) »

Les autres Apologistes fournissent tous des développements analogues (2), qui de là sont passés chez Clément d'Alexandrie (3), puis chez les écrivains postérieurs; on les retrouve encore, comme motif littéraire, même lorsque depuis longtemps il n'y avait plus de paganisme à combattre.

III

Les Apologistes ne se sont pas contentés de réfuter le paganisme; ils ont voulu l'expliquer. Ils se sont trouvés d'abord en présence de certains systèmes de philosophie, surtout de l'école stoïcienne, qui prétendaient ramener les dieux à une personnification des forces de la nature et retrouver sous leurs mythes de simples allégories. Tatien repousse en quelques mots cet essai d'explication naturaliste (4). Athénagore se donne la peine de la réfuter plus longuement.

« On peut dire aux Stoïciens : Vous reconnais-

1. Théophile, *ad Autolyc*, II. 2-3.

2. Voir *Cohortatio ad Graecos*, 2; *de Monarchia*, 6; Minucius Félix, *Octavius*, 22-23.

3. Clément d'alexandrie, *Protrept.* 2-5.

4. Tatien, *Oratio*. 21.

sez un seul Dieu très haut, éternel et inengendré, et que tout changement de matière constitue un corps; vous dites aussi que l'esprit de Dieu qui pénètre la matière, suivant ses changements, reçoit différents noms. Dès lors, les formes de la matière deviennent le corps de Dieu, et lorsque les éléments périssent dans la conflagration générale, nécessairement les noms périssent avec les formes et il ne reste plus que l'esprit de Dieu. Ainsi donc, des corps dont tout changement est une corruption, qui pourrait croire que ce sont des dieux? On dit, par exemple, que Kronos c'est le temps et Rhéa la terre; que celle-ci conçoit et enfante de Kronos, que celui-ci engendre et dévore ses enfants...; que la fureur de Kronos n'est autre chose que le changement du temps qui détruit les êtres animés et inanimés... A tous ceux-là, nous disons : si Kronos est le temps, il change; s'il est une saison, il passe; s'il est l'obscurité, le froid ou l'humidité, rien de tout cela ne reste. Or la divinité est immortelle, immobile et immuable. »

Il continue le même raisonnement pour Zeus et les autres dieux et il conclut qu'en somme ce système n'aboutit qu'à diviniser les éléments.

« Comme si quelqu'un prenait pour le pilote le navire sur lequel il vogue! Mais de même qu'un vaisseau, même avec tous ses agrès, n'est bon à rien s'il n'a pas de pilote, ainsi les éléments bien ordonnés ne sont rien sans la Providence de Dieu. Le navire ne naviguera pas tout seul; les

éléments non plus ne se mettront pas en mouvement sans un démiurge (1). »

Une autre explication du paganisme, courante dans l'antiquité, était l'évhémérisme, d'après lequel les dieux sont tout simplement des hommes divinisés. Ce système allait trop bien à la thèse des Apologistes pour qu'ils ne l'aient pas accueilli avec empressement. Voici comment s'exprime Minucius Félix :

« Lis les écrits des historiens et des sages : tu y verras les mêmes choses que moi. Evhémère prouve que ce sont des hommes qui ont été regardés comme des dieux pour leurs vertus ou leurs bienfaits ; il énumère leur lieu de naissance, leur patrie, leur tombeau et il les montre chacun dans sa province : Jupiter à Dictée, Apollon à Delphes, Isis à Pharos, Cérès à Eleusis. Prodicus dit que ceux-là furent pris pour des dieux, qui, dans leurs voyages, avaient découvert des fruits nouveaux et, par là, rendu service aux hommes. Persée fait le même raisonnement et il donne aux fruits le nom de ceux qui les ont découverts, comme dit le proverbe comique : Vénus a froid sans Bacchus et Cérès. Alexandre le Grand, dans une remarquable lettre à sa mère, écrit que, par crainte de sa puissance, un prêtre lui a livré le secret de l'origine humaine des dieux : il met à la tête de tous les autres Uranus et puis la race de Jupiter. Celle-ci, à son tour, a pour chef Saturne, qui n'était qu'un homme, ainsi que l'ont écrit tous les historiens, grecs

1. Aténagore, *Legatio*, 22.

ou latins, de nos antiquités. Nepos et Cassius savent cela dans leur histoire ; Thallus et Diodore disent de même. Ce Saturne donc fuyait la Crète par crainte de son fils ; il aborda en Italie, où il fut reçu en hospitalité par Janus. En Grec civilisé qu'il était, il apprit beaucoup de choses à ces peuples encore ignorants et sauvages : notamment l'art d'écrire, de mettre une effigie sur les monnaies, de fabriquer des outils. C'est pourquoi il voulut appeler Latium cette retraite qui avait été sûre pour lui ; de son nom est venu à la ville le nom de Saturnia et le Janicule de celui de Janus : ainsi tous deux ont transmis leur souvenir à la postérité. C'est donc un homme évidemment, puisqu'il fuit et se cache, le père d'un homme et le fils d'un homme... Son fils Jupiter régna sur la Crète après en avoir chassé son père, il y mourut, il y eut des enfants : on y voit encore la caverne de Jupiter, on y montre son tombeau ; ses mystères mêmes attestent son humanité (1). »

A l'appui de la même thèse, Athénagore cite de longs textes d'Hérodote et des poètes grecs, sans oublier la lettre apocryphe d'Alexandre et une multitude innombrable d'autres auteurs qu'il jugerait trop long de passer en revue (2). Le même système se trouve tout au long dans Tertullien et, par voie d'allusions, chez le plus grand nombre des autres Apologistes (3). Une fois admis que les dieux étaient ori-

1. Minucius Félix, *Octavius*, 21.

2. Athénagore, *Legatio*, 28-30.

3. Tertullien, *Apologet.* 10-11. Cf. Théophile, *ad Autolyc.* I. 9-10; *Cohortatio ad Graecos*, 2; *de Monarchia*, 6.

ginairement des hommes, la question de leur divinisation posthume devait être vite tranchée. C'est le fait d'une crédulité naïve, dit Minucius Félix.

« Nos pères croyaient si facilement les mensonges, qu'ils ont accepté en aveugles bien d'autres prodiges monstrueux : Scylla à plusieurs têtes, la Chimère à plusieurs formes, l'hydre dont les têtes renaissent quand on les coupe, les centaures où cheval et cavalier ne faisaient qu'un ; en un mot, tout ce que l'imagination est capable de forger, ils l'acceptaient avec plaisir. Que dire de ces histoires de vieilles femmes d'après lesquelles les hommes se changent en bêtes, en oiseaux, en arbres ou en fleurs ? Si ces métamorphoses s'étaient jamais faites, elles se feraient encore ; si elles ne peuvent plus se faire, c'est qu'elles ne se sont jamais faites. De même à l'égard des dieux, nos pères se sont montrés imprévoyants, crédules et naïfs. Ils honoraient religieusement leurs rois, ils désiraient après leur mort les faire revivre dans des images et avaient plaisir à conserver leur souvenir dans des statues ; ce qui n'était d'abord qu'une consolation a pris bientôt un caractère religieux. Aussi, avant que le monde se fût ouvert par le commerce, avant que les peuples eussent mêlé leurs rites et leurs mœurs, chaque nation adorait son fondateur, un chef remarquable, une reine chaste plus forte que son sexe, l'auteur de quelque art ou bienfait, comme on honore un citoyen bienfaisant. Ainsi on donnait une récompense aux morts et un exemple aux vivants (1). »

1. Minucius Félix, *Octavius*, 20.

C'est une injustice, s'exclame Tertullien; car ces prétendus dieux n'ont rien fait pour mériter cet honneur, et, en revanche, que d'hommes de mérite sont oubliés au Panthéon!

« Je veux repasser leurs mérites et voir s'ils sont de nature à les élever au ciel ou s'ils ne devraient pas plutôt les noyer au fond du Tartare... C'est bien là, en effet, que vous jetez d'ordinaire ceux qui ne respectent pas leurs parents, ceux qui commettent des incestes ou des adultères, ceux qui violent des vierges ou de jeunes garçons, ceux qui frappent, tuent ou volent, ceux qui trompent, tous ceux, en un mot, qui ressemblent à quelqu'un de vos dieux. Car vous n'en trouverez pas un qui soit exempt de reproche ou de faute, à moins de nier son existence... Mais je passe sur leur indignité : mettons qu'ils aient été bons et honnêtes : combien cependant vous en avez laissés de meilleurs dans les enfers! Socrate si éminent par sa sagesse, Aristide par sa justice, Thémistocle par son habileté militaire, Alexandre par son génie, Polycrate par son bonheur, Crésus par sa fortune, Démosthène par son éloquence. Quel est celui de vos dieux qui est plus grave et plus sage que Caton, plus juste et meilleur général que Scipion, plus majestueux que Pompée, plus heureux que Scylla, plus riche que Crassus, plus éloquent que Cicéron? Combien il eût été plus convenable à votre dieu suprême, qui savait sans doute l'avenir, d'attendre ces hommes pour en faire des dieux! Mais non, il s'est hâté de fermer le ciel et maintenant il rougit sans

doute de voir ces gens de bien qui murmurent dans les enfers (1). »

Les Apologistes ont encore donné une autre raison, celle-ci proprement chrétienne, de l'idolâtrie : elle est un résultat de la supercherie intéressée et de la malice des démons. Justin s'est contenté de cette explication, qui est pour lui la clé de tant de mythes impurs.

« Les prêtres et les mythologues ne savaient pas que c'étaient les anges et les démons nés d'eux qui ont commis toutes ces actions dont ils écrivaient le récit : fautes contre nature, péchés avec les femmes, crimes contre les cités et les nations. Ils les attribuaient donc à Dieu même et aux fils engendrés par lui, à ses prétendus frères Poséidon et Pluton, et à leurs descendants. Car ils donnèrent à chacun d'eux le nom que chacun des anges s'était choisi pour lui-même et pour ses enfants (2). »

Mais d'ordinaire l'explication théologique se superpose, pour la compléter, à l'explication évhémériste. Cette combinaison est indiquée par Athénagore.

« Ceux qui attirent les hommes aux idoles, ce sont les démons, qui attendent le sang des victimes pour le lécher. Quant à ceux que l'opinion publique se plaît à appeler des dieux, et dont on lit les noms sur les statues, ce furent des hommes, comme on peut le voir par l'histoire.

1. TERTULLIEN, *Apologet.* 11.

2. JUSTIN, *Apol.*, II. 5. Cf. I. 5, 9, 25 et 54. Voir aussi TATIEN, *Oratio*, 8-9.

Mais les démons se sont emparés ensuite de ces noms : leurs actions en sont la preuve (1). »

Nous reviendrons plus tard sur la théologie démoniaque des Apologistes. Il suffit de remarquer ici que cette doctrine leur a servi à fournir l'explication totale ou partielle de l'idolâtrie.

IV

Cependant à cette religion telle quelle les Romains prétendaient devoir leur empire : on a entendu sur ce point la profession de foi de Cécilius, fidèle écho du nationalisme superstitieux de la vieille Rome. Dès lors les chrétiens, en désertant le culte des dieux, commettaient un crime social encore plus qu'une faute religieuse. Cette question est négligée par les écrivains grecs ; mais les Apologistes latins, moins préoccupés de philosophie et plus soucieux des réalités pratiques, ont prêté attention à cette objection des patriotes. Minucius Félix commence par faire une revue ironique des crimes qui ont marqué les origines de Rome. Puis il montre comment, du point de vue païen, toutes les conquêtes subséquentes sont autant d'attentats contre la divinité.

« Désormais, chasser les voisins de leurs terres, détruire les cités prochaines avec leurs temples et leurs autels, ramasser des captifs, s'agrandir par par l'injustice et le crime : telle fut, après Romulus, la pratique commune des autres rois et chefs ses successeurs. Ainsi tout ce que les Romains occupent, travaillent, possèdent, est le fruit de leur

1. Athénagore, *Legatio*, 26. Cf. Théophile, I, 10; Minucius Félix, *Octavius*; Tertullien, *Apologet.* 22.

audace; tous leurs temples se sont enrichis du butin pris à la guerre, c'est-à-dire de la ruine des villes, de la dépouille des dieux, du massacre des prêtres. N'est-ce pas une insulte et une dérision que de servir des dieux vaincus, de les adorer captifs après la victoire? Leur rendre un culte quand on les a pris à main armée, c'est consacrer un sacrilège plutôt qu'honorer la divinité. Les Romains ont donc commis autant d'impiétés que de triomphes; ils ont aussi souvent dépouillé les dieux qu'ils ont remporté de trophées sur les nations. Aussi doivent-ils leur puissance moins à leur religion qu'à l'impunité de leurs sacrilèges. »

Il souligne enfin l'impuissance des divinités païennes.

« Les Romains, en effet, n'ont pas pu avoir pour auxiliaires dans leurs combats ces dieux contre lesquels ils avaient pris les armes et qu'ils ne commencèrent à honorer qu'après les avoir vaincus. Que peuvent-ils donc maintenant pour vous, ces dieux qui, en faveur de leurs propres sujets, ne purent rien contre vos armes? Quant aux dieux indigènes de Rome, nous les connaissons ; c'est Romulus, Picus, Tibérinus, Consus, Pilumnus et Volumnus. Tatius inventa le culte de Cloacina; Hostilius celui de la Peur et de la Pâleur; bientôt je ne sais qui se mit à honorer la Fièvre. Voilà les divinités natives de cette ville : des noms de maladies ou d'infirmités! Et certes Acca Larentia et Flora, ces cour-

tisanes éhontées, méritent bien d'être comptées parmi les plaies des Romains comme parmi leurs dieux. Ce sont ces divinités sans doute qui ont étendu l'empire de Rome contre celles des autres peuples. Car ce ne sont ni Mars de Thrace, ni Jupiter de Crète, ni Junon qui est tantôt d'Argos, tantôt de Samos ou de Carthage, ni Diane de Tauride, ni la mère du mont Ida, ni les dieux ou plutôt les monstres égyptiens, qui l'ont secourue contre leurs propres sujets (1). »

Tertullien développe, avec plus de vigueur encore, les mêmes arguments. De plus, fidèle à sa thèse évhémériste, il ajoute, puisque les dieux ne sont que des hommes, qu'on a régné avant eux et sans eux ; que bien des empires, notamment celui des Juifs, n'ont pas connu les divinités romaines ; et que, à Rome même, la religion a plutôt suivi que précédé les conquêtes. Il conclut que toute puissance vient de Dieu.

« Ainsi donc, prenez-y garde. Celui qui donne aux Etats leur puissance, ne serait-ce pas celui qui est le maître et du monde qui est gouverné et de l'homme qui le gouverne ? Celui qui a disposé dans le monde, chacun dans son temps, la succession des empires, ne serait-ce pas celui qui était avant tous les temps et qui a fixé l'ordre des siècles ? Celui qui abaisse ou élève les cités, ne serait-ce pas celui qui était le maître du genre humain, avant qu'il habitât encore des villes ? (2)»

Minucius Félix discute ensuite en détail les bienfaits, plus ou moins extraordinaires, dont les Ro-

1. Minucius Félix, *Octavius*, 25.
2. Tertullien, *Apologet.* 25-26.

mains se déclaraient redevables à la bienveillance des dieux.

« J'en arrive à ces auspices et augures romains, collectionnés avec tant de soin, qu'on dit n'avoir jamais été omis sans dommage ni observés sans succès. Ainsi Clodius, Flaminius et Junius perdirent sans doute leurs armées, parce qu'ils n'avaient pas jugé bon d'attendre l'augure favorable des poulets sacrés. Mais Régulus? Il observa bien les augures, et cependant il fut pris. Mancinus fut fidèle à tous les rites, et il dut passer sous le joug et se rendre. Les poulets de Paul-Emile mangeaient bien, ce qui ne l'empêcha pas d'être écrasé à Cannes avec la plus grande partie des soldats de la République. Les augures défendaient à Caïus César de passer en Afrique avant l'hiver : il s'en moqua, et sa navigation fut d'autant plus heureuse et facile sa victoire.

» Que ne pourrais-je pas dire au sujet des oracles? Amphiaraüs prédit ce qui devait arriver après sa mort, lui qui n'avait pas su voir que son épouse le trahirait pour un collier. L'aveugle Tirésias prévoyait l'avenir, alors qu'il ne voyait pas le présent. Ennius a fabriqué les réponses d'Apollon Pythien à Pyrrhus, alors qu'Apollon avait depuis longtemps cessé de faire des vers. Cet oracle prudemment équivoque s'est tu juste au moment où les hommes plus éclairés commençaient à être moins crédules. Démosthène lui aussi, sachant bien que ces réponses étaient fictives, se plaignait que la Pythie pactisait avec Philippe. Quelquefois cependant auspices ou ora-

cles ont rencontré la vérité. Il peut d'abord se faire que, parmi beaucoup de mensonges, le hasard ait pu faire croire à l'habileté. Mais je veux aller jusqu'à la source même d'erreur et de malice d'où ont découlé toutes ces ténèbres, pour l'approfondir davantage et la découvrir plus clairement. »

Cette « source » malfaisante n'est autre que l'action des démons. Ce sont eux qui travaillent à tromper les hommes et qui sont les auteurs, entre autres méfaits, des prodiges dont les païens se vantaient comme d'un triomphe de leurs idoles (1). Tertullien explique en détail comment ils opèrent.

« Tout esprit a des ailes : les anges en ont aussi, ainsi que les démons. En un moment, ils sont partout, l'univers entier est pour eux un seul lieu ; ce qui se passe quelque part, ils le savent aussi facilement qu'ils l'annoncent. Leur rapidité fait croire qu'ils sont des dieux, parce qu'on ignore leur nature. De même aussi veulent-ils se donner parfois comme les auteurs de ce qu'ils annoncent. Et ils sont bien quelquefois les auteurs du mal qui arrive, du bien jamais. Ils connaissent les desseins de Dieu parce qu'ils ont autrefois entendu parler les Prophètes, ou qu'ils écoutent maintenant lire leurs écrits. Ils prennent de là quelque connaissance de l'avenir et c'est ainsi que, par une fausse divination, ils singent la divinité. Avec quelle habileté ils rendent des oracles ambigus, Crésus et Pyrrhus le savent. Quant

1. Minucius Félix, *Octavius*, 26-27.

à savoir qu'une tortue était en train de cuire avec de la chair de mouton, le Pythien a pu l'annoncer, comme nous disions tout à l'heure : il avait été en Lydie dans un clin d'œil. Du moment qu'ils habitent l'air, dans le voisinage des étoiles et le commerce des nuages, ils peuvent connaître les changements de l'atmosphère : ainsi ils viennent promettre une pluie que déjà ils sentaient. Le principal de leurs bienfaits consiste à guérir les maladies. En effet, ils la donnent d'abord, puis ils prescrivent des remèdes bizarres; et parce qu'ils cessent de nuire, ils passent pour avoir procuré la guérison (1). »

Voilà par quels arguments les Apologistes travaillaient à démasquer la superstition des païens et les illusions de leur patriotisme. Encore une polémique qui nous paraît aujourd'hui bien surannée; mais s'il est vrai que l'idolâtrie fut une réalité, avec toutes les absurdités et les turpitudes que ce mot rappelle, on doit reconnaître que l'œuvre des Apologistes chrétiens était opportune, nécessaire et bienfaisante. Abstraction faite de certains détails de leurs polémiques, où une plaisanterie facile et les arguments *ad hominem* tiennent trop de place, on ne saurait disconvenir que, dans l'ensemble, ils se sont faits les avocats, aussi courageux qu'éloquents, du bon sens et du sens moral.

1. Tertullien, *Apologet.* 22.

CHAPITRE IV

LE CHRISTIANISME ET L'ÉTAT

En s'attachant à disculper les chrétiens des crimes qu'on leur imputait et à justifier leur opposition au polythéisme, les Apologistes avaient rempli la plus grande partie de leur tâche. Il leur restait cependant à tirer de ce plaidoyer une conclusion pratique, celle que tous, directement ou indirectement, visaient pardessus tout. Car ils n'avaient pas seulement affaire avec une opinion publique soupçonneuse et prévenue ; ils se trouvaient en présence d'un pouvoir hostile qui proscrivait le Christianisme au nom de la loi et punissait de mort ses adeptes. Les Apologistes ne désespérèrent pas de faire cesser cet ostracisme. Dans ce but, forts de leur innocence et de leur bon droit, ils ne craignirent pas de se lever en face de l'Etat persécuteur pour protester contre son injustice et demander leur part des libertés communes.

I

Quoi qu'il en soit des persécutions éphémères déchaînées par Néron et Domitien, on sait que les chrétiens, pendant tout le cours du second siècle, vécurent sous un régime de persécution légale organisée, dont le célèbre rescrit de Trajan forma constamment la base. D'après cette jurisprudence, les chrétiens n'étaient pas poursuivis d'office ; mais étaient-ils dénoncés, on devait les condamner s'ils persistaient dans leur foi, les absoudre s'ils consentaient à la renier. Les Apologistes se plaignent d'être ainsi con-

damnés sans être convaincus d'aucun crime. Justin, le premier, fait entendre cette protestation.

« Nous demandons qu'on examine les accusations portées contre nous. Si elles sont démontrées exactes, qu'on nous punisse, comme il est juste; mais, si l'on n'a rien à nous reprocher, la justice ne permet pas, sur des bruits calomnieux, de condamner des innocents (1)... Mais, dira-t-on, déjà quelques chrétiens ont été arrêtés et convaincus de crime. Sans doute, il vous arrive souvent de prononcer beaucoup de condamnations; mais c'est parce que vous avez examiné la conduite de chacun des accusés, et non pas parce que d'autres ont été convaincus de crime avant eux... Si donc on accuse les chrétiens devant vous, nous demandons qu'on juge leurs actes, afin que celui qui aura été convaincu soit condamné comme coupable, mais non pas comme chrétien, et que celui qui aura été reconnu innocent soit absous comme chrétien, puisqu'il n'est pas coupable. Nous ne vous demandons pas ensuite de punir nos accusateurs : ils le sont suffisamment par leur malice et leur ignorance du bien (2). »

Car Justin ne saurait admettre que le nom de chrétien constitue à lui seul un crime.

« Un nom n'est ni bon, ni mauvais; il faut juger les actions qu'il recouvre. D'ailleurs, d'après ce nom qu'on nous reproche, nous sommes les meil-

1. Justin, *Apol.*, I. 3.
2. *Ibid.*, 7.

leurs des hommes. Cependant nous ne croyons pas juste de prétendre être absous sur notre nom seul, si nous sommes convaincus de crime; mais en retour, si, dans notre nom et dans notre conduite, on ne trouve rien de coupable, c'est à vous de faire tous vos efforts pour n'être pas répréhensibles en justice en condamnant injustement des innocents. Le nom seul, en effet, ne saurait être raisonnablement un titre à la louange ni au châtiment, si l'on ne peut montrer dans les actes rien de louable ou de criminel. Les accusés qui paraissent devant vous, vous ne les condamnez pas avant qu'ils soient convaincus de crime; pour nous, le nom seul sert de preuve. Cependant, à ne considérer que le nom, vous devriez plutôt châtier nos accusateurs. Car nous sommes accusés d'être chrétiens, et il n'est pas juste de haïr ce qui est excellent (1). Et encore si, devant cette accusation, quelqu'un vient à nier en parole et à dire qu'il n'est pas chrétien, vous le renvoyez n'ayant aucun crime à lui reprocher; mais s'il avoue, vous le punissez pour son aveu. Il faudrait, au contraire, étudier la conduite de celui qui avoue et de celui qui nie, afin que, par ses actes, chacun apparaisse ce qu'il est (2).»

Mais la procédure contre les chrétiens renfermait bien d'autres anomalies, pour ne pas dire de flagrantes

1. Ici, comme tout à l'heure plus haut, Justin fait un jeu de mots que le grec seul permet de comprendre: Χριστιανός, chrétien = Χρηστός, Χρηστότατος, excellent.

2. *Ibid.*, 4. On trouve semblables protestations chez presque tous les Apologistes. Cf. TATIEN, *Oratio*, 27; ATHÉNAGORE, *Legatio*, 2; THÉOPHILE, *ad Autolyc.* I, 12.

illégalités : Tertullien les a stigmatisées avec toute la vigueur et la subtilité d'un juriste de profession (1). On trouve comme un précis de son argumentation dans cette page de Minucius Félix.

« Combien il est injuste de juger, comme vous le faites, une cause sans renseignements ni enquête préalable, croyez-en notre propre repentir. Nous aussi, nous avons fait la même chose ; et nous avons eu, quand nous étions encore aveugles et stupides, les mêmes sentiments que vous. Nous croyions que les chrétiens avaient un culte monstrueux, qu'ils dévoraient des enfants, qu'ils se livraient à des orgies incestueuses ; et nous ne remarquions pas que ces fables sont toujours divulguées à tous les vents par les démons, sans avoir jamais été l'objet d'une enquête ni d'une preuve, et que, depuis tant de temps, personne n'a pu produire, je ne dis pas un fait, mais l'ombre même d'un indice. Nous ne savions pas voir que cette religion est loin d'être criminelle, puisque le chrétien accusé n'avait ni honte ni crainte et ne regrettait qu'une chose, c'est de ne l'avoir pas été plus tôt. Nous cependant, nous acceptions de plaider la cause d'un sacrilège, d'un incestueux ou d'un parricide, tandis que ceux-ci, nous ne voulions même pas les entendre. Quelquefois même, pris pour eux d'une pitié cruelle, nous les livrions à la torture afin de contraindre à nier ceux qui avouaient, soi-disant pour les empêcher de périr, et nous les soumettions à un supplice inique, qui n'avait pas pour but de

1. TERTULLIEN, *Apologet.* 14. Les morceaux les plus saillants sont cités dans TURMEL, *Tertullien*, p. 14-17.

leur arracher la vérité, mais de les forcer au mensonge. Et si quelque malheureux, trop faible pour résister aux tourments, venait à renier son titre de chrétien, nous nous montrions pour lui pleins de faveurs, comme si, en reniant son nom, il s'était, par ce seul désaveu, disculpé de ses crimes. Reconnaissez-vous que nous avons pensé et fait les mêmes choses que vous faites et pensez? Alors que, si on jugeait par raison et non à l'instigation du démon, il aurait fallu les contraindre, non pas à désavouer leur foi, mais à avouer leurs incestes, leurs viols, leurs impiétés, leurs infanticides (1). »

Une objection cependant, ou plutôt un prétexte, se dressait contre les chrétiens : c'était l'autorité de la loi; et, sans doute, il ne manquait pas de bons esprits pour ériger en dogme le respect de la légalité. Tertullien fait justice de cette dernière idole en montrant que les lois ne valent qu'autant qu'elles sont justes. Puis il établit que les lois contre les chrétiens ne viennent que des mauvais empereurs; et prenant enfin l'offensive, il rappelle aux Romains comment ils ont laissé tomber en désuétude tant de lois anciennes et si bonnes (2). Donc, à supposer que les chrétiens soient coupables, les Apologistes réclament au moins pour eux la justice et le droit commun.

II

Mais ce n'était là qu'une argumentation *ad hominem* et dont le point de départ n'est accepté des Apologis-

1. Minucius Félix *Octavius*, 28.

2. Tertullien, *Apologet.* 4-7. M. Turmel cite de ces chapitres un extrait relatif à l'histoire de la législation anti-chrétienne, *op. cit.* p. 17-18.

tes qu'à titre d'hypothèse et comme par une sorte de fiction juridique. Car ils entendent bien que les chrétiens sont à tout le moins inoffensifs et dès lors ils demandent pour eux la liberté. Pour appuyer cette revendication, Justin fait allusion à la liberté laissée aux diverses écoles philosophiques (1) ; il s'empare surtout de la tolérance accordée à tous les cultes païens.

« Nous disons les mêmes choses que les Grecs, et seuls nous sommes haïs pour le nom du Christ. Innocents, nous sommes frappés comme des criminels, alors que partout, chacun, à sa guise, peut adorer des arbres, des fleurs, des rats, des chats, des crocodiles et autres animaux. Et ce ne sont pas les mêmes qui sont adorés par tous : chacun a son dieu, en sorte qu'ils sont tous impies les uns pour les autres, parce qu'ils n'ont pas le même culte. La seule chose que nous ayons à nous reprocher, c'est de ne pas adorer les mêmes dieux que vous et de ne pas offrir des libations aux morts, ni des couronnes ou des sacrifices sur les tombes. Mais vous savez bien qu'une même chose est ici regardée comme un dieu, ailleurs un animal, ailleurs comme une victime (2). »

L'intolérance dont les chrétiens sont frappés est d'autant plus scandaleuse que les hérétiques ne sont pas inquiétés.

« Après le retour du Christ au ciel, les démons suscitèrent des hommes qui se disaient dieux, et,

1. Justin, *Apol.*, I, 4 et surtout I. 20.
2. *Ibid.*, 24. Cf. II. 14-15.

bien loin de les poursuivre, vous les avez comblés d'honneurs. Simon le Samaritain, du bourg de Gitthon, vint dans votre ville impériale de Rome sous Claude César et, avec le secours des démons, il fit des prodiges de magie. On le prit pour un dieu et on l'honora d'une statue : elle s'élève dans une île du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inscription latine : *Simoni Deo sancto*... Ménandre, Samaritain lui aussi, du bourg de Capparétée, et disciple de Simon, poussé par les démons, trompa beaucoup de gens à Antioche, jusqu'à faire croire à ses adeptes qu'ils ne mourraient pas... Marcion du Pont, qui enseigne encore aujourd'hui, professe la croyance en un autre dieu, supérieur au Créateur... Tous leurs disciples, comme nous l'avons dit, s'appellent chrétiens... Se rendent-ils coupables de ces infamies qu'on nous impute à faux, comme ces extinctions de lumières, ces promiscuités, ces repas de chair humaine ? nous l'ignorons ; mais nous savons que vous ne les poursuivez pas et que vous ne les mettez pas à mort, du moins à cause de leurs doctrines (1). »

Athénagore demande aussi pour le Christianisme la même tolérance que pour les divers cultes nationaux.

« Dans votre empire, grands souverains, différentes sont les mœurs et les lois suivant les pays, et personne n'est empêché par la loi ou par la peur d'un jugement de suivre les usages de sa

1. *Ibid.*, 26. On sait que la statue et l'inscription de Simon le Mage ne reposent que sur une méprise de Justin.

patrie, quand bien même ils seraient ridicules. A Ilion, on regarde Hector comme dieu et on adore Hélène...; à Lacédémone, on honore Agamemnon comme Jupiter et Phylonoé, la fille de Tyndare... En un mot, dans toutes les nations et tribus, les hommes pratiquent les rites et les mystères qu'ils veulent. Les Egyptiens même regardent comme des dieux des chats et des crocodiles, des serpents, des aspics et des chiens. Vous et vos lois, vous permettez tout cela. L'athéisme seul est considéré par vous comme impie et sacrilège; mais vous jugez nécessaire de laisser chacun honorer les dieux qu'il a choisis, afin que la crainte d'une divinité le détourne du mal. Pourquoi donc, en ce qui nous concerne, haïr notre nom?..... Aussi, pleins d'admiration pour votre douceur et votre caractère pacifique, les citoyens vivent-ils partout dans une parfaite égalité de droits, les villes reçoivent, suivant leur dignité, l'honneur qui leur revient, et la terre entière, grâce à votre intelligence, jouit d'une paix profonde. Nous seuls, qu'on appelle chrétiens, nous sommes négligés par vous : sans que nous ayons rien fait de mal et alors que bien plutôt nous sommes animés des meilleurs sentiments à l'égard de Dieu et de votre empire, vous nous laissez chasser, piller, poursuivre, et beaucoup nous font la guerre seulement pour notre nom (1). »

Tertullien voudrait au moins que les chrétiens fussent équiparés aux philosophes.

1. ATHÉNAGORE, *Legatio*, 1.

« On nous regarde parfois, non comme une doctrine divine, mais comme une secte de philosophie. Les philosophes, dit-on, enseignent les mêmes choses : l'innocence, la justice, la patience, la sobriété, la chasteté. Eh bien! puisqu'on nous compare sous le rapport de la doctrine, pourquoi n'avons-nous pas le même droit et la même liberté de la professer? Ou bien, puisqu'ils sont nos égaux, pourquoi ne pas les contraindre à certaines fonctions qui nous exposent à être punis si nous ne les remplissons pas? Qui force un philosophe à offrir des sacrifices, à renier sa doctrine, ou à porter en plein jour de stupides lanternes? Tout au contraire, ils détruisent publiquement vos dieux, ils attaquent vos superstitions dans leurs écrits; et vous les applaudissez. Plusieurs même aboient contre les princes; et vous les laissez faire, et vous leur donnez des statues et des traitements, bien loin de les envoyer aux bêtes (1). »

Ailleurs, il expose le principe même de la liberté de conscience.

« Que l'un honore Dieu, et l'autre Jupiter; que l'un élève vers le ciel ses mains suppliantes, et l'autre vers l'autel de la Foi; que l'un, en priant, compte les nuages, si vous voulez, et l'autre les poutres du plafond; que l'un consacre son âme à Dieu, et l'autre celle d'un bouc. Prenez bien garde de ne pas encourir l'accusation d'impiété en nous enlevant la liberté religieuse

1. Tertullien, *Apologet.* 46. Cf. Tatien, *Oratio*, 25; Athénagore, *Legatio*, 7.

et le libre choix de la divinité, en me défendant d'honorer qui je veux pour me contraindre d'honorer qui je ne veux pas. Mais personne, pas même un homme, ne voudrait des hommages de quelqu'un malgré lui (1). »

En attendant cette liberté qu'ils demandent, les Apologistes se déclarent prêts à tout souffrir plutôt que de trahir leur foi (2).

III

Cette indépendance de la conscience chrétienne était si loin d'être comprise que, aux yeux des païens, elle passait pour rébellion. On accusait couramment les chrétiens de mépriser l'autorité de César — ce qui était un crime à la fois politique et religieux, puisque César, en même temps que le chef de l'Empire, en était aussi le dieu. Les Apologistes devaient s'expliquer sur ce point, en maintenant, à côté du devoir civique, les droits de leur foi religieuse.

« Nous sommes pourtant les premiers à payer les tributs et les impôts à ceux que vous préposez à cet office, comme nous l'avons appris du Christ... « *Rendez*, dit-il, *à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* » (MATTH. XXII, 17-22). D'où il suit que nous n'adorons que Dieu seul; mais pour le reste, nous vous obéissons volontiers, vous reconnaissant pour les rois et les chefs des hommes, et nous demandons dans nos

1. *Ibid.* 24. Cf. 28.

2. JUSTIN, *Apol.*, I. 57. TATIEN, *Oratio*, 4. TERTULLIEN, *Apologet.* 50.

prières que, avec la puissance souveraine, vous ayez aussi l'esprit rempli de sagesse (1). »

Théophile expose d'une manière aussi simple que saisissante pourquoi il ne faut pas adorer César.

« J'honore l'empereur et je prie pour lui ; mais je ne l'adore pas. Je n'adore que le Dieu vivant et véritable, sachant que c'est lui qui a créé l'empereur. On me dira : Pourquoi ne pas adorer l'empereur ? Parce qu'il n'est pas fait pour être adoré, mais pour recevoir les honneurs légitimes. Car il n'est pas Dieu : il n'est qu'un homme constitué par Dieu, non pour être adoré, mais pour rendre la justice. On peut dire, en effet, qu'il n'est en somme qu'un employé de Dieu ; or il ne permettrait pas lui-même à ses subordonnés de se faire appeler empereur : empereur est son nom et il n'est pas permis à un autre de le porter. De même il ne faut adorer que Dieu seul (2). »

Si l'on pouvait douter encore que les chrétiens fussent de loyaux citoyens, écoutons la conclusion de la supplique d'Athénagore.

« Vous donc, ô empereurs excellents par nature et par éducation, justes et humains, si dignes de l'empire, maintenant que j'ai réfuté les accusations portées contre nous et que j'ai mis au jour notre piété envers Dieu, la douceur et la tempérance de nos âmes, inclinez vers nous votre

1. JUSTIN, *Apol.*, I, 17.
2. THÉOPHILE, *ad Autolyc.* I, 11.

tête souveraine. Qui pourrait, en effet, mériter davantage cette faveur que nous qui prions pour votre empire, afin que le fils hérite le pouvoir de son père comme il est juste et que, par de nouvelles conquêtes, votre empire voie croître sans cesse le nombre de ses sujets? Il y va aussi de notre intérêt, pour que nous puissions mener en paix une vie tranquille et accomplir avec ardeur tout ce qui nous est ordonné (1). »

Tertullien lui aussi, après avoir rappelé qu'il est ridicule d'invoquer pour l'empereur des idoles impuissantes, explique à son tour que les chrétiens adressent pour lui leurs prières au vrai Dieu.

« Nous invoquons pour le salut des empereurs le Dieu éternel, le Dieu vrai, le Dieu vivant, celui dont les empereurs eux-mêmes préfèrent la protection à celle de tous les autres. Car ils savent bien qui leur a donné l'empire; ils savent, puisqu'ils sont hommes, qui leur a donné une âme; et ils sentent que celui-là est le seul Dieu dont la puissance les gouverne, après lequel ils viennent au second rang, au-dessus de tous les prétendus dieux... Ainsi donc, tous, nous prions toujours pour tous les empereurs, demandant pour eux une longue vie, un empire assuré, une maison tranquille, des armées vaillantes, un sénat fidèle, un peuple vertueux, une paix universelle, en un mot, tout ce qu'ils peuvent désirer comme hommes et comme empereurs (2). »

1. ATHÉNAGORE, *Legatio*, 37.
2. TERTULLIEN, *Apologet.* 30. Cf. 29, 31-32.

Mais les chrétiens refusent de rendre un culte à l'empereur. « Je ne l'appellerai pas dieu, parce que je ne sais pas mentir, parce que je n'ose pas me moquer de lui, parce que lui-même ne voudrait pas du titre de dieu. » Il ne consent même pas à l'appeler seigneur, parce que ce serait une nouvelle forme d'usurpation contre la majesté divine (1). En regard de cette loyale attitude des chrétiens, Tertullien expose ensuite, dans un chapitre de vivante satire, l'attitude des masses païennes. Il montre le peuple qui rêve toujours d'un nouveau César; il rappelle les multiples complots des grands.

« Tous ceux-là, jusques et y compris le moment de faire éclater leur conjuration impie, offraient des sacrifices pour le salut de l'empereur et invoquaient son génie, les uns en public, les autres en particulier; et bien entendu, ils traitaient les chrétiens d'ennemis publics (2). »

Le contraste, en effet, était frappant; et si les empereurs avaient pu se soustraire aux préjugés ambiants, ils auraient bien dû se rendre compte que la foi nouvelle était de nature à fortifier le loyalisme politique, bien loin de lui porter atteinte.

IV

On accusait encore les chrétiens, d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle était ici plus vague, d'être inutiles à la société, ou même on leur imputait toutes les calamités de l'Empire. Tertullien, toujours soucieux d'implanter le Christianisme dans la cité romaine, s'est donné la peine de réfuter longue-

1. *Ibid.* 33-34.
2. *Ibid.*, 35. Cf. 36.

ment ces diverses préventions. Il commence par dire que les chrétiens pourraient facilement, s'ils le voulaient et s'ils étaient, comme on se plaît à le répéter, des hommes si dangereux, se venger de leurs adversaires ; en mettant le feu à la ville : quelques torches jetées dans la nuit y suffiraient; en prenant ouvertement les armes : les Parthes et les Marcomans sont moins nombreux que les chrétiens; en se retirant simplement de l'Empire : les païens seraient effrayés de leur solitude; ou seulement en s'abstenant de chasser les démons (1). Mais les chrétiens sont des hommes de justice et de paix : Tertullien le prouve en décrivant à grands traits leur vie religieuse, toute faite de vertu, de charité, de prière et de mortification. Il est donc absurde de rendre les chrétiens responsables des calamités publiques; ce sont bien plutôt les païens eux-mêmes qui en sont la cause par leurs crimes (2).

« Nous sommes encore attaqués d'un autre côté : on nous accuse d'être impropres aux affaires. Comment le serions-nous, nous qui menons une existence toute pareille à la vôtre pour l'alimentation, le vêtement, le train de maison, et autres nécessités de la vie ? Car nous ne sommes pas des brahmanes ou des gymnosophistes hindous, nous ne nous sommes pas exilés du monde pour vivre dans les forêts. Nous souvenant que nous devons faire honneur aux dons de Dieu, notre Seigneur et Créateur, nous ne répudions aucune de ses œuvres ; tout au plus tâchons-nous de n'en pas faire un usage abusif et inutile. C'est pourquoi nous vivons au milieu de vous dans le

1. *Ibid.*, 37. Le principal de ce curieux chapitre est traduit dans TURMEL, *op. cit*, p. 25-26.

2. *Ibid.*, 39-41. Cf. TURMEL, *op. cit.* p. 19-22.

monde sans nous priver ni du forum, ni du marché aux provisions, ni des bains, des tavernes, des boutiques ou des hôtelleries, ni de vos foires et autres relations. Avec vous, nous nous livrons à la navigation, à l'art militaire, aux travaux agricoles ; par suite, nous trafiquons ensemble et nous donnons au public pour votre usage le fruit de nos travaux. Comment pouvons-nous paraître inutiles à vos affaires, puisque nous vivons avec vous et de vous ? En vérité, je ne le sais.

» ... Il y a cependant, j'en conviens sans peine, plusieurs catégories de gens qui peuvent se plaindre avec juste raison de l'improductivité des chrétiens. Ce sont d'abord les entrepreneurs de débauche et tous leurs employés ; puis les sicaires, les empoisonneurs et les mages ; enfin les haruspices, les sorciers et les mathématiciens. Mais être inutiles pour eux, n'est-ce pas une grande utilité ? (1) »

Enfin Tertullien montre rapidement la valeur sociale de la morale chrétienne (2).

Dans ces appels éloquents à la liberté et surtout dans le sentiment qui les inspire, on sent déjà percer plus d'une fois l'idée que les empereurs ont vraiment bien tort de persécuter les chrétiens qui pourraient être les meilleurs auxiliaires de leur pouvoir. Cette idée d'un accord providentiel entre le Christianisme et l'Empire est expressément développée, vers la fin du règne de Marc-Aurèle, par l'apologiste Méliton.

« Oui, c'est vrai, notre philosophie a d'abord

1. *Ibid.* 42-43.
2. *Ibid.* 44-45.

pris naissance chez les Barbares ; mais le moment où elle a commencé de fleurir parmi les peuples de tes Etats ayant coïncidé avec le grand règne d'Auguste, ton ancêtre, fut comme un heureux augure pour l'Empire. C'est de ce moment, en effet, que date le développement colossal de cette puissance romaine dont tu es et seras, avec ton fils, l'héritier acclamé de nos vœux, pourvu que tu veuilles bien protéger cette philosophie qui a été en quelque sorte la sœur de lait de l'Empire, puisqu'elle est née avec son fondateuur. Ce qui prouve bien que notre doctrine a été destinée à fleurir parallèlement à votre glorieux empire, c'est qu'à partir de son apparition, tout vous a réussi à merveille (1). »

Son idéal politique est un « Etat où le souverain, connaissant et craignant le Dieu véritable, jugerait toutes choses en homme qui sait qu'il sera jugé à son tour devant Dieu, et où les sujets, craignant Dieu de leur côté, se feraient scrupule de se donner des torts envers leur souverain, et les uns envers les autres ».

Un siècle et demi devait s'écouler avant que le règne de Constantin vînt réaliser le rêve du vieil évêque asiate. L'honneur des Apologistes est de l'avoir préparé par leurs fières revendications.

1. Ces fragments sont cités d'après la traduction de M. Paul Allard. *Op. cit.* I. 382-383.

CHAPITRE V

LE CHRISTIANISME ET LA PHILOSOPHIE.

Jamais le Christianisme ne s'est contenté de revendiquer son innocence et de solliciter la tolérance du pouvoir. Une attitude purement défensive, dût ce plaidoyer *pro domo* aboutir à une sorte de non-lieu, ne saurait satisfaire son ambition. Car il aspire à exercer une action positive et conquérante sur les âmes ; il se présente à l'homme comme le terme secret de ses aspirations et comme le correctif de ses trop longues erreurs. Dès lors, il lui faut prendre position à l'égard du travail antérieur de l'esprit humain, c'est-à-dire à l'égard de la philosophie.

Ce devoir s'imposait tout particulièrement aux chrétiens du second siècle. A cette époque, en effet, non seulement la philosophie était universellement répandue dans les classes supérieures de la société; mais elle avait à la cour impériale, autour des derniers Antonins et surtout de Marc-Aurèle, un rang pour ainsi dire officiel. En même temps qu'une force intellectuelle, elle était devenue une puissance politique : le Christianisme avait donc à compter doublement avec elle. Personnellement, d'ailleurs, la plupart des Apologistes étaient des philosophes. C'était donc tout d'abord pour eux-mêmes et dans leur propre intelligence qu'un rapport devait s'établir entre la la foi nouvelle et l'ancienne philosophie, rapport qu'ils tâcheraient ensuite de réaliser dans l'esprit de leurs contemporains. De fait, l'on trouve chez eux un spécimen des diverses attitudes prises à l'égard de la pensée profane par l'Eglise du second siècle et l'on peut même dire par l'Eglise de tous les temps.

I

Il y eut d'abord une catégorie d'esprits larges et modérés qui virent dans la philosophie païenne un effort louable et sincère pour conquérir la vérité, effort malheureusement imparfait et qui n'aboutit qu'à des vérités partielles, mais que le Christianisme vient plutôt compléter qu'il n'est destiné à les contredire. Saint Justin est un des meilleurs représentants de cette tendance. Il porte lui-même le manteau des philosophes et fait de la philosophie ce bel éloge : « C'est en réalité le plus grand bien et le plus précieux devant Dieu, à qui elle nous conduit et seule nous recommande. Oui, bienheureux sont en vérité ceux qui appliquent leur esprit à la philosophie (1). » Il professe la plus haute estime pour les vrais philosophes, qui ont tout sacrifié à la recherche de la vérité et consenti à suivre ses prescriptions. Socrate et ses pareils sont pour lui des chrétiens avant l'heure, tout comme les héros de l'Ancien Testament.

« Socrate, jugeant ces choses (le culte idolâtrique) à la lumière de la raison et de la vérité, essaya d'éclairer les hommes et de les arracher aux démons ; mais les démons, par l'organe des méchants, le firent condamner comme athée et impie, sous prétexte qu'il introduisait des vérités nouvelles. Ils en usent de même envers nous. Car ce n'est pas seulement chez les Grecs et par la bouche de Socrate que ces choses ont été dites par le Verbe ; mais chez les barbares aussi, par le même Verbe, revêtu d'une forme sensible, devenu homme et appelé Jésus-Christ (2)... Nous avons

1. JUSTIN, *Dialog.* 1 et 2.
2. *Apol.*, I. 5.

déjà dit qu'il est le Verbe, auquel tous les hommes participent. Ceux qui ont vécu selon le Verbe sont chrétiens, eussent-ils passé pour athées, comme, chez les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables, et, chez les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Elie et tant d'autres dont il serait trop long de citer ici les actions et les noms. Et aussi ceux qui ont vécu contrairement au Verbe ont été vicieux, ennemis du Christ, meurtriers de ceux qui vivaient selon le Verbe. Au contraire, ceux qui ont vécu ou qui vivent selon le Verbe sont chrétiens, exempts de crainte et de trouble (1). »

Ainsi donc, tout ce qu'il y a de bon chez les philosophes, c'est au Verbe qu'ils le doivent, qui s'est partiellement manifesté à eux, en attendant de se faire connaître aux chrétiens dans toute sa plénitude. C'est la doctrine bien connue du λόγος σπερματικός.

« Si les Stoïciens ont, en fait de morale, un enseignement remarquable — et la même chose est arrivée parfois aux poètes — c'est à cause de la semence du Verbe qui est innée dans tout le genre humain (διὰ τὸ ἔμφυτον παντὶ γένει ἀνθρώπων σπέρμα τοῦ λόγου). Aussi voyons-nous qu'ils sont voués à la haine et à la mort : tels Héraclite, comme nous l'avons dit plus haut, et, de notre temps, Musonius et bien d'autres encore... Rien d'étonnant si les démons inspirent plus de haine contre ceux qui participent non seulement à une

1. *Ibid.* I. 46. Cf. II. 7.

partie de ce Verbe disséminé, mais qui ont la connaissance et l'intuition de tout le Verbe qui est le Christ... Notre doctrine est plus grande que toute doctrine humaine, parce que tout ce qui a trait au Verbe, le Christ l'a été, qui a paru à cause de nous corps, Verbe et âme. Car toutes les vérités qui furent jamais exprimées et découvertes par les philosophes ou les législateurs, ils les doivent à ce qu'ils ont trouvé et contemplé partiellement du Verbe. Et c'est pour n'avoir pas connu tout le Verbe, qui est le Christ, qu'ils sont souvent tombés dans des contradictions. Nous voyons aussi que ceux qui vécurent avant le Christ et qui cherchèrent à connaître et à examiner les choses suivant les forces de la raison humaine furent traduits devant les tribunaux comme impies et indiscrets. Socrate, qui s'y appliqua avec plus d'ardeur que personne, dut subir les mêmes accusations que nous (1). »

Voici un dernier texte encore plus complet.

« Je suis chrétien, je l'avoue et je m'en fais gloire, et je fais tous mes efforts pour être reconnu tel. Non pas que la doctrine de Platon soit incompatible avec celle du Christ, mais elle ne lui est pas tout à fait semblable, pas plus que celle des autres, Stoïciens, poètes ou historiens. Chacun d'eux, en effet, a bien parlé dans la mesure où il a vu du Verbe divin disséminé ce qui convenait à sa nature (*ἀπὸ μέρους τοῦ σπερματικοῦ θείου λόγου*).

1. *Ibid.*, II. 8 et 10.

Mais du moment qu'ils se contredisent sur les points les plus importants, ils montrent bien qu'ils n'ont pas une science supérieure ni une connaissance irrépréhensible. En tous cas, tout ce qu'ils ont enseigné de bon nous appartient à nous, chrétiens. Car après Dieu, nous adorons et aimons le Verbe qui est né de Dieu... Tous les écrivains ont pu voir obscurément la vérité, grâce à la semence du Verbe qu'ils possèdent innée en eux-mêmes. Mais autre chose est de posséder une semence et une image proportionnée à ses facultés, autre chose le Verbe lui-même dont nous avons par sa grâce la jouissance et l'imitation (1). »

Saint Justin ne s'est pas contenté de cette interprétation large et sympathique de la philosophie païenne et des éléments de vérité qu'elle renferme. Il ajoute une explication historique, déjà courante dans l'apologétique judéo-alexandrine, d'après laquelle c'est à la Bible que les païens auraient pris ce qu'ils ont connu de vérité.

« Tout ce que les philosophes et les poètes ont dit de l'immortalité de l'âme, des châtiments qui suivent la mort, de la contemplation des choses célestes et autres doctrines semblables, c'est chez les prophètes qu'ils en ont pris les principes, et c'est ainsi qu'ils ont pu les concevoir et les énoncer. Chez tous donc, on trouve des semences de vérité ; mais ce qui prouve qu'ils n'ont pas exactement compris, c'est qu'ils se contredisent eux-mêmes (2). »

1. *Ibid.* II. 13.
2. *Apol.*, I, 44.

Au même endroit, Justin cite un cas d'emprunt. « Quand Platon a dit : « La faute est à celui qui choisit, Dieu n'y est pour rien », il a emprunté cette parole au prophète Moïse : car Moïse est plus ancien que tous les écrivains grecs. » Plus loin, il rapporte des exemples plus nombreux et plus étranges.

« C'est à nos docteurs, nous voulons dire à l'enseignement des Prophètes, que Platon emprunte sa doctrine, quand il enseigne que Dieu transforma la matière informe pour en faire le monde. Pour vous en convaincre, écoutez les propres paroles de Moïse, le premier des prophètes et plus ancien que les écrivains de la Grèce, comme nous l'avons déjà dit. Par lui l'Esprit prophétique déclare en ces termes de quelle manière et de quels éléments Dieu fit le monde à l'origine. « *Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre. Or la terre était invisible et informe*, et *les ténèbres étaient sur l'abîme...* » Ainsi donc, le Verbe de Dieu tira le monde entier de cette matière confuse dont parle Moïse; c'est de lui que Platon l'a appris, ainsi que tous ceux qui partagent sa doctrine, et nous avec eux : vous pouvez vous-mêmes vous en rendre compte. Nous savons aussi que ce que les poètes appellent Erèbe se trouve déjà chez Moïse.

» De même, lorsque Platon, dans le *Timée*, cherche dans la nature ce qu'est le fils de Dieu et s'exprime ainsi : « Il l'a imprimé en X dans l'univers », c'est à Moïse qu'il prend cette notion. Dans les livres de Moïse, en effet, il est écrit que, dans ce temps-là, lorsque les Israélites sortirent d'Egypte et se trouvèrent dans le désert, ils ren-

contrèrent des animaux venimeux, des vipères, des aspics et des serpents de toutes sortes qui frappaient le peuple de mort. Par l'inspiration et l'ordre de Dieu, Moïse prit de l'airain et en fit une croix, qu'il dressa sur le tabernacle saint, en disant : « Si vous regardez ce signe avec foi, vous serez sauvés. » Il est écrit qu'aussitôt les serpents périrent et que le peuple échappa ainsi à la mort. Platon lut ce récit, mais sans le comprendre exactement. Il ne vit pas que ce signe était une croix ; il crut que c'était un X et il dit que la seconde puissance après le Dieu suprême était imprimée en X dans l'univers. S'il nomme aussi un troisième élément, c'est, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il avait lu dans Moïse que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Il donne donc la seconde place au Verbe de Dieu, qu'il dit être imprimé en X dans l'univers, et la troisième à l'esprit qui est représenté planant sur les eaux. « Les troisièmes, dit-il, sont autour du troisième. » Ecoutez aussi comment l'Esprit prophétique annonça par Moïse la conflagration future : « *Le feu toujours vivant descendra et dévorera jusqu'au fond de l'abîme* » (*Deut.* XXXII, 22). Ce n'est pas nous qui pensons comme les autres ; ce sont les autres qui nous empruntent ce qu'ils disent (1). »

Comment cette théorie de l'emprunt peut-elle s'accorder avec la doctrine du λόγος σπερματικός ? Justin, qui use alternativement de l'une et de l'autre, ne paraît pas s'être mis en peine de les concilier. En tous cas, il se montre toujours, pour la philosophie païenne, plein d'indulgence et de sympathie.

1. *Ibid.* 59-60.

II

Toute différente est l'attitude de son disciple Tatien. Autant Justin était bienveillant et modéré, autant Tatien affecte de se montrer dur et agressif. On peut juger de sa méthode par le début de son discours.

« Ne soyez pas si hostiles aux Barbares, Grecs, et ne jalousez pas leurs doctrines. Y a-t-il, en effet, une de vos institutions qui ne doive à des Barbares son origine? Ce sont les plus illustres des Telmessiens qui ont inventé la divination par les songes; les Cariens, l'art de prédire l'avenir par les astres; les Phrygiens et les plus anciens Isauriens, celui d'interpréter le vol des oiseaux; les Chypriotes, la divination par les sacrifices; les Babyloniens, l'astronomie; les Perses, la magie; les Egyptiens, la géométrie; les Phéniciens, la transmission du savoir par l'écriture. Ainsi, cessez d'appeler inventions vos imitations! C'est Orphée qui vous a appris la poésie et le chant; c'est de lui que vous tenez les initiations aux mystères; ce sont les Toscans qui vous ont enseigné les arts plastiques; les chroniques en usage chez les Egyptiens vous ont appris à composer des histoires. Vous avez emprunté l'art de la flûte à Marsyas et à Olympos; or, tous deux étaient Phrygiens; quant à l'art de moduler avec le syrinx, ce sont des paysans qui l'ont imaginé. Les Thyrréniens ont inventé la trompette; les Cyclopes, l'art du forgeron; et celui d'écrire les lettres-missives est dû, selon Hellanicus, à une femme qui a régné jadis sur les Perses : Atossa était son

nom. Renoncez donc à cet orgueil, et ne nous opposez pas le faste de votre éloquence... Il faut aussi s'accorder dans l'expression du discours. Or, vous êtes les seuls à qui il soit arrivé de n'avoir pas, pour commercer entre vous, un seul langage...

« Vous avez inventé la rhétorique pour l'injustice et la calomnie, vendant à prix d'argent la liberté de votre parole, et souvent transformant le lendemain en mal ce que vous présentiez comme juste la veille. Vous avez inventé la poésie pour chanter les batailles, les amours des dieux, tout ce qui corrompt les âmes. »

Après cette invective, Tatien procède à une critique spéciale des philosophes. Ce qu'il y a de frappant dans cette polémique, c'est que Tatien accorde plus de place à ce qu'on a très bien appelé « de misérables commérages » qu'au relevé de leurs erreurs ou à la réfutation de leurs doctrines. Et par là ce morceau est caractéristique de la manière à la fois violente et superficielle de Tatien.

« En effet, qu'a donc produit de si éminent votre philosophie? Qui donc, parmi les plus sérieux de vos philosophes, s'est tenu hors de toute superbe? Diogène, qui affichait son indépendance par la forfanterie de son tonneau, mangea un poulpe tout cru, et, saisi par une colique, mourut de son intempérance. Aristippe, qui paradait avec son manteau de pourpre, se livrait à la débauche sous un masque de gravité. Le philosophe Platon fut vendu par Denys à cause de sa gourmandise, et Aristote qui, dans son igno-

rance, a posé des limites à la Providence et fait consister le bonheur dans ce qui lui plaisait, a commis l'extrême sottise de flatter Alexandre, ce jeune fou furieux, qui, tout à fait selon les principes aristotéliciens, fit encager comme un ours ou une panthère son ami qui n'avait pas voulu l'adorer, et le traînait ainsi à sa suite.

» ... Je n'approuverai pas non plus Héraclite qui a dit : « Je me suis instruit moi-même », parce qu'il était autodidacte et orgueilleux, et je ne le louerai pas d'avoir caché son poème dans le temple d'Artémis, pour que la publication en fût faite plus tard avec mystère. Car ceux qui s'intéressent à ces choses disent que le poète tragique Euripide, ayant abordé à Ephèse et l'ayant lu, peu de temps après, réussit, de mémoire, à faire connaître au public les ténèbres d'Héraclite. Mais la mort de ce philosophe révéla quelle était son ignorance; atteint d'hydropisie, comme il pratiquait la médecine aussi bien que la philosophie, s'étant fait enduire de bouse de vache, il mourut déchiré par cette fiente solidifiée qui fit se contracter tout son corps. Quant à Zénon, qui prétend qu'à la suite du renouvellement du monde par le feu, les mêmes hommes renaîtront pour mener la même existence, par exemple Anytos et Mélétos pour exercer leur métier d'accusateur, Busiris pour assassiner ses hôtes, et Héraclès pour accomplir encore ses exploits, n'en parlons pas : par cette doctrine de l'incendie cosmique, il fait les méchants plus nombreux que les justes, puisqu'il n'y a eu qu'un Socrate, qu'un Héraclès, et quelques autres du

même genre, rares et peu nombreux : les méchants se trouveront donc en bien plus grand nombre que les bons... Pour Empédocle, les éruptions volcaniques de la Sicile ont montré sa forfanterie : il n'était pas dieu, il mentait en prétendant l'être. Je me ris aussi du radotage de Phérécyde et de Pythagore qui a reçu sa doctrine en héritage, et de Platon qui a imité ce dernier, quoiqu'il y en ait qui le nient. Car qui donc voudrait rendre témoignage au mariage cynique de Cratès ? Qui ne préférerait répudier le verbiage insolent que parlent ses pareils, pour se tourner vers la recherche de ce qui est vraiment digne qu'on le poursuive ?

» Ne nous laissons donc pas entraîner par les solennelles assemblées de tous ces gens-là, amis du bruit plutôt que de la sagesse, qui prêchent des doctrines contradictoires et parlent chacun suivant l'inspiration du moment (1). »

Plus loin, Tatien revient à la charge.

« Que font donc de grand et d'extraordinaire vos philosophes ? Ils laissent une de leurs épaules découvertes, portent une longue chevelure, laissent croître leur barbe, ont des ongles comme des bêtes féroces, et, alors qu'ils prétendent n'avoir aucun besoin, à l'exemple de Protée, il leur faut le corroyeur pour leur besace, le tisseur pour leur manteau et le bûcheron pour leur bâton,

1. Tatien, *Oratio*, 1-3 ; traduction Puech (Paris, Alcan) p. 107-112. Quelques-unes de ces étranges anecdotes sont recueillies par Tertullien, *Apologet.* 46.

sans parler des riches et des cuisiniers pour leur gourmandise. Homme qui rivalises avec le chien, tu ignores Dieu et tu descends à l'imitation d'animaux sans raison... Tu suis les doctrines de Platon : le disciple d'Epicure se dresse en protestant contre toi ; tu veux au contraire te rattacher à Aristote, et un disciple de Démocrite t'injurie. Pythagore prétend avoir été jadis Euphorbe et est l'héritier de la philosophie de Phérécyde ; Aristote combat l'immortalité de l'âme. Vos écoles se transmettent des enseignements contradictoires ; en désaccord avec vous-mêmes, vous entrez en lutte contre ceux qui savent s'accorder entre eux (1). »

Avec de tels sentiments, la pensée de Tatien ne saurait être douteuse à l'égard de ce que les philosophes peuvent avoir de bon : c'est un plagiat des livres bibliques.

« De ce qui vient d'être dit, il résulte que Moïse est plus ancien que les héros, que les cités, que les divinités. Il faut donc avoir foi à celui qui l'emporte par l'âge, plutôt qu'aux Grecs qui ont puisé à cette source ses doctrines sans les comprendre. Leurs sophistes, en effet, avec beaucoup d'activité inutile, se sont appliqués à démarquer tout ce qu'ils ont emprunté à Moïse et aux disciples de sa philosophie, d'abord pour paraître dire quelque chose de personnel, en second lieu, pour que, voilant de je ne sais quelle

1. *Ibid.*, 25 ; trad. PUECH (Paris, Alcan) p. 140-141. Cf. 19 et 26.

fausse rhétorique ce qu'ils n'avaient pas entendu, ils fissent de la vérité un tissu de fables (1). »

Telle est l'attitude de Tatien à l'égard du monde grec, toute faite de passion violente et de dénigrement systématique. Malgré cette intransigeance, on a fait remarquer avec raison comment cet adversaire de l'hellénisme emprunte à la sophistique ses artifices les plus raffinés (2) et comment, pour le fond même de son argumentation, il est souvent tributaire de sources païennes (3). C'est dire qu'il entre dans sa polémique beaucoup de convenu et de déclamations d'école. Et ceci atténue, sans la supprimer, la fondamentale sincérité de son opposition à la philosophie païenne qui caractérise son esprit et le place ainsi sans conteste aux antipodes de saint Justin.

III

Les Apologistes postérieurs se répartissent très inégalement entre ces deux tendances opposées. Athénagore rappelle Justin par la largeur et la modération de ses vues. Dès le début de son *Apologie* et plusieurs fois dans la suite, il donne aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, comme un titre de gloire, le nom de « philosophes ». En faveur de l'unité divine, il cite les témoignages favorables des auteurs profanes et il se plaît à rendre hommage à leurs efforts, tout en en constatant l'insuffisance.

« Que la divinité est une, la plupart du temps

1. *Ibid.*, 40; trad. Puech, (Paris, Alcan) p. 157. Nous avons déjà fait allusion à la diatribe contre les théâtres (ch. 22) et contre les statues (ch. 33-34).

2. A. Puech, *op. cit.* p. 14-36.

3. *Ibid.*, p. 37-42.

tous s'accordent à le dire, comme malgré eux, lorsqu'ils en arrivent à expliquer le principe de toutes choses..... Nous aussi, comprenant et croyant à bon droit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, nous pouvons de plus l'établir par des discours et des signes de vérité. Car les poètes et les philosophes ont touché cette doctrine comme les autres plutôt par conjecture, chacun étant poussé par son âme, suivant l'influence du souffle divin, à chercher s'il ne lui serait pas possible de découvrir et de comprendre la vérité. Mais pas un ne s'est trouvé avoir assez de force pour la saisir; car ce n'est pas auprès de Dieu qu'ils allaient chercher ce qui regarde Dieu, mais chacun suivant ses propres moyens. D'où il suit qu'ils ont des doctrines tout à fait différentes sur Dieu et la matière, sur les formes et sur le monde (1). »

Il fait encore appel à l'autorité des philosophes pour établir l'existence des démons (2); il explique par l'œuvre perverse de ces puissances trompeuses comment des hommes considérables, qu'il semble dès lors excuser, ont été amenés à nier la Providence (3). Enfin, lorsqu'il parle des persécutions et des calomnies que les chrétiens ont à subir, il ne manque pas de rappeler que tous les gens de bien, et surtout les philosophes, en ont souffert de pareilles (4).

L'auteur anonyme du petit traité *De monarchia* appartient aussi au groupe des modérés. Il constate l'universel aveuglement qui tient l'humanité plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Pour ramener les es-

1. Athénagore, *Legatio*, 7. Cf. 5-6.
2. *Ibid.*, 23.
3. *Ibid.*, 25.
4. *Ibid.*, 31. Cf. 3.

prits sensés au culte du vrai Dieu, il ne veut pas faire de beaux discours; il se contentera de rapporter des témoignages tirés de la littérature grecque (1). Son opuscule n'est, en effet, qu'une compilation de textes, à peine reliés par quelques transitions, où Eschyle et Sophocle, Orphée et Pythagore, Ménandre et Philémon, Euripide surtout, viennent affirmer l'unité divine et protester contre l'idolâtrie, promettre le jugement futur et enseigner la justice du cœur plutôt que de vains sacrifices.

Minucius Félix se plaît aussi à montrer comment l'unité divine se trouve impliquée au fond de tous les systèmes philosophiques. Il invoque l'autorité des philosophes pour établir l'existence des démons, la fin du monde et la résurrection, ainsi que l'éternité des peines de l'enfer, convaincu que « les doctrines des philosophes sont presque identiques aux nôtres. » Il aboutit bientôt à cette formule : « Les philosophes les plus illustres enseignent l'unité divine, quoique avec des noms différents, de telle sorte qu'on dirait, ou que maintenant les chrétiens sont philosophes, ou que les philosophes étaient déjà chrétiens (2).» Mais il ajoute que cet accord résulte d'un emprunt.

« Tu remarqueras que les philosophes enseignent les mêmes choses que nous. Ce n'est pas que nous ayons suivi leurs traces; c'est qu'ils ont connu les prédictions diverses des Prophètes d'où ils ont tiré par imitation une ombre imparfaite de vérité... Ce qu'ils ont dit des châtiments éternels, ils l'ont su par les indications des démons et les oracles des Prophètes (3). »

1. *De monarchia*, 1.

2. Minucius Félix, *Octavius*, 19 et 20. Cf. 26, 34 et 35.

3. *Ibid.*, 34 et 35.

La note sévère est plus accentuée chez Théophile. A propos des peines éternelles, il dit qu' « elles ont été prédites par les prophètes, et que les poètes et les philosophes, venus plus tard, les ont volées à la sainte Ecriture pour donner du crédit à leur enseignement (1) ». Il dit de même à propos du récit biblique de la création.

« Beaucoup d'écrivains l'ont imité, qui ont voulu raconter aussi nos origines. Ils y trouvent des secours pour expliquer la création du monde ou la nature de l'homme ; mais ils n'ont pas rencontré une étincelle quelconque de vérité. Les récits des philosophes, des historiens et des poètes paraissent dignes de foi à cause des ornements du style; mais le fond en est vide et insensé : on le voit parce que les bagatelles y abondent et qu'on n'y trouve pas même une parcelle de vérité. Car s'ils ont dit quelque chose de vrai, il y a toujours mélange d'erreur. Et de même qu'un poison mortel, si on le mêle à du miel, à du vin ou à toute autre chose, rend le tout dangereux et inutile, ainsi l'abondance de leurs discours n'est qu'un vain travail qui nuit d'autant plus à ceux qui les écoutent (2). »

Une seule fois, Théophile écrit qu'il importe peu de savoir si les auteurs païens sont antérieurs ou postérieurs aux Prophètes, puisque, bon gré mal gré, la doctrine qu'ils enseignent est la même (3). Mais le

1. Théophile, *ad Autolyc.*, I. 14. Cf. II. 37.

2. *Ibid.*, II. 12. Voir ailleurs comment la légende grecque du déluge dérive du récit biblique. III. 18-19.

3. *Ibid.*, II. 38. Il s'agit de la nature de Dieu et du jugement futur. Théophile établit cet accord par une longue citation de la Sibylle et quelques vers des tragiques ou lyriques grecs. *Ibid.*, II. 36-37.

plus souvent il se plait à étaler les erreurs et les contradictions des philosophes. C'est ainsi qu'il relève, à côté des théogonies absurdes d'Homère et d'Hésiode, l'inconséquence du système platonicien de la matière éternelle, les divergences des auteurs sur l'existence et la nature de Dieu ou sur la Providence (1).

« Ils étaient tous passionnés de vaine gloire, ce qui fait qu'ils n'ont pas connu la vérité et n'ont pas excité les autres à la connaître. Ce qu'ils ont dit se tourne contre eux; car ils ont professé des systèmes contradictoires et la plupart ont détruit leurs propres enseignements. Ils ne se sont pas contentés, en effet, de se réfuter les uns les autres; quelques-uns ont ruiné leur propre doctrine. D'où il résulte que leur gloire a fini en déshonneur et en folie; car tous les hommes réfléchis les condamnent. Ils ont parlé des dieux, et plus tard ils ont enseigné l'athéisme; de la formation du monde, et ensuite ils ont soutenu l'origine spontanée de toutes choses. Bien plus, tout en parlant de la Providence, ils ont professé que le monde marche au hasard; en essayant de prêcher la vertu, ils ont enseigné l'incontinence, le viol et l'adultère; ils ont introduit des crimes innommables. Leurs dieux sont les premiers à donner l'exemple de la débauche et de l'orgie (2). »

Théophile termine en prouvant par l'histoire, comme Tatien, l'antériorité de Moïse et des Prophètes sur tous les écrivains grecs.

1. *Ibid.*, II. 3-4 et 8. Ailleurs il s'attaque à la morale des philosophes, à qui il reproche d'avoir permis l'anthropophagie et justifié les pires débauches. *Ibid.*, III. 5-6.
2. *Ibid.*, III. 3. Cf. 2 et 7 ; 16 et 26.

A peu près sur la même ligne, on peut placer la *Cohortatio ad Graecos*, qui, sur un ton plus mesuré, soutient en somme la même thèse intransigeante. Dans le but d'arracher les Grecs à leurs erreurs invétérées et de les conduire à la vraie religion, l'auteur commence par critiquer « la théogonie ridicule » d'Homère et d'Hésiode ; puis les opinions des philosophes, « beaucoup plus ridicules que la théologie des poètes », ce qui le mène à cette conclusion.

« Vous voyez le trouble de ceux qui, chez vous, passèrent pour sages, et que vous considérez comme vos maîtres en religion. Les uns disent que l'eau est le principe de tous les êtres ; d'autres, que c'est l'air ; d'autres, le feu ; d'autres, quelque autre chose : tous mettent de fort beaux discours au service d'idées fausses et s'efforcent de faire passer leur propre doctrine pour la meilleure... Comment donc pourrait-on apprendre la vraie religion auprès de ceux qui ne sont pas parvenus à se persuader de ne pas se disputer entre eux et de ne plus se contredire ? (1) »

Les plus renommés et les plus vertueux, comme Platon et Aristote, ne s'entendent pas davantage sur la nature de Dieu, du monde et de l'âme ; de plus, on trouve des contradictions chez Platon lui-même. Tant de discordances prouvent au moins l'erreur des uns et des autres (2). Puis l'auteur établit l'antiquité de Moïse et des écrits bibliques en général. Voilà pour lui les vrais maîtres dont les païens sont les débiteurs ; car on sait que Orphée, Homère et Solon, plus tard Pythagore et Platon ont été en Egypte, où

1. *Cohortatio ad Graecos*, 4.
2. *Ibid.*, 5-8.

ils ont connu les écrits de Moïse dont ils se sont inspirés pour corriger leurs erreurs antérieures. En preuve, l'auteur cite des textes d'Orphée et de la Sibylle, d'Homère, de Sophocle et de Pythagore, favorables à l'unité divine (1). Dans les chapitres suivants il s'attache à relever les emprunts de Platon. Sa notion de Dieu et de l'éternité, sa description de l'enfer, son concept de la forme archétype et des idées préexistantes, sa doctrine de la vertu et de la création sont autant d'imitations de divers passages bibliques — imitations d'ailleurs souvent maladroites et que toujours Platon, averti par le sort de Socrate, se garde d'avouer pour ne pas se compromettre auprès des Grecs (2). Il n'y a pas jusqu'à l'anthropomorphisme idolâtrique qui ne paraisse provenir à notre auteur d'une fausse interprétation de la parole divine : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* ». La conclusion est qu'il faut que les Grecs renoncent à l'élégance trompeuse et vide de leurs philosophes pour revenir à la simplicité divine des Prophètes (3).

Les contradictions et les erreurs des philosophes font tout l'objet d'un petit traité satirique du philosophe Hermias. L'ouvrage est d'ailleurs de date assez incertaine ; mais il mérite d'être cité, comme tout à fait caractéristique de cette tendance agressive que nous connaissons. Après avoir relevé les divergences sur la nature de l'homme et le souverain bien, l'auteur s'inquiète de la destinée de l'âme.

« Les uns la disent immortelle par nature ; les autres, mortelle ; d'autres, destinée à durer peu de temps. Les uns la réduisent à la condition des bêtes, les autres la dissolvent dans les atomes.

1. *Ibid.*, 14-19. Plus loin, il cite en passant quelques autres plagiats d'Homère. Cf. 24, 28 et 30.

2. *Ibid.*, 20-33. Le reproche de lâcheté est répété avec une particulière insistance. Cf. 20, 22, 25, 32, 33.

3. *Ibid.*, 34-36.

Ceux-ci la ramènent trois fois dans le corps, ceux-là lui fixent un cycle de trois mille ans. Ainsi, des gens qui ne vivent même pas cent ans, se promettent trois mille ans d'avenir. Comment faut-il donc appeler cela ? Charlatanisme, me semble-t-il, ou sottise, folie ou contradiction, ou tout cela ensemble. S'ils ont trouvé quelque vérité, qu'ils s'entendent et s'accordent : je les suivrai volontiers. Mais s'ils tiraillent l'âme en sens contraires, s'ils lui attribuent chacun une nature et une essence différentes, s'ils transforment une matière en l'autre, je n'aime pas, je l'avoue, ce flux perpétuel des choses. Maintenant me voilà immortel, et je m'en réjouis ; puis, me voici mortel, et j'en pleure ; bientôt, il me faudra dissoudre en atomes. Je deviens eau, je deviens air, je deviens feu ; dans un moment, je ne suis plus ni air ni feu : on me fait bête, on me fait poisson, et voilà donc que j'ai pour frères les dauphins. Et quand je me regarde moi-même, je suis effrayé de mon corps, je ne sais plus comment l'appeler : homme, chien, loup, taureau, oiseau, serpent, dragon ou chimère. Car je suis métamorphosé par les philosophes en tous les animaux, terrestres, aquatiques, volatiles et amphibies, sauvages et domestiques, muets ou parlants, raisonnables ou sans raison. Je nage, je vole, je plane, je rampe, je cours, je reste assis ; et voici maintenant Empédocle qui me fait arbrisseau (1). »

Hermias continue, sur ce ton de persiflage amusant et superficiel, la revue des diverses doctrines philoso-

1. Hermias, *Irrisio*, 2.

phiques sur Dieu et l'essence des êtres, en faisant une place d'honneur au scepticisme de Carnéade, aux calculs mathématiques de Pythagore, à l'évolutionnisme d'Epicure. Ce qui lui permet de conclure que la philosophie est incertaine et inutile, suivant le mot de saint Paul qu'il citait au début : « *La sagesse de ce monde est folie auprès de Dieu* ». (*I Cor.* III, 19.)

En somme, contradictions des philosophes, leur dépendance par rapport à la Bible : tels sont les deux thèmes fondamentaux de la plupart des Apologistes. Le premier, quoique fondé en raison, n'est pas toujours traité avec assez de profondeur. Le second est sans aucun fondement : c'est un lieu commun que les Apologistes ont recueilli chez les Juifs alexandrins, et les prétendus textes d'auteurs profanes qu'ils accumulent sont la plupart des apocryphes provenant de la même source (1). Par rapport à la pensée grecque, c'est donc la tendance violente qui prévaut chez la masse des Apologistes et qui, par Tertullien, se continuera plus tard dans l'Eglise. Cependant la modération intelligente de saint Justin subsiste dans quelques esprits d'élite, et c'est elle qui, par Clément d'Alexandrie, fondera la philosophie chrétienne.

1. Cf. SCHUERER, *Geschichte des jüdischen Volkes*, III. p. 420-461.

CHAPITRE VI

LES RAISONS DE CROIRE.

Il ne suffit pas à l'apologiste chrétien de défendre sa religion contre les calomnies de la foule ou l'intolérance du pouvoir; il ne lui suffit même pas — quoique ceci le rapproche davantage de son but essentiel — de se poser à l'égard de la pensée humaine comme un censeur impitoyable ou comme un ami bienveillant et éclairé. Ce n'est là qu'une besogne préparatoire : il lui faut ensuite chercher des raisons positives qui inclinent l'esprit à accepter le Christianisme et à y reconnaître la vérité. Après ces divers travaux d'approche, c'est l'œuvre proprement apologétique et démonstrative qui reste encore à faire.

Cependant, chez un certain nombre d'Apologistes, cette œuvre, qui nous paraît aujourd'hui la plus nécessaire, est à peu près négligée. Quand ils ont vengé les chrétiens des accusations portées contre leur conduite, quand ils ont montré que leurs doctrines correspondent au spiritualisme des philosophes, ils semblent considérer leur tâche comme finie. Telle est en général la physionomie des divers *Discours aux Grecs* que nous possédons : il est vrai qu'ils ne se donnent que comme des « exhortations » préparatoires à la foi. Telle est surtout l'attitude de Minucius Félix, même de Tatien et d'Athénagore, tous plutôt brefs et insuffisants sur les motifs de crédibilité. Indépendamment de ce que ces ouvrages offrent de manifestement spécial dans leur but et par conséquent d'incomplet dans leurs développements, il semble que leurs auteurs aient eu assez de confiance dans la vérité pour croire qu'elle pénétrerait toute seule dans les esprits, une fois dissipées les difficultés

préalables. Seul Justin a senti le besoin d'exposer expressément les raisons de croire. Inutile de dire qu'il est loin de la rigueur systématique que nous demanderions aujourd'hui. Toutefois, si l'on prend la peine de classer ses développements désordonnés et d'y joindre les fragments épars chez les auteurs voisins, on peut au moins saisir les lignes directrices de l'apologétique des Apologistes.

I

Ils ont d'abord cherché des arguments dans l'Ancien Testament. Un des titres de gloire que revendiquaient les païens, c'était l'antiquité pour ainsi dire immémoriale de leur religion : en conséquence, le reproche de nouveauté était parfois adressé au Christianisme (1). Les Apologistes retournèrent l'arme contre leurs adversaires, en prouvant que leur religion non seulement était ancienne, mais la plus ancienne de toutes : ils s'attachèrent donc à démontrer l'antiquité de la Bible, qui raconte les origines du monde et de l'humanité, et son antériorité sur tous les écrits profanes. Cette argumentation était déjà familière aux Juifs alexandrins (2) : les Apologistes ne firent que la reprendre, en utilisant même peut-être plus d'une fois leurs travaux.

Justin, ainsi que nous l'avons vu, suppose établie l'antériorité de Moïse sur les écrivains grecs (3) ; mais il l'affirme sans se mettre en peine de la prouver. Tatien, son disciple, s'est chargé de cette démonstration en prenant pour point de départ Moïse et Homère. Il relate d'abord les incertitudes des historiens profanes sur l'âge d'Homère, qui est placé par les

1. Théophile, *ad Autolyc.* III, 1, 4 et 29; *Epist. ad Diognet.* 1; Tertullien, *Apologet.* 21.

2. Cf. Schuerer, III. p. 413-414. Cf. p. 352, 354-355, 386.

3. Justin, *Apol.*, I. 44 et 59.

uns 80 ans après la guerre de Troie, et par les autres 500 ans plus tard. Mais quand Homère serait contemporain de la guerre qu'il a chantée, Moïse reste bien antérieur, qui est « sensiblement plus ancien » que la fondation de Troie. Tatien cite pour cela Bérose et les annalistes phéniciens; il utilise surtout l'historien égyptien Ptolémée. Celui-ci fixe l'exode des Juifs sous Amasis, roi d'Egypte, lequel vivait à l'époque de l'Argien Inachos, c'est-à-dire 400 ans avant la guerre de Troie. Ce point de départ établi, Tatien prouve ensuite rapidement que Moïse est également plus ancien que les écrivains pré-homériques (1).

La démonstration de Tatien fit longtemps autorité parmi les écrivains ecclésiastiques, sans doute parce qu'elle était la première: Clément d'Alexandrie et Eusèbe s'y réfèrent et en font de grands éloges. La même question fut cependant reprise par d'autres Apologistes, notamment par Théophile. Plusieurs fois déjà, il avait supposé admise l'antiquité de la Bible; mais, pour vaincre les dernières résistances d'Autolycos, il consacre une notable partie de son troisième livre à l'établir *ex professo*.

Pour cela, il consulte Manéthon qui signale le séjour des Juifs en Egypte et leur sortie sous le roi Amasis. Or, d'après la même chronologie égyptienne, celui-ci est antérieur de 390 ans à l'Argien Danaos, le plus ancien des rois grecs : ce qui fait que Moïse est antérieur de 900 ou 1000 ans à la guerre de Troie. Puis Ménandre d'Ephèse, qui a écrit l'histoire des rois de Tyr, lui fournit la date de la construction du temple, qui eut lieu sous le roi Hiéromos, 140 ans avant la fondation de Carthage. De cette enquête historique notre auteur conclut que les écrivains et législateurs profanes sont beaucoup plus récents que Moïse; à peine Solon est-il contemporain de Zacha-

1. TATIEN, *Oratio*, 31, puis 36-42. Sur les sources et l'originalité de cette argumentation, voir PUECH, *op cit.* p. 82-89.

rie, le dernier des Prophètes (1). Théophile dresse ensuite, d'après les chiffres de la Bible, une chronologie qu'il rapproche des principaux événements de l'histoire profane et en dernier lieu de l'histoire romaine jusqu'au règne de Marc-Aurèle. Il admet d'ailleurs qu'il puisse y avoir quelque erreur dans ses calculs; car l'Ecriture ne cite pas toujours les jours et les mois. Mais, dans l'ensemble, cette chronologie lui paraît reproduire l'histoire vraie de l'humanité. Si les Grecs ne la citent pas, c'est par ignorance et aussi par peur de la vérité divine (2).

Un peu plus tard, ce même argument chronologique est visé par Tertullien, qui trouve seulement trop long de l'exposer et se contente d'indiquer ses sources (3). Il est développé de nouveau dans la *Cohortatio ad Graecos*, où l'auteur, en plus des autorités déjà connues, insiste sur le témoignage de Diodore de Sicile et rapporte dans tous ses détails la légende des Septante qu'il appuie sur la lettre du faux Aristée (4). La conclusion toujours identique de ces supputations d'ailleurs fort ressemblantes est l'évidente antériorité de Moïse.

II

Cette antiquité est déjà par elle-même une preuve en faveur de la religion chrétienne. Mais les Apologistes en trouvent une autre dans la doctrine que ces livres exposent. Justin et Tatien ne font que des allusions passagères à l'excellence de la doctrine biblique (5). Théophile y puise plus abondamment.

1. Théophile, *ad Autolyc.* III. 20-24.
2. *Ibid.*, III. 24-30.
3. Tertullien, *Apologet.* 19.
4. *Cohortatio ad Graecos*, 9-14.
5. Justin, *Apol.*, I. 44, 46, 59-60; *Dialog.*, 7; Tatien, *Oratio*, 12. Cf. 29.

« Ces hommes de Dieu, portés par l'Esprit-Saint et devenus prophètes, inspirés et instruits par Dieu lui-même, furent théodidactes, justes et saints. C'est pourquoi ils reçurent en récompense de devenir les instruments de Dieu et de participer à sa sagesse. Grâce à cette sagesse, ils ont raconté ce qui regarde la création du monde et les autres choses; car ils ont prédit des pestes, des famines et des guerres. Et ils furent non pas un ou deux, mais plusieurs chez les Hébreux, et à des époques différentes; chez les Grecs, il y a aussi la Sibylle. Or, ils ont tous dit des choses concordantes sur les événements passés ou contemporains et sur ceux qui s'accomplissent aujourd'hui. C'est pourquoi nous sommes convaincus que ce qui regarde l'avenir arrivera comme s'est accompli ce qui regardait le passé (1). »

Ces lignes offrent comme un raccourci de l'argumentation qu'il développe longuement dans la suite. Il trouve dans la Bible une doctrine simple et vraie sur l'origine du monde et l'œuvre des six jours, qu'il prend plaisir à commenter en l'opposant aux hypothèses absurdes des philosophes (2). Il y trouve de précieux renseignements sur l'origine de l'homme et l'histoire primitive de l'humanité : invention des arts, origine des villes, dispersion des peuples et première série de leurs rois (3). Il y trouve encore et surtout une admirable doctrine, dont le premier point est l'affirmation de l'unité divine et l'exclusion de toute idolâtrie.

1. THÉOPHILE, *ad Autolyc.* II. 9.
2. *Ibid.*, II. 10-17. Cf. III. 16 et 26.
3. *Ibid.*, II. 18-21; 29-33.

« La loi divine défend non seulement d'adorer les idoles, mais aussi les éléments, le soleil, la lune et les autres astres. Elle interdit de rendre un culte au ciel ou à la terre, à la mer, aux sources ou aux fleuves; c'est le Dieu unique et véritable, créateur de toutes choses, qu'il faut servir d'un cœur pur et d'une âme sincère (*Exod.* XX, 14; *Prov.* IV, 25; ISAÏE, XLII, 15; XLV, 12; XL, 28; JÉRÉMIE, X, 12)... On peut voir combien tous les Prophètes s'accordent les uns avec les autres, poussés par un seul et même esprit, à parler de l'empire du Dieu unique, de l'origine du monde et de la création de l'homme... Or, les Prophètes dont nous parlons vécurent chez les Hébreux et furent des hommes sans lettres, des pâtres sans instruction (1). »

Plus loin, il entre dans de nouveaux détails et à la doctrine contradictoire des philosophes il se plaît à opposer la morale pure des Prophètes. Sur le culte de Dieu et les bonnes œuvres, il cite tout le Décalogue; il relève les textes mosaïques ou prophétiques qui recommandent la bienveillance envers les étrangers, le repentir après les fautes qui attire le pardon divin, la justice et la véritable vertu — il remarque ici que « la doctrine des Prophètes est conforme à celle des Evangiles » — la chasteté, le pardon des injures, la soumission aux pouvoirs légitimes : sur ces trois derniers points, à côté des textes de l'Ancien Testament, il cite aussi les préceptes de l'Evangile et de saint Paul (2).

L'auteur de la *Cohortatio ad Graecos* exalte également la doctrine des Prophètes.

1. *Ibid.*, II. 35.
2. *Ibid.*, III. 9-15.

« Puisque, en fait de religion, vous ne pouvez rien apprendre de vrai auprès de vos maîtres, qui vous ont donné par leurs contradictions assez de preuves de leur ignorance, il me paraît logique de revenir à nos ancêtres, qui sont beaucoup plus anciens que les vôtres, qui n'ont rien enseigné de leur crû, qui n'ont pas travaillé à se combattre et réfuter mutuellement, mais qui, sans disputes et sans désordres, ont reçu de Dieu la science et nous l'ont transmise... Ils n'ont pour ainsi dire qu'une seule bouche et une seule voix au sujet de Dieu et de l'origine du monde, de la création de l'homme, de l'immortalité de l'âme et du jugement futur, en un mot, au sujet de toutes les choses dont la connaissance nous est nécessaire. Leur enseignement à tous est harmonieux et concordant, alors qu'ils ont écrit dans des lieux et des temps différents pour nous enseigner la doctrine divine (1). »

On voit quelle grande importance les Apologistes ont attachée aux livres de l'Ancien Testament : ils y trouvent comme un précis du Christianisme et exploitent comme une raison de croire la transcendance et surtout l'admirable accord de leur doctrine. Chez la plupart, cet argument fondamental est confirmé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le témoignage des philosophes païens, qui sont toujours plus ou moins regardés comme débiteurs de la Bible.

1. *Cohortatio ab Graecos*, 8, Cf. 35-36. Voir aussi ATHÉNAGORE, *Legatio*, 7 et 9.

III

L'Ancien Testament a encore une valeur prophétique. La plupart des Apologistes se contentent d'allusions très vagues à cette prédiction de l'avenir (1); saint Justin, au contraire, a été profondément saisi par cette idée, dont il fait, même en s'adressant aux païens, le point principal de son apologétique.

« Dans les livres des Prophètes, nous lisons que Jésus notre Christ doit venir, qu'il naîtra d'une vierge, qu'il parviendra à l'âge d'homme, qu'il guérira toute maladie et toute infirmité, qu'il ressuscitera les morts, que, persécuté et méconnu, il sera crucifié, qu'il mourra, qu'il ressuscitera et montera au ciel, qu'il est et sera appelé Fils de Dieu, qu'il enverra certains hommes annoncer ces choses dans le monde entier et que ce seront surtout les Gentils qui croiront en lui. Or, ces prophéties furent faites bien avant sa venue, tantôt cinq mille, tantôt trois mille, tantôt deux mille, ou encore mille et huit cents ans à l'avance; car les Prophètes se succédèrent les uns aux autres, de génération en génération (2). »

Notre apologiste parcourt ensuite, mais pas toujours avec ordre, les principales prophéties. La bénédiction de Jacob fixe la date de l'avènement du Messie.

« *Il ne manquera pas de rois de Juda, ni de*

1. Voir TATIEN, *Oratio*. 29; THÉOPHILE, *ad Autolyc.* I. 14; II. 9; III. 17; TERTULLIEN, *Apologet.* 20.

2. JUSTIN, *Apol.*, I. 30. Pour accréditer l'autorité de ces écrits Justin rapporte ici la légende des Septante.

chefs de cette race jusqu'à ce que vienne celui à qui il a été réservé » (*Gen.* XLIX, 10)... Examinez avec soin et vous verrez jusques à quand les Juifs ont eu un chef et un roi de leur nation : jusqu'à l'apparition de Jésus-Christ, notre maître, l'interprète des mystérieux oracles. Ainsi l'avait prédit par Moïse l'Esprit divin, saint et prophétique, que les Juifs ne manqueraient pas de chef jusqu'à ce que vint celui à qui était réservé le royaume.... Or, après l'apparition de Jésus, vous avez régné sur les Juifs et vous dominez sur tout leur territoire (1). »

Le Sauveur devait naître d'une vierge, suivant l'oracle d'Isaïe (VII, 14). C'est aussi ce que veulent dire les dernières paroles de la prophétie de Jacob déjà citée : « *il lavera sa robe dans le sang de la grappe* ». « Ce sang de la grappe dont il est ici question, signifiait que celui qui devait venir aurait du sang, un sang dû non à la semence humaine, mais à la puissance divine. » Michée prédit sa naissance à Bethléem (V, 2); Isaïe, sa vie cachée jusqu'à l'âge viril (IX, 6) et les miracles de son ministère (XXXV, 5-6) (2). Sa mort surtout est annoncée avec précision, principalement par le célèbre chapitre 53 d'Isaïe; l'entrée à Jérusalem sur un ânon est prédite par Moïse (*Gen.* XLIX, 11) et par Zacharie (IX, 9); les avanies de sa Passion, par Isaïe (LXV, 2; L, 6-8) et surtout par David dans le Psaume XXI (3). Sa mort sur la croix est pareillement annoncée.

« *Un petit enfant nous est né... : le signe de sa puissance est sur ses épaules* » (ISAÏE, IX, 6). Il

1. *Ibid.*, 32.
2. *Ibid.*, 32-35 et 48.
3. *Ibid.*, 32, 35, 38 et 50.

s'agit ici de la puissance de la croix, sur laquelle il appliqua ses épaules quand il fut crucifié... Le même prophète Isaïe, porté par l'esprit prophétique dit encore : « *J'ai tendu les mains vers un peuple incrédule et contradicteur...Ils me demandent maintenant un jugement et osent s'approcher de Dieu* » (LXV, 2; LVIII, 2). Et encore, dans un passage différent, il dit par un autre prophète : « *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont tiré ma robe au sort* » (*Ps.* XXI, 17-19). Or, David, le roi-prophète, qui a dit ces paroles, n'a rien souffert de tout cela. C'est Jésus-Christ qui a tendu ses mains, crucifié par les Juifs qui le contredisaient et s'écriaient qu'il n'était pas le Christ. En effet, comme l'avait dit le prophète, par dérision ils le firent asseoir sur un tribunal en lui disant : « Juge-nous ». La parole : « *Ils ont percé mes mains et mes pieds* » désignait les clous qui devaient fixer à la croix ses mains et ses pieds. De plus, après l'avoir crucifié, ils tirèrent sa robe au sort et ses bourreaux se la partagèrent. Que tout cela est arrivé, vous pouvez l'apprendre par les *Actes de Ponce-Pilate* (1). »

De même les Prophètes ont annoncé sa résurrection et son ascension au ciel jusqu'au second avènement (2). En attendant, le monde se convertit à sa doctrine.

« *Une loi sortira de Sion et une parole de Dieu de Jérusalem ; il jugera parmi les nations et il*

1. *Ibid.*, 35.
2. *Ibid.*, 38, 45, 51-52.

convaincra une grande multitude... » (ISAÏE, II, 3-4). Qu'il en est arrivé ainsi, vous pouvez vous en convaincre. De Jérusalem, douze hommes sont partis dans le monde. C'étaient des hommes simples et qui ne savaient pas parler ; mais par la puissance divine, ils annoncèrent à tous les hommes qu'ils étaient envoyés par le Christ pour enseigner à tous la parole de Dieu. Et nous, qui ne savions que nous entre-tuer, non seulement nous ne combattons plus nos ennemis, mais, pour ne pas mentir ni tromper nos juges, nous confessons le Christ avec joie et nous mourons (1). »

Et Justin prend plaisir à raconter comment le règne de Jésus-Christ s'étend dans le monde, tandis que les Juifs infidèles sentent déjà le poids de la malédiction divine (2). Tout cela était prédit par les Prophètes.

« *Je me suis manifesté à ceux qui ne me demandaient pas, et j'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas...* » (ISAÏE, LXV, 1-3). Les Juifs, en effet, qui avaient les prophéties et qui avaient toujours attendu le Christ, ne surent pas le reconnaître à son avènement. Bien plus, ils le mirent à mort. Au contraire, les Gentils, qui n'avaient jamais entendu parler du Christ, jusqu'au jour où ses Apôtres, partis de Jérusalem, leur apprirent son histoire et leur transmirent les prophéties, pleins d'allégresse et de foi, renon-

1. *Ibid.*, 39. Cf. 32, 45 et 50.
2. *Ibid.*, 40-42, 47, 51.

cèrent à leurs idoles et se consacrèrent par le Christ au Dieu éternel (1). »

L'ensemble de ces prophéties si bien réalisées paraît à Justin un argument décisif.

« Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres prophéties ; mais nous nous arrêterons là, persuadés que celles-ci suffisent à convaincre ceux qui ont des oreilles pour entendre et comprendre. Ils peuvent voir eux-mêmes, pensons-nous, que, bien différents de ces faiseurs de fables qui racontent l'histoire des soi-disant fils de Zeus, nous n'affirmons pas seulement, mais nous apportons des preuves. Comment pourrions-nous croire, en effet, qu'un crucifié est le premier-né du Dieu éternel et qu'il jugera tout le genre humain, si nous n'avions pas sur lui des témoignages prononcés bien avant qu'il fût homme et si nous ne les voyions pas réalisés, par exemple la dévastation de la Judée et la conversion des hommes de toutes les nations qui acceptent la doctrine de ses apôtres et renoncent aux anciennes mœurs dans lesquelles ils s'étaient égarés, si nous ne savions pas que les chrétiens venus du paganisme sont plus nombreux et plus sincères que ceux qui sont d'origine juive ou samaritaine ?... Tous ces faits, dont nous sommes témoins, peuvent à bon droit produire la persuasion et la foi chez ceux qui aiment la vérité, qui ne sont pas esclaves de l'opinion publique et qui

1. *Ibid.*. 49. Cf. 36-37 et 53.

ne se laissent pas guider par leurs passions (1). »

Pour avoir toute la pensée de Justin sur les prophéties, il faut encore ouvrir le *Dialogue avec Tryphon,* où il répète, développe et complète, à l'adresse des Juifs, le même argument fondamental. Mais ici son argumentation se fait plus stricte; car il parle à des Juifs qui admettent le caractère divin et symbolique des Écritures, et en même temps il lui faut se défendre contre leurs objections et leurs préjugés. Tout revient à démontrer que Jésus est le Messie. Pour répondre à la première et plus grave difficulté, Justin prouve, à l'aide du ch. 53 d'Isaïe et de divers Psaumes, que l'Écriture annonce deux avènements du Messie (2). Il montre ensuite que Jésus, et lui seul, a réalisé le portrait messianique tracé par les Prophètes. Suivant l'oracle d'Isaïe (XL, 1-17) il a eu pour précurseur Jean-Baptiste (3); suivant la prophétie de Jacob, son avènement coïncide avec l'extinction en Israël de la vie religieuse et de l'indépendance politique.

« Jamais, dans votre race, le prophète ni le chef n'ont fait défaut, depuis ses origines jusqu'au jour où Jésus-Christ est venu naître et souffrir : vous n'avez pas l'impudence de l'affirmer, vous ne sauriez en fournir la preuve. [Vous dites bien] qu'Hérode était Ascalonite; mais vous aviez encore un grand-prêtre. Ainsi vous pouviez présenter vos offrandes suivant la loi de Moïse et accomplir les autres prescriptions légales; les prophètes se sont succédé jusqu'à Jean : votre situation était la même que lorsque le peuple juif fut exilé à Babylone, chassé de

1. *Ibid.*, 53.
2. *Dialog.*, 32-38. Cf. 13-14, 52.
3. *Ibid.*, 49-50.

son territoire et dépouillé de ses vases sacrés. Jamais donc le prophète n'a fait défaut parmi vous... Mais depuis l'avènement et la mort de Jésus notre Christ, il n'y a pas eu de prophètes dans votre race, et il n'y en a plus; vous n'avez même plus de roi qui vous soit propre; votre pays est devenu absolument désert et abandonné comme une cabane d'automne dans les vergers (1). »

La naissance virginale du Sauveur est annoncée par le « sang de la vigne »; mais surtout par l'oracle d'Isaïe relatif à l'Emmanuel (2). Vainement les Juifs s'efforcent-ils d'appliquer cette prophétie au roi Ezéchias : le texte y répugne : car Ezéchias enfant n'a jamais pris « la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie » (ISAÏE, VIII, 4). Ce détail, au contraire, s'applique très bien à Jésus, qui a remporté ce triomphe lors de l'adoration des Mages (3). La solennité même du texte indique d'ailleurs qu'il s'agit d'une naissance surnaturelle.

« Si celui dont parle Isaïe ne devait pas naître d'une vierge, pourquoi l'Esprit saint s'écrierait-il : « *Voici que le Seigneur lui-même vous donnera un signe...?* » Car si cet enfant devait naître suivant les lois ordinaires comme tous les premiers-nés, pourquoi Dieu disait-il qu'il allait donner un signe qui ne serait pas commun à tous les premiers-nés? Ce qui est vraiment un signe, ce qui devrait être un signe certain pour tout le genre humain, c'est que le premier-né de toutes les

1. *Ibid.*, 52. Cf. 51.
2. *Ibid.*, 43, 54, 66. Cf. 76.
3. *Ibid.*, 77-78. Cf. 67 et 68.

créatures s'incarnât dans un sein virginal et naquît petit enfant. Voilà pourquoi Dieu, qui le prévoyait par son Esprit prophétique..., l'a annoncé d'avance, afin que, l'événement une fois arrivé, on y pût reconnaître la puissance et la volonté du Créateur (1). »

Les Prophètes ont annoncé pareillement les miracles de Jésus-Christ (2); ils ont prédit sa mort et le Psaume XXI en décrit d'avance les détails (3). La croix surtout scandalisait les Juifs. Aussi Justin se plaît-il à en multiplier les preuves ou les images : l'agneau pascal, Moïse en prière sur la montagne, le serpent d'airain (4). Après sa mort sanglante, les Prophètes ont prédit que Jésus ressusciterait (5) et qu'il étendrait son règne sur la terre entière. C'est le sens de tous les Psaumes qui décrivent le triomphe du Christ, et que les Juifs voudraient en vain appliquer à Salomon ou à Ezéchias, dont le règne est loin d'avoir présenté une telle puissance (6).

Toutes ces interprétations sont appuyées sur une exégèse spéciale, dont le symbolisme forme la base. C'est dire que pour le lecteur moderne l'argumentation risque de paraître plus curieuse que convaincante. Justin garde le mérite de l'avoir établie dans toute sa force suivant les habitudes exégétiques de son temps. Le premier, il a développé intégralement l'argument des prophéties, déjà ébauché par l'Evangile

1. *Ibid.*, 84.
2. *Ibid.*, 69.
3. *Ibid.*, 13-14, 89, 98-104. Cf. 52.
4. *Ibid.*, 40, 90-91, 94, 97, 105, 111-112.
5. *Ibid.*, 97, 106-107.
6. *Ibid.*, 34, 36-37, 52-53, 109-110. Justin trouve aussi dans l'Ancien Testament des types du Sauveur: Josué, le grand prêtre Jésus dont parle Zacharie (III. 1-2), Jacob. *Ibid.*, 90, 113-115, 125, 132 et 138.

et les Actes, et il lui a donné sa forme classique. Plus tard, quelques allégories trop subtiles ont été élaguées ; mais, dans l'ensemble, les Apologistes subséquents s'inspirent du même principe et, en somme, utilisent les mêmes textes : sauf la prophétie de Daniel, à peine y peut-on signaler un apport nouveau de quelque importance.

IV

A ces arguments tirés du passé biblique, les Apologistes n'ont pas manqué d'ajouter d'autres considérations fournies par les origines et l'état présent du Christianisme. En général, ils n'ont guère songé à mettre en relief, autrement que par des affirmations, l'autorité morale et surnaturelle de la personne de Jésus. Justin fait allusion à la simplicité sublime de sa doctrine ; et pour lui « Jésus, quand il ne serait qu'un homme ordinaire, mériterait par sa sagesse d'être appelé fils de Dieu (1) ». Les Apologistes ont prêté plus d'attention aux miracles, mais sans en dégager toujours une preuve formelle. Le philosophe Quadratus, dans le seul fragment qu'Eusèbe nous ait conservé de son *Apologie*, parle de miraculés qu'il avait encore pu voir de ses yeux.

« Les œuvres de notre Sauveur étaient toujours visibles ; car elles étaient véritables : je veux dire les malades qu'il a guéris et les morts qu'il a ressuscités. On put les voir non seulement au jour de leur guérison ou de leur résurrection, mais encore dans la suite, ils étaient toujours là ; et non pas seulement pendant la vie terrestre du Sauveur, mais même après sa mort, ils vécurent

1. *Apol.*, I. 14 et 22.

un temps considérable, tellement que quelques-uns d'entre eux sont parvenus jusqu'à notre époque (1). »

Justin mentionne les miracles de Jésus pour y montrer l'accomplissement de l'oracle d'Isaïe.

« Il guérit les malheureux qui, selon la chair, étaient aveugles, sourds ou boiteux de naissance, faisant sauter l'un, entendre ou voir l'autre par sa parole. Il ressuscita même des morts et les rendit à la vie : par toutes ces œuvres, il engageait ses contemporains à le reconnaître. Et ceux-ci, bien qu'ils fussent témoins de tous ces faits, prétendaient que c'étaient des prestiges magiques, et ils osaient dire que c'était un magicien et un séducteur du peuple (2). »

Ailleurs, il rappelle les prédictions du Sauveur lui-même relatives à l'avenir des siens et il y voit une nouvelle raison d'avoir confiance en son autorité (3). Tertullien se réfère à son tour aux miracles, y compris le miracle de la Résurrection (4).

Mais la puissance de Jésus-Christ apparaît surtout par son œuvre posthume. Justin insiste sur la conversion du monde, où il voit la réalisation du règne du Christ promis par les Prophètes. Mais, à côté de la preuve prophétique, il y a dans le fait lui-même un motif spécial de croire.

1. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.* IV. 3.
2. *Dialog.*, 69. Cf. *Apol.*, I. 48 et 22, 30, 31.
3. *Dialog.*, 35. Cf. 51 et aussi *Apol.*, I. 12.
4. Tertullien, *Apologet.* 21. Cf. Turmel, *op. cit.* p. 39-42. On signale encore un passage de Méliton, qui « indique comment les miracles prouvent la divinité du Christ ». *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, déc. 1905. p. 326.

« Après qu'il eut été crucifié, ses disciples se dispersèrent jusqu'à sa résurrection. Il les convainquit alors que ses souffrances avaient été prédites : ainsi ramenés à la foi, ils se répandirent donc dans le monde entier pour prêcher ces choses. Voilà pourquoi nous sommes fermes dans cette foi et cette doctrine; car notre confiance repose et sur les prophéties et sur ceux que nous voyons dans tout l'univers convertis au nom de ce crucifié (1). »

Deux faits attestent particulièrement ce règne du Christ : la défaite des démons et le courage des martyrs.

« Nous l'appelons notre protecteur et notre rédempteur. Les démons eux-mêmes redoutent la puissance de son nom et aujourd'hui, exorcisés au nom de Jésus-Christ le crucifié..., ils sont aussitôt soumis. Il est donc évident que le Père lui a donné une puissance telle que les démons sont soumis à son nom et au souvenir de sa passion (2). »

L'attitude des chrétiens devant les supplices et la mort était bien faite pour impressionner les païens. Justin en dégage en quelques traits énergiques la valeur probante.

« Personne ne crut Socrate jusqu'à mourir pour sa doctrine... Mais le Christ fut cru non seule-

1. *Dialog.*, 53. Cf. *Apol.*, I. 41-42.
2. *Dialog.*, 30. Cf. 76, 85, 121 et *Apol.*, II. 6; THÉOPHILE, *ad Autolyc.* II. 8.

ment par des philosophes et des lettrés, mais même par des artisans et des ignorants qui ont méprisé pour lui et l'opinion et la crainte et la mort. Car il est la vertu du Père ineffable et non une production de la raison humaine (1). »

Ce double argument devait être repris par Tertullien, qui en fait une des bases de son apologétique (2). Minucius Félix relève aussi l'intrépidité des martyrs et il célèbre en langage stoïcien « le beau spectacle qui s'offre à Dieu, lorsqu'un chrétien entre en lutte avec la douleur..., dresse sa liberté en face des rois et des princes, et ne cède qu'à Dieu seul (3) ».

En dehors de ces faits extraordinaires, la doctrine et la vie de ses fidèles fournissaient au Christianisme une perpétuelle et vivante apologétique. Justin expose aux empereurs, d'après le discours sur la montagne, l'enseignement chrétien sur la chasteté, la charité, la douceur, la religion et le respect du pouvoir.

« Pour que nous ne paraissions pas des sophistes, il sera bon, croyons-nous, avant toute démonstration, de vous rappeler quelques-unes des leçons du Christ lui-même. A vous, princes puissants, d'examiner si nous les avons reçues et si vraiment nous les enseignons. Ses maximes sont brèves et concises; car ce n'était pas un sophiste, mais sa parole était une puissance divine (4). »

1. *Apol.*, II, 10. Cf. I, 39, *Dialog.* 11, 30 et 121.

2. TERTULLIEN, *Apologet.*, 23 et 49-50. Cf. TURMEL, *op. cit.* p. 24-28.

3. MINUCIUS FÉLIX, *Octavius*, 37.

4. JUSTIN, *Apol.*, I. 14. Cf. *Dialog.*, 93; TATIEN, 32; ATHÉNAGORE, 11-12, 32.

Justin ne manque pas de souligner la bienfaisance d'une doctrine si hautement morale.

« Si tous les hommes savaient cela, personne ne voudrait commettre le moindre crime.... Ce n'est pas à cause de vos lois et de vos peines que les coupables cherchent à se cacher; ils font le mal en sachant qu'ils peuvent vous échapper, parce que vous êtes des hommes. Mais s'ils savaient, s'ils étaient convaincus que rien ne peut échapper à Dieu, ni l'acte, ni même l'intention, vous en conviendrez vous-mêmes, la crainte du châtiment les rendrait vertueux. On dirait, en vérité, que vous craignez de voir tout le monde faire le bien et de n'avoir plus sur qui sévir (1). »

La conduite des chrétiens est la meilleure preuve de cette action moralisatrice du Christianisme.

« Autrefois, nous prenions plaisir à la débauche; aujourd'hui, nous n'aimons que la chasteté. Nous nous livrions à la magie; aujourd'hui, nous nous consacrons au Dieu bon et éternel. Nous recherchions par-dessus tout l'argent et les domaines; aujourd'hui, nous mettons nos biens en commun et nous les partageons avec tous les indigents. Nous nous haïssions, nous nous mettions à mort les uns les autres, et la différence des mœurs nous empêchait de recevoir l'étranger dans notre maison; aujourd'hui, après la venue du Christ, nous vivons ensemble, nous prions pour nos ennemis, nous cherchons à ga-

(1) *Apol.*, I, 12. Cf. II ,11; TERTULLIEN, *Apologet.*, 45.

gner ceux qui nous haïssent injustement... Si nous nous marions, c'est pour élever nos enfants; si nous renonçons au mariage, c'est pour garder la continence parfaite... Beaucoup d'hommes et de femmes, disciples du Christ depuis leur enfance, sont restés vierges jusqu'à soixante et soixante-dix ans : je me flatte de vous en citer des exemples dans toutes les classes. Faut-il aussi rappeler le nombre infini de ceux qui ont quitté le vice pour se soumettre à cette doctrine? (1) »

C'est ainsi qu'aux arguments théoriques et abstraits, les Apologistes ajoutaient des raisons concrètes et d'observation facile. Ils se plaisaient surtout à multiplier les tableaux de la vie chrétienne, bien persuadés que le spectacle de ces vertus constituerait le plus sérieux attrait en faveur de leur religion.

1. *Apol.*, I. 14-16 et 29. Cf. *Oratio ad Graecos*, 5; *Dialog.* 96, 110.

CHAPITRE VII

LA CONVERSION DU PHILOSOPHE.

Pour mesurer l'efficacité pratique que durent avoir sur les âmes ces divers motifs de crédibilité, on serait heureux d'avoir le récit vécu de quelques conversions, dans un siècle qui en vit de si nombreuses. La plupart des Apologistes notamment — nous pourrions sans doute dire : tous, si nous étions plus renseignés — païens de naissance et d'éducation, adoptèrent le Christianisme par une démarche personnelle de leur esprit et de leur cœur. Malheureusement, un seul nous a fait la confidence détaillée du secret de sa conversion : c'est saint Justin dans les premiers chapitres de son *Dialogue avec Tryphon*.

Encore est-il certain que Justin a retouché ce récit dans un sens littéraire — tellement que l'on a pu se demander si nous n'étions pas en présence d'une schématisation toute logique et abstraite, plutôt que d'une réelle évolution psychologique. Malgré quelque artifice, il semble bien cependant que le fond soit un fragment de véritable autobiographie, ce qui fait que nous avons là un spécimen de la conversion d'un philosophe au second siècle.

I

Justin se présente à nous comme un jeune homme passionné pour la vérité, surtout pour la vérité religieuse, qu'il va demander tour à tour aux diverses écoles du temps, sans pouvoir la rencontrer nulle part. Voici comment il raconte lui-même son odyssée philosophique et ses déboires successifs.

« Moi aussi, au commencement, désireux de m'entretenir avec quelque philosophe, je m'adressai d'abord à un Stoïcien. Mais, lorsque j'eus passé avec lui un temps assez long, je m'aperçus que je n'en savais pas davantage sur Dieu ; car il n'en savait rien lui-même et il ne pensait pas que cette connaissance fût nécessaire. Je le quittai donc pour me rendre auprès d'un autre.

» On l'appelait un Péripatéticien et il se croyait très fort. Il me supporta d'abord les premiers jours ; puis il me demanda bientôt de nous entendre sur les honoraires, afin que nos relations ne fussent pas inutiles. Je le quittai aussitôt pour ce motif, ne le regardant pas même un instant comme un philosophe.

» Mon âme, cependant, était toujours impatiente d'apprendre ce qui est le propre et le principe de la philosophie. J'allai donc trouver un Pythagoricien, homme universellement renommé et qui avait une très haute idée de sa sagesse. J'eus un entretien avec lui et je lui exprimai mon désir d'être son auditeur et son disciple. « Eh bien ! me dit-il, est-ce que tu as étudié la musique, l'astronomie, la géométrie ? Ou bien penses-tu pouvoir saisir quelque chose de ce qui conduit au bonheur, si tu n'apprends pas d'abord ce qui doit arracher ton âme aux choses sensibles et la rendre apte aux choses spirituelles jusqu'à pouvoir contempler le beau et le bien ? » Il loua beaucoup ces sciences et les proclama nécessaires ; puis il me renvoya quand je lui avouai que je les ignorais. J'étais fâché naturellement de voir mon espoir déçu, d'autant plus que cet homme me

paraissait savoir quelque chose. D'autre part, je réfléchissais au temps qu'il me faudrait employer à ces études, et je n'avais pas le courage de me résoudre à de si longs retards.

» Dans cet embarras, l'idée me vint de m'adresser aux Platoniciens ; car ils étaient en grand renom. Précisément venait d'arriver dans notre ville (1) un homme distingué, Platonicien éminent : je me mis à le fréquenter le plus possible ; dès lors, je commençai à me développer et à faire tous les jours de nouveaux progrès. La pensée des choses incorporelles me ravissait et la contemplation des idées donnait des ailes à mon intelligence. En peu de temps, je me croyais devenu un sage et, dans mon ignorance, j'espérais voir Dieu tout de suite ; car telle est la fin de la philosophie platonicienne (2). »

Dans ce récit si vivant en apparence et qui semble uniquement reproduire ce qu'on pourrait appeler les expériences philosophiques de Justin, peut-être cependant faut-il reconnaître une part de fiction. On a remarqué que les écoles de philosophie y sont classées dans un ordre ascendant, c'est-à-dire suivant qu'elles se rapprochent du Christianisme. Dans la mesure où cette observation est exacte, on voit qu'il y aurait bien des détails à sacrifier : ce qui revient à dire qu'il est difficile de démêler, dans cette page, le fond réel de la convention littéraire qui l'exprime.

1. Justin ne nomme pas cette ville : certains indices permettent de supposer que ce serait Ephèse.

2. *Dialog.*, 2. Sur le platonisme de Justin, cf. *Apol.*, II. 12.

II

Tandis que notre philosophe était dans cette belle ferveur platonicienne, il fit un jour la rencontre d'un vieillard mystérieux, dont la parole vint tout à coup ébranler sa foi. C'est toujours Justin lui-même qui nous rapporte cet entretien austère et élevé, conçu dans une manière qui rappelle assez la maïeutique de Socrate.

« Dans ces sentiments, voulant un jour me remplir de solitude et fuir les traces des hommes, je me dirigeai vers un endroit proche de la mer. Comme j'approchais de ce lieu où j'espérais pouvoir être seul avec moi-même, je m'aperçus qu'un vieillard à l'aspect vénérable, qui portait sur lui quelque chose de doux et de grave, me suivait à peu d'intervalle. Je me retournai vers lui et je m'arrêtai pour le regarder fixement.

— Est-ce que tu me connais? dit-il. Je lui répondis que non.

— Pourquoi donc me regardes-tu de la sorte?

— C'est que je m'étonne de te rencontrer en cet endroit; je pensais ne trouver personne ici.

— Je suis en peine pour quelques-uns des miens. Ils sont partis en voyage et je viens voir ici si je ne les verrai pas apparaître quelque part. Et toi, que viens-tu faire en ce lieu?

— J'aime les promenades où aucun obstacle ne m'empêche de dialoguer avec moi-même; et ce lieu me paraît tout à fait propre aux méditations philosophiques.

— Tu es donc un de ceux qui aiment les dis-

cours plutôt que les œuvres ou la vérité? qui pensent moins à agir qu'à spéculer en sophistes?

— Et quelle œuvre meilleure saurait-on faire que de chercher la raison suprême qui gouverne toutes choses? puis, quand on l'a trouvée, porté par elle, de voir, dans les errements et la conduite des hommes, comment ils ne font rien qui soit bon ou agréable à Dieu? Sans la philosophie et la droite raison, il ne saurait y avoir de prudence. C'est pourquoi tout homme doit faire de la philosophie et la regarder comme l'œuvre la plus grande et la plus précieuse. A côté d'elle, les autres affaires ne viennent qu'au second et au troisième rang. Jointes à la philosophie, elles sont encore dans l'ordre et méritent quelque estime; sans elle, ce sont des occupations pénibles et serviles.

— C'est donc la philosophie qui fait le bonheur?

— Mais oui, et elle seule.

— Qu'est-ce donc que la philosophie et quel est son bonheur? Dis-le-moi, si c'est possible.

— La philosophie est la science de l'être et la connaissance du vrai; le bonheur est le prix de cette science et de cette sagesse.

— Qu'est-ce que tu appelles Dieu?

— Ce qui est toujours identique en soi et qui donne l'être à tout le reste, voilà Dieu. »

Seulement la philosophie, continue le vieillard, est incapable de connaître Dieu.

« Comment les philosophes pourraient-ils avoir sur Dieu une idée juste ou une parole vraie,

alors qu'ils n'en ont pas la science, puisqu'ils ne l'ont pas vu et qu'ils n'en ont pas entendu parler ?

— Mais la divinité, ô mon père, ne saurait être vue des yeux comme les autres animaux ; elle n'est saisie que par l'intelligence, comme dit Platon, dont je suis la doctrine.

— Alors, il y a dans notre âme une puissance telle qu'elle la rend aussi prompte à connaître que les sens. Ou bien l'esprit humain verra-t-il Dieu jamais, sans être orné de l'Esprit-Saint ?

— Platon dit que l'œil de l'âme est de telle nature — c'est pour cela aussi qu'il nous a été donné — qu'il peut contempler d'un regard clair l'être lui-même qui est la cause de toutes les choses intelligibles, qui n'a ni couleur, ni figure, ni dimensions, ni rien de ce que l'œil voit. Qu'est-il donc ? Il est ce qui est au delà de toute essence, ineffable et inexprimable, mais seul beau et seul bon, qui se révèle aussitôt aux âmes bien nées par suite d'une certaine affinité et du désir qu'elles ont de le voir.

— Quelle affinité avons-nous donc avec Dieu ? Serait-ce que notre âme est divine et immortelle comme une partie de cet esprit royal ? Et de même que celui-ci voit Dieu, ainsi notre âme peut-elle arriver à saisir le divin et à trouver là le bonheur ?

— C'est tout à fait cela.

— Est-ce que les âmes de tous les animaux le saisissent pareillement ? ou bien autre est l'âme de l'homme, autre celle du cheval et de l'âne ?

— Non : les âmes sont les mêmes partout.

— Ainsi donc les chevaux et les ânes verront Dieu, s'ils ne l'ont déjà vu?

— Mais non; pas même la masse des hommes : il faut vivre conformément à la justice, être purifié par la justice et toutes les vertus.

— Alors, ce n'est plus à cause de son affinité qu'elle voit Dieu, ni parce qu'elle est esprit, mais parce que juste et sage.

— Oui, et parce qu'elle a de quoi comprendre Dieu.

— Dis-moi donc, est-ce que les chèvres ou les brebis font du tort à qui que ce soit?

— Elles ne font rien à personne.

— D'après ton raisonnement, ces animaux verront-ils aussi Dieu?

— Pas du tout : leur corps est, par nature, un obstacle.

— Si ces animaux pouvaient parler, sache bien qu'ils se moqueraient avec beaucoup plus de raison de notre corps. Mais laissons cela pour le moment : je t'accorde qu'il en soit comme tu le dis. Encore un mot cependant : est-ce que l'âme voit Dieu tant qu'elle est dans le corps ou quand elle en est séparée?

— Tant qu'elle est dans la forme humaine, elle peut y atteindre par son esprit; c'est surtout lorsqu'elle est dégagée du corps et rendue à elle-même, qu'elle jouit sans cesse de l'objet aimé.

— Est-ce qu'elle s'en souvient lorsqu'elle revient dans un homme?

— Je ne le pense pas.

— Alors, à quoi bon l'avoir vu? Et qu'a-t-il

de plus celui qui a vu que celui qui n'a pas vu, s'il ne se souvient même pas d'avoir vu ?

— Je ne puis pas répondre à cela.

— Et celles qui furent jugées indignes de cette contemplation, que souffrent-elles ?

— Elles sont emprisonnées dans le corps de quelque animal : c'est là leur châtiment.

— Elles savent donc pourquoi elles sont dans ce corps et qu'elles ont commis quelque faute ?

— Je ne le crois pas.

— Alors, elles ne retirent aucun profit de leur châtiment : on ne saurait même dire qu'elles sont punies, si elles n'ont pas conscience de leur punition.

— Certainement.

— C'est donc que les âmes ne voient pas Dieu et n'émigrent pas dans d'autres corps. Sinon, elles sauraient qu'elles sont punies et craindraient de commettre encore la moindre faute. Mais qu'elles puissent comprendre que Dieu existe, que la justice et la piété sont un bien, je le reconnais moi aussi volontiers. »

Le vieillard soulève ensuite la question de l'immortalité de l'âme.

« Il ne faut pas dire qu'elle est immortelle ; car si elle est immortelle, elle est aussi incréée.

— Elle est précisément immortelle et incréée d'après certains Platoniciens.

— Est-ce que tu penses que le monde aussi est incréé ?

— Il y en a qui le disent ; mais je ne suis pas de leur avis.

— Et tu fais bien. Quelle raison, en effet, y a-t-il de dire que ce corps solide, résistant et composé de parties, qui tous les jours naît, change et dépérit, n'ait pas eu de commencement? Si donc le monde est créé, nécessairement les âmes le sont aussi, et, facilement, elles pourraient ne pas être. Car elles sont faites à cause des hommes et des autres animaux...

— Cela me paraît juste.

— Alors, elles ne sont pas immortelles?

— Non, puisque évidemment le monde est créé.

— Je dis cependant que pas une âme ne périt : ce serait vraiment une trop bonne fortune pour les méchants. Alors quoi? Les âmes des bons restent quelque part dans un lieu meilleur; celles des pécheurs, dans un lieu plus mauvais, en attendant le jugement. Alors les unes, jugées dignes de Dieu, ne meurent plus; les autres sont punies tant que Dieu veut qu'elles existent et soient punies.

— Ce que tu dis est-il la même chose que ce que Platon insinue dans le *Timée* au sujet du monde, disant qu'il est sujet à la corruption parce que créé, mais qu'il ne sera pas dissous et qu'il échappera à la loi de la mort par la volonté de Dieu? Veux-tu dire la même chose de l'âme et de toutes choses en général?

— En effet, tout ce qui existe ou existera en dehors de Dieu doit avoir une nature corruptible, tout cela peut être détruit et ne plus exister. Dieu seul est incréé et incorruptible : c'est pourquoi il est Dieu; tous les êtres en dehors de lui sont créés et corruptibles...

— Est-ce que Platon et Pythagore ont ignoré ces choses, ces sages qui sont pour nous comme le mur et la colonne de la philosophie?

— Je ne me soucie pas de Platon, ni de Pythagore, ou de tout autre, en un mot, qui enseigne la même doctrine. Car c'est la vérité : en voici la preuve. Ou bien l'âme est la vie, ou bien elle a la vie. Si elle est la vie, elle fait vivre autre chose, mais non pas elle-même : le mouvement, par exemple, s'applique à autre chose qu'à lui-même. Or, que l'âme vive, personne ne peut le nier : si donc elle vit, ce n'est pas qu'elle soit la vie, mais qu'elle participe à la vie. Mais le sujet qui participe est autre chose que l'objet participé. L'âme donc participe à la vie, parce que Dieu veut qu'elle vive; de même, elle n'y participera plus, aussitôt que Dieu ne voudra plus qu'elle vive. La vie, en effet, n'est pas le propre de l'âme comme de Dieu. Ainsi l'homme n'existe pas toujours et le corps ne reste pas perpétuellement uni à l'âme; lorsqu'il faut que cette harmonie se brise, l'âme abandonne le corps et l'homme n'est plus. De même, lorsqu'il faut que l'âme cesse d'exister, l'esprit de vie se retire d'elle et l'âme n'est plus : elle revient elle-même au lieu d'où elle était venue (1). »

Telle est l'argumentation subtile que Justin entendit tomber des lèvres du vieillard. On s'est beaucoup demandé quel pouvait être ce vieillard mystérieux : on a pensé à un chrétien ou à un évêque de ces premiers temps, peut-être saint Polycarpe; d'autres

1. *Dialog.*, 3-6.

ont supposé que ce dut être un ange du ciel, spécialement député par Dieu pour la conversion du philosophe. Aujourd'hui, les critiques ont plutôt tendance à croire que c'est un personnage fictif. De fait, cette longue discussion philosophique paraît assez peu naturelle, au moins dans la forme où elle est rapportée ; et l'on serait plutôt tenté d'y voir un aperçu des difficultés qui purent surgir dans l'esprit de Justin lui-même, mais qu'il adressait surtout, une fois converti, aux Platoniciens dont il avait un moment partagé la doctrine.

III

En tout cas, Justin commence à être inquiet et il se demande avec une certaine appréhension où trouver la vérité. Le vieillard le renvoie aux Prophètes et à la révélation chrétienne.

« Alors, à quel maître se fier et où trouver un secours, si même ces grands hommes n'ont pas la vérité ?

— Des hommes ont existé il y a bien longtemps, qui furent plus anciens que tous ces prétendus philosophes, hommes bienheureux, justes, et chers à Dieu, qui ont parlé sous l'impulsion de l'Esprit-Saint et qui ont prédit pour l'avenir ce qui arrive maintenant : on les appelle les prophètes. Seuls, ils ont vu la vérité et l'ont annoncée aux hommes, sans craindre ou redouter personne, sans succomber à la vaine gloire ; mais ils ont dit uniquement ce qu'ils avaient vu et entendu, sous l'action du Saint-Esprit qui les remplissait. Leurs écrits existent encore : celui qui les lit et

les croit y trouvera grand profit pour la connaissance du principe et de la fin de toutes choses, et de tout ce qu'un philosophe doit savoir. Ce n'est pas sous forme de démonstration qu'ils organisaient leurs discours; supérieurs à toute démonstration, ils étaient les témoins fidèles de la vérité: les événements qui se sont produits et se produisent encore forcent de croire à leur parole. Pourtant, par les miracles qu'ils accomplissaient, ils étaient déjà dignes de foi; car ils glorifiaient Dieu, créateur et Père de toutes choses et annonçaient le Christ son Fils, qu'il a envoyé...

» Et toi, maintenant, prie avant tout pour que les portes de la lumière te soient ouvertes; car ces vérités ne sont visibles ou intelligibles à personne, si ce n'est à qui Dieu et son Christ donnent de les comprendre (1). »

L'impression produite par ce discours sur l'âme de Justin fut profonde et devait peu à peu l'acheminer vers la foi.

« Après m'avoir dit cela et beaucoup d'autres choses encore que ce n'est pas le moment de rapporter ici, il s'en alla en m'engageant à les méditer, et je ne l'ai plus revu. Pour moi, un feu s'alluma aussitôt dans mon âme et le désir me prit de connaître les Prophètes et ces hommes qui sont les amis du Christ. Je repassai en moi-même ses paroles et je reconnus que c'était la

1. *Dialog.*, 7.

seule philosophie sûre et utile. Voilà de quelle façon et pourquoi je suis philosophe.

» Je voudrais que tous les hommes, animés des mêmes sentiments que moi, ne s'écartassent plus de la doctrine du Sauveur. Car elle a en elle-même une majesté redoutable et propre à effrayer ceux qui s'éloignent du droit chemin ; mais pour ceux qui l'étudient, elle devient un repos délicieux (1). »

A ces considérations intellectuelles, d'autres s'ajoutèrent que suggérait au philosophe la vue quotidienne des vertus des chrétiens, surtout le courage héroïque des martyrs.

« Moi aussi, lorsque j'aimais encore les doctrines de Platon, j'entendais les calomnies proférées contre les chrétiens ; mais en les voyant intrépides devant la mort et tout ce qu'on estime communément redoutable, je compris qu'il n'était pas possible qu'ils vécussent dans le vice et l'amour du plaisir. Quel est, en effet, l'homme adonné au plaisir, incontinent, avide de chair humaine, qui pourrait embrasser ainsi une mort qui le prive de tous les biens ? Ne ferait-il pas au contraire tous ses efforts pour vivre ici-bas le plus possible et échapper aux magistrats, bien loin de se dénoncer lui-même pour le supplice ?... Voyant donc que ce vêtement odieux était jeté par de mauvais démons sur les divines doctrines des chrétiens pour en détourner les autres hommes, je me moquai des auteurs de ce mensonge

1. *Dialog.*, 8.

et des calomnies elles-mêmes et de l'opinion publique. Je suis donc chrétien, je l'avoue et je m'en fais gloire, et je fais tous mes efforts pour être reconnu tel (1). »

Quelques trop rares textes viennent confirmer ces confidences de Justin. L'efficacité persuasive de la Bible nous est garantie par Tatien qui raconte comment, déjà dégoûté du paganisme, il s'est rendu à la simplicité divine des Prophètes.

« Après avoir pris part aux mystères et fait l'épreuve des divers cultes qui ont été établis partout par des femmelettes et des androgynes, ayant trouvé que chez les Romains leur Zeus Latiaris se plaît aux victimes humaines, au sang versé par l'homicide, que, non loin de la grande ville, Artémis patronne les mêmes actes, et que d'autres démons, en d'autres lieux, sont aussi des fauteurs de crimes, rentrant en moi-même, je me demandais comment je pourrais découvrir la vérité. Pendant que je méditais, cherchant le bien, il m'arriva de rencontrer des écrits barbares, plus anciens que les doctrines des Grecs, d'inspiration trop manifestement divine pour être comparés à leurs erreurs; et il m'arriva de croire en eux, à cause de la simplicité du style, du naturel des narrateurs, de l'intelligence claire qu'ils donnent de la création du monde, de la prédiction de l'avenir, de l'excellence des préceptes, de la soumission de toutes choses à un seul monarque. Mon âme se mit ainsi à l'école de Dieu. Je com-

1. Justin, *Apol.*, II. 12 et 13.

pris que vos doctrines mènent à la damnation, tandis que les autres délivrent de la servitude en ce monde, nous sauvent de nombreux maîtres et d'innombrables tyrans, nous donnent non pas ce que nous n'avions pas reçu, mais ce que nous avions été empêchés par l'erreur de conserver (1). »

Théophile parle aussi de l'impression convaincante produite sur lui par la Bible (2).

Sur les Apologistes latins, nous sommes moins renseignés. Minucius Félix nous dit seulement que, « l'ombre s'étant dissipée, il a émergé de la profondeurs des ténèbres à la lumière de la sagesse et de la vérité » (3); son ami Octavius reconnaît avoir partagé les préjugés communs contre les chrétiens (4): ni l'un ni l'autre ne nous dit le motif de sa conversion. On pourrait croire seulement, d'après le discours apologétique de celui-ci, que leur esprit fut favorablement impressionné par la doctrine des chrétiens et le spectacle de leurs vertus. Pour Tertullien, peut-être peut-on voir un souvenir personnel dans ce qu'il dit de l'exemple des martyrs.

« L'obstination qu'on nous reproche a une éloquence souveraine. Peut-on être témoin de la constance d'un martyr sans être terrassé et sans chercher à résoudre l'énigme que l'on a devant soi? Peut-on entrer dans cette voie sans aller jusqu'au bout, c'est-à-dire sans se faire chrétien? (5) »

1. Tatien, *Oratio*, 29; trad. Puech (Paris, Alcan) p. 145.
2. Théophile, *ad Autolyc.*, I. 14.
3. Minucius Félix, *Octavius*, I.
4. *Ibid.*, 28.
5. Tertullien, *Apologet.*, 50.

CHAPITRE VIII

PSYCHOLOGIE DE LA FOI.

Faire de l'apologétique, si on la conçoit non seulement comme un exercice d'école, mais comme une œuvre efficace de persuasion, ne consiste pas uniquement à aligner d'excellentes raisons, ni même à les réunir dans une synthèse démonstrative, aussi forte qu'on la suppose. Dès lors qu'il s'agit de faire pénétrer le Christianisme dans une âme, il faut évidemment compter avec les obstacles qu'elle oppose, avec les ressources qu'elle présente — autant de conditions subjectives qui modifient l'efficacité pratique, sinon la valeur objective, de nos arguments. Il y a donc une pédagogie préparatoire à la foi, et la foi à son tour, quand elle est entrée dans l'intelligence, y exerce une action nouvelle. Dispositions préalables et postérieures à la foi, tel est aujourd'hui le domaine, de plus en plus fouillé, de la psychologie religieuse. Cet important problème ne s'est pas posé aux Apologistes sous sa forme théorique et abstraite. La question était trop naturelle cependant pour qu'ils pussent ne pas la rencontrer quelquefois sur leur chemin. Dès lors, leur doctrine à ce sujet, pour incomplète et accidentelle qu'elle soit, est toujours précieuse à recueillir.

I

Un des points sur lesquels saint Justin se plaît à insister, c'est que le Christianisme peut fournir ses titres de créance, tandis que la religion des païens ne repose que sur des légendes sans fondement.

« Sur certains points, nous sommes d'accord avec les plus estimés de vos poètes et de vos philosophes; sur d'autres, nous avons une doctrine plus haute et vraiment digne de Dieu; seuls, enfin, nous faisons la preuve de nos affirmations (1)... Ceux qui enseignent les fables des poètes n'apportent aucune preuve aux jeunes gens qu'ils instruisent (2). »

Plus loin, il reproche aux disciples de Marcion de ne « pouvoir fournir aucune preuve en faveur de ce qu'ils avancent » (3). Le même reproche est adressé par Théophile à la cosmogonie de Platon (4) et par Minucius Félix à l'ensemble du culte païen (5). Donc le Christianisme a l'avantage, aux yeux des Apologistes, de reposer sur des preuves, d'être, comme ils aiment à dire dans leur langage philosophique, une religion « raisonnable ». Et ils entendent bien que la preuve est péremptoire. Voici les paroles par lesquelles Justin introduit l'argument des prophéties.

« La démonstration que nous allons faire ne s'appuie pas sur des on-dit, mais sur des prophéties faites avant l'événement, auxquelles nécessairement nous devons croire; car nous avons vu de nos yeux et nous voyons encore les choses arriver comme elles ont été prédites. Cette preuve, nous l'espérons, vous paraîtra, à vous aussi, très forte et très vraie (6). »

1. Justin, *Apol.*, I, 20. Cf. 23; *Oratio ad Graecos*, 1.
2. *Ibid.* 54. Cf. 53.
3. *Ibid.*, 58.
4. Théophile, *ad Autolyc.*, III, 16 et 26.
5. Minucius Félix, *Octavius*, 20 et 23.
6. Justin, *Apol.*, I, 30.

Il conclut dans le même sens.

« Puisque nous avons démontré que tous les événements passés avaient été prédits d'avance par les Prophètes avant qu'ils n'arrivent, nécessairement il faut croire aussi que tout ce qui a été semblablement annoncé pour l'avenir ne peut manquer de se produire (1). »

Du moment que le Christianisme a pour lui de telles preuves de vérité, il ne sera pas difficile d'en percevoir l'évidence. Il faut tout d'abord consentir à s'informer. Pour faciliter aux païens cette tâche, Justin affecte de citer ces sources. Il semble craindre dre comme un grand danger que les païens n'aient pas le courage d'aller aux renseignements.

« Nous vous avertissons de prendre garde que les démons, par nous accusés, ne vous trompent et ne vous détournent de nous lire et de nous comprendre (2). »

Mais il ne s'agit pas seulement de compulser des documents : il faut de plus être disposé à accueillir la vérité qu'ils expriment. Aussi notre apologiste répète-t-il à plusieurs reprises qu'il faut se débarrasser des préjugés et des passions. Bien qu'il ait grande confiance dans les raisons données par lui, il se rend compte qu' « il n'est pas facile de changer en peu de mots une âme possédée par l'ignorance (3) ». Il faut, en somme, qu'elle y mette aussi sa part de bonne volonté.

1. *Ibid.*, 52. Cf. 56 et II, 14.
2. *Ibid.*, I. 14.
3. *Ibid.*, I, 12. Cf. 2, 3, 10.

« Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres prophéties ; mais nous nous arrêterons là, persuadés que celles-ci suffisent à convaincre ceux qui ont des oreilles pour entendre et comprendre... Tous ces faits dont nous sommes témoins peuvent à bon droit produire la persuasion et la foi chez ceux qui aiment la vérité, qui ne sont pas esclaves de l'opinion publique et qui ne se laissent pas guider par leurs passions (1). »

Justin fait lui-même l'application de ces principes au cas de son rival, Crescens, qu'il accuse carrément d'ignorance ou de mauvaise foi.

« Le nom de philosophe ne convient pas à un homme qui nous accuse publiquement alors qu'il ne nous connaît pas, et qui traite les chrétiens d'athées et d'impies pour plaire à une multitude égarée. S'il nous poursuit sans avoir lu les enseignements du Christ, c'est un misérable et pire de beaucoup que les ignorants : eux du moins se gardent souvent de juger et de calomnier ce qu'ils ne connaissent pas. S'il les a lus, il n'en a pas compris la grandeur : ou bien, s'il l'a comprise et se conduit ainsi pour n'être pas soupçonné d'être chrétien, il est encore plus lâche et misérable, puisqu'il cède à la crainte d'une opinion ignorante et insensée. Il montre par là qu'il n'est pas ami de la sagesse, mais ami de l'opinion. Car il méprise la belle maxime de Socrate : « L'homme ne mérite pas plus de respect que la vérité (2). »

1. *Ibid.*, I, 53.
2. *Ibid.*, II, 3

Par rapport aux Juifs, l'attitude de Justin est à peu près la même. Elle est donc avant tout sévère. A plusieurs reprises, Justin s'indigne contre la manière de discuter de son interlocuteur : il lui reproche ses contradictions et ses vaines chicanes; il y a même çà et là quelques échanges de paroles plutôt dures qui tranchent sur l'allure habituellement monotone de la discussion (1). Il traite encore plus vivement les Juifs en général, eux, les gardiens providentiels des prophéties, qui n'ont pas su les comprendre (2). Et comme pour lui leur clarté est évidente, l'aveuglement des Juifs devient de la mauvaise foi : l'acharnement qu'ils ont déployé contre Jésus-Christ et qu'ils déploient encore contre les chrétiens en est la preuve.

« Après avoir crucifié Jésus, le seul homme innocent et juste..., sachant qu'il était ressuscité et monté au ciel comme l'avaient prédit les Prophètes, non seulement vous ne vous êtes pas repentis de vos crimes passés, mais vous avez expédié des messagers de Jérusalem dans toute la terre pour dénoncer la secte impie des chrétiens et colporter les calomnies que les ignorants répètent contre nous (3). »

Quand il cherche la cause de cette incrédulité persistante, Justin en signale deux : l'ignorance et la lâcheté. Les Juifs préfèrent à la vérité de l'Ecriture l'enseignement de maîtres sans autorité, qu'il compare à ces « citernes percées » dont parle le Prophète (4). Ou bien ils ont peur de reconnaître le

1. *Dialog.*, 64, 65, 67, 115.
2. *Ibid.*, 29, 33, 84. Cf. *Apol.*, I. 36, 49. 53.
3. *Ibid.*, 17. Cf. 108, 133.
4. *Ibid.*, 9, 38, 140. Justin accuse même les docteurs juifs d'avoir intentionnellement biffé de l'Ecriture les textes prophétiques qui les gênaient. *Ibid.*, 71-73. Cf. 120.

Christ à cause des persécutions qui menacent ses fidèles (1). Une autre fois, Justin présente cet aveuglement comme un châtiment divin et la foi comme une grâce.

« J'apporterai des preuves incontestables. Peut-être elles te sembleront nouvelles, et pourtant vous les lisez tous les jours. C'est un signe pour nous que Dieu, à cause de votre malice, vous a caché ces paroles et retiré le pouvoir d'en comprendre la sagesse, excepté à quelques-uns qu'il a voulu garder, dans sa grande miséricorde, comme un germe de salut, ainsi que parlait Isaïe... Soyez donc attentifs aux textes de l'Ecriture que je vais vous rappeler : ils n'ont pas besoin d'être commentés, il suffit de les entendre (2). »

On voit que Justin insiste ici encore sur l'évidence des Prophéties. Ailleurs, cependant, il reconnaît qu'elles sont obscures et mystérieuses et que la grâce de Dieu est nécessaire pour en donner l'intelligence (3). Il y faut aussi le travail de l'homme, ce qui est toujours long et difficile. Pressé par Tryphon, Justin arrive bien à en convenir.

« Si j'entreprenais de démontrer cela (l'Incarnation) par des enseignements et des arguments humains, vous ne devriez pas me supporter. Mais je vous cite les Ecritures, je vous répète à satiété qu'elles enseignent cette doctrine, je vous demande de les comprendre; et votre cœur reste

1. *Ibid.*, 39.
2. *Ibid.*, 55.
3. *Ibid.*, 76, 90, 119.

dur à saisir les intentions et la volonté de Dieu. Si vous voulez rester toujours les mêmes, moi, je n'aurai rien à en souffrir; je garderai les convictions que j'avais avant notre entretien.

» Et Tryphon dit : « Vois, mon ami, combien il t'a fallu de peine et de fatigue pour les acquérir. Nous aussi, il nous faut d'abord examiner toutes ces questions avant de donner le consentement qui nous est nécessairement demandé par l'Ecriture.

» Je lui dis alors : « Je ne vous interdis pas d'examiner avec le plus grand soin les preuves en question ; mais je vous demande de ne pas contredire, si vous n'avez rien de sérieux, ce que vous aviez reconnu (1). »

Enfin le *Dialogue* se termine sur cet adieu : « Je vous engage à vous appliquer à cette étude, la plus nécessaire à votre salut et à préférer à vos docteurs le Christ du Dieu tout-puissant » (2). D'où l'on voit que Justin, convaincu de la force irrésistible de son apologétique, ne demande guère autre chose, pour en saisir la vérité, que les qualités ordinaires de probité intellectuelle et morale.

II

A peine trouvons-nous en passant les mêmes indications chez la plupart des autres Apologistes. Tatien demande aux Grecs de ne pas rejeter le Christianisme *a priori* (3). Athénagore prie les empereurs d'écouter sa

1. *Ibid.*, 68.
2. *Ibid.*, 142.
3. Tatien, *Oratio*, 35. Cf. 30, 32, 42.

supplique sans parti pris et « d'appliquer aux chrétiens cet amour de la lumière et de la vérité qu'ils portent dans toutes les affaires » (1). Ceci est dit au point de vue politique; au point de vue religieux, l'auteur de la *Cohortatio ad Graecos* sollicite de même les Grecs de dépouiller leurs erreurs et leurs préjugés pour s'ouvrir à la voix de la vérité (2). Tertullien réclame à grands cris qu'on se renseigne sur la religion chrétienne avant de la suspecter et de la condamner (3). Car il sait qu'un examen loyal révélera l'innocence des chrétiens et la force de leurs arguments. Il dit notamment des Prophètes : « Celui qui les écoute trouvera Dieu; celui qui s'efforce de les comprendre sera forcé de croire » (4).

Théophile seul offre un enseignement plus précis: dans un passage souvent cité, il demande la pureté du cœur pour voir et connaître Dieu.

« Si tu me dis : Montre-moi ton Dieu, je te dirai : Montre-moi ton âme et je te montrerai mon Dieu. C'est-à-dire montre-moi si les yeux de ton âme voient, si les oreilles de ton cœur entendent. Ceux qui ont les yeux du corps en bon état voient les choses de cette vie terrestre; ils distinguent la différence des objets, comme la lumière de l'obscurité, le blanc du noir, le laid du beau, ce qui est symétrique et mesuré de ce qui ne présente ni rythme ni mesure, ce qui est excessif de ce qui est insuffisant. Ainsi en est-il pour l'ouïe, qui perçoit les sons aigus, graves ou doux. De même faut-il avoir en bon état les oreilles du

1. Athénagore, *Legatio*, 2.
2. *Cohortatio ad Graecos*, 1.
3. Tertullien, *Apologet.*, 1.
4. *Ibid.*, 18.

cœur et les yeux de l'âme pour pouvoir contempler Dieu. Dieu se montre à ceux qui peuvent le voir, c'est-à-dire à ceux qui ont les yeux de l'âme ouverts. Tout le monde, en effet, a des yeux; mais quelques-uns les ont voilés, incapables de voir la lumière du soleil. Et si les aveugles ne la voient pas, la lumière du soleil ne cesse pas pour cela de briller; les aveugles ne doivent en accuser qu'eux-mêmes et le mauvais état de leurs yeux.

» De même tu as les yeux de l'âme voilés à cause de tes péchés et actions mauvaises. Il faut que l'homme ait son âme pure comme un miroir bien poli. S'il y a de la rouille sur un miroir, il ne peut pas refléter le visage de l'homme : de même s'il y a du péché dans l'homme, cet homme ne saurait contempler Dieu. Montre-moi donc si tu n'es pas adultère, fornicateur, voleur,... médisant, colère, envieux,... si tu respectes tes parents, si tu n'as pas vendu tes enfants. Car à ceux qui font cela, Dieu n'apparaît pas avant qu'ils se soient purifiés de toutes leurs souillures. Tout cela t'obscurcit le regard. Une fluxion aux yeux empêche de fixer la lumière du soleil : de même tes impiétés te troublent la vue et t'empêchent de voir Dieu (1).

» Si tu veux, cependant, tu peux en guérir : livre-toi au médecin, il opérera les yeux de ton âme et de ton cœur. Quel est ce médecin? C'est Dieu, qui donne la guérison et la vie par son Verbe et sa sagesse. Si tu comprends cela et si tu mènes

1. THÉOPHILE, *ad Autolyc.*, I, 2

une vie pure, sainte et juste, alors tu pourras voir Dieu. Mais avant tout, que la foi et la crainte de Dieu prennent les devants dans ton cœur, et alors tu comprendras tout cela (1). »

Sans doute il y a toujours des vérités qu'il faudra croire sur la parole divine; mais n'oublions pas que la foi est nécessaire dans toutes les choses de la vie. Théophile développe cette idée à propos du mystère de la résurrection.

« Pour quelle raison refuses-tu de croire? Ne sais-tu pas qu'en toutes choses, la foi doit précéder? Le laboureur peut-il moissonner, s'il ne confie d'abord la semence à la terre? Le voyageur peut-il traverser la mer, s'il ne se confie d'abord à la barque et au pilote? Le malade peut-il guérir, s'il ne se confie d'abord au médecin? Quel art ou quelle science peut-on apprendre, si d'abord on ne se livre et se confie à un maître? Si donc le laboureur se fie à la terre, le passager au bateau, le malade au médecin, toi tu ne veux pas te fier à Dieu, alors que tu as reçu de lui tant de gages? (2) »

Il est clair que ces réflexions dépassent en portée le fait particulier qui les provoque et peuvent fort bien servir à résoudre le problème général de la foi. Aussi bien cette page de Théophile, sous une forme très simple, passe-t-elle avec raison pour être ce que les Apologistes ont écrit de plus pénétrant et de plus actuel sur la psychologie de la croyance.

1. *Ibid.*, I, 7. Cf. II, 38.
2. *Ibid.*, I, 8. Cf. 14.

III

Quand la foi est implantée dans une âme, la question se pose de savoir comment elle peut entrer en rapport avec nos autres connaissances, jusqu'à quel point elle est compatible avec de nouveaux raisonnements destinés à l'expliquer ou à la justifier. Tous les Apologistes se sont appliqués à réaliser, pour eux-mêmes et pour leurs lecteurs païens, une certaine intelligence de leur foi. Mais ils l'ont surtout fait d'une manière pratique, sans songer ordinairement à dégager les principes directeurs de leur conduite. Il est même curieux de constater que quelques-uns ont regretté, sinon suspecté, cette tendance, convaincus que la foi se suffit et s'impose par elle-même. Ainsi en est-il, par exemple, de l'auteur inconnu à qui nous devons un traité de la *Résurrection* attribué parfois à saint Justin.

« La doctrine de vérité est libre et indépendante; elle ne veut tomber sous la contrainte d'aucun argument, ni subir auprès de ses auditeurs le contrôle d'aucune démonstration. Sa noblesse et son autorité font un devoir de croire celui qui la donne. Or, la doctrine de vérité est donnée par Dieu : c'est pourquoi son indépendance n'est pas de l'arrogance. Etant donnée avec autorité, elle ne permet pas de demander les preuves de ce qu'elle avance, d'autant qu'il n'y en a pas d'autres en dehors de la vérité elle-même qui est Dieu. Toute démonstration, en effet, est plus forte et plus croyable que la chose à démontrer : ce qu'on ne croyait pas avant la preuve mérite créance après et apparaît tel qu'on

l'avait dit. Or, il n'y a rien de plus fort ni de plus croyable que la vérité, en sorte que demander pour elle une démonstration équivaudrait à exiger la preuve rationnelle pour les phénomènes qui tombent sous les sens... Nous renvoyons à la vérité les doctrines humaines et terrestres, et c'est par elle que nous jugeons si elles sont mauvaises ou non. Mais la doctrine de vérité, nous ne la jugeons pas par une autre, nous la croyons. Or, la vérité, c'est Dieu, le Père de toutes choses, qui est l'intelligence parfaite. Le Verbe, son Fils, est venu vers nous, revêtu de chair ; il s'est révélé lui-même et son Père, il nous a donné en lui-même la résurrection des morts et ensuite la vie éternelle. C'est Jésus-Christ, notre Sauveur et Maître. C'est donc lui qui, pour lui-même et pour tout le reste, est à la fois le motif de croire et la preuve. Voilà pourquoi ses disciples, qui le connaissent, se reposent sur lui, et la foi en lui leur tient lieu de preuve.

» Cependant, puisque l'adversaire ne cesse pas de nous faire la guerre, puisqu'il emploie des artifices nombreux et variés, à l'égard des croyants pour les détourner de la foi, à l'égard des incroyants pour les empêcher de croire, il me paraît nécessaire de nous cuirasser, nous aussi, de la doctrine invulnérable de la foi et de l'attaquer à notre tour à cause des faibles (1). »

Ainsi, malgré cet état d'âme qu'on pourrait appeler fidéiste, l'auteur entreprend de prouver la résurrec-

1. *De resurrectione*, 1.

tion. Mais il ne cache pas que cette démonstration n'est pour lui qu'un pis-aller, qu'une triste mais indispensable nécessité. Chemin faisant, on le voit encore « demander pardon aux enfants de l'Eglise d'apporter des raisons qui peuvent paraître profanes et terrestres » (1). Devant le même sujet, Athénagore montre moins de timidité. Après avoir rappelé que toute vérité est entourée de multiples erreurs, obscurcie d'objections et de doutes, il définit ainsi le devoir du penseur chrétien.

« Une double tâche s'impose à lui : défendre la vérité et l'expliquer : la défendre à l'adresse des incrédules et des hésitants, l'expliquer pour ceux dont l'âme droite est disposée à l'accueillir... En soi, d'après l'ordre normal et logique de démonstration, il faut exposer la vérité avant de la défendre; mais au point de vue de l'utilité, il faut renverser les rôles. Le laboureur, en effet, ne peut pas confier utilement la semence à la terre, s'il ne l'a pas débarrassée au préalable des herbes sauvages qui nuiraient au bon grain. Le médecin ne peut pas davantage donner au corps du malade un remède salutaire, avant de le purifier du mal présent et d'en prévenir le retour. De même celui qui veut enseigner la vérité ne peut pas convaincre quelqu'un en l'exposant, si une fausse doctrine quelconque se trouve au fond de l'intelligence de ses auditeurs et fait obstacle à sa parole (2). »

En conséquence, il réfute d'abord les objections

1. *Ibid.*, 5.
2. ATHÉNAGORE, *De resurrectione mortuorum*, 1.

qu'on oppose au dogme de la résurrection; puis il développe les raisons positives qui l'appuient. Et il a soin de répéter que si les deux besognes sont utiles, la première n'a qu'une raison d'être accidentelle pour répondre aux difficultés des incroyants, tandis que la seconde est « nécessaire à tout croyant qui se préoccupe de la vérité et de son propre salut » (1).

On pourrait dire que cette distinction d'Athénagore ébauche tout un programme de théologie; elle exprime surtout très bien le rôle des Pères Apologistes qui, après avoir été, comme on vient de le voir, les défenseurs du Christianisme, en furent aussi les docteurs.

1. *Ibid.*, 11.

DEUXIÈME PARTIE

La Dogmatique des Apologistes

CHAPITRE PREMIER

DIEU : SON EXISTENCE ET SES ATTRIBUTS.

Comme les Apologistes s'adressaient à un public païen, étranger non seulement aux mystères du Christianisme, mais même aux idées simplement spiritualistes, on ne s'étonnera pas qu'ils aient songé tout d'abord à établir certaines vérités élémentaires qui sont la base de toute religion et de toute morale, et que nous devions, en conséquence, commencer l'exposé de leur dogmatique par des points de doctrine qui appartiennent à la simple philosophie. Avant d'élever le corps de l'édifice chrétien, il était naturel et nécessaire de lui poser de solides fondements. L'exacte notion de Dieu, en particulier — ou même, peut-on dire, une idée quelconque de la divinité — était si loin de l'esprit des masses païennes que plusieurs pouvaient formuler contre les chrétiens, avec une suffisante sincérité, le reproche, qui nous semble aujourd'hui bizarre, d'athéisme et d'impiété. Voilà pourquoi les Apologistes ont dû tout d'abord exposer l'idée philosophique et chrétienne de Dieu.

I

Saint Justin se contente d'exposer en quelques phrases la foi chrétienne sur ce point.

« On nous appelle athées. Et certes, nous avouons être les athées de ces prétendus dieux ; mais nous croyons au Dieu très vrai, père de la justice, de la sagesse et autres vertus, en qui ne se mélange rien de mal (1)... Nous avons appris que, à l'origine, Dieu, dans sa bonté, fit sortir toutes choses de la matière informe à cause des hommes (2)... On ne saurait donner de nom au Père de toutes choses, parce qu'il est inengendré : en effet, celui qui reçoit un nom doit avoir un plus ancien qui le lui donne. Les mots : Père, Dieu, Créateur, Seigneur et Maître ne sont pas des noms, mais des appellations motivées par ses bienfaits et ses œuvres (3). »

Tatien nous fournit une semblable profession de foi en un Dieu créateur, éternel et spirituel (4). Théophile démontre que Dieu, invisible en lui-même, nous est connu par ses œuvres.

« De même que, chez l'homme, l'âme ne se

1. Justin, *Apol.*, I, 6.

2. *Ibid.*, I, 10. Cf. 59. Dans ces textes, quelques auteurs ont voulu voir que Justin n'admettait pas la création *ex nihilo*, mais seulement l'organisation, à la manière platonicienne, d'une matière préexistante.

3. *Ibid.*, II, 6. Cf. I, 61.

4. Tatien, *Oratio*, 4-5.

voit pas, parce qu'elle est inaccessible au regard humain, mais est connue par le mouvement du corps ; ainsi Dieu ne saurait être vu par des yeux humains, mais on le voit et on le connaît par les œuvres de sa Providence. Celui qui voit un navire avec tous ses agrès voguer sur la mer et aborder au rivage, jugera évidemment qu'il doit y avoir en lui un pilote qui le gouverne. De même faut-il penser que Dieu est le grand pilote de l'univers, bien qu'on ne le voie pas avec nos yeux de chair, parce qu'il est incompréhensible. Le soleil, en effet, est une bien petite créature, et l'homme cependant ne peut le fixer du regard en raison de sa chaleur et de sa puissance exceptionnelle : à combien plus forte raison un homme mortel ne pourra-t-il pas fixer la gloire de Dieu qui est ineffable ! Ou encore de même qu'une grenade, avec l'écorce qui l'entoure, possède à l'intérieur plusieurs cases séparées par des pellicules et renferme de nombreuses graines, ainsi toute la création est entourée par l'Esprit de Dieu ; et l'esprit à son tour, avec la création qu'il entoure, est entouré par la main de Dieu. Or, la graine de grenade, enfermée dans le fruit, ne peut pas voir ce qui est à l'extérieur de l'écorce, parce qu'elle est elle-même à l'intérieur ; de même l'homme, qui est renfermé avec toute la création dans la main de Dieu, ne saurait voir Dieu. Et encore on croit à l'existence des princes de la terre, bien que tout le monde ne les voie pas ; mais on les connaît par leurs lois et ordonnances, par leurs envoyés, leurs troupes ou leurs images.

Et tu ne veux pas reconnaître Dieu aux œuvres qui sont le signe de sa puissance? (1) »

Théophile énumère ensuite rapidement les principales œuvres qui nous doivent conduire à leur immortel auteur. On trouve aussi développé par Minucius Félix, avec beaucoup plus d'éloquence, ce même argument classique des causes finales (2). Non seulement la création et l'ordre du monde prouvent l'existence de Dieu, mais d'un Dieu distinct de la matière. Athénagore, des mêmes prémisses, dégage cette conclusion contre le panthéisme plus ou moins latent des cultes idolâtriques.

« Si la plupart des hommes, incapables de discerner ce qu'est la matière, ce qu'est Dieu et quel intervalle les sépare, adorent des idoles matérielles, est-ce que pour cela nous, qui distinguons le créé de l'incréé, l'être du non-être, l'intelligible du sensible,... nous devrons rendre un culte à des statues? En effet, si la matière et Dieu sont identiques et comme deux noms d'un même objet, en refusant de reconnaître comme des dieux la pierre et le bois, l'or et l'argent, nous sommes des impies. Mais s'ils diffèrent absolument l'un de l'autre, autant que l'artiste de ses matériaux, que vient-on nous reprocher? Le potier diffère de l'argile; car l'argile est la matière et le potier l'artiste: de même, le Dieu créateur diffère de la matière qui obéit à son art. L'argile par elle-même est incapable de former un vase sans une main qui la travaille; de même la matière, qui est sus-

1. Théophile, *ad Autolyc.*, I, 5-6.
2. Minucius Félix, *Octavius*, 17-18.

ceptible de tout devenir, sans le Créateur n'aurait reçu ni distinction, ni figure, ni ornement. Or nous n'estimons pas la poterie plus que l'ouvrier qui l'a faite, ni le vase d'or plus que l'orfèvre qui l'a forgé ; mais si l'objet est artistement fait, nous louons l'artiste et c'est lui qui retire toute la gloire de son œuvre. De même quand il s'agit de la matière et de Dieu, ce n'est pas à la matière que revient l'honneur pour l'ordre et la beauté du monde, mais à Dieu qui l'a organisée...

» Le monde, certes, est remarquable par sa grandeur, sa disposition et sa forme ; ce n'est pas lui pourtant, c'est son auteur qu'il faut adorer. Ceux qui viennent vous trouver en suppliants, ô empereurs, ne négligent pas de vous rendre hommage, à vous, princes et seigneurs, qui pouvez leur obtenir ce qu'ils demandent, pour s'adresser à la majesté de votre palais. Ils parcourent du regard la résidence impériale et ils en admirent la belle ordonnance ; mais c'est à vous qu'ils rendent tous leurs honneurs... Ou encore, si le monde est un instrument harmonieux, aux mouvements bien rythmés, c'est l'auteur de l'harmonie et non l'instrument que j'adore. Il n'est pas d'usage que, dans un concours, le jury néglige les citharistes pour couronner leurs cithares (1). »

Ces divers développements en reviennent tous à réclamer l'existence d'un principe divin, indépendant de la matière et supérieur à elle. Nos Apologistes même conçoivent ce Dieu comme tellement transcendant

1. Athénagore, *Legatio*, 15-16. Cf. 4.

qu'il ne saurait entrer lui-même en contact avec la créature. On verra tout à l'heure comment le Logos est son intermédiaire nécessaire dans la création du monde et ses autres manifestations.

II

Après l'existence de Dieu, les Apologistes, contre le polythéisme ambiant, revendiquent expressément son unité. Athénagore, le premier, en fait la démonstration *ex professo*. Il commence par citer aux païens l'autorité de leurs poètes et de leurs philosophes (1); puis il s'efforce d'établir qu'il est impossible de concevoir plusieurs dieux.

« S'il y avait, depuis le commencement, deux ou plusieurs dieux, ou bien ils seraient dans un seul et même lieu, ou bien chacun dans un lieu séparé. Or, ils ne pourraient pas être dans un lieu unique. En effet, s'ils sont dieux, ils ne peuvent pas être semblables; mais ils sont forcément dissemblables, puisque inengendrés. Les êtres engendrés sont semblables à leurs modèles; les inengendrés sont dissemblables, parce qu'ils ne sont pas nés de quelqu'un ni pour quelqu'un. On dira peut-être : de même que la main, l'œil et le pied forment un seul corps dont ils constituent les parties, ainsi Dieu est un. Mais Socrate est composé de parties parce qu'il est engendré et corruptible, tandis que Dieu est inengendré, exempt de passion et de séparation : il n'est donc composé de parties. S'ils habitent chacun un

1. *Ibid.*, 5-6.

lieu séparé, du moment que le créateur est au-dessus du monde et autour de ses autres créatures, où y a-t-il place pour l'autre ou les autres?... Ce n'est pas dans le monde, puisqu'il appartient à un autre ; ni autour du monde, car il est dominé par le Créateur. Mais s'il n'est pas dans le monde ni autour du monde, où donc est-il? Au-dessus du monde et de Dieu? dans un autre monde ou ou autour d'un autre? Mais s'il est dans un autre monde ou autour d'un autre, il n'est plus à nos côtés ; car il n'a pas l'empire du monde et sa puissance non plus n'est pas grande, puisqu'il se trouve dans un lieu restreint. Et s'il n'est pas dans un autre monde ou autour d'un autre, c'est qu'il n'existe pas, puisqu'il n'y a pas de lieu où il puisse être... Ainsi donc il n'y a qu'un seul Dieu depuis le commencement, qui est le créateur du monde (1). »

Mais Athénagore ne veut pas raisonner en simple philosophe : c'est pourquoi il ajoute un argument spécifiquement chrétien.

« Si nous nous contentions de ces sortes de raisons, notre doctrine paraîtrait à plusieurs une doctrine tout humaine. Mais nos arguments sont confirmés par la voix des Prophètes... Que disent-ils donc? « *Le Seigneur est notre Dieu : aucun autre ne lui sera comparé* » (ISAÏE, XLI, 4). Et encore : « *Je suis Dieu, le premier et le dernier, et il n'y a pas de Dieu en dehors de moi...* » (*Ibid.*

1. *Ibid.*, 8.

XLV, 5). Et sur sa grandeur : « *Le ciel est mon trône et la terre l'escabeau de mes pieds. Quelle maison me bâtirez-vous ou quel est le lieu de mon repos?* » (XLVI, 1). Mais je vous laisse le soin de consulter vous-mêmes leurs livres et d'étudier avec plus de soin leurs oracles (1). »

Minucius Félix n'a pas ces scrupules théologiques : voici par quelles considérations profanes il s'efforce de faire admettre l'unité divine.

« Peut-être vous demandez-vous si le royaume céleste est confié au gouvernement d'un seul ou bien au concert de plusieurs. Cette question n'est pas longue à résoudre pour qui considère les royaumes de la terre, dont le modèle vient évidemment du ciel. Quand est-ce donc qu'un gouvernement collectif a commencé sans trahison ou s'est terminé sans dénoûment sanglant ? Je ne parle pas des Perses tirant l'empire au sort d'après le hennissement des chevaux et je laisse de côté la légende du couple thébain. Mais, pour régner sur quelques bergers et quelques cabanes, vous savez le conflit de vos deux jumeaux. Le gendre et le beau-père ont déchaîné la guerre civile sur le monde entier, et la fortune d'un si grand empire n'a pu supporter deux maîtres... Les abeilles n'ont qu'une reine, les troupeaux de moutons qu'un seul chef, les troupeaux de bœufs qu'un seul conducteur : comment donc croire que, dans le ciel, la majesté souveraine soit divisée et qu'il

1. *Ibid.*, 9.

faille scinder le pouvoir global de ce véritable et divin gouvernement?

» ...Mais quoi? J'ai encore sur ce point le consentement universel. J'entends les hommes du peuple, quand ils lèvent les mains au ciel, dire sans cesse : « *Dieu, Dieu est grand, Dieu est vrai, si Dieu le veut.* » Est-ce là le langage familier du peuple ou bien la profession de foi d'un chrétien? Ceux-là même qui tiennent Jupiter pour le maître des dieux se trompent de nom ; mais ils ont raison pour l'unité du pouvoir (1). »

Ce dernier argument est emprunté au célèbre « témoignage de l'âme », si heureusement développée par Tertullien (2). Minucius Félix continue en invoquant l'autorité des poètes, puis celle des philosophes : quelle que soit leur idée sur Dieu, au fond de tous leurs systèmes, on retrouve toujours l'unité.

Nous avons déjà dit combien cet argument d'autorité fut cher aux Apologistes : c'est surtout pour établir l'unité divine qu'ils en ont usé. Outre les auteurs déjà mentionnés, rappelons que ces citations d'auteurs païens forment toute la trame du petit traité *De Monarchia,* mis à tort sous le nom de saint Justin.

III

Les Apologistes n'ont pas étudié en détail les autres attributs de Dieu ; mais, à plusieurs reprises, ils ont célébré d'une manière oratoire l'absolue perfection et l'ineffable transcendance de l'être divin. Voici, par exemple, le début de l'*Apologie* d'Aristide.

1. Minucius Félix, *Octavius,* 18.

2. Tertullien, *de Testimonio animae,* 2. Cf. *Apologet.,* 17. Voir ce texte classique dans Turmel, *op. cit.* p. 32.

« Je suis venu au monde par la grâce de Dieu, ô empereur, et lorsque j'ai considéré le ciel et la terre, la mer et les autres créatures, j'ai admiré la beauté de l'univers. Mais j'ai compris que le monde et tout ce qu'il renferme est mû par l'ordre d'un autre et que celui qui meut les créatures est Dieu qui habite en elles et est caché par elles. Mais il est évident que celui qui meut est plus puissant que ce qu'il meut. Quant à chercher, au sujet de ce moteur de l'univers, de quelle manière il est : car évidemment il est incompréhensible dans sa nature; quant à disputer sur les lois de son gouvernement pour les comprendre, cela est inutile; car personne ne peut les comprendre complètement. Je dis donc de ce maître du monde — et pas davantage — qu'il est le Dieu de l'univers, qui a tout créé pour l'homme... Je dis : Dieu n'est point né, ni fait; il est éternel de sa nature, sans commencement ni fin, immortel, parfait, incompréhensible. Le mot parfait signifie qu'il n'y a aucun défaut en lui, qu'il n'a besoin de rien, mais que tout a besoin de lui... Il n'a pas de nom; car tout ce qui a un nom appartient à la créature. Il n'a ni figure ni membres; car tout ce qui en possède appartient à la créature. Il n'est ni mâle ni femelle. Les cieux ne le limitent pas; mais le ciel, ainsi que tout ce qui est visible ou invisible, est limité par lui. Il n'a pas d'adversaire; car personne n'est plus puissant que lui. Il n'a ni colère ni fureur; car il n'y a rien qui puisse lui résister. Il n'y a ni erreur ni oubli dans sa

nature ; car il est toute sagesse et intelligence, et par lui subsiste tout ce qui subsiste (1). »

Théophile s'efforce de montrer comment Dieu est au-dessus de tous les noms que nous pouvons lui donner et de tous les concepts que nous essayons de nous en faire.

« La forme de Dieu est ineffable et inénarrable, et des yeux de chair ne sauraient la voir. Sa gloire est insaisissable, sa grandeur incompréhensible, sa majesté inimaginable, sa puissance incomparable, sa sagesse indicible, sa bonté inimitable, sa bienfaisance incommensurable. Si je l'appelle lumière, je nomme une de ses œuvres ; si je l'appelle Verbe, je nomme le principe de son gouvernement ; si je l'appelle intelligence, je nomme un de ses attributs ; si je l'appelle esprit, je nomme son souffle ; si je l'appelle sagesse, je nomme sa fille ; si je l'appelle force, je nomme sa puissance ; si je l'appelle vertu, je nomme son activité ; si je l'appelle Providence, je nomme sa bonté ; si je l'appelle majesté, je nomme sa gloire ; si je l'appelle seigneur, je dis qu'il est juge ; si je l'appelle juge, je dis qu'il est juste ; si je l'appelle père, je dis qu'il est tout...

» Il est sans commencement parce qu'il est inengendré ; il est immuable parce qu'il est immortel. On l'appelle Dieu (2) parce que toutes

1. Aristide, *Apologie*, 1.

2. Théophile joue ici sur l'étymologie supposée du mot grec : *Θεὸς διὰ τὸ τεθεικέναι,... καὶ διὰ τὸ θέειν.*

choses reposent sur lui comme sur un fondement solide; et aussi parce qu'il court, c'est-à-dire qu'il est partout pour donner le mouvement et l'activité, pour nourrir et guider, gouverner et vivifier toutes choses. Il est Seigneur, parce qu'il domine sur toutes choses; Père, parce qu'il existe avant toutes choses; Démiurge et Créateur, parce qu'il a organisé et créé toutes choses; Très-Haut, parce qu'il est au-dessus de toutes choses; Tout-Puissant, parce qu'il possède et embrasse toutes choses. Car les hauteurs des cieux et les profondeurs des abîmes et les limites de la terre sont dans sa main; et il n'y a pas de lieu où il n'agisse. Les cieux sont son ouvrage, et c'est lui qui a fait la terre; la mer est son œuvre, l'homme est sa créature et son image. Le soleil, la lune et les étoiles sont ses éléments..., qu'il a créés pour l'utilité et le service des hommes. Dieu, en un mot, a fait passer toutes choses du néant à l'être, afin que ses œuvres fissent connaître et comprendre sa grandeur (1). »

Citons encore quelques belles amplifications de Minucius Félix sur la spiritualité de Dieu.

« Il est évident que Dieu, le Père de toutes choses, ne saurait avoir ni commencement ni fin : lui qui donne la vie à tous les êtres et à lui-même l'éternité; lui qui, avant la naissance du monde, se tenait lieu à lui-même de monde; lui qui, à l'égard de tous les êtres quels qu'ils

1. Théophile, *ad Autolyc.*, Cf. II, 3.

soient, les gouverne de sa parole, les organise de son intelligence, et les soutient de sa vertu. On ne saurait le voir : il est trop brillant pour être aperçu ; ni le saisir : il est trop pur pour être touché ; ni le comprendre : il est supérieur à tous les sens, infini, immense ; il est seul à connaître sa propre grandeur. Pour nous, notre cœur est trop étroit pour l'embrasser : c'est pourquoi alors seulement nous le comprenons comme il faut, quand nous le déclarons incompréhensible. Je dirai tout ce que je pense : celui qui croit connaître la majesté de Dieu la rabaisse ; celui qui ne veut pas la rabaisser ne la connaît pas. Ne cherchez pas à lui donner un nom : son nom est Dieu. Il faut des mots lorsque, dans une multitude, on veut distinguer les individus par une appellation particulière ; mais Dieu est seul, et le nom de Dieu lui suffit. Si je l'appelle père, on pourrait le croire charnel ; si je l'appelle roi, on pourrait le supposer terrestre ; si je l'appelle seigneur, on pourrait le juger mortel. Enlevons toutes ces épithètes factices, et nous verrons alors sa clarté (1).

» ... Le Dieu que nous honorons, nous ne pouvons ni le montrer ni le voir. Bien plus, nous le croyons Dieu, précisément parce que nous sommes incapables de l'apercevoir, tout en pouvant le deviner. Dans ses œuvres, en effet, et dans tous les mouvements du monde, nous voyons sa puissance toujours présente, par exemple lorsqu'il fait gronder le tonnerre, briller l'éclair, écla-

1. Minucius Félix, *Octavius*, 18.

ter la foudre ou régner le beau temps. Ne vous étonnez pas de ne pas voir Dieu. Le vent et la brise caressent, agitent, secouent toutes choses; et cependant ni le vent ni la brise ne tombent sous nos sens. Le soleil fait voir tous les êtres, et nous ne pouvons le voir : son éclat fait détourner le regard et trouble les yeux; si on persiste à le regarder, on y perd la vue. Alors donc comment pourrais-tu soutenir la vue de l'auteur du soleil, de cette source de la lumière, quand tu te détournes devant ses éclairs, quand tu te caches devant sa foudre? Tu voudrais voir Dieu de tes yeux de chair, alors que ton âme même qui te fait vivre et parler, tu ne saurais la voir ni la toucher?

» Mais peut-être Dieu ignore les actions de l'homme : cantonné dans son ciel, il ne peut suffire à la fois à parcourir l'ensemble et à connaître les individus. Erreur complète. Comment Dieu pourrait-il être loin de nous, quand le ciel et la terre et les espaces même qui sont en dehors du ressort de cet univers sont remplis par lui? Non seulement il est partout proche de nous; mais il nous est immanent. Regarde encore une fois le soleil : fixé au ciel, il est répandu sur toute la terre; il est partout également présent et se mêle à tous les êtres; et sa clarté n'est jamais violée. A combien plus forte raison Dieu qui a fait et qui voit toutes choses, devant qui ne saurait exister aucun secret, est-il présent dans les ténèbres et jusque dans nos propres pensées — comme si c'étaient d'autres ténèbres! Non seulement nous agissons sous son regard; mais

j'oserai presque dire que nous vivons avec lui (1). »

Toutes ces idées, qui nous paraissent aujourd'hui banales, l'étaient beaucoup moins au second siècle, puisqu'on a vu que beaucoup de païens avaient peine à les admettre.

IV

L'attention des Apologistes a été moins retenue par la question de l'action de Dieu sur les hommes, comme si la Providence était la conséquence naturelle des attributs divins déjà décrits. Ils se contentent de protester çà et là contre le « Dieu oisif » d'Epicure; Théophile énumère les contradictions des philosophes sur ce point (2); seul Minucius Félix en a tenté une démonstration sommaire.

« ... Que dire de la manière de venir au monde et du besoin d'engendrer? Tout cela n'a-t-il pas été donné par Dieu? De même il a fait que les mamelles produisent du lait au moment où l'enfantement approche, afin que le frêle nouveau-né pût trouver dans cette douce liqueur une nourriture abondante. Et Dieu ne veille pas seulement sur l'ensemble de l'univers, il pourvoit encore à chacune de ses parties. La Bretagne est privée de soleil; mais elle est réchauffée par les mers tièdes qui la baignent. La sécheresse de l'Egypte est tempérée par les inondations du Nil; l'Euphrate remplace les pluies

1. Minucius Félix, *Octavius*, 32.
2. Théophile, *ad Autolyc.*, II, 8.

en Mésopotamie; l'Indus ensemence, dit-on, et arrose l'Orient. Si, en entrant dans une maison, tu voyais tout en ordre, bien propre et bien rangé, tu dirais évidemment qu'un maître y préside et qu'il est bien meilleur que toutes ces bonnes choses. De même dans cette grande maison qu'est le monde, lorsque en parcourant le ciel et la terre tu vois partout une providence, un ordre, une loi, crois qu'il y a un maître de cet univers et que ce père souverain est bien plus beau que les astres et toutes les autres parties du monde (1). »

Contre cette action providentielle de Dieu les païens objectaient la ruine du peuple juif, qui avait toujours honoré le Dieu des chrétiens. Il était facile de répondre que les Juifs furent punis pour leur infidélité.

« Il n'a servi de rien aux Juifs, dites-vous, d'avoir honoré un seul Dieu par leurs autels et leurs temples avec la plus scrupuleuse fidélité. C'est une erreur, et il ne faut pas oublier ou ignorer la première partie de leur histoire pour ne penser qu'à la seconde. Ils ont, eux aussi, reçu la protection de notre Dieu — car Dieu est le même pour tous — tant qu'ils l'ont servi avec pureté et innocence, tant qu'ils ont obéi à ses préceptes salutaires. De peu nombreux, ils devinrent innombrables; de pauvres, riches; d'esclaves, rois. Sur l'ordre de Dieu et avec le concours des éléments, chétifs, ils anéantirent un

1. MINUCIUS FÉLIX, *Octavius*, 18. Cf. ATHÉNAGORE, *Legatio*, 25. Nous verrons plus tard que les anges jouent le rôle de ministres dans ce gouvernement providentiel du monde.

peuple nombreux ; désarmés, une foule en armes ; fugitifs, une armée qui les poursuivait. Relis leurs écrits ; ou bien, si tu préfères des Romains, sans parler des anciens auteurs, cherche ce que Flavius Josèphe ou Antonius Julianus ont dit des Juifs. Tu sauras que c'est par leurs crimes qu'ils ont mérité cette mauvaise fortune et que, d'ailleurs, rien ne leur est arrivé qui ne leur eût été prédit d'avance. Alors tu comprendras qu'ils ont abandonné Dieu avant que Dieu ne les abandonnât, et qu'ils n'ont pas été pris avec leur Dieu, suivant ton expression impie, mais livrés par Dieu comme infidèles à sa doctrine (1). »

Les épreuves présentes des chrétiens donnaient lieu à une objection encore plus grave : saint Justin les explique par l'action malfaisante des démons (2). Tertullien répond que Dieu se plaît à éprouver les siens en vue de l'éternité.

« Dieu, qui a décidé de faire un jugement éternel et définitif à la fin des temps, n'anticipe pas avant cette date le triage qui est la condition du jugement. Il se montre, en attendant, également indulgent et sévère pour tous les hommes ; il a voulu que ses bienfaits fussent communs aux méchants et les épreuves aux siens, afin que tous ensemble fissent l'expérience de sa bonté et de sa colère. Instruits de cela par lui-même,

1. *Ibid.*, 33. Cf. Tertullien, *Apologet.* 26 : « Jamais les Romains n'auraient vaincu le peuple juif, s'il n'avait péché contre Dieu et, en dernier lieu, contre le Christ. »

2. Justin, *Apol.*, II, 5. Cf. I. 5.

nous aimons sa bonté et nous craignons sa colère, tandis que vous, vous méprisez l'une et l'autre. D'où il suit que tous les malheurs, s'il en arrive, sont pour nous une leçon et pour vous un châtiment (1). »

La conclusion pratique de cette théologie, c'est que au Dieu spirituel convient un culte spirituel; et par là les Apologistes protestent une fois de plus contre le formalisme des cultes païens.

« Nous savons que Dieu n'a pas besoin des offrandes matérielles des hommes, puisque nous voyons qu'il donne tout; mais nous avons appris, nous affirmons et nous croyons qu'il agrée ceux qui imitent ses perfections : sa sagesse, sa justice, sa miséricorde, enfin tous les attributs de ce Dieu qu'aucun nom créé ne peut nommer (2)... Nous disons donc, comme nous l'avons appris, qu'il n'a besoin ni de sang, ni de libations, ni d'encens, et nous le louons selon notre pouvoir par des hymnes de prière et d'actions de grâces dans tout ce que nous offrons. Car nous savons que la seule manière de l'honorer dignement, ce n'est pas de consumer par le feu les choses qu'il a faites pour notre subsistance, mais d'en user pour nous et pour les pauvres, et de nous montrer reconnaissants envers lui par des hommages et des chants, pour la vie qu'il nous a donnée, pour la santé qu'il nous conserve, pour

1. TERTULLIEN, *Apologet.*, 41.
2. JUSTIN, *Apol.*, I, 10.

les qualités des choses et les changements de saisons (1). »

Ainsi parle saint Justin : Athénagore et Minucius Félix (2) lui font écho, qui ne veulent offrir à Dieu que le sacrifice du cœur, meilleur que tous les holocaustes.

On a pu voir que la théodicée des Apologistes ne dépasse guère les données d'une philosophie commune. Mais ces éléments étaient sans doute nécessaires à rappeler pour rectifier les erreurs des païens, et en même temps rien ne convenait mieux au tempérament des Apologistes que de donner ainsi à la révélation de larges substructions rationnelles.

1. *Ibid.*, I, 13. Cf. TATIEN, *Oratio*, 4.

2. Cf. ATHÉNAGORE, *Legatio*, 13; MINUCIUS FÉLIX, *Octavius*, 32.

CHAPITRE II

LA TRINITÉ CHRÉTIENNE.

Quel que soit leur goût pour les spéculations philosophiques, les Apologistes savent au besoin les dépasser pour utiliser les données plus hautes de la révélation. Pour ce qui regarde, en particulier, l'idée de Dieu, la doctrine du Verbe coïncidait trop bien avec les notions platoniciennes bien connues, qui étaient alors répandues dans toutes les écoles, pour que, dans des esprits pétris de philosophie comme l'étaient les Apologistes, une combinaison pût ne pas se faire. Aussi bien Aristide et Minucius Félix sont les seuls qui se soient contentés de donner de Dieu une notion purement spiritualiste. Les autres, nettement et à plusieurs reprises, affirment la Trinité; ils s'expliquent plus ou moins clairement sur la nature et le rôle de chacune des personnes; ils s'efforcent même d'élucider et de justifier jusqu'à un certain point le mystère. Dans ces fragments épars on découvre un mouvement concordant de pensées, d'où l'on peut, sans trop de peine, dégager comme une ébauche de théologie trinitaire.

I

Tout d'abord, les Apologistes s'accordent à signaler en Dieu plusieurs réalités distinctes, qui subsistent au sein de l'être divin sans entamer son unité fondamentale. De nombreux textes, qu'il serait trop long et trop fastidieux de recueillir ici, nomment isolément le Père, le Fils et le Saint-Esprit; d'autres fois, mais plus rare-

ment, ils sont réunis en formules ternaires. Deux passages de saint Justin sont classiques à cet égard : dans le premier, entre le Fils et le Saint-Esprit, Justin intercale assez curieusement les anges.

« Nous croyons au Dieu très vrai, père de la justice, de la sagesse et des autres vertus, en qui ne se mélange rien de mal. Mais aussi nous vénérons, nous adorons, nous honorons en esprit et en vérité le Fils qui est venu d'auprès de lui pour nous enseigner cette doctrine, l'armée des autres bons anges qui le suivent et qui lui ressemblent, et l'esprit prophétique (1). »

Le second texte est exempt de toute équivoque.

« Nous adorons le créateur de cet univers... Quant à celui qui fut pour nous le maître de cette doctrine et qui a été engendré pour cela, Jésus-Christ, qui fut crucifié sous Ponce-Pilate..., nous avons appris qu'il est le Fils du Dieu véritable et nous le mettons au second rang. En troisième lieu, nous honorons aussi l'Esprit prophétique (2). »

Il est vrai que, plus loin, Justin écrit cette phrase : « Par l'Esprit et la vertu de Dieu, nous ne pouvons entendre que le Verbe, le premier-né de Dieu (3). » Mais ce texte obscur ne saurait légitimement prévaloir contre les textes clairs où nous avons vu que Justin fait la distinction du Père, du Fils et de l'Esprit.

1. Justin, *Apol.*, I, 6.
2. *Ibid.*, 13.
3. *Ibid.*, 33.

On s'accorde communément et avec raison à voir dans ces textes un écho des anciens symboles de foi. On ne trouve pas de passage analogue chez Tatien, plus indépendant que son maître à l'égard des formules ecclésiastiques. Mais on en rencontre plusieurs, et très précis, chez Athénagore.

« Nous croyons en un seul Dieu, inengendré et éternel, invisible et impassible..., qui, par son Verbe, a créé l'univers, l'a orné et le conserve. Car nous reconnaissons aussi le Fils de Dieu... Pour le Saint-Esprit aussi, qui agit dans les Prophètes, nous disons qu'il est un écoulement de Dieu, qui en sort et qui y rentre comme le rayon du soleil. Qui donc ne s'étonnerait de nous entendre appeler athées, quand nous affirmons un Dieu Père, un Fils Dieu, un Esprit-Saint, et quand nous démontrons leur puissance dans l'unité et leur distinction dans le rang! (1)

» Nous cherchons à connaître Dieu et son Verbe, quelle est l'union du Fils avec le Père, quelle est la communication du Père avec le Fils, ce qu'est l'Esprit, quelle est l'union et la distinction de ceux qui sont ainsi unis : l'esprit, le Fils, le Père (2)... Nous reconnaissons Dieu et le Verbe son Fils et l'Esprit-Saint, unis par la puissance, le Père, le Fils et l'Esprit, parce que le Fils est l'intelligence, le Verbe et la sagesse du Père, et l'Esprit un écoulement, comme la lumière du feu (3). »

1. Athénagore, *Legatio*, 10.
2. *Ibid.*, 12. Cf. 18.
3. *Ibid.*, 24

On voit que ces textes justifient le jugement d'un récent historien des dogmes : Athénagore est, de tous les Apologistes, celui « qui a marqué le mieux l'unité à la fois et la distinction des personnes (1) ». Théophile semble insinuer la même doctrine dans les passages suivants.

« Quel est ce médecin? Dieu qui guérit et vivifie par le Verbe et la Sagesse. Dieu par son Verbe et la Sagesse a créé toutes choses. Car « *par son verbe les cieux ont été consolidés, et dans son esprit (réside) toute leur vertu* » (*Ps.* XXXII, 6). Sa sagesse est très puissante. Dieu a fondé la terre avec sagesse ; il a préparé le monde avec intelligence ; les abîmes ont été rompus avec prudence et les nuages ont versé leur rosée (2)... Dieu a jugé la création de l'homme digne de ses propres mains. Bien plus, comme s'il avait besoin de secours, on l'entend dire : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* ». Il n'a pas dit : « *Faisons* » à un autre qu'à son Verbe et à sa Sagesse (3). »

Seulement le langage de Théophile peut faire croire qu'il identifie le Verbe et la Sagesse. Mais ailleurs, il les distingue clairement ; il est même le premier à employer le terme théologique de « trinité ».

« Les trois jours qui précédèrent la création des luminaires sont une image de la Trinité, de Dieu, de son Verbe et de sa Sagesse (4). »

1. TIXERONT, *Histoire des dogmes* (Paris, 1905) I, p. 240.
2. THÉOPHILE, *ad Autolyc.*, I, 7.
3. *Ibid.*, II, 18.
4. *Ibid.*, II, 15.

Il résulte de ces citations que les Apologistes ont reconnu, dans l'indissoluble unité de l'être divin, trois termes différents, trois personnes distinctes : ce qui constitue l'élément fondamental de la Trinité chrétienne.

II

Sur la nature des personnes divines et les relations qu'elles ont entre elles, les Apologistes ne sont pas également explicites. C'est ainsi qu'ils n'ont pour ainsi dire pas de doctrine sur le Saint-Esprit. A peine nous dit-on çà et là qu'il est l'inspirateur des écrits prophétiques : encore cette fonction est-elle parfois attribuée au Verbe (1). Nous avons vu qu'Athénagore en fait un « écoulement » de la substance divine — tellement qu'on a pu l'accuser de confondre l'Esprit avec le Père. Tatien l'appelle « l'image et la ressemblance de Dieu ». Il lui attribue encore un rôle important, mais mal éclairci, dans la sanctification de l'âme (2). Seules donc les formules trinitaires attestent que les Apologistes ont admis la personnalité du Saint-Esprit, comme celle du Père et du Fils.

En revanche, leur théologie du Logos est très étendue et très complète. Justin l'appelle le « premier-né de Dieu » (3), le prince « le plus puissant et le plus juste après le Dieu qui l'a engendré » (4), « son Fils, le seul qui soit appelé proprement Fils, le Verbe existant avec lui et engendré avant les créatures, lorsque, au commencement, il fit et ordonna par lui toutes choses » (5). Dans deux passages du *Dialogue*,

1. Comparer Justin, *Apol.*, I, 31, 32 avec I, 33; Théophile, *ad Autolyc.* II, 10 avec II, 22, 30 et 33.

2. Tatien, *Oratio*, 12 et 13.

3. Justin, *Apol.*, I, 21.

4. *Ibid.*, 12. Cf. 13 et 32.

5. *Ibid.*, II, 6.

il s'explique plus longuement sur la nature du Verbe, son origine et ses rapports avec Dieu.

« Avant toutes les créatures, Dieu a engendré de lui-même dans le principe, une certaine puissance rationnelle, qui est appelée par l'Esprit-Saint tantôt gloire du Seigneur, tantôt Fils, tantôt Sagesse, tantôt Ange, tantôt Dieu, tantôt Seigneur et Verbe... Il porte tous ces noms, parce qu'il est au service des desseins du Père et aussi parce qu'il a été engendré du Père par volonté. Ainsi voyons-nous que certaines choses arrivent parmi nous : en proférant une parole, nous engendrons une parole ; cependant il n'y a pas de division, et nous n'amoindrissons pas la parole qui est en nous en la proférant. De même aussi nous voyons d'un feu naître un autre feu. Cependant, celui qui sert à allumer n'a rien perdu ; il reste le même, et celui qu'il allume subsiste et brille sans amoindrir celui auquel il est allumé. J'en ai pour témoin le Verbe de sagesse, qui est lui-même ce Dieu engendré par le Père de toutes choses, et qui est le Verbe, la sagesse, la puissance et la gloire de celui qui l'a engendré (1). »

Justin cite ici le passage bien connu des *Proverbes* (VIII, 21-36) sur la création de la Sagesse. Plus loin, il proteste contre ceux qui ne veulent faire du Verbe qu'une dénomination différente du Père et il affirme leur distinction réelle.

1. JUSTIN, *Dialog.* 61.

« ... Ils l'appellent Verbe parce qu'il apporte aux hommes la parole du Père. Ils disent d'ailleurs que cette puissance est indivisible et inséparable du Père, comme la lumière du soleil qui est sur la terre ne saurait être divisée ni séparée du soleil qui est dans le ciel ; car, lorsque le soleil se couche, la lumière s'en va en même temps. Ainsi, disent-ils, le Père, lorsqu'il veut, fait jaillir sa puissance, et, lorsqu'il veut, il la rappelle de nouveau à lui. Ils enseignent qu'il fait aussi les anges de la même manière... Mais cette puissance que la parole prophétique appelle Dieu... ne se distingue pas seulement par le nom, comme la lumière du soleil : elle est numériquement quelque chose d'autre. J'en ai parlé brièvement plus haut, en disant que cette puissance est engendrée du Père par sa puissance et sa volonté, et non pas par une division, comme si la substance du Père était scindée, à la façon des autres objets que l'on partage et que l'on coupe, et qui ne sont pas les mêmes qu'avant d'avoir été coupés. J'ai pris pour exemple le feu que nous voyons allumer à un autre feu : celui qui sert à en allumer beaucoup d'autres ne perd rien, mais reste toujours le même (1). »

Tatien offre, avec plus d'obscurité, une doctrine toute semblable, où il s'inspire visiblement des idées et du vocabulaire de son maître.

« Dieu était dans le principe, et nous avons

1. *Ibid.*, 128.

appris que le principe, c'est la puissance du Logos. Car le maître de toutes choses, qui est lui-même le support substantiel de l'univers, était seul en ce sens que la création n'avait pas encore eu lieu; mais en ce sens que toute la puissance des choses visibles et invisibles était en lui, il renfermait en lui-même toutes choses par le moyen de son Logos. Par la volonté de sa simplicité sort de lui le Logos, et le Logos, qui ne s'en alla pas dans le vide, est la première œuvre du Père. C'est lui, nous le savons, qui est le principe du monde. Il provient d'une distribution, non d'une division. Ce qui est divisé est retranché de ce dont il est divisé; mais ce qui est distribué suppose une dispensation volontaire et ne produit aucun défaut dans ce dont il est tiré. Car, de même qu'une seule torche sert à allumer plusieurs feux, et que la lumière de la première torche n'est pas diminuée, parce que d'autres torches y ont été allumées, ainsi le Logos, en sortant de la puissance du Père, ne priva pas de Logos celui qui l'avait engendré. Moi-même, par exemple, je vous parle, et vous m'entendez; et moi qui m'adresse à vous, je ne suis pas privé de mon logos parce qu'il se transmet de moi à vous (1)... »

Des idées analogues apparaissent chez Athénagore.

« Nous reconnaissons aussi le Fils de Dieu. Et qu'on ne trouve pas ridicule que Dieu ait un

1. Tatien, *Oratio*, 5; trad. Puech (Paris, Alcan) p. 113-115.

Fils. Les poètes, dans leurs mythes, font des dieux qui ne sont pas meilleurs que les hommes; nous sommes loin d'avoir les mêmes sentiments sur Dieu le Père et son Fils. Le Fils de Dieu, au contraire, est le Verbe de Dieu en idée et en énergie. Car c'est de lui et par lui que toutes choses ont été faites, le Père et le Fils étant un. Comme le Fils est dans le Père et le Père dans le Fils par l'unité et la puissance de l'Esprit, le Fils de Dieu est l'intelligence et le Verbe du Père. Si vous poussez la curiosité jusqu'à demander ce qu'est le Fils, je vous dirai en peu de mots que c'est le premier être engendré par le Père. Non pas qu'il ait été fait : depuis le commencement, Dieu, qui est l'intelligence éternelle, avait en lui le Verbe, puisqu'il est éternellement intelligent; mais il est sorti pour être l'idée et la force de tous les éléments matériels, qui gisaient comme une matière confuse et une terre informe, les plus denses mêlés aux plus légers. L'esprit prophétique confirme cette doctrine quand il dit : « *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies en vue de ses œuvres* » (1).

Ceci nous achemine à la distinction des deux états du Logos, que Théophile exprime d'une manière plus précise à l'aide de la terminologie stoïcienne.

« Dieu voulut créer l'homme pour se faire connaître à lui... Dieu donc, qui avait son Verbe immanent (ἐνδιάθετον) dans ses entrailles, l'engendra avec sa Sagesse, le proférant avant tou-

1. Athénagore, *Legatio*, 10.

tes choses. Il se servit de ce Verbe comme d'un aide dans ses œuvres, et c'est par lui qu'il a créé toutes choses. On l'appelle principe, parce qu'il exerce principauté et domination sur tout ce qu'il a créé. C'est lui, parce qu'il est l'esprit de Dieu, le principe et la sagesse, et la puissance du Très-Haut, qui descendait dans les Prophètes et par eux racontait la création du monde et des autres êtres. Car il n'y avait pas encore de Prophètes lorsque le monde fut créé, mais seulement la Sagesse de Dieu qui est en lui et son Verbe saint qui l'accompagne sans cesse. C'est pourquoi il dit par le prophète Salomon : « *Lorsqu'il préparait le ciel, j'étais avec lui et lorsqu'il consolidait les fondements de la terre, j'étais à ses côtés disposant de toutes choses* » (1).

» ...Le Verbe de Dieu est aussi son Fils, non pas comme les poètes et les mythologues parlent de ces fils des dieux engendrés par l'union sexuelle, mais, ainsi que la vérité le raconte, parce qu'il est le Verbe toujours immanent (ἐνδιάθετον) au cœur de Dieu. Car, avant l'existence de tous les êtres, Dieu l'avait pour conseiller, puisqu'il est son intelligence et son jugement. Mais lorsque Dieu voulut faire ce qu'il avait décrété, il engendra ce Logos et le proféra au dehors (προφορικόν) comme le premier-né de toute la création. Il ne se privait pas d'ailleurs lui-même du Verbe; car, après avoir engendré le Verbe, il ne cesse jamais d'être en sa compagnie. Voilà ce que nous enseignent les Saintes Ecritures et tous

1. THÉOPHILE, *ad Autolyc.*, II. 10.

les hommes inspirés, parmi lesquels Jean dit : « *Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu* ». Il montre par là que tout d'abord Dieu était seul, et en lui le Verbe. Ensuite il dit : « *Et le Verbe était Dieu ; tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait* ». Le Verbe est donc Dieu et engendré de Dieu (1). »

Ainsi l'on voit que les Apologistes affirment la personnalité et la divinité du Verbe, et leurs efforts vont à expliquer comment il est distinct du Père, sans cesser de lui être uni. Ils le placent infiniment au-dessus des créatures — et ceci suffit à les distinguer de l'arianisme. Mais, en subordonnant son origine à la création du monde, ils le mettent dans un rang inférieur au Père.

III

A cette doctrine du Logos, saint Justin a voulu donner une base scriptuaire plus étendue. Nous avons déjà entendu invoquer plus d'une fois le texte classique des *Proverbes* sur l'origine de la Sagesse. Justin trouve dans l'Ancien Testament bien d'autres preuves, qui sont surtout des manifestations en acte du Verbe. Car, suivant un procédé connu d'interprétation, il attribue, non pas à Dieu ou à quelqu'un de ses anges, mais au Verbe, les principales théophanies de l'histoire biblique. Déjà, dans son *Apologie*, il apprend aux païens que c'est le Verbe qui s'est manifesté à Moïse dans le buisson ardent, et il blâme les Juifs qui prétendent que c'est « le Dieu innommable », « le père et le créateur de toutes choses ». Il dit même que le Fils de Dieu s'est montré d'autres fois, « tantôt sous la forme du feu, tantôt sous une figure

1. *Ibid.*, II, 22.

incorporelle (1) ». Mais c'est surtout dans le *Dialogue* qu'il institue une démonstration complète et approfondie de cette doctrine.

Tryphon lui demande de prouver, comme une condition préalable à la doctrine de l'Incarnation, qu'« un autre Dieu que le créateur de toutes choses est reconnu par l'Esprit prophétique ». Justin promet des preuves irrécusables et il cite tout d'abord les apparitions de Dieu à Abraham.

« Moïse, ce bienheureux et fidèle serviteur de Dieu, proclame Dieu celui qui apparut à Abraham, auprès du chêne de Mambré, avec deux anges envoyés en même temps pour le jugement de Sodome, par un autre qui reste toujours dans les hauteurs des cieux, invisible et inaccessible à tous, que nous comprenons être le créateur et le père de toutes choses... Je m'efforcerai donc de vous prouver qu'il y a, au-dessous du créateur de l'univers, un autre Dieu et Seigneur — et c'est de lui qu'on parle — qui s'appelle aussi ange, parce qu'il annonce aux hommes tout ce que veut leur annoncer le créateur de l'univers, au-dessus duquel il n'y a pas d'autre Dieu. »

Voici, en quelques mots, le raisonnement de Justin. Trois hommes apparaissent à Abraham (*Gen.* XVIII, 1-2), dont l'un lui annonce qu'il reviendra quand sa femme Sara aura un fils (10-14). Or, quand il revient, il est appelé « Dieu » par l'Ecriture (XXI, 12). Donc c'est Dieu qui apparut à Abraham sous la forme d'un des trois messagers. Justin va maintenant prouver que c'est un autre Dieu que le créateur, « autre par le nombre et non par

1. JUSTIN, *Apol.*, I, 62-63.

la volonté ». Il en trouve la preuve dans la partie intermédiaire du récit, qui rapporte les détails relatifs à la destruction de Sodome. Abraham accompagne les hommes qui se dirigent vers Sodome et, resté seul avec le Seigneur, il plaide auprès de lui la cause des villes coupables (XXVIII, 16-17). Puis le Seigneur s'en va et Abraham rentre chez lui (33). Entre temps, les deux messagers entrent à Sodome où ils sont reçus par Loth (XIX, 1-2). Loth, avisé de la ruine prochaine de la ville, demande grâce au Seigneur (18) et l'obtient, cependant que « le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu de la part du Seigneur du ciel » (24).

« Avez-vous compris que l'un des trois, qui est Dieu et Seigneur au service de celui qui est dans le ciel, est le maître des deux anges ? Lorsqu'ils sont partis de Sodome, c'est lui qui reste pour avoir avec Abraham l'entretien rapporté par Moïse. L'entretien fini, il se retire à son tour et Abraham retourne en sa demeure. Depuis ce moment, ce ne sont plus les deux anges qui causent avec Loth, mais lui-même, comme l'Ecriture le montre, c'est-à-dire le Seigneur, qui a reçu du Seigneur du ciel, c'est-à-dire du créateur de toutes choses, le pouvoir d'infliger à Sodome et à Gomorrhe le châtiment rapporté par l'Ecriture (1). »

Tryphon se déclare convaincu par cette argumentation ; il voit seulement une toute petite difficulté : si c'est le Seigneur qui apparut ainsi, pourquoi mangea-t-il des plats offerts par Abraham ? Justin répond

1. *Dialog.*, 55 et 56. Chemin faisant, Justin relève quelques versets des Psaumes qui attestent l'existence de cette seconde personne divine. *Ps.* CLX, 1 ; XLIV, 7-8.

sans peine que c'est là une expression figurée et il se hâte *ad abundantiam iuris* de chercher de nouvelles preuves. Il en trouve de multiples dans les diverses visions de Jacob (*Gen.* XXXI, 10-13; XXXII, 22-30; XXXV, 6-10; XXVIII, 10-19) (1). Il insiste sur l'apparition qui fut faite à Moïse dans le buisson ardent.

« Permettez-moi de vous démontrer aussi, par le livre de l'Exode, que celui qui est ange, Dieu et Seigneur, qui apparut sous une forme humaine à Abraham et à Jacob, se montra aussi à Moïse et lui parla dans la flamme du buisson (*Exod.* II, 23; III, 16)... L'ange que Moïse dit avoir entendu dans la flamme, celui-là même, puisqu'il est Dieu, déclare à Moïse qu'il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (III, 6, 14, 15)... Et quand il serait vrai que l'ange et Dieu ont figuré ensemble dans la vision de Moïse, d'après ce que j'ai démontré plus haut, ce ne serait pas le créateur de l'univers qui se donne à Moïse comme le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, mais celui qui apparut à Abraham et à Jacob, ainsi que je l'ai démontré, celui qui exécute la volonté du créateur de l'univers et qui a exécuté en particulier ses desseins dans le jugement de Sodome. Ainsi donc, alors même qu'ils auraient été deux dans l'apparition, savoir l'ange et Dieu, personne n'osera dire, pour peu qu'il ait de bon sens, que le Créateur et père de toutes choses ait abandonné un moment les affaires célestes pour venir se montrer sur un petit coin de terre...

1. *Ibid.*, 57-58.

» Mais je vais maintenant démontrer que, dans la vision de Moïse, celui-là seul qui est ange, et qui en réalité est Dieu, a apparu à Moïse et parlé avec lui. Voici, en effet, ce que dit l'Ecriture : « *L'ange du Seigneur lui apparut dans un feu de flamme qui sortait du buisson, et il voyait le buisson brûler sans être consumé. Et Moïse dit : J'irai voir cette grande vision, que le buisson ne se consume pas. Et le Seigneur, quand il le vit approcher pour voir, l'appela du buisson* » (*Exod.* III, 2-4). De même donc que l'Ecriture appelle ange celui qui apparut à Jacob dans le sommeil et ensuite rapporte que le même ange qui avait apparu en songe dit à Jacob : « *Je suis le Dieu qui t'a apparu lorsque tu fuyais devant la face d'Esaü, ton frère* » (*Gen.* XXXV, 7); de même qu'elle dit que, sous Abraham, à propos de la condamnation de Sodome, le Seigneur a porté son jugement au nom du Seigneur du ciel, de même ici l'Ecriture, en disant que l'ange du Seigneur apparut à Moïse et le déclarant ensuite Seigneur et Dieu, désigne celui-là même que plusieurs textes déjà cités présentent comme le serviteur du Dieu suprême, au-dessus duquel il n'y a pas de Dieu (1). »

Justin se réfère ensuite plus brièvement au passage des *Proverbes* que nous connaissons; puis au texte de la Genèse : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* » (*Gen.* I, 26). Mais comme ce texte est contesté par les Juifs, il l'appuie d'un autre d'où il appert sans aucun doute que « Dieu a parlé avec

1. *Ibid.*, 59-60.

un autre, numériquement distinct et intelligent ». Il s'agit de la parole divine : « *Voici qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous* » (*Gen.* III, 12) (1).

Cette argumentation est répétée plus loin avec moins d'étendue, mais sans nouveaux détails (2). Nous en détachons un morceau qui dégage le principe latent de toute cette théologie.

« Lorsque nous lisons que « *Dieu monta de chez Abraham* », que « *le Seigneur parla à Moïse* », que « *le Seigneur descendit pour voir la tour bâtie par les enfants des hommes* », que « *Dieu ferma l'arche de Noé par le dehors* », ne croyez pas que c'est le Dieu éternel lui-même qui est descendu ou monté quelque part. Car le Père et Maître ineffable de l'univers ni ne se déplace, ni ne se promène, ni ne dort, ni ne se lève ; mais il reste dans sa demeure, quelle qu'elle soit. Il voit finement et entend de même, non par les yeux ou les oreilles, mais par une puissance indicible ; il voit tout et il connaît tout, et personne de nous ne lui échappe ; il ne se meut pas et n'est pas circonscrit dans un lieu, pas même par le monde entier puisqu'il était avant le monde. Comment donc ce Dieu pourrait-il parler ou se montrer à quelqu'un ou apparaître sur un petit coin de la terre ? Mais le peuple, au Sinaï, ne put même pas soutenir la gloire de son envoyé ; et Moïse lui-même ne pouvait entrer dans le tabernacle qu'il avait fait, s'il était rempli de la gloire de Dieu ; et le prêtre n'eut pas la force de se tenir devant

1. *Ibid.*, 61-62.
2. *Ibid.*, 126-130.

le temple, lorsque Salomon fit porter l'arche dans le temple de Jérusalem élevé par lui. Ni Abraham donc, ni Isaac, ni Jacob, ni aucun homme n'a jamais vu celui qui est le Père et le Maître de toutes choses et du Christ lui-même, mais son Fils qui est Dieu par sa volonté, et ange parce qu'il exécute ses ordres (1). »

Cette singulière exégèse a du moins l'avantage de nous faire connaître plus exactement la pensée de saint Justin sur la nature et le rôle du Verbe. Celui-ci nous apparaît de plus en plus comme le ministre de Dieu dans toutes ses œuvres extérieures; donc distinct du Père, mais aussi, d'une certaine façon, inférieur et subordonné. Telle est la théologie trinitaire des Pères apologistes : avec ses incontestables imperfections, elle garde toujours le mérite d'avoir été la première.

1. *Ibid.*, 127. Cf. THÉOPHILE, *ad Autolyc.*, II. 22.

CHAPITRE III

L'HOMME : SA NATURE ET SA DESTINÉE.

Autant les Apologistes aiment à s'étendre sur la notion de Dieu et de ses perfections, autant ils se montrent peu explicites sur la nature de l'homme. Ils reprochent bien sans doute aux philosophes païens leurs incertitudes et leurs contradictions sur l'essence ou l'immortalité de l'âme (1). Mais il faut croire que les thèses spiritualistes étaient plus communément admises que ces textes polémiques ne le donneraient à entendre; peut-être aussi la doctrine chrétienne, n'étant pas expressément attaquée, avait-elle moins besoin d'être spécialement exposée et défendue. Toujours est-il que les Apologistes, qui ont une théodicée à peu près complète, ne nous fournissent ici que des développements fragmentaires, et parfois avec des formules propres à surprendre. Aussi a-t-on pu dire, non sans raison, que la psychologie est la partie faible de leur doctrine.

I

Saint Justin suppose admise l'existence et la spiritualité de l'âme; il préfère rappeler aux hommes leur liberté et la responsabilité qui en découle.

« Dieu, au commencement, a créé l'homme raisonnable, capable de choisir le vrai et de faire le bien, de sorte qu'il n'y aura d'excuse pour per-

1. Cf. THÉOPHILE, *ad Autolyc.*, III, 7; *Cohortatio ad Graecos*, 6-7; HERMIAS, *Irrisio*, 1-2.

sonne auprès de Dieu; car les hommes ont été faits raisonnables et intelligents (1). »

Cette responsabilité était menacée par les doctrines fatalistes qui rapportent tout au destin : Justin s'élève contre elles pour défendre le libre arbitre.

« Les châtiments, les punitions et les récompenses sont répartis à chacun suivant ses œuvres : telle est la doctrine que nous avons apprise des Prophètes et que nous tenons pour vraie. Sinon, si tout est l'œuvre du destin, le libre arbitre n'existe plus. Puisque c'est le destin qui veut que celui-ci soit bon et celui-là mauvais, dès lors celui-ci ne mérite pas d'éloge, ni celui-là de blâme. Et si l'homme n'est pas capable, par le libre choix de sa volonté, d'éviter le mal et de choisir le bien, il n'est pas responsable de ses actions, quelles qu'elles soient. Mais que l'homme fait le mal et le bien par une libre détermination, nous le prouvons ainsi. Nous voyons le même homme passer par des sentiments contraires. S'il était fatalement bon ou mauvais, il ne serait pas capable de ces contradictions et il ne changerait pas si souvent. Il n'y aurait même ni bons ni méchants, puisque nous saurions que le destin est la cause du bien comme du mal et qu'il se contredit lui-même; ou bien il faudrait admettre que le vice et la vertu ne sont rien, que le bien et le mal sont affaires d'opinion. Mais la saine raison nous montre que c'est là une très grande impiété et une injustice.

1. Justin, *Apol.*, I, 28. Cf. Athénagore, *Legatio*, 24.

« Pour nous, le destin inévitable, c'est que ceux qui choisissent le bien recevront la récompense qui leur est due, et de même ceux qui font le mal, le châtiment qu'ils méritent. Car Dieu n'a pas fait l'homme comme les autres créatures, comme les arbres et les quadrupèdes qui ne peuvent rien faire librement. L'homme ne mériterait ni récompense ni louange, si, au lieu de choisir le bien il était bon par nature. De même, s'il se trouvait méchant, il ne serait pas juste de le punir, puisqu'il ne l'est pas de lui-même et ne peut pas être autre chose que ce qu'il est de naissance. »

A ces arguments philosophiques, Justin ajoute l'autorité de l'Écriture (*Deut.* xxx, 15-19 ; Isaïe, i, 16-20) ; puis il montre comment la prédiction d'un fait ne l'empêche pas d'être libre (1).

Justin revient encore à cette question dans sa seconde *Apologie* : il s'attaque ici directement aux Stoïciens et apporte, en faveur du libre arbitre, un nouvel argument, tiré de l'existence et de l'autorité de la loi morale.

« Ce n'est pas par la loi du destin qu'arrive ce que les hommes font ou souffrent : chacun fait librement le bien ou le mal... Pour n'avoir pas compris cela, les Stoïciens ont dit que tout arrivait suivant un destin fatal. Mais, au contraire, Dieu a fait au commencement les hommes et les anges maîtres d'eux-mêmes, et c'est pourquoi ils subiront très justement la peine de leurs fautes dans le feu éternel. Il est dans la nature de tout être créé d'être capable de

1. *Ibid.*, 44 et 45. Cf. *Dialog.*, 141.

bien et de mal : on n'aurait, en effet, aucun mérite, si on ne pouvait se tourner d'un côté comme de l'autre. Une autre preuve, c'est qu'on trouve partout des législateurs et des philosophes, qui, suivant la droite raison, ordonnent de faire ceci ou d'éviter cela. Les Stoïciens eux-mêmes, dans leur morale, tiennent ferme à ces lois, ce qui prouve évidemment qu'ils se fourvoient dans leur théorie sur les principes des choses et les êtres incorporels (1). »

L'homme est donc libre, et il est pour lui d'une souveraine importance de bien user de cette liberté, à cause de la vie future. L'immortalité de l'âme, impliquée dans ce raisonnement, est abordée ailleurs par Justin qui la justifie par les considérations suivantes.

« Si la mort aboutissait à détruire en nous tout sentiment, ce serait un avantage pour les méchants. Mais puisque tous ceux qui ont vécu gardent le sentiment et qu'il existe un châtiment éternel, ne négligez pas de croire et d'être convaincus que c'est la vérité. La nécromancie et l'inspection du cadavre d'enfants innocents, l'évocation des âmes humaines, les pratiques de ceux que les magiciens appellent envoyeurs de songes et de ceux qui les assistent, les opérations de ceux qui possèdent cette science, doivent être pour vous une preuve que, même après la mort, les âmes conservent le sentiment. De même encore les hommes qui sont sai-

1. Justin, *Apol.*, II, 7. On trouve aussi quelques mots contre le destin dans Minucius Félix, *Octavius*, 36.

sis et agités par les âmes des morts, et que tout le monde appelle démoniaques ou furieux; de même les prétendus oracles d'Amphiloque et de Dodone, de la Pythie et de tant d'autres; de même l'enseignement des écrivains, d'Empédocle et de Pythagore, de Platon et de Socrate, la fosse d'Homère et la visite qu'y fit Ulysse, et tant d'autres témoignages analogues (1). »

Pour atteindre cette destinée immortelle, l'homme trouve dans sa conscience une règle sûre de conduite, qui lui donne les éléments essentiels de la morale.

« Dieu met dans tous les hommes l'idée de ce qui est juste, toujours et partout... : tout le monde sait que l'adultère est un mal, ainsi que la fornication, le meurtre et autres choses semblables. Tous, il est vrai, commettent ces crimes; mais ils ne parviennent pas à ignorer qu'ils font mal en les commettant, excepté ceux qui sont tellement remplis de l'esprit impur, tellement corrompus par une mauvaise éducation, une conduite vicieuse ou des lois criminelles, qu'ils ont perdu les notions naturelles; ou plutôt ils les ont éteintes ou les laissent paralysées. Car il arrive de voir même ces hommes ne pas vouloir souffrir ce qu'ils font aux autres ou se reprocher entre eux leur propre conduite (2). »

Cette loi naturelle, les philosophes l'ont connue, mais d'une manière imparfaite : c'est le Christ qui

1. JUSTIN, *Apol.*, I, 18. Cf. 20.
2. *Dialog.*, 93.

est venu la rappeler, en même temps qu'il l'agrandissait de nouveaux et sublimes préceptes. Telle est la psychologie de saint Justin : on voit qu'elle ne présente rien de remarquable, ni pour l'étendue, ni pour la précision, ni pour l'originalité. Il est vrai que, parmi les ouvrages de Justin aujourd'hui perdus, il y avait un traité *De l'âme*, où sans doute le philosophe exposait sa doctrine d'une manière plus personnelle et plus complète.

II

Tatien, en quelques chapitres mal ordonnés et peu clairs, offre une doctrine psychologique plus curieuse. Il rappelle d'abord que l'homme, créé à l'image de Dieu, a été fait libre par le Logos et, par là, maître de sa destinée; il fait longuement le procès de la fatalité et surtout de l'astrologie (1). Puis il expose sa doctrine philosophique sur la nature de l'âme. Il distingue « deux espèces différentes d'esprits » : l'une « supérieure », qui est l'image et la ressemblance de Dieu; l'autre, moins noble, qui est commune à tous les êtres. Car Tatien explique, suivant une conception visiblement inspirée du stoïcisme, que l'univers tout entier a reçu de celui qui l'a fabriqué « un esprit matériel » et que chacun des êtres qui le composent a reçu une âme, lui aussi, suivant sa nature et sa dignité (2). L'âme ainsi conçue est le principe d'une vie inférieure, toute terrestre et matérielle, à peine supérieure à celle des animaux, si l'esprit de Dieu ne s'unit à elle.

« ... Or, l'âme humaine est formée de plusieurs parties et non simple. Car elle est composée, de

1. Tatien, *Oratio*, 7-11.
2. *Ibid.*, 12.

sorte qu'elle se peut voir par le moyen du corps : par elle-même, en effet, elle ne se pourrait jamais voir sans le corps... Car l'homme n'est pas, comme le prétendent les dogmatiseurs à la voix de corbeau, un être raisonnable, capable de recevoir l'intelligence et la science : on montrerait, selon cette théorie, que les êtres privés de raison peuvent recevoir l'intelligence et la science. Mais l'homme est seul l'image et la ressemblance de Dieu — et j'appelle homme non celui qui se conduit comme les animaux, mais celui qui s'est éloigné bien loin de l'humanité pour se rapprocher de Dieu lui-même. J'ai développé tout cela plus exactement dans mon *Traité sur les animaux ;* mais maintenant, ce qu'il faut dire, c'est ce que signifie : être l'image et la ressemblance de Dieu. Ce qu'on ne peut comparer ne peut être rien d'autre que l'être en soi ; ce qu'on compare n'est rien autre que l'analogue. Or, le Dieu parfait est incorporel, et l'homme est chair ; l'âme est le lien du corps, et le corps le contenant de l'âme. Qu'un tel composé soit comme un temple, Dieu veut y habiter par le moyen de l'esprit supérieur ; mais quand cet assemblage n'est point tel, l'homme ne l'emporte sur la bête que par la parole articulée ; pour le reste, il mène la même vie, n'étant pas la ressemblance de Dieu (1). »

Sans l'esprit de Dieu, l'âme n'est pas davantage immortelle.

1. *Ibid.*, 15 ; trad. PUECH (Paris, Alcan) p. 128.

« L'âme humaine, en soi, n'est pas immortelle, ô Grecs : elle est mortelle; mais cette même âme est capable aussi de ne pas mourir. Elle meurt et se dissout avec le corps si elle ne connaît pas la vérité; mais elle doit ressusciter plus tard, à la fin du monde, pour recevoir avec son corps, en châtiment, la mort dans l'immortalité. Et d'autre part, elle ne meurt pas, fût-elle dissoute pour un temps, quand elle a acquis la connaissance de Dieu. Par elle-même, elle n'est que ténèbres, et rien de lumineux n'est en elle; et c'est là ce qui a été dit : « *Les ténèbres ne reçoivent pas la lumière* »... C'est pourquoi l'âme livrée à elle-même s'abîme dans la matière et meurt avec la chair. Mais si elle possède le concours de l'esprit divin, elle ne manque plus d'aide; elle monte vers les régions où la guide l'esprit; car c'est en haut qu'elle a sa demeure, et c'est en bas qu'elle a son origine (1). »

Dans ce passage étrange Tatien n'enseigne pas l'anéantissement de l'âme, puisqu'il promet au pécheur, après la résurrection, « la mort dans l'immortalité ». Mais ne parle-t-il pas d'une dissolution provisoire de l'âme — au moins de l'âme coupable — jusqu'à la fin du monde? Tel semble bien être le sens littéral de ses paroles; et c'est ainsi que l'interprètent la plupart des critiques. D'autres, cependant, croient pouvoir maintenir que la mort dont il s'agit ici n'a que le sens métaphorique de mort spirituelle et ils rappellent qu'ailleurs Tatien attribue une activité aux âmes des morts, même pécheresses.

« Les démons qui donnent des ordres aux hom-

1. *Ibid.*, 13; trad. PUECH (Paris, Alcan) p. 125-126.

mes ne sont pas les âmes des trépassés. Comment, en effet, deviendraient-elles actives, séparées du corps, après la mort, à moins qu'on ne croie que l'homme, insensé et impuissant pendant sa vie, puisse recevoir, après qu'il a cessé de vivre, une force plus active? Mais cela n'est pas, comme nous l'avons démontré ailleurs; et il est difficile de croire que l'âme immortelle, gênée par les organes du corps, devienne, après s'être séparée de lui, plus intelligente (1). »

Est-ce là un simple argument *ad hominem* ou faut-il y voir une contradiction de plus chez un auteur qui en présente bien d'autres? En tout cas, ces lignes indirectes son insuffisantes pour contredire des textes formels.

Ce qu'il faut principalement retenir et que Tatien veut surtout mettre en évidence, c'est que, pour être immortelle et pure, c'est-à-dire pour posséder la vraie vie, l'âme humaine doit contracter une union — Tatien dit un « accouplement » — avec l'esprit de Dieu. On a remarqué fort justement que ce rôle de l'esprit divin « fait penser parfois au gnosticisme », mais « à un gnosticisme atténué et rendu inoffensif (2) ». Car, en somme, Tatien ne fait peut-être que traduire dans la langue philosophique de son temps un principe élémentaire du surnaturel chrétien.

III

On retrouve chez d'autres Apologistes une opinion analogue. On a vu qu'elle inspire en partie l'argumentation du vieillard contre le platonisme de Justin.

1. *Ibid.*, 16; trad. PUECH (Paris, Alcan) p. 129.
2. A. PUECH, *op. cit.* p. 68. Cf. p. 70.

« L'âme, dit-il, n'est pas immortelle ; car si elle était immortelle, elle serait sans doute incréée. » Et il explique aussitôt que les âmes ont un commencement, tout comme le monde qui les renferme. Il entend bien, cependant, que les âmes ne périssent pas : ce serait un trop grand bénéfice pour les méchants. Elles attendent le jour du jugement. Alors les âmes justes sont récompensées par Dieu « et ne meurent plus » ; les âmes pécheresses reçoivent un châtiment qui dure « tant que Dieu veut qu'elles existent et soient punies ». Enfin le vieillard dégage en terminant le principe de tout son raisonnement : c'est que l'âme ne tient pas sa vie d'elle-même, mais de Dieu. Dès lors, « l'âme participe à la vie parce que Dieu veut qu'elle vive ; de même, elle n'y participera plus, aussitôt que Dieu ne voudra plus qu'elle vive... Lorsqu'il faut que l'âme cesse d'exister, l'esprit de vie se retire d'elle et l'âme n'est plus : elle revient elle-même au lieu d'où elle était venue (1). »

Il est aisé de voir que le problème ici discuté n'est pas, à proprement parler, celui de l'immortalité de l'âme, mais plutôt de la raison d'être de cette immortalité. Et, contre les Platoniciens, l'auteur démontre que cette immortalité n'est pas naturelle à l'âme — ce qui équivaudrait, d'après lui, à lui reconnaître une nature divine — mais qu'elle est due à la volonté de Dieu et perpétuellement dépendante d'elle. Il n'hésite même pas à admettre qu'il peut arriver un moment où l'âme cesse d'exister et il insinue que tel est le sort, après une expiation convenable, des âmes pécheresses. C'est d'ailleurs une question de savoir jusqu'à quel point saint Justin s'approprie, en les insérant en tête de son *Dialogue*, les idées de son interlocuteur. Mais il est impossible de méconnaître la parenté de cette doctrine avec celle de Tatien.

1. JUSTIN, *Dialog.*, 5-6.

On en veut d'ordinaire trouver une nouvelle infiltration dans la théologie de Théophile. Celui-ci reproduit d'abord et commente le récit de la Genèse, où il voit indiquée la particulière excellence de la nature humaine.

« Pour ce qui regarde l'origine de l'homme, l'œuvre divine est plus sublime qu'aucun homme ne le saurait dire, quoique les explications de la divine Ecriture soient très brèves sur ce point. En effet, lorsque Dieu dit : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* », il montre tout d'abord la dignité de l'homme. Dieu avait créé toutes choses de sa parole, comme s'il les estimait de peu de prix : le seul ouvrage qu'il juge digne de ses propres mains, c'est la création de l'homme. Bien plus, comme si Dieu avait besoin de secours, on le voit dire : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* ». Or, ce n'est pas à un autre qu'à son Verbe et à sa sagesse qu'il a dit : « *Faisons* ». Ensuite, après l'avoir créé, il lui donna sa bénédiction pour qu'il se multipliât et remplît la terre; il soumit toutes choses à son pouvoir et à son empire; il lui ordonna de tirer sa subsistance des produits de la terre et des grains, des herbes et des fruits (1). »

Mais l'Ecriture donne des détails plus précis.

« Il fallait encore expliquer la création de l'homme, pour qu'elle ne devînt pas ensuite, parmi les hommes, un problème insoluble; car Dieu

1. THÉOPHILE, *ad Autolyc.*, II. 18.

avait dit : « *Faisons l'homme* », et l'on ne voyait pas ensuite qu'il fût fait. Voici donc ce que nous enseigne l'Ecriture : « *Une source montait de la terre et arrosait toute la surface de la terre. Dieu façonna en homme la poussière de la terre, et il souffla sur sa face un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante* » (*Gen.* II, 6-7). D'où la plupart pensent que l'âme est immortelle (1). »

Cette conclusion pour le moins inattendue nous révèle déjà la pensée de Théophile, qui se trouve ailleurs expressément formulée.

« On nous demandera peut-être : l'homme était-il mortel de sa nature? Nullement. Alors, il était immortel? Pas davantage. Mais alors, on va nous dire : il n'était donc rien? Je ne dis pas cela non plus. Il n'était par nature ni mortel, ni immortel. Car si Dieu l'avait fait immortel dès le commencement, il l'aurait fait Dieu. D'autre part, s'il l'avait fait mortel, Dieu semblerait être la cause de sa mort. Il ne le fit donc ni mortel, ni immortel, mais, comme nous l'avons dit plus haut, capable de devenir l'un ou l'autre. S'il faisait ce qui mène à l'immortalité en observant le précepte de Dieu, il recevrait de lui l'immortalité comme récompense et deviendrait Dieu. Mais s'il se tournait vers les œuvres de mort en désobéissant à Dieu, il serait lui-même la cause de sa mort. Car Dieu a fait l'homme libre et capable de se conduire (2). »

1. *Ibid.*, 19.
2. *Ibid.*, 27. Cf. 24. « L'homme était un être intermédiaire, ni tout à fait mortel, ni complètement immortel, mais capable de devenir l'un et l'autre. »

A première vue, cette doctrine ressemble fort à celle que nous avons déjà rencontrée chez Tatien et chez le vieillard de saint Justin. Seulement l'analogie est plus apparente que réelle. Car Théophile reste évidemment sur le terrain mystique : la mort dont il parle est la mort du péché ; l'immortalité dont il se préoccupe est la vie bienheureuse réservée aux justes après la résurrection. Nulle part il ne laisse entendre, comme Tatien, qu'il y ait une dissolution provisoire de l'âme, ou, comme le *Dialogue*, qu'une âme puisse ne plus exister par suite du retrait de l'influx divin. Il peut y avoir entre ces auteurs une inspiration commune ou semblable ; mais elle semble bien, chez les deux premiers, avoir atteint le fond des choses, tandis que chez Théophile elle n'a influencé que le langage.

En résumé, la psychologie spiritualiste est plutôt supposée que développée par les Apologistes. Seule, la question de l'immortalité de l'âme est par eux traitée avec quelques détails, et encore non pas en elle-même, mais par réaction contre l'idéalisme platonicien. Le problème étant ainsi mal posé par eux et pour ainsi dire faussé dès l'abord par cette intention polémique, on s'explique mieux que la solution qu'ils en donnent ne soit pas exempte d'erreurs ou tout au moins de fâcheuses équivoques.

CHAPITRE IV

LE PLAN PROVIDENTIEL DU SALUT.

Nous venons de voir quelle idée les Apologistes se font de la nature humaine normale, de l'homme considéré en lui-même et, si l'on peut ainsi dire, dans son état statique et abstrait. Il est certain même que cette conception est celle qui leur est la plus familière. Mais c'est précisément une question de savoir si ce type idéal correspond de tous points à l'homme réel, si l'humanité religieuse est sans histoire et si elle poursuit sans obstacle l'accomplissement de sa destinée. A cette question, le Christianisme donne une réponse négative : il enseigne qu'il y eut un état meilleur de l'humanité, que notre condition actuelle, avec ses misères, est le résultat d'une déchéance et que la marche de l'homme vers le salut est contrecarrée par de redoutables adversaires, dont Dieu seul peut le faire triompher. Les Apologistes n'ont pas ignoré cette économie providentielle du salut, bien qu'ils y aient souvent trop peu insisté, et leurs écrits nous permettent d'en suivre, au moins d'une manière générale, les diverses vicissitudes.

I

« Les premiers chrétiens se préoccupaient avant tout de mériter par une vie de vertu et de piété le bonheur futur qui leur était promis. Tournée du côté de l'avenir, leur attention ne se portait guère sur les origines... C'est ce qui explique le silence dont fut entourée, pendant la plus grande partie du second

siècle, la doctrine proclamée par l'épître aux Romains (relativement au péché originel). Les Pères Apostoliques ne sont jamais amenés à parler de la chute. » Les Pères Apologistes n'en parlent guère davantage; saint Justin est particulièrement bref sur ce point. « Il s'exprime même parfois comme si notre condition actuelle n'impliquait aucune déchéance... Toutefois, il n'y a aucune déclaration précise dans ce sens (1). » Au contraire, Justin fait allusion à une faute d'Adam, qui a eu pour résultat de faire tomber dans la mort le genre humain.

« Si le Christ a consenti à naître et à être crucifié, ce n'est pas qu'il en eût besoin, c'est pour le genre humain, qui, depuis Adam, était tombé dans la mort et la fraude du serpent, chacun ayant péché par sa propre responsabilité. Car Dieu a voulu que les hommes et les anges fussent libres et maîtres d'eux-mêmes pour faire ce qu'il leur avait donné le pouvoir de faire. Et il a décrété, s'ils choisissaient ce qui lui est agréable, de les conserver dans une vie exempte de corruption et de peine; mais s'ils faisaient le mal, de punir chacun suivant sa volonté (2)... Jésus-Christ est devenu homme par la vierge, afin que la désobéissance qui vient du serpent fût détruite de la même manière qu'elle avait commencé. Eve, en effet, alors qu'elle était vierge et sans corruption, ayant conçu par la parole du serpent, enfanta la désobéissance et la mort (3). »

1. J. Turmel, *Histoire du dogme du péché originel*, (Mâcon, 1904) p. 6-7.

2. Justin, *Dialog.*, 88. Cf. 124.

3. *Ibid.*, 100.

Tatien laisse entrevoir un état primitif de l'humanité où le mal et la mort n'existaient pas. Car tout cela est l'œuvre du péché (1). Voici comment Tatien explique la déchéance originelle.

« ... Quant au Logos, comme il avait en lui-même la puissance de prévoir ce qui doit arriver, non par l'effet de la fatalité, mais par le choix des libres volontés, il prédisait les aboutissements des choses futures, et il apparaissait par les défenses qu'il prescrivait comme celui qui défend le mal et qui loue ceux qui veulent rester bons. Et quand les hommes eurent suivi celui qui, en sa qualité de premier-né, avait plus d'intelligence que les autres, et eurent fait un Dieu de celui qui s'était révolté contre la loi de Dieu, alors la puissance du Logos exclut de son commerce l'initiateur de cette folle défection et ceux qui l'avaient suivi. Et celui-là donc qui avait été fait à l'image de Dieu, l'esprit le plus puissant s'étant retiré de lui, est devenu mortel (2). »

Malgré ses obscurités, « le texte que nous venons de citer est certainement l'équivalent du récit biblique de la chute ; il en est en quelque sorte le schème : il semble que l'auteur n'en ait voulu garder que le sens général, effaçant toute la couleur et tout le détail... Il est donc possible et même assez vraisemblable... qu'il ait voulu... transposer le vieux mythe juif en langage philosophique (3). » On aura remarqué que Tatien explique la chute, non par la désobéissance de nos premiers parents, mais par un péché

1. Tatien, *Oratio*, 11, 13, 15. Cf. 20.
2. *Ibid.*, 7 ; trad. Puech (Paris, Alcan) p. 117.
3. A. Puech, *op. cit.* p. 64-65.

d'idolâtrie commis par eux. Semblable explication se retrouve chez l'auteur anonyme de la *Cohortatio ad Graecos*.

« Les premiers hommes gardaient le souvenir de l'antique fraude par laquelle le démon, ennemi du genre humain, avait voulu séduire leurs ancêtres, en leur disant : *Si vous m'écoutez jusqu'à enfreindre le commandement divin, vous serez comme des dieux.* » Il parlait de dieux qui n'existent pas, afin que les hommes, s'imaginant qu'il y avait aussi d'autres dieux, crussent qu'ils pouvaient eux-mêmes le devenir... Les hommes crurent donc le démon trompeur et ils osèrent désobéir à Dieu... En conséquence, chassés du paradis et croyant qu'ils ne l'avaient été que pour leur désobéissance, ignorant donc que c'était aussi parce qu'ils avaient cru à des dieux qui n'existaient pas, ils transmirent aux hommes qui naquirent ensuite d'eux le nom des dieux (1). »

Tout à l'opposé de ces interprétations philosophiques, Théophile suit pas à pas le récit de la Genèse, qu'il commente suivant le littéralisme le plus strict. Voici la description du Paradis.

« Dieu fit sortir du sol toutes sortes d'arbres (dont le fruit) est beau à voir et bon à manger... Mais ceux qui étaient dans le paradis étaient remarquables par leur beauté et leur agrément : c'était, en effet, un jardin planté par Dieu lui-même. Le monde avait d'ailleurs des arbres tout sembla-

1. *Cohortatio ad Graecos*, 21.

bles; mais deux arbres, celui de la vie et celui de la science, ne se trouvaient qu'au paradis. Le paradis était d'ailleurs une terre et planté sur la terre... Lorsqu'elle nous parle des arbres « sortis de la terre » et du jardin « situé vers l'Orient », la divine Ecriture nous enseigne clairement que le paradis était sous le même ciel que la terre et l'Orient... Lorsque Dieu eut placé l'homme dans le paradis pour le travailler et le garder, il lui ordonna de manger de tous les fruits, même de l'arbre de vie; il lui interdit seulement de goûter à l'arbre de la science. Mais Dieu transporta l'homme de la terre d'où il avait été fait dans le paradis, en lui donnant l'aiguillon du progrès, afin que, grandi et devenu parfait, il fût proclamé dieu et montât ainsi dans le ciel... D'ailleurs, la parole de l'Ecriture : « *pour travailler* » n'indique pas pour l'homme d'autre travail que celui d'observer le précepte divin de peur de se perdre en désobéissant, comme il s'est perdu par le péché (1). »

Ce parfait bonheur, en effet, ne devait pas durer : Théophile cite en entier le texte sacré relatif à la tentation et à la chute, et il en prouve la véracité (2). Il se préoccupe ensuite de justifier l'interdiction divine, auprès de ceux qui la trouveraient trop sévère.

« L'arbre de la science était bon, certes, et bon aussi son fruit. Ce n'est pas l'arbre, comme quel-

1. Théophile, *ad Autolyc.*, II, 24. Cf. 19.
2. *Ibid.*, 21 et 23.

ques-uns le pensent, qui a donné la mort; mais la désobéissance. Car il n'y avait pas autre chose dans son fruit que la science. Or la science est bonne, si on en use à propos. Mais, à l'âge où il était, Adam était encore enfant : dès lors, il n'était pas apte à recevoir la science. Nous voyons bien maintenant que le nouveau-né ne peut pas manger de pain : il se nourrit d'abord de lait; puis, à mesure qu'il avance en âge, il prend plus de nourriture solide. La même chose serait arrivée pour Adam ; ce n'est donc pas par jalousie, comme quelques-uns le pensent, que Dieu lui défendit de toucher à l'arbre de la science. Il voulait encore éprouver son obéissance; il désirait que l'homme restât plus de temps dans la simplicité et la sincérité de l'enfance. Car c'est une chose sainte devant Dieu comme devant les hommes que d'être soumis à ses parents en toute simplicité et innocence. Et si les enfants doivent obéissance à leurs parents, combien plus la devons-nous à Dieu! (1) »

Mais l'homme désobéit au précepte divin : la douleur et la mort furent la peine de sa désobéissance.

« Pour le premier homme, sa désobéissance fut cause qu'il fut chassé du paradis. Non pas que l'arbre de science eût en soi quelque chose de mauvais ; mais à cause de son insoumission, l'homme eut à souffrir le travail, la douleur, le chagrin, et enfin la mort. Encore est-ce pour

1. *Ibid.*, 25.

l'homme un grand bienfait, que Dieu ne le laisse pas pour toujours dans le péché ; mais il l'a chassé du paradis comme par une sorte d'exil, afin de l'y rappeler ensuite lorsqu'il aurait expié sa faute (1)... »

Le péché de l'homme a fait ressentir ses funestes effets jusque sur les animaux.

« Ce n'est pas que les bêtes fussent méchantes ou nuisibles au commencement : Dieu n'a rien fait de mauvais; au contraire, tout ce qu'il a fait était bon et très bon. C'est le péché de l'homme qui les a rendues mauvaises : l'homme ayant dévié, elles ont dévié avec lui. En effet, lorsqu'un maître de maison se conduit bien, nécessairement ses serviteurs aussi doivent se bien conduire; mais s'il vient à mal faire, ses serviteurs font mal comme lui. De même, l'homme qui était le maître ayant péché, les êtres inférieurs ont péché aussi. Mais lorsque l'homme sera revenu à son état naturel en cessant de faire le mal, les bêtes aussi seront rétablies dans leur douceur primitive (2). »

Voilà tout ce que nous fournissent les Apologistes sur l'état premier de l'homme, sur la chute originelle et ses conséquences. Leur doctrine peut se résumer ainsi : la douleur et la mort, étrangères au plan divin, ont été introduites dans le monde par le péché. Mais ce n'est là, pour l'humanité déchue, qu'une partie de ses malheurs. A cette ruine physique s'ajoute

1. *Ibid.*, 25-26.
2. *Ibid.*, 17.

un désastre moral d'une bien autre importance ; car, pour avoir rejeté la loi de Dieu, l'homme est tombé sous l'empire tyrannique du démon.

II

La démonologie occupe une grande place dans la doctrine des Apologistes. Tout d'abord, la plupart, non contents d'affirmer l'existence du démon, se préoccupent de la prouver. Minucius Félix invoque pour cela les aveux des philosophes et les pratiques des magiciens.

« Il existe des esprits menteurs, vagabonds, qui d'une nature céleste sont lourdement tombés dans les souillures et les passions terrestres. Ces esprits, donc, après avoir perdu la simplicité de leur substance par les vices où ils se sont plongés, comme pour se consoler de leur malheur, ne cessent plus désormais de perdre les autres après s'être perdus ; dépravés, ils propagent leur erreur et leur perversité ; éloignés de Dieu, ils s'efforcent d'en éloigner aussi les hommes en leur enseignant de fausses religions. Ces esprits sont les démons : les poètes le savent, les philosophes en dissertent, Socrate les connaît bien, lui qui s'écartait d'une affaire ou la poursuivait d'après l'indication et la volonté du démon qui siégeait à ses côtés. Les magiciens aussi, non seulement connaissent les démons, mais ils se servent d'eux pour opérer leurs semblants de prodiges. Grâce à leur concours, ils font des prestiges : comme de faire voir ce qui n'est pas ou d'empêcher de

voir ce qui est. Par la parole et l'œuvre de ces mages, Hostanès le premier rendit au vrai Dieu le culte qui lui convient et il sut que les anges, c'est-à-dire des ministres et des messagers de Dieu, mais du vrai, assistent son trône, qui tremblent d'effroi devant un signe de tête ou le seul visage du Seigneur. Le même auteur a parlé aussi des démons terrestres, errants, ennemis de l'homme. Que dirai-je de Platon? Lui qui estimait que c'est chose difficile que de trouver Dieu, ne traite-t-il pas sans difficulté des anges et des démons? Dans son *Banquet*, il s'efforce même d'expliquer la nature de ces démons, qu'il prétend être une substance entre la mortelle et l'immortelle, c'est-à-dire intermédiaire entre le corps et l'esprit, faite d'un mélange de la lourdeur propre à la matière terrestre et de la légèreté céleste. Il rapporte aussi qu'ils nous inspirent la passion de l'amour et qu'ils s'insinuent dans le cœur humain pour exciter les sens, créer les sentiments et répandre les ardeurs de la concupiscence (1). »

A cet argument. Tertullien ajoute le témoignage spontané de l'âme, exprimé dans le langage populaire (2). Athénagore invoque pareillement les aveux des philosophes, surtout de Thalès et de Platon; puis il expose ainsi qu'il suit la doctrine chrétienne.

« Nous avons appris aussi qu'il existe d'autres puissances qui exercent leur pouvoir autour de la

1. Minucius Félix, *Octavius*, 26.
2. Tertullien, *De testimonio animae*, 3. Cf. *Apologet.* 22.

matière et par la matière. L'une d'elles est l'ennemie de Dieu. Non pas que rien soit opposé à Dieu, comme la discorde à l'amitié dans le système d'Empédocle, ou comme la nuit au jour, ainsi que nous le voyons : si une chose s'opposait à Dieu, elle cesserait d'être et la puissance divine ferait évanouir sa substance; mais parce que cet esprit qui vit autour de la matière est contraire à la perfection qui est essentielle à Dieu... Il a été fait par Dieu, cependant, comme les autres anges et préposé par lui à l'administration de la matière et de ses formes. En faisant les anges, Dieu qui étend sa providence sur toutes ses créatures, a voulu se réserver à lui-même le gouvernement général et suprême de l'univers, tandis qu'il laisserait le soin des détails à des anges désignés pour cet office. Mais, comme les hommes, les anges sont libres de choisir entre le vice et la vertu... Les uns donc profitèrent de leur liberté pour rester ce que Dieu les avait faits et ils continuèrent à remplir le rôle que Dieu leur avait assigné. Les autres abusèrent de leur nature et de leurs fonctions, c'est-à-dire celui qui était préposé à la matière et à ses formes, ainsi que d'autres chargés de veiller sur ce premier firmament... Ceux-ci, pris d'amour pour les femmes, se laissèrent vaincre par la chair ; celui-là se montra négligent et malhonnête dans l'administration qui lui avait été confiée. De ceux qui aimèrent les femmes naquirent ceux qu'on a appelés les géants, dont les poètes ont parlé quelquefois (1). »

1. ATHÉNAGORE, *Legatio*, 23-24.

Cette explication de la chute des anges est déjà indiquée par saint Justin.

« Dieu a confié le soin des hommes à des créatures célestes, à des anges qu'il a mis à leur tête. Mais les anges ayant transgressé cet ordre, cherchèrent le commerce des femmes et engendrèrent des enfants que nous appelons les démons (1). »

La même théorie se retrouve chez Tertullien (2) : elle deviendra courante dans la littérature patristique. Tatien, plus original, implique les démons, comme nous l'avons vu, dans le même péché d'idolâtrie qui causa la chute des premiers hommes (3). Puis il expose comment, depuis cette première déchéance, les démons mènent une vie misérable et impure.

« Les démons, ayant été formés au moyen de la matière, et ayant reçu l'esprit qui vient d'elle, sont devenus débauchés et gourmands ; il en est parmi eux qui ont préféré ce qui est plus pur, mais d'autres ont choisi ce qui, dans la matière, est inférieur, et ils se conduisent conformément à la matière. Ce sont eux, ô Grecs, que vous adorez, eux qui sont nés de la matière et qui se sont tant éloignés du bon ordre. Ces démons, poussés à l'orgueil par leur folie, et s'étant rebellés, ont osé devenir les ravisseurs de la divinité ; le maître

1. Justin, *Apol.*, II, 5. Il cite ailleurs des textes scripturaires. *Dialog.*, 79. Plus loin, il attribue la ruine de Satan au fait d'avoir trompé Eve. *Ibid.*, 124.

2. Cf. Turmel, *op cit.* p. 238.

3. Tatien, *Oratio*, 7.

de l'univers les a livrés à leur superbe jusqu'à ce que le monde prenant fin se dissolve et que le juge paraisse (1). »

Ils sont d'ailleurs, et malgré leur perversion, d'une nature spirituelle et immortelle.

« Quant aux démons, ils n'ont point de chair; leur constitution est spirituelle comme celle du feu et de l'air. Seuls donc ceux qui sont habités par l'esprit de Dieu peuvent apercevoir les corps des démons; les autres ne le peuvent pas... C'est pourquoi l'essence des démons n'admet pas de repentir : ils sont des reflets de la matière et du mal, et la matière a voulu s'emparer de l'âme... Ils ne meurent pas facilement, car ils n'ont pas de chair; mais tout en vivant, ils font œuvre de mort et meurent eux-mêmes autant de fois qu'ils enseignent le péché à ceux qui les suivent, en sorte que ce qui fait leur supériorité sur les hommes actuellement, je veux dire : ne pas mourir comme eux, étant toujours leur apanage, quand arrivera l'heure du châtiment, ils ne participeront pas à la vie éternelle; ils ne la recevront pas en échange de la mort dans l'immortalité qui sera leur lot (2). »

Cette doctrine de Tatien sur l'origine et la nature des démons, plus complète et plus personnelle que celle des autres Apologistes, semble un essai de théorie chrétienne opposée aux théories philosophiques sur ce point (3).

1. *Ibid.*, 12; trad. PUECH (Paris, Alcan) p. 124-125.
2. *Ibid.*, 15 et 14; p. 128 et 126.
3. A. PUECH, *op. cit.* p. 74-75.

III

L'œuvre des démons est conforme à leur nature : à la fois monotone et variée, elle embrasse toutes les formes du mal. Nous avons déjà vu que les démons sont la cause de la chute de nos premiers parents ; dans la suite, ils ne firent qu'asseoir tous les jours davantage leur domination sur l'humanité déchue. Leur principal instrument de règne fut l'idolâtrie (1).

« Les génies du mal firent des apparitions autrefois, violèrent des femmes, corrompirent des enfants et montrèrent aux hommes des prodiges effrayants. Frappés, ceux-ci ne surent pas apprécier ces faits selon la raison ; mais saisis de crainte et ne sachant pas que c'étaient là de mauvais démons, ils les appelèrent dieux et donnèrent à chacun d'eux le nom qu'il s'était choisi (2). »

La magie leur est aussi d'un utile secours.

« Prenez garde, nous vous en avertissons, que les démons déjà par nous accusés ne vous trompent... ; car ils font tout pour faire de vous leurs esclaves et leurs serviteurs, et, tantôt par les visions des songes, tantôt par les prestiges de la magie, ils mettent la main sur tous ceux qui n'ont aucun soin de leur salut..... En effet, le seul but de leurs efforts est d'arracher les

1. Pour quelques-uns, l'idolâtrie a commencé au paradis. Cf. Tatien, 7 ; *Cohortatio* 21 Théophile, II, 28.

2. Justin, *Apol.*, I. 5. Cf. 9, 25 et II, 5, 10 ; *de Monarchia*, 1 ; Athénagore, 26 ; Théophile, I, 10.

hommes à Dieu leur créateur et au Christ son premier-né. Ceux qui ne peuvent pas s'élever au-dessus de la terre, ils les ont cloués et les clouent aux choses terrestres et faites de main d'homme ; ceux qui se haussent jusqu'à la contemplation des choses divines, ils les détournent et, s'ils n'ont pas un jugement sain, une vie pure et sans passions, ils les jettent dans l'impiété (1). »

Ils sont les auteurs de tous les prodiges qui se produisent autour des idoles. Voici comment Minucius Félix décrit leur action.

« Ces esprits impurs se cachent sous les statues et images consacrées, et ils obtiennent le prestige de la divinité en inspirant les devins, en habitant dans les temples, en faisant remuer les entrailles des victimes, en dirigeant le vol des oiseaux, en gouvernant le sort, en rendant des oracles enveloppés d'erreur. Car ils se trompent et ils trompent, parce qu'ils ignorent l'entière vérité et ne veulent pas avouer ce qu'ils en savent. C'est ainsi qu'ils font descendre les hommes du ciel vers la terre et qu'ils les détournent de Dieu pour la matière ; ils troublent notre vie, inquiètent notre sommeil ; ils s'insinuent à la dérobée dans le corps comme des esprits subtils et ils créent des maladies, épouvantent l'imagination, tourmentent les membres : tout cela, afin de forcer les hommes à leur rendre un culte ; puis, engraissés par la graisse des autels et le sang des victimes,

1. *Ibid.*, 14 et 58.

ils relâchent leur étreinte et passent pour avoir donné la guérison (1). »

Tatien insiste beaucoup sur cette action perverse des démons. Pour séduire les hommes, ils ont inventé l'idolâtrie, dont l'astrologie est une conséquence (2). Ils sont la cause de nos maladies et s'attribuent dès lors sans peine le pouvoir de les guérir.

« Vous savez que la matière dont nous sommes faits est sujette à des maladies et à des désordres ; quand il s'en produit, les démons s'en attribuent les causes ; ils surviennent quand le malaise nous a saisis. Il arrive aussi que ce soit eux qui, par l'ouragan de leur malice, jettent le trouble dans l'état de notre corps ; alors, quand le Verbe de la puissance divine vient à les frapper, la crainte les chasse et le malade est guéri (3). »

Les démons étant ainsi les exploiteurs de la faiblesse humaine, on comprend qu'ils sont les ennemis-nés de tous ceux qui s'efforcent de démasquer leur imposture Aussi sont-ils la cause des persécutions qui assaillirent tous les gens de bien dans l'antiquité et surtout de celles dont les chrétiens sont aujourd'hui victimes. Justin revient à satiété sur cette idée.

« Socrate, jugeant les choses à la lumière de la raison et de la vérité, essaya d'éclairer les

1. Minucius Félix, *Octavius*, 27. Cf. Tertullien, *Apologet.*, 22 ; Athénagore, 27.

2. Tatien en fait une longue et obscure réfutation. *Oratio*, 7-12. Cf. 19.

3. *Ibid.*, 16 ; trad. Puech (Paris, Alcan) p. 130. A force de combattre la magie, il en arrive à proscrire même la médecine. *Ibid.* 18.

hommes et de les détourner du culte des démons; mais les démons, par l'organe des méchants, le firent mettre à mort comme athée et impie, en disant qu'il introduisait des divinités nouvelles. Ils en usent de même envers nous... Ils ont répandu contre nous beaucoup d'accusations mensongères et criminelles, faisant alliance avec toutes les nombreuses mauvaises passions innées en chacun de nous (1). »

Mais surtout les démons sont les ennemis du Christ, qu'ils savent bien qui doit ruiner leur empire. Aussi ont-ils dirigé contre lui tous leurs efforts : saint Justin s'étend beaucoup sur ce nouvel aspect de leur activité. Tout d'abord, avant l'avènement du Christ, les démons, renseignés par les Prophètes, ont contrefait à leur profit les préceptes et les institutions du Sauveur. Et c'est là l'explication de l'étonnante ressemblance que présentent avec le Christianisme certaines légendes et certains rites païens.

« Avant qu'il devînt homme parmi les hommes, poussés par les mauvais démons dont j'ai parlé, certains prirent les devants et, par l'intermédiaire des poètes, présentèrent comme des réalités des fables inventées, absolument comme ils ont suscité contre nous des calomnies odieuses et impies, sans témoin et sans preuve (2)... Inventions des démons pour tromper et égarer les hommes. Sachant par les Prophètes que le Christ devait venir et que les impies seraient punis

1. Justin, *Apol.*, I, 5 et 10. Cf. 57 et II, 7, 8, 11, 13. Voir également Minucius Félix, 27; Tertullien, 27.
2. *Ibid.*, 23.

par le feu, ils mirent en avant un grand nombre de fils de Zeus, espérant que les hommes en arriveraient à considérer l'histoire du Christ comme une fable semblable aux imaginations des poètes. Ils répandirent ces récits chez les Grecs et chez les Gentils, là surtout où ils avaient entendu dire par les Prophètes qu'on croirait au Christ. Mais en entendant ces prophéties, ils ne les comprenaient pas bien et nous vous montrerons qu'ils imitaient à contretemps ce qui est dit de notre Christ. Moïse... avait ainsi prophétisé : « *Il sera l'attente des nations ; il attachera son poulain à la vigne et lavera sa robe dans le sang de la grappe.* » Les démons, connaissant cette prophétie, imaginèrent un Dionysos, fils de Zeus, qu'ils disent avoir découvert la vigne ; ils introduisirent le vin dans ses mystères et enseignèrent qu'il est monté au ciel après avoir été mis en pièces. Or, dans la prophétie de Moïse, il n'est pas dit clairement si celui qui doit venir est le fils de Dieu, ni si, monté sur le poulain, il doit rester sur la terre ou monter au ciel. Comme d'ailleurs le nom de poulain peut désigner un âne aussi bien qu'un cheval, ne sachant si celui qui était annoncé devait paraître monté sur un âne ou sur un cheval, s'il serait fils de Dieu ou d'un homme, les démons dirent que Bellérophon, homme et fils d'hommes, est monté au ciel sur le cheval Pégase. Ils avaient appris par le prophète Isaïe que le Christ naîtrait d'une vierge et monterait au ciel par lui-même ; et ils imaginèrent l'histoire de Persée. Ils savaient qu'il est dit par les Prophètes : « *Fort comme un géant qui s'élance dans*

la carrière », et ils racontèrent que le géant Hercule avait parcouru l'univers. Ils avaient appris que le Christ guérirait toutes les maladies et ressusciterait les morts, et ils mirent en scène Asclépios (1). »

Les ablutions usitées par les païens sont des contrefaçons anticipées du baptême.

« Les démons connaissaient ce bain annoncé par les Prophètes. Aussi imposèrent-ils des ablutions à tous ceux qui voulaient entrer dans leurs temples ou se présenter devant eux pour leur offrir des libations et des sacrifices ; bien plus, ils ordonnent de se baigner avant d'aborder les sanctuaires où ils résident (2). »

Depuis la venue du Christ, les démons s'acharnent contre sa doctrine en molestant les chrétiens, comme comme nous l'avons vu, et en suscitant des hérésies.

« Les démons ne se sont pas contentés d'inventer, avant la venue du Christ, tous ces prétendus fils de Zeus. Après son avènement parmi les hommes, sachant ce qui avait été annoncé par les Prophètes et voyant qu'il était cru et attendu dans toutes les nations, ils suscitèrent d'autres imposteurs : Simon et Ménandre de Samarie, qui, par leurs prestiges magiques, trompèrent beau-

1. *Ibid.*, 54. Plus loin, Justin explique de même les mythes de Coré et d'Athéna. *Ibid.*, 64. Cf. *Dialog.* 69-70 et 78, où aux exemples déjà cités il ajoute celui de Mithra.

2. *Ibid.*, 62.

coup d'hommes et les tiennent encore dans l'erreur (1). »

Ce n'est là, pour le démon, qu'un faible reste de sa puissance, en attendant qu'il soit complètement détruit au dernier jour; car l'avènement du Christ lui a porté un coup fatal. Mais jusque-là, depuis la chute initiale de l'homme, il étendait partout son empire au milieu de l'universelle erreur et de l'universelle corruption.

IV

Dieu cependant ne restait pas inactif ou impuissant. Il reprenait la trame si malencontreusement rompue du plan providentiel qu'il avait conçu pour le salut de l'humanité. Tandis que la masse restait plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, la vérité apparaissait à quelques âmes privilégiées Chez les païens, un petit nombre de philosophes, guidés par le Verbe divin, aperçurent quelques lambeaux de vérité : nous avons déjà cité les textes classiques de Justin et d'Athénagore. Mais c'est surtout chez les Juifs que Dieu se révélait aux Prophètes. Les Apologistes qui ne s'élèvent pas jusqu'à la haute conception de Justin sur la philosophie profane insistent d'autant plus sur la révélation prophétique qu'ils se plaisent à opposer aux erreurs des Grecs.

« Tous les jours on dresse des idoles, « *ouvrage de la main des hommes* », et une foule d'hommes ignorants leur rendent un culte, tandis qu'on délaisse le maître et créateur de toutes choses...

1. *Ibid.*. 56. Cf. 26 et 58.

Dieu, cependant, n'a pas abandonné l'humanité; mais il a donné une loi et il a envoyé les Prophètes pour prêcher et instruire les hommes, afin que chacun de nous se réveille et reconnaisse qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Ils nous ont appris à fuir l'idolâtrie, l'adultère, le meurtre, la fornication, le vol, l'avarice, le parjure, la colère, et toutes sortes d'incontinence et d'impureté, de manière à ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Ainsi, celui qui pratiquerait la justice éviterait les châtiments et recevrait de Dieu la vie éternelle (1). »

Pour tous les Apologistes, ce qui fait la supériorité des Prophètes, c'est qu'ils ne parlent pas en hommes, mais assistés et guidés par Dieu.

« Quand vous entendez les Prophètes s'exprimer comme en leur propre nom, ce ne sont pas ces hommes inspirés qui parlent d'eux-mêmes; ne le croyez pas, mais le Verbe divin qui les meut (2). ... Ils n'ont pas eu besoin des artifices du langage, ni de savantes discussions; ils n'ont eu qu'à s'offrir purs à l'action de l'Esprit de Dieu, pour que ce plectre divin descendu du ciel, se servant de ces âmes justes comme d'une cithare ou d'une lyre, nous révélât la connaissance des mystères de la divinité (3). »

1. Théophile, *ad Autolyc.*, II, 34. Cf. III, 17. Voir aussi Tatien, *Oratio*, 12, 13, 29.

2. Justin, *Apol.*, I, 36. Cf. 31, 33 et 35. Justin proclame hautement la parfaite inerrance de l'Ecriture. *Dialog.*, 65.

3. *Cohortatio*, 8. Cf. 12. La comparaison est d'ailleurs classique. Cf. Athénagore, 7; Théophile, II, 9.

De tous ces oracles, saint Justin a surtout retenu les prédictions messianiques; mais l'auteur anonyme de l'*Exhortation aux Grecs* signale l'importance toute particulière de la révélation de l'unité divine faite au buisson ardent (1); et Théophile, en même temps qu'il raconte, d'après la Genèse, l'histoire du monde, insiste sur la morale sublime des Prophètes (2). Mais, dans les desseins de Dieu, tout cela n'était encore qu'une préparation à la mission de Jésus-Christ. C'est lui qui devait apporter aux hommes la révélation complète et définitive du Verbe; c'est lui et lui seul qui allait réaliser le salut de l'humanité (3). L'*Epître à Diognète* développe avec beaucoup d'élévation et d'éloquence le sens de cette économie providentielle.

« Qui, parmi les hommes, connaissait Dieu avant son avènement?... Dieu cependant, le maître et le créateur de toutes choses, qui a tout fait et tout ordonné, s'est montré plein d'amour et de patience pour les hommes. Car il a toujours été tel, il l'est et le sera encore, miséricordieux et bon, doux et vérace; il est même le seul à être bon. Il conçut donc dans son esprit quelque chose de grand et d'ineffable, qu'il communiqua seulement à son Fils. Ainsi, tant qu'il gardait caché son dessein de sagesse, il paraissait nous négliger et ne prendre aucun soin de nous. Mais quand il a découvert et révélé par son Fils chéri ce qui était préparé depuis le commencement, il nous a permis tout à la fois et de jouir de ses bienfaits, et de le voir et de le toucher. Qui de nous aurait attendu cela?

» L'économie du salut étant ainsi réglée avec

1. *Cohortatio ad Graecos*, 21.
2. Théophile, *ad Autolyc.*, II, 11-33 et III, 9-15.
3. Cf. Justin, *Apol.*, I, 5; II, 8 et 13.

son Fils, en attendant, il nous laissait aller à notre aise aux mouvements désordonnés qui nous attirent au plaisir. Non pas qu'il se réjouît le moins du monde de nos péchés, mais il les supportait ; non pas qu'il approuvât ce temps d'iniquité, mais il préparait l'ère présente de justice. Il voulait que, pendant ce temps, nous nous montrions par nos œuvres propres indignes de la vie, afin de la recevoir ensuite de la divine bonté. Il voulait nous montrer par l'expérience que nous ne pouvions pas de nous-mêmes entrer dans le royaume céleste, afin de nous en rendre ensuite capables par sa divine puissance. Donc, lorsque notre malice fut à son comble, lorsqu'il fut bien évident qu'elle nous méritait le supplice et la mort et que fut arrivé le temps marqué par Dieu pour manifester enfin sa puissance et sa bonté, dans son amour surabondant pour les hommes, loin de nous haïr et rejeter, loin de se souvenir de notre perversité, il la supporta avec patience et voulut lui-même recevoir nos péchés... Ainsi Dieu nous a convaincus que, par elle-même, notre nature ne pouvait pas arriver à la vie ; puis il nous a donné un sauveur, assez puissant pour sauver même ce qui était incapable de salut : de part et d'autre, il a voulu nous faire croire à sa bonté (1). »

Voilà comment, par la miséricorde de Dieu, devait être réparée notre déchéance, et l'humanité ramenée des voies de l'erreur, où, depuis la première chute, les démons l'égaraient, pour être remise dans le chemin du salut selon sa destinée primitive.

1. *Epist. ad Diognet.*, 8 9.

CHAPITRE V

JÉSUS-CHRIST ET SON ŒUVRE

Bien souvent déjà, au cours des précédents chapitres, même quand nous n'avons pas rencontré sous la plume des Apologistes le nom de Jésus-Christ, nous avons pressenti son influence au fond de leur pensée. Si cependant l'on veut savoir au juste quelle importance ils ont attachée à son rôle et quelle conception ils ont eue de sa personne, il n'est peut-être pas de point sur lequel, dans l'ensemble, nos auteurs nous offrent moins de renseignements. Et, comme il s'agit d'un point essentiel, cette lacune n'en est que plus frappante. « La christologie ne rentrait pas dans le cadre de la discussion des Apologistes contre les païens. Aussi est-elle chez eux fort pauvre (1). » Encore n'est-ce pas assez dire ; car, chez quelques-uns d'entre eux, elle est tout à fait absente. Tatien ne présente que deux allusions lointaines à l'Incarnation et à la mort du Fils de Dieu. Athénagore et Théophile, qui s'étendent longuement sur la doctrine métaphysique du Verbe, ne disent pas un mot du Christ historique. Minucius Félix passe également l'un et l'autre sous silence. Il y a là évidemment une tactique, qui, pour étrange qu'elle paraisse, s'explique suffisamment par le point de vue apologétique auquel nos auteurs se sont placés. Saint Justin fait heureusement exception. Non pas qu'il ait sur l'Incarnation une théologie complète ; mais de ses multiples affirmations, si l'on y joint quelques phrases éparses dans les Apologistes de second rang, se dégage une doctrine sur la personne de Jésus-Christ et de son œuvre.

1. Tixeront, *op. cit.* p. 240.

I

Aristide résume en quelques lignes la foi de l'Eglise sur Jésus-Christ.

« Les chrétiens font remonter l'origine de leur religion à Jésus le Messie, et celui-ci est le Fils du Dieu Très-Haut. Car il est raconté que Dieu est descendu du ciel, qu'il a repris et revêtu une chair dans le sein d'une vierge juive et que le Fils de Dieu a habité dans une fille des hommes. Cela ressort de cet Evangile qui a été annoncé récemment et dont vous-mêmes, si vous le lisez, vous sentirez la force (1). »

Puis il raconte, sans autre commentaire théologique, la vie du Sauveur et la prédication des Apôtres. On trouve aussi chez saint Justin, et à plusieurs reprises, une semblable énumération des principales actions du Sauveur, dont les formules sobres et quasi-lapidaires font penser à un symbole d'où elles-mêmes seraient tirées ou adaptées.

« Dans les Prophètes, nous lisons que Jésus notre Christ doit venir, qu'il naîtra d'une Vierge, qu'il parviendra à l'âge d'homme, qu'il guérira toute maladie et toute infirmité, qu'il ressuscitera les morts, que, persécuté et méconnu, il sera crucifié, qu'il mourra, qu'il ressuscitera et montera au ciel, qu'il est et sera appelé le Fils de Dieu (2)... Notre Jésus-Christ a été crucifié, est mort, est res-

1. Aristide, *Apologie*, 2.
2. Justin, *Apol.*, I, 31.

suscité, et il est remonté au ciel où il règne (1)... Pourquoi, par la puissance du Verbe, selon la volonté de Dieu, père et maître de toutes choses, le Christ est né homme d'une vierge et a été appelé Jésus, pourquoi il a été crucifié, est mort, est ressuscité, est monté au ciel, tout homme sensé pourra le comprendre d'après ce que nous avons développé si longuement (2). »

Nous avons dit plus haut comment Justin appuie sur l'autorité des Prophètes ces articles fondamentaux de la foi chrétienne. Il nous reste à voir quelle idée il nous donne de la nature intime du Sauveur. Tout d'abord, Jésus n'est pas un homme pour lui ; c'est le Fils de Dieu, ne fût-ce qu'au sens impropre où les Grecs prodiguent ce titre à leurs héros.

« Le Fils de Dieu, que nous appelons Jésus, quand il ne serait qu'un homme ordinaire, par sa sagesse mériterait d'être appelé Fils de Dieu ; car tous les écrivains donnent à Dieu le nom de père des hommes et des dieux (3). »

Mais Justin entend bien qu'il est le Fils de Dieu réellement et à proprement parler.

« Tout cela a été prédit par notre maître, le Fils et le messager de Dieu, père et seigneur de toutes choses, Jésus-Christ de qui nous tenons notre nom de chrétiens... Quant à celui qui fut pour nous le maître de cette doctrine et qui a

1. *Ibid.*, 42.
2. *Ibid.*, 46. Cf. *Dialog.*, 126 et 132.
3. *Ibid.*, 22.

été engendré pour cela, Jésus-Christ, qui fut crucifié au temps de Tibère César, nous avons appris qu'il est le Fils du Dieu véritable et nous le mettons au second rang... D'où l'on nous accuse de folie, pour donner la seconde place après le Dieu immuable, éternel, créateur de toutes choses, à un homme crucifié. Mais il y a là un mystère que l'on ignore (1). »

Comme si ce n'était pas encore assez dire, il identifie, et à plusieurs reprises, Jésus-Christ avec le Verbe.

« Jésus-Christ seul est proprement le Fils de Dieu, son Verbe, son premier-né, sa puissance... Quelques-uns voudront peut-être, par un faux raisonnement, ruiner notre doctrine. Ne disons-nous pas que le Christ est né il y a cent cinquante ans, sous Cyrénius, et qu'ensuite il a enseigné au temps de Ponce-Pilate la doctrine que nous lui prêtons ? Alors on objectera que les hommes qui l'ont précédé ne sont pas responsables. Nous nous hâtons de résoudre cette difficulté. C'est que nous avons appris que le Christ est le premier-né de Dieu et nous avons déjà dit qu'il est le Verbe auquel tous les hommes participent (2). »

D'autres fois, renversant les rôles, ou plutôt rétablissant l'ordre réel, Justin dit que le Verbe s'est fait homme.

« Les barbares aussi ont été éclairés par le

1. *Ibid.*, 12 et 13. Cf. 14.
2. *Ibid.*, 23 et 46. Cf. 58 et II, 8, 10.

même Verbe, revêtu d'une forme sensible et appelé Jésus-Christ (1)... La première puissance après Dieu, le père et le maître de toutes choses, c'est son Fils, le Verbe, qui s'étant fait chair est devenu homme (2). »

Il s'agit donc d'une Incarnation, et Justin en explique aussitôt le mode. C'est une opération surnaturelle du Verbe, sans commerce impur d'aucune sorte, qui fit concevoir et enfanter la Vierge.

« *Voici que la Vierge sera enceinte* », c'est-à-dire que la vierge concevra sans commerce humain; car si ce commerce avait eu lieu avec quelqu'un, elle ne serait plus vierge. Mais la vertu de Dieu descendant sur la vierge l'a couverte de son ombre et l'a fait concevoir tout en restant vierge... Voilà ce que nous avons appris de ceux qui ont raconté la vie de notre Sauveur Jésus-Christ, et nous les croyons... Quant à l'esprit et à la vertu de Dieu, on ne peut entendre autre chose que le Verbe, qui est le premier-né de Dieu... C'est lui qui, descendant sur la vierge et la couvrant de son ombre, la fit concevoir, non par le commerce charnel, mais par puissance (3). »

Le Christ est donc d'une nature céleste et divine. Aussi Justin réprouve-t-il énergiquement les chrétiens qui ne veulent voir en lui qu'un homme.

1. *Ibid.*, 5.
2. *Ibid.*, 32. Cf. 63. Quelquefois Justin donne le nom de Christ au Verbe préexistant. *Apol.*, II, 6 et 10.
3. *Ibid.*, 33.

« Il y en a quelques-uns de notre race qui reconnaissent en lui le Christ, tout en proclamant qu'il est un homme né des hommes. Je ne m'accorde pas avec eux; et je ne le ferais pas, quand même le plus grand nombre des chrétiens, qui professent la même doctrine que moi, diraient la même chose. Car ce n'est pas à des enseignements humains que le Christ nous a ordonné de croire, mais aux oracles des Prophètes et à ses propres prédications (1). »

Justin est aussi éloigné du Docétisme. Pour lui, le Christ est un homme de notre race, qui est né « véritablement petit enfant » et s'est développé « à la manière ordinaire » (2), qui a voulu endurer dans sa passion de réelles souffrances.

« Le jour où il devait être crucifié, il prit trois de ses disciples et se rendit sur la montagne des Oliviers..., où il fit cette prière : « *Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi.* » Ensuite il ajouta : « *Qu'il n'en soit pas comme je le veux, mais comme tu le veux.* » Il montre par là qu'il était véritablement un homme soumis à la douleur (3)... Le verset du Psaume : « *Mes os ont été répandus et dispersés comme l'eau : mon cœur est devenu comme une cire fondue au milieu de mon ventre* » était l'annonce de ce qui lui devait arriver dans cette nuit où l'on vint sur le mont des Oliviers pour le prendre. Car, dans les *Mé-*

1. *Dialog.*, 48.
2. *Dialog.*, 84 et 88. Cf. 78 et *Apol.*, I, 32.
3. *Ibid.*, 99. Cf. 70 et *Apol.*, II, 10.

moires des Apôtres et de leurs disciples, il est raconté qu'une sueur est sortie de ses membres comme des gouttes de sang... L'effroi régnait évidemment dans son cœur et dans ses os, et son cœur ressemblait à de la cire fondue au milieu de son ventre. Nous savons par là que le Père a voulu que son Fils ressentît véritablement pour nous de telles souffrances et nous ne sommes pas tentés de dire que celui-ci, parce que Fils de Dieu, n'a pas senti ce qui lui arrivait (1). »

En un mot, Jésus est à la fois Dieu et homme, ou, mieux encore, un Dieu fait homme.

« Nous savons qu'il est le premier-né de Dieu, engendré avant toutes les créatures, et que, d'autre part, il est le fils des patriarches, puisque il s'est fait chair par une vierge de leur race et a voulu devenir un homme sans beauté, humble et passible..... Il s'appelait lui-même Fils de l'homme, parce qu'il était né d'une vierge qui était de la race de David, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham... Or, nous voyons écrit dans les *Mémoires* des Apôtres qu'il est le Fils de Dieu, et nous disons qu'il est le Fils, comprenant qu'il est sorti du Père par la puissance et la volonté de celui-ci avant toutes les créatures... et qu'il est devenu homme par la Vierge (2). »

On trouve une semblable profession de foi chez l'auteur de la *Cohortatio ad Graecos*.

1. *Ibid.*, 103.
2. *Ibid.*, 100. Cf. 105 et 45.

. La Sibylle annonce d'une manière claire et patente l'avènement de Jésus-Christ notre Sauveur, qui, étant le Verbe de Dieu, inséparable de lui par la puissance, a pris une humanité créée à l'image et ressemblance de Dieu (1). »

Pareillement, l'*Epître à Diognète* désigne Jésus comme « le Fils unique de Dieu », envoyé par son Père « comme un Dieu, comme un homme auprès des hommes (2) ».

En somme, tous ces textes ne sont que la répétition peu variée d'une même affirmation : Jésus est à la fois Dieu et homme. C'est la foi chrétienne essentielle ; mais nos Apologistes n'ont pas connu les termes de « nature » et de « personne » qui serviront plus tard à la préciser et à la définir.

II

Il ne suffisait pas aux Apologistes d'affirmer la divinité de Jésus-Christ, il leur fallait de plus la justifier et la défendre : Justin, en particulier, n'a pas négligé cette tâche. Aux païens, il montre que l'idée d'une Incarnation n'a rien qui leur doive paraître absurde, puisqu'ils en admettent tant dans leur mythologie.

« Quand nous disons que le Verbe, qui est le premier-né de Dieu, a été engendré sans opération charnelle dans la personne de Jésus-Christ notre maître, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel, nous n'ad-

1. *Cohortatio ad Graecos*, 38.
2. *Epist. ad Diognet.*, IX, 2; X, 2 et VII, 4.

mettons rien de plus étrange que ce qui concerne vos prétendus fils de Zeus. Combien de fils prêtent à Zeus vos auteurs les plus estimés, vous le savez fort bien : Hermès, son verbe et son interprète, le maître universel ; Asclépios, qui fut médecin, et, frappé de la foudre, monta au ciel ; Dionysos, qui fut mis en pièces ; Héraclès, qui se jeta au feu pour mettre fin à ses douleurs ; les Dioscures, fils de Léda ; Persée, fils de Danaé ; et Bellérophon, fils de mortels, qui monta au ciel sur le cheval Pégase. Que dire d'Ariadne et de ceux qui, comme elle, furent changés en astres ? Et vos empereurs défunts, vous les estimez toujours dignes d'être mis au rang des immortels, et vous trouvez quelqu'un pour jurer qu'il a vu s'élever du bûcher vers le ciel le César incinéré...

» Si donc nous disons qu'il a été engendré par Dieu à proprement parler et en dehors de la génération commune comme Verbe de Dieu, ainsi que nous l'avons dit, c'est pour vous une chose ordinaire, qui appelez Hermès le verbe et le messager de Dieu. Si l'on nous objecte qu'il a été crucifié, c'est encore un sort qui lui est commun avec vos fils de Zeus déjà nommés, et qui ont souffert. Leur genre de mort n'est pas identique ; on en raconte, au contraire, de très différents, en sorte que Jésus ne leur est pas inférieur même par l'originalité de ses souffrances... Nous racontons qu'il est né d'une vierge : il a cela de commun avec votre Persée. Nous disons qu'il guérissait les boiteux, les paralytiques, les infirmes de naissance et qu'il ressuscitait les

morts : cela paraîtra une ressemblance avec les prodiges que vous racontez d'Asclépios (1). »

Tertullien aussi se plaît à montrer combien la naissance miraculeuse de Jésus est supérieure aux générations incestueuses ou grotesques des divinités païennes. Cependant il ne laisse pas de conclure à l'adresse des païens : « Acceptez au moins cette fable : elle ressemble aux vôtres (2). »

Mais toute la pensée de nos Apologistes ne s'est pas bornée à ces rapprochements superficiels. Déjà les considérations apologétiques que nous avons résumées plus haut, surtout celles qui exploitent l'accomplissement des prophéties, l'action personnelle ou posthume de Jésus-Christ, contribuaient, au moins d'une manière lointaine, à établir sa divinité. De plus, saint Justin en a tenté, à l'adresse du juif Tryphon, une démonstration directe, basée sur le témoignage de l'Écriture.

Il fallait d'abord prouver aux Juifs que Jésus était le Messie promis par Dieu à leur race : nous avons dit comment Justin le faisait, en montrant qu'en lui se sont réalisées les prophéties jusque dans les moindres détails. Comme l'humilité et la bassesse du Sauveur faisaient surtout scandale auprès des Juifs, Justin s'efforce d'établir la distinction des deux avènements. Chemin faisant, il apporte aussi des textes qui tiennent de plus près à la doctrine christologique, d'où il résulte que le Messie futur est annoncé comme devant être seigneur, prêtre et roi, avec une grandeur qu'aucun homme n'a jamais atteinte : Justin rapporte dans ce sens de longs passages, souvent même le texte tout entier des Psaumes CIX, LXXI, XXIII, XLVI, XCVIII et XLIV (3).

1. JUSTIN, *Apol.*, I, 21-22. Tatien fait une argumentation analogue pour faire accepter que « Dieu a pris une forme humaine ». *Oratio*, 21.

2. TERTULLIEN, *Apologet.*, 21.

3. JUSTIN, *Dialog.*, 32-39.

Ce ne sont là, pour ainsi dire, que des travaux d'approche : il faut plus directement justifier l'Incarnation, que Tryphon trouve « non pas seulement paradoxale, mais insensée ». Là-contre, Justin affirme que le Christ « préexistait, Fils du Créateur de l'univers et Dieu lui-même »; puis qu' « il a été engendré homme par la Vierge..., homme passible et ayant une chair tout comme nous » (1). Voilà la thèse. Pour l'établir, Justin, après avoir démontré qu'il existe un autre Dieu que le Créateur, en arrive enfin à prouver l'Incarnation.

« La chose est déjà faite par les textes des Prophètes précédemment cités : à cause de vous, cependant, je vais les rappeler et les commenter encore, pour essayer de vous convaincre. »

En effet, les preuves de Justin ne sont pas nouvelles. Il se contente de mentionner les prophéties qui annoncent la naissance surnaturelle et le sacerdoce éternel de Jésus-Christ, un passage du Psaume XLIV (7-12) d'où il ressort « qu'il est Dieu et qu'il faut l'adorer », les Psaumes XCVIII et LXXI déjà cités et qui chantent sa gloire à nulle autre pareille. Tryphon se déclare impressionné par tous ces témoignages; il est arrêté seulement par la parole d'Isaïe : « *Je suis le Seigneur Dieu : voilà mon nom, et je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni mes vertus* » (ISAÏE, XLII, 8). Justin répond, par le contexte, que Dieu s'adresse ici au Christ à qui seul il réserve sa gloire. Tryphon se déclare satisfait (2).

La discussion cependant ne tarde pas à reprendre. Justin apporte encore à Tryphon les textes prophétiques, la plupart déjà connus, relatifs à la naissance surnaturelle du Christ, à sa doctrine merveilleuse et

1. *Ibid.*, 48.
2. *Ibid.*, 63-65.

à son règne sur les âmes, aux adorations qu'il mérite. Il montre surtout comment l'Ecriture a prédit son nom même de Jesus dans la personne et le rôle de Josué (1). Enfin, pour dissiper les dernières objections, il équipare l'Incarnation aux autres théophanies de l'Ancien Testament.

« Si donc nous savons que Dieu s'est manifesté sous tant de formes à Abraham, à Jacob et à Moïse, pourquoi vous montrer hésitants et incrédules, dès qu'il s'agit d'admettre que, par la volonté du Père de toutes choses, il s'est fait homme grâce à une vierge — surtout quand nous avons tant de témoignages de l'Ecriture où l'on peut voir avec évidence que tout cela est arrivé par la volonté du Père? (2) »

Un peu plus loin, Justin répète son raisonnement à cause des nouveaux venus (3). Cette nouvelle démonstration donne lieu seulement à une dernière difficulté. Si le Christ est Dieu, Dieu préexistant et incarné, pourquoi Isaïe représente-t-il les dons de l'Esprit saint descendant sur lui en abondance (Isaïe, vi, 1-3)? Voici la réponse :

« La question est très intelligente et sensée; car il semble vraiment qu'il y a là une difficulté. Pour en avoir la solution, écoute ce que je vais te dire. Ces vertus du Saint-Esprit ainsi énumérées, l'Ecriture ne dit pas qu'elles sont descendues sur lui parce qu'il en avait besoin, mais parce qu'elles

1. *Ibid.*, 74-76. Cf. 68.
2. *Ibid.*, 75.
3. *Ibid.*, 83-85.

devaient se reposer en lui, c'est-à-dire finir avec lui, de sorte que dans votre race désormais il n'y aurait plus, comme autrefois, de prophètes. C'est ce que vous pouvez voir de vos propres yeux : après lui, il n'y a pas eu absolument un seul prophète parmi vous (1). »

Aux yeux de saint Justin, donc, les mêmes textes prophétiques qui prouvent que Jésus est le Messie établissent aussi qu'il est Dieu. Pour lui, l'une et l'autre vérité ressortent avec une égale évidence de l'Ancien Testament. On ne saurait dire si cette exégèse fut bien efficace, au second siècle, en fruits de conversion ; mais il est à peine besoin d'observer qu'elle paraîtrait aujourd'hui trop peu convaincante.

III

Sur l'œuvre de Jésus-Christ comme sur sa personne, Justin est encore le seul à nous donner des renseignements de quelque étendue. Les Apologistes donnent du Christianisme une notion principalement philosophique et intellectuelle : d'où il suit qu'ils semblent estimer avant tout son fondateur pour son œuvre de doctrine et de vérité. Encore faut-il remarquer qu'ils attachent beaucoup d'importance aux écrits des Prophètes et qu'ils rapportent cette communication de la vérité beaucoup plus au Logos qu'à la personne historique de Jésus. Justin adopte, lui aussi, cette idée générale ; mais en même temps, il la dépasse et la complète.

Tout d'abord, Justin est loin de déprécier la valeur doctrinale du Christianisme ; mais il la rattache toujours à Jésus-Christ. C'est lui qu'il appelle perpétuellement « notre maître » ; c'est en lui qu'il se

1. *Ibid.*, 87.

plait à montrer « tout le Logos », que Socrate n'a connu seulement qu'en partie (1).

« Jésus-Christ seul est proprement le Fils de Dieu, parce qu'il est son Verbe, son premier-né et sa puissance; et, devenu homme par sa volonté, il nous a enseigné cette doctrine en vue du renouvellement et de la restauration du genre humain (2). »

Mais, pour Justin, Jésus est aussi « Sauveur »; et cela tout d'abord parce qu'il nous délivre du démon.

« Jésus est un nom qui signifie homme et sauveur. Car il s'est fait homme, ainsi que nous l'avons dit, et il est né suivant la volonté de Dieu le Père pour le salut des croyants et la ruine des démons (3)... Il est le Christ Fils de Dieu, celui qui était avant l'aurore et la lune, et qui, par une vierge de la race de David, a voulu s'incarner et naître, afin de détruire par ce mystère le serpent qui avait fait le mal au commencement et les anges qui lui ressemblent (4). »

Cette défaite du démon commença au moment de la tentation, lorsque Jésus, d'un mot, dénonça son apostasie (5). Elle continue depuis la résurrection du Sauveur : les exorcismes des chrétiens en sont la preuve, en attendant qu'elle soit complète au second avène-

1. *Apol.*, II, 8 et 10. Cf. *Apol.*, I, 4 et 5.
2. *Apol.*, I, 23. Cf. *Cohortatio ad Graecos*, 38.
3. *Apol.*, II, 6. Cf. I, 33, 66.
4. *Dialog.*, 45. Cf. 100 et 94.
5. *Ibid.*, 103 et 125.

ment (1). Mais l'œuvre libératrice a un autre aspect, où le mystère de l'Incarnation tient une place importante.

« Le Fils de Dieu... s'est fait homme par la vierge, afin que la désobéissance qui vient du serpent fût détruite de la même manière qu'elle avait commencé (2)... Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour nous afin de participer à nos misères et par là de les guérir (3). »

Ce dernier texte permet de comprendre le mot de Justin cité par saint Irénée : « Le Fils unique de Dieu est venu vers nous, récapitulant en lui-même sa créature (4). » Si l'on ajoute que le fruit définitif et suprême de l'avènement du Christ est de nous arracher à la mort pour nous donner l'immortalité (5), on voit que Justin a déjà comme ébauché cette théorie de la valeur sotériologique de l'Incarnation qui devait être si chère aux Pères Grecs.

Notre salut comportait aussi une expiation : dès lors Justin insiste beaucoup plus sur le rôle de la passion et de la mort. Il y fait déjà allusion en s'adressant aux païens.

« Cette parole : « *Il lavera sa robe dans le sang de la grappe* » annonçait la passion qu'il devait subir, purifiant dans son sang ceux qui croient en lui... Devenu homme par une vierge, suivant la volonté du Père, pour le salut de ceux qui croient en lui, il a voulu être compté pour rien

1. Voir *Dialog.*, 30, 41, 76, 85, 121 ; *Apol.*, II, 6.
2. *Ibid.*, 100.
3. *Apol.*, II, 13.
4. Cité par saint IRÉNÉE, *Adv. haereses*, IV, VI, 2.
5. Cf. *Dialog.*, 45, 100.

et souffrir afin de vaincre la mort par sa mort et sa résurrcetion (1). »

Les textes de ce genre sont très fréquents dans le *Dialogue*. Dès le début, nous lisons que le pardon des péchés ne saurait s'obtenir par des sacrifices d'animaux ou autres offrandes; il est procuré seulement « par le sang et la mort du Christ, qui est mort dans ce but ». En preuve de son affirmation, Justin cite tout entier le ch. 53 d'Isaïe (2). Ainsi donc, la Passion n'a pas d'autre raison d'être que notre salut et spécialement la rémission de nos péchés.

« S'il a voulu naître et être crucifié, ce n'est pas qu'il en eût besoin, c'est pour le genre humain, qui, depuis Adam, était tombé dans la mort et la séduction du serpent (3)... Les anciens de votre peuple et les prêtres l'ont chassé comme le bouc émissaire, ils ont porté les mains sur lui et l'ont condamné à mort. Mais lors du second avènement, vous reconnaîtrez, dans ce même lieu de Jérusalem, celui que vous avez méprisé et qui s'est offert en sacrifice pour tous les pécheurs qui veulent faire pénitence (4)... Les Prophètes ont prédit que les péchés du peuple le conduiront à la mort (5). »

En d'autres endroits, Justin affirme que le but a été atteint et il nous représente comme « sauvés », « lavés », « régénérés », « rachetés », « guéris » par

1. *Apol.*, I, 32 et 63.
2. *Dialog.*, 13.
3. *Ibid.*, 88. Cf. 117.
4. *Ibid.*, 40.
5. *Ibid.*, 89.

le sang du Sauveur (1). Il trouve dans l'Ancien Testament des types de cette Passion salutaire : le bouc émissaire, l'agneau pascal, les oblations légales, l'étoffe rouge qui sauva la maison de Raab (2). Tryphon, cependant, est surtout scandalisé par la croix, parce que, dans la Loi, ce supplice est frappé de malédiction (3). C'est la vieille objection rabbinique : Justin la réfute longuement, et cette réponse l'amène à mettre plus que jamais en évidence le caractère expiatoire de la mort du Sauveur.

« ... De même que Dieu a pu ordonner de dresser l'image du serpent d'airain (malgré la prohibition légale) sans qu'il y eût une faute de sa part, ainsi la Loi contient une malédiction contre les crucifiés ; mais la malédiction ne s'applique pas au Christ de Dieu, par lequel il sauve tous ceux qui avaient commis des actes dignes de malédiction. Car tout le genre humain se trouve soumis à la malédiction. D'après la loi de Moïse, en effet, celui-là est appelé maudit, « *qui ne se tient pas fidèle à tous les préceptes de la Loi pour les observer* » (*Deut.* XXVII, 26). Or personne ne les a observés exactement, vous-mêmes vous ne pouvez pas le nier ; chacun les a gardés de son mieux, qui plus, qui moins. Mais si ceux qui étaient soumis à cette Loi sont évidemment sous le coup d'une malédiction pour ne pas en avoir suivi toutes les observances, n'en sera-t-il pas de même, à plus forte raison, pour tous les peuples qui pratiquent l'idolâtrie, la pédérastie et autres

1. *Ibid.*, 43, 54, 74, 134, 138.
2. *Ibid.*, 40, 41, 111.
3. *Dialog.*, 89.

actions mauvaises? Or le Père de toutes choses a voulu que même son Christ, en vue des hommes de toute race, reçût les malédictions de tous, sachant qu'il devait le ressusciter après son crucifiement et sa mort. Pourquoi donc dites-vous que celui-là a été maudit qui a bien voulu, suivant la volonté du Père, accepter de souffrir ces choses, alors que vous devriez plutôt pleurer sur vous-mêmes? Car si son Père et lui-même ont réglé ces souffrances en vue du genre humain, vous, vous ne l'avez fait nullement pour servir la volonté de Dieu, pas plus que vous n'avez fait un acte religieux en mettant à mort les Prophètes. Et que personne d'entre vous ne dise : Si le Père a voulu ces souffrances afin que ses blessures fussent la guérison du genre humain, nous n'avons commis aucun péché. Si en disant cela vous vous repentez de vos fautes, si vous le reconnaissez pour le Christ et observez ses commandements, j'ai déjà dit que vos péchés vous seront remis. Mais si vous le maudissez lui et ses fidèles, si vous les mettez à mort dans la mesure de votre pouvoir, comment ne serez-vous pas punis? (1)...»

L'idée d'une substitution du Christ aux pécheurs ici ébauchée est développée dans l'*Epître à Diognète.*

Dans sa généreuse patience, Dieu nous a supportés : pris de miséricorde, il s'est lui-même chargé de nos péchés, il a donné son propre Fils en rançon pour nous : le saint pour des

1. *Ibid.*, 94-95.

pécheurs, l'innocent pour des coupables, le juste pour des injustes, l'incorruptible pour des corruptibles, l'immortel pour des mortels. Quelle autre chose, en effet, pouvait couvrir nos péchés, sinon sa justice? En qui pouvions-nous être justifiés, nous pécheurs et impies, si ce n'est dans le seul Fils de Dieu? O doux échange! ô Providence sublime! ô bienfaits inespérés! que l'injustice d'un grand nombre disparaisse dans la justice d'un seul et que la justice d'un seul justifie de nombreux pécheurs! (1) »

Enfin, dans le même ouvrage, voici un texte plus général qui résume avec éloquence le double mystère de l'Incarnation et de la Rédemption.

« C'est Dieu lui-même, tout puissant, invisible et créateur de toutes choses, qui, du ciel, a placé parmi les hommes sa vérité, sa parole sainte et incompréhensible, et qui a voulu qu'elle eût dans leurs cœurs une demeure fixe. Non pas, comme on pourrait le supposer, en envoyant quelqu'un de ses serviteurs, un ange, un prince, quelqu'un de ceux qui gouvernent les choses terrestres ou de ceux qui président à l'administration du ciel; mais le créateur même et l'organisateur de toutes choses, par qui il a fait les cieux, par qui il a renfermé la mer dans ses limites; celui dont les lois sont observées fidèlement par tous les astres; celui qui a fixé au soleil la mesure de sa course, qui ordonne à la lune d'éclairer la nuit et aux étoiles d'accompagner ses évolutions; celui par

1. *Epist. ad Diognet.*, 9.

qui tout a été disposé et renfermé dans de justes bornes; celui à qui tout est soumis : les cieux, et tout ce qu'ils renferment, la terre et ce qui est caché dans son sein, la mer et les animaux qui l'habitent, le feu, l'air, l'abîme, ce qui est dans les hauteurs, ce qui gît dans les profondeurs et ce qui se trouve dans une position intermédiaire. Voilà celui que Dieu nous a envoyé. Serait-ce, comme on pourrait peut-être le penser, pour exercer un empire tyrannique et faire régner la terreur ? Loin de là. Mais en toute clémence et douceur, il l'a envoyé comme un roi envoie le roi son fils; il l'a envoyé comme un Dieu; il l'a envoyé comme un homme parmi les hommes. Il l'a envoyé pour nous sauver, pour nous convaincre, et non pour nous faire violence; car Dieu ne connaît pas la violence. Il l'a envoyé pour nous appeler et non pour nous poursuivre. Il l'a envoyé pour nous aimer et non pour nous juger. Il l'enverra plus tard pour juger le monde et qui, alors, pourra soutenir son avènement? (1) »

Voilà comment les Apologistes ont fait écho aux grandes doctrines de saint Paul et aux premières déclarations des Apôtres : « *Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ; car il n'est pas d'autre nom ici-bas qui soit donné aux hommes pour être sauvés* » (*Act.* IV, 12).

1. *Ibid.* 7.

CHAPITRE VI

LA VALEUR DU JUDAÏSME.

Devant le Christianisme, à l'entrée même de ces voies nouvelles de salut qu'il prétendait ouvrir à l'humanité, le Judaïsme se dressait comme un obstacle, qui représentait toutes les prétentions et tous les droits du passé. Israël n'avait-il pas reçu l'Ecriture et la Loi, qui le faisaient dépositaire des promesses divines ? N'était-il pas le peuple élu de Dieu pour conserver d'abord, puis étendre son culte dans le monde entier ? Une lutte ne pouvait manquer de s'engager entre ces deux religions antagonistes. Elle éclata, en effet, dès le premier jour et fut surtout vive à l'origine : ce fut la première grande crise du Christianisme. Mais l'Eglise brisa successivement les entraves de l'exclusivisme judaïque ; ce fut en particulier tout l'objet de la carrière apostolique de saint Paul. D'une part, il ouvrait toutes grandes aux païens, par l'énergique initiative de son zèle, les portes de l'Eglise du Christ ; de l'autre, il consacrait les efforts d'une pensée vigoureuse à établir doctrinalement la caducité de l'ancienne alliance.

La situation n'était plus la même au second siècle ; car la masse des Juifs s'obstinait dans une incrédulité sans espoir et l'Eglise s'était développée dans le monde païen avec une étonnante fécondité. Saint Justin, qui se plaisait à compter parmi les convertis du paganisme « des chrétiens plus nombreux et plus sincères que ceux d'origine juive ou samaritaine » (1), ne pouvait plus être sérieusement préoccupé du pro-

1. Justin, *Apol.*, I, 53.

blème qui avait tourmenté saint Paul. Cependant la question du Judaïsme se posait encore, et d'abord à cause des Juifs que parfois on essayait encore de convertir ou qui entraient eux-mêmes en discussion avec les docteurs chrétiens. Ainsi l'entretien de saint Justin avec un rabbin juif, qui fait le fond du *Dialogue avec Tryphon*, paraît bien répondre à une réalité. Les païens aussi, après avoir longtemps confondu les deux religions, se demandaient quelquefois pourquoi les chrétiens avaient rompu avec les Juifs. Enfin et surtout, les chrétiens eux-mêmes, du moment qu'ils admettaient l'Ancien Testament, se devaient expliquer le sens du culte qu'ils prétendaient supplanter. Voilà pourquoi les Apologistes allaient reprendre la critique du Judaïsme.

I

Lorsqu'ils s'adressent aux païens, les Apologistes ne manquent pas de mettre les Juifs au-dessus des autres peuples, parce qu'ils ont connu le vrai Dieu; mais en ajoutant qu'ils ont compromis cette foi par leurs vaines observances. De cette attitude, empreinte à la fois d'un respect fraternel et d'une excessive sévérité, Aristide est un des premiers représentants.

« Les Juifs disent que Dieu est unique, créateur de l'univers et tout-puissant, et qu'il n'est pas dans l'ordre d'adorer autre chose que Dieu seul. Et de ce chef, à mon avis, ils se rapprochent de la vérité plus que les autres peuples, parce qu'ils adorent Dieu et non ses œuvres. Ils cherchent de plus à devenir semblables à Dieu par l'amour des hommes qu'ils manifestent, en s'apitoyant sur les pauvres, délivrant les prisonniers, enterrant les morts, et autres choses ana-

logues, agréables à Dieu et aux hommes... Cependant eux aussi ont dévié de la vérité, et ils croient adorer Dieu ; mais leurs œuvres sont plutôt pour les anges que pour Dieu, lorsqu'ils observent le sabbat et la nouvelle lune, la Pâque et le grand jeûne, la circoncision et la pureté des mets (1). »

Beaucoup plus nette est la pensée de l'auteur de l'*Epître à Diognète* et beaucoup plus vive son opposition : il va jusqu'à équiparer à l'idolâtrie le culte que les Juifs rendaient à Dieu.

« Je suppose que tu es ensuite très désireux de savoir pourquoi les chrétiens ne pratiquent pas la religion des Juifs. Les Juifs donc, en tant qu'ils s'abstiennent du culte païen dont je viens de parler, font bien d'adorer un seul Dieu et de le regarder comme le maître de toutes choses ; mais lorsqu'ils lui rendent des hommages semblables à ceux dont je parlais tout à l'heure, ils sont dans l'erreur.

» Les Grecs, en effet, en faisant leurs offrandes à des idoles inanimées et sourdes, font preuve d'aberration ; les Juifs imaginent d'offrir les mêmes choses à Dieu comme s'il en avait besoin : on dirait de la folie plutôt que de la piété. Celui qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, qui nous distribue tout ce dont nous avons besoin, n'a lui-même besoin d'aucune offrande, puisque c'est lui qui les fournit à celui-là même qui pense les lui donner. Ceux-là donc

1. Aristide, *Apol.*, 14.

qui croient lui offrir des sacrifices en lui présentant du sang, de la graisse ou des holocaustes et lui plaire par de tels honneurs, ceux-là, rien ne les distingue, à mon avis, de ceux qui déploient la même libéralité à l'égard d'idoles insensibles : les uns offrent leurs présents à des dieux qui n'en peuvent recevoir l'honneur ; les autres s'imaginent offrir quelque chose à celui qui n'a besoin de rien.

» Quant à leur crainte au sujet des aliments, à la superstition du sabbat, à la circoncision dont ils se vantent, aux jeûnes et aux néoménies qu'ils affectent d'observer, ce sont des choses ridicules et insignifiantes, sur lesquelles je ne pense pas que tu aies rien à apprendre de moi. Car d'aller, parmi les créatures que Dieu a faites pour l'usage des hommes, en recevoir quelques-unes comme créées à propos et rejeter les autres comme inutiles et superflues, comment ne serait-ce pas criminel ? Et de dire mensongèrement que Dieu défend de faire quelque bien le jour du sabbat, comment ne serait-ce pas impie ? De même regarder avec orgueil la circoncision pour un signe d'élection, comme s'ils étaient pour cela l'objet d'une affection spéciale de Dieu, comment ne serait-ce pas dérisoire ? A les voir enfin surveiller la lune et les étoiles, épier les jours et les mois, s'emparer des dispensations providentielles de Dieu et des vicissitudes des saisons pour transformer arbitrairement les unes en jour de fête, les autres en jour de deuil, qui ne trouverait là beaucoup plus de déraison que de culte divin ? C'est donc à bon droit que les chrétiens

s'écartent de la vanité et de l'erreur communes des païens, ainsi que de l'empressement et de l'orgueil des Juifs (1). »

Ces déclamations visiblement excessives, et plus éloquentes, en somme, que profondes, continuent la tradition inaugurée par l'Epître du Pseudo-Barnabé et restent aussi loin de la haute théologie de saint Paul. Elles prouvent du moins combien vive fut dans certains cercles chrétiens l'opposition au Judaïsme : la religion chrétienne, devenue victorieuse, prenait durement sa revanche contre la rivale qui avait voulu tout d'abord l'étouffer en l'absorbant.

II

La pensée commune des docteurs chrétiens s'inspire des mêmes sentiments, mais avec moins d'étroitesse et d'injustice. Elle est exprimée dans les ouvrages de controverse juive, dont le *Dialogue avec Tryphon* nous reste comme un précieux spécimen. Comme tous les ouvrages de saint Justin, le *Dialogue* est écrit avec beaucoup de désordre et l'on a quelque peine à en discerner le plan. On y distingue cependant une première partie, qui est à peu près tout entière consacrée à établir le sens général et la valeur du Judaïsme (2). Comment servir Dieu et se sauver en dehors de la Loi que Dieu lui-même a donnée? Telle est bien la question fondamentale entre Juifs et chrétiens : Tryphon la pose très nettement au début même de l'entretien.

« Voici ce qui nous étonne. Les crimes qu'on vous reproche sont des racontars qui ne méri-

1. *Epist. ad Diognet.*, 3 et 4.
2. *Dialog.*, 8-47.

tent aucune créance ; car ils vont trop contre la nature humaine. Au contraire, les préceptes contenus dans l'Evangile, comme vous dites, sont tellement admirables et grands que j'ai peur que personne ne les puisse observer : je le sais; car j'ai pris soin de les lire. Ce qui nous rend perplexes, c'est que des hommes comme vous, qui se disent pieux et s'estiment supérieurs aux autres, vous n'ayez avec eux aucune différence et vous ne sépariez pas votre vie de celle des païens, puisque vous ne pratiquez ni les fêtes, ni le sabbat, ni la circoncision... N'as-tu pas lu que tout homme sera éliminé de son peuple, qui n'aura pas été circoncis le huitième jour? La même chose est dite des étrangers et des esclaves. Méprisant cette loi, vous négligez aussi tout le reste, et vous voulez nous faire croire que vous connaissez Dieu, alors que vous ne faites rien de ce que font les hommes qui craignent Dieu. Si tu peux donc nous donner satisfaction sur ce point et nous montrer comment vous pouvez avoir une espérance quelconque sans observer la Loi, nous t'écouterons avec plaisir et ensuite nous discuterons ensemble le reste (1). »

Justin répond que, d'après la volonté même de Dieu, la Loi était faite pour être abrogée et qu'elle l'a été par Jésus-Christ.

« Il n'y aura jamais, ô Tryphon, il n'y a jamais eu d'autre Dieu que celui qui a créé et organisé cet univers. Nous ne disons pas que nous avons

1. *Dialog.*, 10.

un Dieu et que vous en avez un autre : c'est le même qui a fait sortir vos pères de la terre d'Egypte d'une main puissante et d'un bras élevé. Nous n'espérons pas non plus en quelque autre, car il n'y en a pas; mais dans le même que vous, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Seulement nous n'espérons en lui ni par Moïse ni par la Loi; sinon nous ferions la même chose que vous.

» Or j'ai lu, ô Tryphon, qu'il devait y avoir une Loi suprême et une alliance plus parfaite qui s'impose maintenant à tout homme qui ambitionne l'héritage de Dieu. La Loi de l'Horeb est déjà vieillie et n'est plus que pour vous seuls; celle-ci est pour tous, sans distinction. Mais une loi portée contre une autre loi abroge la précédente; un testament postérieur annule le premier. Or la loi éternelle et dernière nous a été donnée, c'est-à-dire le Christ, et le testament fidèle après lequel il n'y a plus de loi, plus de préceptes, plus de commandements. Est-ce que tu n'as pas lu ce que dit Isaïe : « *Ecoutez-moi, écoutez-moi, ô mon peuple, et vous, ô rois, prêtez-moi l'oreille : une loi sortira de moi et mon jugement pour la lumière des nations. Ma justice approche rapidement, mon salut va sortir et les nations espéreront en mon bras* » (Isaïe, li, 4-5). Il parle de même par la bouche de Jérémie au sujet de cette même nouvelle alliance : « *Voici que les jours viennent, dit le Seigneur, où je donnerai à la maison d'Israël et à la maison de Juda une alliance nouvelle, non pas celle que je donnai à leurs pères le jour où je les pris par la main pour les faire sor-*

tir de la terre d'Egypte » (JÉRÉMIE, XXI, 31-32).

» Ainsi donc Dieu a annoncé qu'une alliance nouvelle serait conclue, et cela pour la lumière des nations. Nous voyons d'autre part et nous savons que, par le nom de Jésus-Christ le crucifié, les hommes quittent leurs idoles et autres iniquités pour se rapprocher de Dieu et persistent jusqu'à la mort à confesser cette foi. De ses œuvres et de la puissance qui l'accompagne tout le monde peut conclure qu'il est lui-même la nouvelle Loi, la nouvelle alliance, l'espoir de ceux qui, dans toutes les nations, attendent les bienfaits de Dieu. »

Justin rappelle quelques autres paroles d'Isaïe (LV, 3-5); puis il s'élève contre l'aveuglement des Juifs qui ne se rendent pas à cette évidence.

« Cette loi, vous l'avez méprisée; cette alliance nouvelle et sainte, vous n'en avez fait aucun cas. Maintenant même vous ne la recevez pas et vous ne faites pas pénitence de vos fautes... Le législateur est là, et vous ne le voyez pas; les pauvres sont évangélisés, les aveugles voient, et vous ne comprenez point. Il faut désormais une seconde circoncision, et vous cherchez votre gloire dans la chair. La loi nouvelle vous ordonne d'observer sans cesse le sabbat, et vous pensez être pieux en vous reposant un seul jour, sans comprendre pourquoi ceci vous a été prescrit. Et quand vous mangez du pain azyme, vous dites avoir rempli la volonté de Dieu. Ce n'est pas en ces pratiques que se complaît le Seigneur notre

Dieu. S'il y a parmi vous quelque parjure ou quelque voleur, qu'il cesse de l'être ; s'il y a quelque adultère, qu'il se convertisse : il a observé le bon et vrai sabbat de Dieu (1). »

Dans ces dernières phrases, Justin souligne déjà l'imperfection et la vanité des observances purement rituelles à côté des réalités morales de la nouvelle Loi. Il poursuit cette critique dans les chapitres suivants, d'abord à propos des ablutions légales.

« Si quelqu'un n'a pas les mains pures, qu'il se lave et il est pur. Ce n'est certainement pas au bain qu'Isaïe vous envoyait pour vous y laver de vos meurtres et autres fautes : toute l'eau de la mer ne saurait vous en purifier. Il désignait déjà ce bain salutaire des âmes repentantes, où ce n'est plus le sang des boucs et des brebis, la cendre d'une génisse ou une oblation de farine qui les purifie, mais la foi, grâce au sang et à la mort du Christ qui est mort à cet effet... C'est donc par ce bain de la pénitence et de la connaissance de Dieu, qui a été institué pour les péchés des peuples, que nous avons cru ; et nous savons que ce baptême qu'annonçait Isaïe, le seul qui puisse purifier ceux qui se repentent, c'est cette eau qui nous donne la vie. Quant aux citernes que vous vous êtes creusées, elles sont crevassées et bonnes à rien. A quoi bon ce baptême qui fait seulement briller la chair et le corps ? Lavez-vous l'âme de la colère et de l'avarice, de l'envie et de la haine : alors votre corps sera pur.

1. *Dialog.*, 11-12.

» Tel est aussi le symbolisme des azymes : ils vous invitent à ne pas faire, comme par le passé, les œuvres du ferment mauvais. Mais vous, vous entendez tout selon la chair et vous pensez faire un acte religieux lorsqu'en pratiquant ces observances vos âmes sont remplies de ruse et de toutes sortes d'iniquités. C'est pourquoi, après les sept jours des azymes, Dieu vous ordonnait de pétrir un levain nouveau, c'est-à-dire d'accomplir des œuvres différentes et de ne plus suivre votre mauvaise conduite d'autrefois (1). »

Pour établir que telle est la volonté de Dieu promulguée par le « nouveau législateur », Justin cite un long passage d'Isaïe (LV, 3-13). Il prouve de même, d'après Isaïe (LVIII, 1-11), que le vrai jeûne consiste à fuir le péché et que la véritable circoncision est la circoncision du cœur : de ce dernier point, il trouve l'indication dans la bouche même de Moïse (*Deut.* x, 16-17 ; *Levit.* XXVI, 40-41) (2).

Justin, dans toute cette argumentation, reproduit le thème général de l'Epître dite de saint Barnabé et quelquefois les mêmes textes. Cependant, tandis que le Pseudo-Barnabé dit clairement que ces pratiques sont mauvaises et que les Juifs se sont mépris en attribuant un sens matériel à des ordonnances que Dieu voulait toutes spirituelles, Justin dit seulement que ces rites imparfaits sont abrogés aujourd'hui par une loi meilleure ; mais il laisse déjà entendre que la loi ancienne était bonne et vraiment fondée par Dieu. Il s'explique d'ailleurs davantage et s'efforce d'établir exactement le sens providentiel et la portée des observances légales. La critique du présent l'amène à faire une philosophie rétrospective du passé.

1. *Dialog.*, 13-14.
2. *Dialog.*, 15-16

III

La thèse de Justin est celle-ci : la Loi est provisoire parce qu'imparfaite ; elle est imparfaite, parce que proportionnée à l'esprit étroit des Juifs. En un mot, c'est un pis-aller, un moyen de préservation, nécessaire, mais d'ordre inférieur, réclamé par les péchés du peuple. « Nous aussi, nous observerions la circoncision de la chair, le sabbat et les fêtes, si nous ne savions pour quelle cause tout cela vous a été prescrit, savoir : à cause de vos péchés et de votre dureté de cœur (1). » Voilà l'affirmation globale : Justin l'applique ensuite en détail aux principaux rites mosaïques. A propos de la circoncision, Justin commence par établir qu'elle n'est pas essentiellement nécessaire.

« Car si elle était nécessaire, comme vous le pensez, Dieu n'aurait pas créé Adam dans l'incirconcision; il n'aurait pas accueilli les présents d'Abel, qui lui offrait des victimes sans être circoncis; il n'aurait pas pris ses complaisances dans Enoch : cependant, sans qu'il fût circoncis, on ne le vit plus, parce que Dieu l'avait enlevé. Loth, sans être circoncis, fut sauvé de Sodome, escorté par les anges et par Dieu lui-même. Noé est le père de la race humaine; mais il entra dans l'arche avec ses enfants sans être circoncis. Il n'était pas circoncis non plus le prêtre du Très-Haut, Melchisédec, qui reçut d'Abraham, le premier qui ait été circoncis selon la chair, la dîme de ses biens et le bénit ensuite : c'est même selon

1. *Dialog.*, 18. Cf. 30.

l'ordre de Melchisédec que Dieu a promis, par la bouche de David, d'instituer un prêtre éternel (1).

» Abraham lui-même était encore dans l'incirconcision lorsqu'il fut justifié et béni pour sa foi en Dieu, comme l'Écriture le montre. Il reçut la circoncision comme un signe, et non pas pour être justifié, ainsi que les Écritures et les faits eux-mêmes nous forcent à le reconnaître. C'est pourquoi il fut dit avec raison de ce peuple que tout homme serait exterminé de sa race, qui n'aurait pas été circoncis le huitième jour. Mais le fait que les femmes ne peuvent pas recevoir la circoncision charnelle prouve bien que la circoncision fut donnée comme un signe et non comme une œuvre de justice; car pour tout ce qui regarde la justice et la vertu, Dieu a voulu que les femmes pussent l'observer pareillement. Si donc il a donné à l'homme et à la femme un corps différent, c'est que ni l'un ni l'autre n'est juste ou injuste pour cela, mais seulement à cause de la piété et de la justice (2). »

La circoncision est donc, pour saint Justin, le signe de l'alliance que Dieu avait contractée avec Abraham et sa race. Il est frappant d'observer que Justin insiste à peine sur cette idée; ou plutôt il n'en retient guère qu'une conséquence, celle qui atteint le peuple devenu infidèle. De cette conséquence, Justin arrive d'ailleurs à faire le principe, transformant ainsi le signe de l'alliance en un signe de malédiction.

« La circoncision charnelle que vous recevez

1. *Dialog.*, 19.
2. *Dialog.*, 23. Cf. 137.

depuis Abraham vous fut donnée comme un signe, pour vous séparer des autres peuples et de nous. Par là, vous êtes les seuls à souffrir ce ce que maintenant vous souffrez à bon droit : vos plaines sont désertes, vos villes sont brûlées, et des étrangers mangent vos récoltes en votre présence, et personne de vous ne peut entrer à Jérusalem. Rien, en effet, ne vous distingue des autres hommes que votre circoncision charnelle. Et personne de vous n'osera nier, je pense, que Dieu prévoyait et prévoit encore l'avenir, et qu'il prépare à chacun ce qu'il mérite (1). »

Les sacrifices n'avaient d'autre but que de détourner le peuple de l'idolâtrie.

« Au temps de Moïse, votre peuple se montra injuste et ingrat envers Dieu, lorsqu'il fit un veau d'or dans le désert. Dieu alors, s'accommodant à ce peuple, ordonna d'offrir des sacrifices comme si c'était en son nom, afin de vous détourner des idoles. Ce que, d'ailleurs, vous n'avez pas fait, puisque vous avez immolé vos enfants aux démons... Dieu ne reçoit donc pas vos sacrifices, et il ne vous a par ordonné, au commencement, de les lui offrir, comme s'il en avait besoin, mais seulement à cause de vos péchés. De même pour votre temple de Jérusalem, s'il a consenti à l'appeler sa maison et sa cour, ce n'est pas qu'il en eût besoin ; mais c'est pour vous faire penser à lui au moins à ce sujet et par là vous arracher à l'idolâtrie (2). »

1. *Dialog.*, 16. Cf. 19, 23, 92 ; TERTULLIEN, *Adv. Iud.*, 3.
2. *Dialog.*, 19 et 22.

La sélection des viandes devait rappeler aux Israélites la pensée de Dieu.

« S'il vous a ordonné de vous abstenir de certains aliments, c'est pour que vous ayez Dieu devant les yeux dans l'acte du manger et du boire, parce que vous êtes enclins et prompts à rejeter sa connaissance, ainsi que le dit Moïse : « *Le peuple a mangé et bu, et il s'est levé pour s'amuser* » (*Exod.* xxxii, 6) ou encore : « *Jacob a mangé, il s'est rassasié, il s'est engraissé, et celui que j'aimais s'est montré rebelle ; il s'est engraissé, épaissi, élargi, et il a oublié Dieu son créateur* » (*Deut.* xxxii, 15). A Noé, au contraire, parce qu'il était juste, Dieu permit de manger tout être vivant, sauf la viande dans le sang, c'est-à-dire la viande étouffée... En un mot, Dieu vous a ordonné par Moïse de vous abstenir des animaux impurs, injustes et rapaces, parce que, alors que vous mangiez la manne dans le désert et que vous voyiez tous les prodiges que Dieu faisait pour vous, vous avez fait un veau d'or pour l'adorer (1). »

Le repos du sabbat n'a pas d'autre raison d'être : « Dieu l'a prescrit pour que vous conserviez son souvenir (2). » Tryphon cependant objecte un texte d'Isaïe (lviii, 13-14) qui recommande le sabbat et promet la bénédiction divine à qui l'observe. Voici la réponse de Justin.

« Si j'ai laissé de côté cet oracle, ce n'est pas

1. *Dialog.*, 20.
2. *Dialog.*, 19 et 21.

qu'il me soit contraire, mais pour vous faire réfléchir. Quand bien même Dieu vous ordonnerait, par la bouche de tous les Prophètes, ce qu'il vous a ordonné par Moïse, c'est à cause de votre dureté de cœur et de votre ingratitude qu'il répète sans cesse les mêmes choses, afin que vous songiez à lui plaire par votre repentir, en n'immolant plus vos enfants aux démons, en cessant de vous faire les complices des voleurs, d'aimer les présents, d'avoir des vues intéressées, de refuser la justice à l'orphelin ou à la veuve, en un mot d'avoir les mains pleines de sang... Dites-moi, en effet, Dieu a-t-il voulu que ses prêtres pèchent lorsqu'ils offrent des sacrifices le jour du sabbat? Et de même ceux qui reçoivent la circoncision ou ceux qui la donnent un jour de sabbat, puisqu'il ordonne absolument que les nouveau-nés soient circoncis le huitième jour, ce jour-là serait-il un sabbat? Est-ce qu'il ne pouvait pas fixer la circoncision un jour avant ou un jour après, s'il pensait que c'est mal de le faire un jour de sabbat? Ou bien encore, pour tous ces hommes justes et vertueux qui naquirent avant Moïse et Abraham et qui n'ont pratiqué ni la circoncision ni le sabbat, pourquoi ne leur a-t-il pas enseigné ces rites? (1) »

La tactique de Justin est toujours la même : elle consiste à s'emparer de quelques paroles des Prophètes qui condamnent l'abus des observances comme s'ils en condamnaient l'usage. Le procédé pouvait être bon comme argument de polémique et pour

1. *Dialog.*, 27. Cf. 29 et 92.

mater l'orgueil des Juifs; sa valeur démonstrative est des plus contestables et l'argumentation de Justin est vraiment trop factice pour exciter autre chose dans l'esprit du lecteur moderne qu'un intérêt de curiosité.

IV

Outre ce rôle pédagogique, saint Justin reconnaît aussi à la loi une valeur symbolique et figurative: ses institutions imparfaites représentent les réalités supérieures de la foi chrétienne. Justin nous a déjà montré le baptême signifié par les ablutions légales : voici maintenant d'autres figures.

« L'agneau pascal que Dieu vous ordonne d'immoler était une figure typique du Christ, dont le sang, par la vertu de la foi, teint les maisons de ceux qui croient en lui, c'est-à-dire eux-mêmes. Ce corps, en effet, que Dieu a formé en Adam, est devenu la maison de l'âme insufflée par Dieu... Et d'ailleurs le précepte relatif à l'agneau pascal était provisoire : voici comment je le démontre. Dieu ne permet pas d'immoler cet agneau ailleurs que dans le lieu où son nom a été invoqué. Or, il sait que des jours viendront, après la passion du Christ, où Jérusalem sera livrée à vos ennemis et où cesseront toutes vos offrandes. De plus, cet agneau qu'il vous est enjoint de faire rôtir tout entier était le symbole du supplice de la croix que le Christ devait souffrir. En effet, pour être rôti, l'agneau est disposé en forme de croix : on le transperce d'une broche droite à partir des extrémités du corps jusqu'à la tête, puis d'une

autre encore le long des épaules, à laquelle on attache les pattes de l'animal. »

La cérémonie du bouc émissaire est également symbolique du Christ.

« Ces deux boucs semblables que la Loi vous ordonnait d'offrir au jour du grand jeûne, et dont l'un était chassé comme émissaire, l'autre offert en sacrifice, étaient la figure des deux avènements du Christ : l'un où vos anciens et vos prêtres l'ont traité comme le bouc émissaire, en posant les mains sur lui et le mettant à mort; l'autre dans lequel vous devrez reconnaître dans cette même ville de Jérusalem celui que vous avez couvert d'opprobres, et qui était la victime offerte pour tous les pécheurs qui veulent faire pénitence et qui pratiquent le jeûne dont parle Isaïe — ce jeûne qui consiste à rompre les liens des contrats injustes et autres choses qu'il énumère (LVII, 1-11) — ainsi que le font les fidèles disciples de Jésus. D'ailleurs cette oblation des deux boucs qui vous est prescrite pour le jour du grand jeûne, vous savez bien bien que vous ne pouvez la faire qu'à Jérusalem (1). »

Dans les oblations de farine, Justin trouve une image du sacrifice eucharistique. Il est encore plus frappé du symbolisme de la circoncision, et de ce fait remarquable qu'elle doit se donner le huitième jour.

« Cette loi de la circoncision qui ordonne de

1. *Dialog.*, 40.

circoncire les enfants exactement le huitième jour était la figure de cette véritable circoncision qui nous dépouille de l'erreur et du péché par celui qui est ressuscité des morts le premier jour du sabbat, Jésus-Christ Notre Seigneur. Car le lendemain du sabbat étant le premier de la semaine est à son tour le huitième dans le cycle des jours qui se succèdent, sans cesser de rester le premier (1).

» De même les douze clochettes qu'il est de tradition de suspendre à la robe du grand-prêtre étaient la figure des douze Apôtres suspendus à la puissance du grand-prêtre Jésus-Christ, dont la voix a rempli la terre de la gloire et de la grâce de Dieu et de son Christ... Je pourrais encore, en parcourant toutes les autres ordonnances de Moïse, vous y montrer les types, les symboles et les annonces de la vie du Christ, des âmes qui étaient prédestinées à croire en lui, ou des œuvres que le Christ lui-même devait accomplir. Ce que j'en ai rappelé suffit pour le moment (2). »

On retrouve, en effet, dans le cours du *Dialogue*, d'autres exemples de symbolisme, surtout à propos de la Passion et de la croix du Sauveur. Ceux-ci nous suffiront à notre tour pour dire que saint Justin voit dans l'Ancien Testament de multiples figures du Nouveau et qu'il en développe le symbolisme suivant les procédés allégoriques de l'exégèse de son temps.

1. *Dialog.*, 41. Cf. 24.

2. *Dialog.*, 42.

V

Il ne reste plus à Justin qu'à tirer de ces considérations la conclusion qui en ressort avec évidence et qui était le but principal de sa polémique : c'est que toutes ces observances de l'ancienne Loi sont désormais inutiles, sinon malfaisantes, et qu'il n'y a plus, pour l'humanité, de salut qu'en Jésus-Christ.

« Si nous ne voulons pas reconnaître tout cela, nous tomberons dans l'absurdité. Ce serait dire que Dieu n'était pas le même au temps d'Enoch et des autres justes, puisqu'ils n'ont pas pratiqué la circoncision, ni observé le sabbat ou les autres choses qui n'ont été établies que par Moïse ; ou qu'il n'a pas toujours demandé à tous les hommes la même justice : autant d'affirmations visiblement ridicules et insensées. Il faut dire, au contraire, qu'il a imposé toutes ces prescriptions à cause des pécheurs, en restant d'ailleurs toujours le même, plein d'amour pour les hommes, prévoyant toutes choses, sans aucun besoin, juste et bon... Si donc la circoncision n'était pas nécessaire avant Abraham, ni avant Moïse le sabbat, les fêtes et les offrandes, tout cela est encore moins nécessaire maintenant, après que, par la volonté de Dieu, son Fils Jésus-Christ est né sans péché d'une vierge de la race d'Abraham... Votre circoncision sanglante est abolie : nous croyons en un sang qui nous sauve ; nous avons désormais une autre alliance ; une autre loi est sortie de Sion. Jésus-Christ donne la cir-

concision à tous ceux qui veulent, comme il fut dit autrefois, avec des couteaux de pierre, afin d'en faire un peuple juste, qui garde la foi, retienne la vérité et observe la paix. Venez à moi, vous tous qui avez la crainte de Dieu, qui voulez voir les biens de Jérusalem. Venez, approchons de la lumière du Seigneur; car il a délivré son peuple, la maison de Jacob. Venez, peuples; rassemblons-nous dans une Jérusalem qui ne sera plus combattue pour ses péchés (1). »

Ainsi donc, pour ceux qui ont la foi au Christ, la Loi n'existe plus.

« Dieu ne veut plus de cette circoncision donnée en signe. Elle ne sert de rien aux Egyptiens, ni aux fils de Moab et d'Edom. Mais au contraire tout homme, serait-il Scythe ou Perse, qui connaît Dieu et son Christ et observe les prescriptions de la justice éternelle, reçoit une belle et utile circoncision; il est l'ami de Dieu qui se complaît dans ses dons et ses offrandes..... Nous donc les païens, rendons gloire à Dieu tous ensemble de ce qu'il a jeté les yeux sur nous. Glorifions-le par le Roi de gloire et le Seigneur des vertus. Car sa bienveillance s'est portée sur les nations et il agrée nos victimes de préférence aux vôtres. Que me parlez-vous donc de circoncision, à moi qui ai reçu le témoignage même de Dieu? Qu'ai-je besoin de vos ablutions, moi qui ai été baptisé dans le Saint-Esprit? En di-

1. *Dialog.*, 23 et 24.

sant cela, je pense pouvoir convaincre même ceux qui n'ont qu'une intelligence courte. Car ce ne sont pas des paroles composées par moi ou ornées par l'art de l'homme ; c'est David qui les a chantées, Isaïe qui les a annoncées, Zacharie qui les a publiées, Moïse qui les a écrites. Les reconnais-tu, Tryphon ? Elles sont couchées dans vos Ecritures ; je devrais dire les nôtres plutôt que les vôtres. Car nous les suivons, tandis que vous les lisez sans en comprendre l'esprit (1). »

Justin, qui trouve des accents lyriques pour exalter la liberté des chrétiens par rapport à la Loi, n'a que des paroles sévères et menaçantes pour les Juifs qui veulent y rester fidèles. En vain se glorifieraient-ils d'être les enfants d'Abraham : l'héritage céleste n'est pas pour eux (2). Il leur faut donc renoncer à leur loi traditionnelle pour accepter la foi du Christ.

« Vous vous faites illusion si, parce que vous êtes la postérité d'Abraham selon la chair, vous supposez que vous allez recevoir les biens que Dieu a promis de donner par son Christ. Personne, même de cette race, ne recevra rien si dans son âme il ne se rend semblable à la foi d'Abraham et s'il ne connaît tous les mystères : c'est-à-dire que tel commandement a été porté pour le culte de Dieu et la justice, telle autre observance et telle action a été prescrite pour symboliser le Christ ou à cause de la dureté de cœur de votre peuple... Il vous faut donc arracher ce

1. *Dialog.*, 28 et 29. Cf. 26.
2. *Dialog.*, 25-26.

vain espoir de votre cœur et chercher avec soin par quelle voie vous pourrez obtenir la rémission de vos péchés et recouvrer vos droits à l'héritage promis. Or il n'y en a pas d'autre que de reconnaître Jésus pour le Christ, de recevoir ce baptême pour la rémission des péchés dont parlait Isaïe et de vivre ensuite pur de toute faute (1). »

Ces principes établis, Justin les éclaire par la solution de quelques cas de conscience posés par Tryphon. Ceux qui vécurent autrefois conformément à la loi mosaïque seront-ils sauvés ?

« En rapportant les paroles d'Ezéchiel : « *Quand bien même Noé, Daniel et Jacob demanderaient des fils et des filles, il ne leur en sera pas donné* » (Ezéch., xiv, 20), mais que chacun sera sauvé suivant sa propre justice, je disais par le fait même que ceux qui ont vécu suivant la loi de Moïse seront sauvés de cette manière. Car la loi mosaïque prescrit à ceux qui la suivent d'observer l'honnêteté, la religion et la justice naturelles ; elle contient aussi des prescriptions portées à cause de la dureté de cœur du peuple, et ceux qui vécurent sous ce régime les ont observées. En un mot, tous ceux qui ont pratiqué les lois universelles, naturelles et éternelles sont agréables à Dieu et ils seront sauvés grâce au Christ, le jour de la résurrection — ainsi que les justes qui les ont précédés : Noé, Enoch, Jacob et d'autres encore, s'il y en a — tout

1. *Dialog.*, 44.

comme ceux qui reconnaissent le Christ lui-même (1). »

Mais s'il en est qui reconnaissent Jésus comme le Messie et veulent cependant vivre suivant la loi mosaïque, ceux-là seront-ils sauvés ? Tryphon reconnaît d'ailleurs que plusieurs des rites légaux sont abolis et désormais impossibles, comme celui de l'agneau pascal, du bouc émissaire et quelques autres ; mais il pose la question pour le sabbat, la circoncision et les diverses ablutions en cas d'impuretés. Sous cette forme détournée, on demande au docteur chrétien de se prononcer sur la légitimité du Judéo-Christianisme. Voici la réponse de Justin.

« Abraham, Isaac, Jacob, Noé, Job et les autres justes qui ont pu exister avant ou après eux, ou encore Sara, l'épouse d'Abraham, Rébecca, femme d'Isaac, Rachel, femme de Jacob, Lia et les autres, jusqu'à la mère de Moïse, ce serviteur fidèle, pensez-vous que toutes ces personnes, quoiqu'elles n'aient pratiqué aucune de ces observances, seront sauvées ?

— TRYPHON : « Abraham n'a-t-il pas été circoncis, ainsi que les autres à sa suite ?

— JUSTIN : « Je sais qu'Abraham a été circoncis, ainsi que les autres à sa suite. Et pourquoi la circoncision leur fut donnée, je l'ai dit longuement tout à l'heure... Mais vous savez aussi que jusqu'à Moïse aucun juste absolument n'a observé une seule des ordonnances dont nous parlons, ni reçu ordre de les observer, excepté la circoncision qui commence avec Abraham.

1. *Dialog.*, 45.

Tryphon : « Nous le savons et nous reconnaissons qu'ils sont sauvés.

— Justin : « Songez donc que Dieu vous a intimé ce précepte par Moïse à cause de votre dureté de cœur, afin de vous mettre, par ces pratiques nombreuses, sa présence devant les yeux en toute action et par là vous préserver de l'injustice et de l'impiété... Encore avec tout cela n'a-t-il pas réussi à vous détourner des idoles...

— Tryphon : « Si quelqu'un sachant tout cela croit que Jésus est le Christ et lui obéit, et veut d'ailleurs pratiquer ces observances, celui-là sera-t-il sauvé ?

Justin : « A mon avis, cet homme sera sauvé, pourvu qu'il n'essaie pas d'imposer ces pratiques aux autres, c'est-à-dire à ceux qui ont été convertis du paganisme pour recevoir la circoncision du Christ, en leur disant qu'ils manquent leur salut s'ils ne les observent pas. Ainsi faisais-tu au commencement de notre entretien, lorsque tu disais que je ne serais pas sauvé si je ne pratiquais ces observances (1). »

Justin avoue d'ailleurs que d'autres chrétiens sont d'une opinion plus sévère et refusent de communiquer avec les Judéo-Chrétiens. Pour lui, il maintient qu'on les doit traiter « comme des frères », à condition qu'ils s'abstiennent de toute attitude intransigeante et de toute propagande à l'égard des païens convertis (2).

1. *Dialog.*, 46-47.

2. Ailleurs Tryphon objecte que Jésus lui-même a observé la Loi. Justin n'a pas de peine à établir que c'est l'effet d'une dispensation rédemptrice, comme ses souffrances et sa mort. *Dialog.*, 67.

Telle est, sur la valeur du Judaïsme, la pensée de saint Justin. Nous aurions aujourd'hui quelque peine à nous en contenter, et les moins difficiles trouveront sa polémique bien étroite et son exégèse bien artificielle. Mais de ces divers détails on voit se dégager une théologie dont l'inspiration générale vaut plus que les arguments qui la fondent. La critique du Judaïsme est, en somme, pour Justin, sous couleur de réfutation, le premier degré d'une démonstration qui tend à renouer la trame providentielle de l'histoire et à rattacher le Christianisme aux origines mêmes de l'humanité.

CHAPITRE VII

LA VIE CHRÉTIENNE.

Si l'on se rappelle que les Apologistes étaient surtout des spéculatifs, préoccupés de philosophie et d'idées générales, et que leurs œuvres s'adressaient à un public profane complètement ignorant des mystères chrétiens, on ne s'attendra pas à trouver chez eux beaucoup de renseignements sur l'organisation et la vie intime de l'Eglise. De fait, on pourrait lire certaines *Apologies* sans se douter que le Christianisme est autre chose qu'une simple école philosophique, sans soupçonner qu'il est une société religieuse organisée avec une hiérarchie et un culte qui lui sont propres. On y trouve seulement d'assez nombreuses descriptions de la vie des chrétiens, mais conçues ordinairement d'un point de vue oratoire et apologétique, plus propre par conséquent à nous émouvoir sur l'excellence de leurs vertus qu'à nous instruire sur les détails réels de leur existence. Cependant, grâce à saint Justin, nous sommes un peu renseignés non seulement sur l'attitude générale de la vie chrétienne, mais sur ses rites caractéristiques.

I

A la fin de sa première *Apologie*, pour répondre aux calomnies monstrueuses que les païens faisaient courir sur les assemblées chrétiennes, Justin décrit en détail ces réunions. A ce besoin de justification, nous sommes redevables de quelques chapitres des plus précieux au point de vue historique, liturgique et doctrinal. Voici d'abord le rite de l'initiation.

« Ceux qui croient fermement à la vérité de nos enseignements et de notre doctrine promettent d'abord de vivre selon ses lois. Alors on leur apprend à prier et à demander à Dieu, dans le jeûne, la rémission de leurs péchés passés, et nous-mêmes, nous prions et jeûnons avec eux. Ensuite, nous les conduisons à un endroit où il y a de l'eau, et là, de la même manière que nous avons été régénérés nous-mêmes, ils sont régénérés à leur tour. Au nom de Dieu, le père et le maître de toutes choses, et de notre Sauveur Jésus-Christ, et de l'Esprit Saint, ils sont alors baignés dans l'eau. Car le Christ a dit : « *Si vous ne renaissez, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* » (JEAN, III, 3-5). Il est bien évident pour tout le monde qu'une fois né il est impossible de rentrer dans le sein de sa mère. Le prophète Isaïe enseigne de quelle manière les pécheurs repentants effaceront leurs péchés. Il s'exprime ainsi : « *Lavez-vous, purifiez-vous, enlevez le mal de vos cœurs, apprenez à bien faire, rendez justice à l'orphelin et défendez la veuve : venez alors et comptons, dit le Seigneur. Vos péchés fussent-ils comme la pourpre, je les blanchirai comme la laine ; fussent-ils comme l'écarlate, je les blanchirai comme la neige. Mais si vous ne m'écoutez pas, le glaive vous dévorera. C'est la bouche du Seigneur qui a dit ces choses* » (ISAÏE, I, 16-20).

» Voici, sur ce point, la doctrine que nous avons apprise des Apôtres. Dans notre première génération, nous venons au monde, sans le savoir et par nécessité, d'une semence humide, grâce

à l'union mutuelle de nos parents ; nous vivons ensuite avec de mauvaises mœurs et des habitudes criminelles. Pour que nous ne restions pas les enfants de la nécessité et de l'ignorance, mais de l'élection et de la science, pour nous obtenir la rémission de nos fautes passées, quand quelqu'un veut être régénéré et se repent de ses péchés, on invoque sur lui dans l'eau le nom de Dieu, le père et le maître de toutes choses... Ce bain s'appelle *illumination*, parce que ceux qui le reçoivent ont l'esprit rempli de lumière. Et aussi au nom de Jésus-Christ qui fut crucifié sous Ponce-Pilate, et au nom de l'Esprit-Saint qui a prédit par les Prophètes tout ce qui concerne Jésus, est lavé celui qui est illuminé (1). »

Saint Justin parle encore du baptême dans quelques passages du *Dialogue*, pour montrer qu'il est le vrai moyen de sanctification prédit par les Prophètes et que, à la différence des vaines ablutions des Juifs, il est « une eau de vie, la seule qui puisse purifier les âmes repentantes » (2).

Nous avons ainsi les premiers rudiments d'une théologie sur la nature et l'institution du Baptême, sa nécessité et ses effets, ses figures et son symbolisme.

II

Après le Baptême, le nouveau chrétien est invité à recevoir l'Eucharistie.

1. Justin, *Apol.*, I. 61.

2. *Dialog.*, 14. Cf. 43. Théophile découvre une figure du baptême dans la bénédiction que Dieu répandit, au cinquième jour, sur les créatures aquatiques. *Ad Autolyc.*, II, 16.

« Après avoir ainsi lavé celui qui croit et professe notre doctrine, nous le conduisons dans le lieu où sont assemblés ceux que nous appelons nos frères. Nous prions ensemble avec ferveur et pour nous-mêmes et pour le nouvel illuminé.. Nous nous donnons le baiser de paix, une fois les prières finies. Puis on apporte à celui qui préside les frères du pain et une coupe d'eau et de vin. Celui-ci les prend et adresse louange et gloire au Père de toutes choses par le nom du Fils et de l'Esprit-Saint; puis il rend grâces longuement de ce qu'il a daigné nous donner ces biens. Quand il a terminé les prières et l'action de grâces, tout le peuple présent pousse l'exclamation : *Amen*... Lorsque le président a rendu grâces et que tout le peuple a répondu, ceux qui chez nous s'appellent diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau qui ont été eucharistiés, et ils en portent aux absents (1). »

Cette description de la messe primitive serait à compléter par quelques traits que Justin insère dans un chapitre suivant : nous aurons occasion de le retrouver bientôt. En attendant, il continue par un bref exposé de sa théologie eucharistique.

« Cette nourriture est appelée *Eucharistie*. Personne n'a le droit d'y participer, s'il ne croit à la vérité de notre doctrine, s'il n'a reçu le bain (du baptême) pour la rémission des péchés et la nouvelle naissance, et s'il ne vit suivant les pré-

1. Justin, *Apol.*, I. 65.

ceptes du Christ. Car nous ne prenons pas cet aliment comme un pain et une boisson commune. Mais de même que Jésus-Christ notre Sauveur, incarné par la parole de Dieu, a pris une chair et du sang pour notre salut, ainsi, eucharistiée par la formule de prière qui vient de lui, cette nourriture, qui nourrit par assimilation notre sang et nos chairs, est la chair et le sang de Jésus incarné. Voilà ce que nous avons appris. Les Apôtres, en effet, dans leurs Mémoires, que nous appelons *Évangiles*, ont rapporté que Jésus leur avait ordonné de faire ainsi. Ayant pris du pain, il rendit grâces et dit : « *Faites ceci en mémoire de moi ; ceci est mon corps.* » Ayant pris de même la coupe, il rendit grâces et dit : « *Ceci est mon sang.* » Puis il les leur donna à eux seuls (1)... »

Ainsi qu'on l'a souvent fait remarquer, nous avons, dans cette page de saint Justin, en même temps que des renseignements liturgiques de premier ordre, un précieux document doctrinal, puisqu'elle contient l'affirmation aussi nette que possible de la présence réelle. Dans le *Dialogue*, Justin reconnaît aussi à l'Eucharistie le caractère de sacrifice.

« Cette prophétie (Isaïe, xxxv, 1-7) annonce le pain que Jésus-Christ nous a prescrit de faire en mémoire du corps qu'il a revêtu pour ceux qui croient en lui, pour lesquels aussi il a voulu accepter la souffrance, et la coupe qu'il nous a prescrit de faire avec actions de grâces en mémoire de son sang (2). »

1. *Ibid.*, 66.
2. *Dialog.*, 70.

Dans ce texte, Justin rattache l'Eucharistie à l'Incarnation; ailleurs, il la rapproche de la Passion.

« L'oblation de farine, prescrite pour ceux qui sont purifiés de la lèpre, était une figure du pain de l'Eucharistie, que Jésus-Christ nous a ordonné de faire en mémoire de la passion qu'il a soufferte pour purifier nos âmes de tout péché. Par là tout à la fois nous rendons grâces à Dieu pour avoir créé le monde et tout ce qu'il renferme en vue de l'homme, pour nous avoir affranchis de la perversion dans laquelle nous étions nés, pour avoir vaincu d'une victoire complète les puissances mauvaises, par celui qui s'est fait passible suivant sa volonté. C'est pourquoi, au sujet des sacrifices offerts chez vous (les Juifs), Dieu disait par Malachie, un des douze : « *Ma volonté n'est pas en vous, dit le Seigneur; et vos sacrifices, je ne les recevrai plus de vos mains, parce que, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est glorifié parmi les nations et en tout lieu on offre en mon nom de l'encens et une victime pure. Voilà pourquoi mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur, tandis que vous le profanez* » (MAL. I, 10-12). Au contraire, il annonçait déjà les sacrifices que nous, les Gentils, nous lui offrons en tout lieu, c'est-à-dire le pain et la coupe de l'Eucharistie, lorsqu'il disait que son nom est glorifié par nous, tandis que vous le profanez (1). »

Il s'agit bien là d'une oblation que les chrétiens

1. *Ibid.*, 41. Cf. 117.

font tous les jours en mémoire de la passion du Sauveur, c'est-à-dire du sacrifice eucharistique tel que déjà saint Paul l'avait présenté, tel que nous le retrouvons chez Origène et saint Cyprien, tel qu'il n'a jamais cessé d'être pratiqué dans l'Église.

III

Voici maintenant le tableau que saint Justin nous trace de la vie normale des chrétiens.

« Nous donc, après cela, nous continuons toujours dans la suite à nous rappeler les uns aux autres ces souvenirs. Ceux qui ont du bien parmi nous viennent en aide aux indigents et nous nous prêtons toujours mutuelle assistance. Dans toutes nos offrandes, nous bénissons le Créateur de toutes choses par son Fils Jésus-Christ et par l'Esprit Saint. Le jour qu'on appelle le jour du soleil (1), tous, qu'ils habitent les villes ou les campagnes, se réunissent dans un même lieu. On lit les Mémoires des Apôtres ou les écrits des Prophètes, autant que le temps le permet. La lecture finie, le président prend la parole pour avertir et exhorter à l'imitation de ces belles choses. Puis nous nous levons tous ensemble et nous prions. La prière terminée, comme nous l'avons dit plus haut, on apporte du pain, du vin et de l'eau. Le président adresse pareillement à Dieu

1. « Nous nous réunissons le jour du soleil, dit plus bas saint Justin, parce que c'est le premier jour, celui où Dieu transforma les ténèbres et la matière pour créer le monde, et aussi parce que Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité des morts ce jour-là. »

des prières et des actions de grâces, autant qu'il a de force, et le peuple répond par l'acclamation : *Amen*. Alors on distribue les aliments consacrés et chacun en prend sa part ; on l'envoie aussi aux absents par les diacres. Ceux qui sont dans l'abondance, et qui veulent donner, donnent à leur guise, chacun suivant son intention. La somme recueillie est déposée entre les mains du président et c'est lui qui assiste les orphelins et les veuves, les malades et autres indigents, les prisonniers et les voyageurs ; en un mot, il prend à sa charge tous ceux qui sont dans le besoin (1). »

L'*Apologétique* de Tertullien présente une description toute semblable des réunions chrétiennes, entièrement consacrées à la prière et à la charité (2).

En dehors de ces textes et des renseignements précis qu'ils fournissent, nous devons encore aux Apologistes quelques descriptions générales des vertus chrétiennes, où cependant la forme éloquente et laudative recouvre un fond de réalité historique. La plus ancienne se trouve dans l'*Apologie* d'Aristide. L'auteur, après avoir prouvé que les chrétiens connaissent le vrai Dieu, ajoute qu'ils observent ses commandements.

« Ils évitent l'adultère et l'inconduite ; ils ne portent pas de faux témoignage ; ils ne convoitent pas le bien confié et ne désirent rien de ce qui ne leur appartient pas ; ils honorent leurs père et mère et font du bien à leur prochain ; s'ils sont magistrats, ils jugent selon la justice ; ils

1. Justin, *Apol.*, I. 67.
2. Tertullien, *Apologet.*, 39. Cf. Turmel, p. 19-20.

n'adorent pas des idoles à forme humaine; ce qu'ils ne voudraient pas que les autres leur fassent, ils se gardent eux-mêmes de le faire; ils ne mangent pas les viandes immolées aux idoles, parce qu'ils sont purs. Ils accueillent leurs persécuteurs et s'en font des amis; ils font du bien à leurs ennemis; leurs femmes sont pures comme des vierges et leurs filles sont chastes; leurs hommes s'abstiennent de toute liaison illégitime et de toute souillure, dans l'espoir d'une rétribution dans l'autre vie. Si l'un ou l'autre a des serviteurs, des servantes ou des enfants, par amour pour eux, il les exhorte à devenir chrétiens; et lorsqu'ils le sont devenus, il les appelle frères sans hésiter. Ils n'adorent pas les dieux étrangers; ils vivent en toute humilité et charité. On ne trouve pas chez eux de mensonge; ils ne détournent pas leur visage des veuves ; ils protègent l'orphelin contre la violence; et celui qui a donne sans envie à celui qui n'a pas.

» Lorsqu'ils voient un étranger, ils le conduisent dans leur demeure et se réjouissent comme si c'était un véritable frère. Car ils ne s'appellent pas frères selon la chair, mais selon l'esprit et en Dieu. Lorsqu'un pauvre quitte cette terre, chacun suivant ses moyens prend soin de l'ensevelir. Lorsqu'ils apprennent que quelqu'un des leurs est prisonnier ou persécuté pour le nom du Christ, ils se préoccupent de ses besoins et le délivrent, s'il est possible de le délivrer. Si quelqu'un est pauvre et besogneux et s'ils n'ont pas de superflu, ils jeûnent deux ou trois jours pour nourrir les indigents de leur nécessaire.

Ils observent avec soin les préceptes du Sauveur ; ils vivent dans la justice et la pureté, comme le Seigneur Dieu leur a prescrit. Tous les matins et à toutes les heures, ils louent et bénissent Dieu pour ses bienfaits, et pour leur nourriture et leur boisson ils leur disent merci. Si un juste des leurs quitte ce monde, ils se réjouissent et bénissent Dieu ; et ils accompagnent son corps, comme s'il voyageait seulement d'un lieu dans un autre. S'il leur naît un enfant, ils se réjouissent ; et s'il arrive qu'il meure pendant la première enfance, ils remercient Dieu grandement, vu qu'il est passé dans le monde sans péché. S'ils voient, en revanche, que quelqu'un d'entre eux meure dans son impiété et dans ses fautes, ils pleurent amèrement sur lui et gémissent comme sur quelqu'un qui court au-devant du châtiment.

» ... Les bienfaits qu'ils répandent, ils ne les publient pas aux oreilles de la foule et ils sont attentifs à ce que personne ne les remarque. Ils cachent leurs dons comme celui qui trouve un trésor et le cache. Et ils s'efforcent d'être justes comme des hommes qui espèrent voir leur Messie et recevoir de lui avec grandes louanges les promesses qu'il leur a faites... Les chrétiens sont justes et pieux, et la vérité se tient devant leurs yeux, et leur âme est magnanime. Voilà pourquoi, connaissant l'erreur des Grecs, lorsqu'ils sont frappés par eux, ils sont patients, ils les supportent avec une inépuisable indulgence. Ils prient même pour eux afin qu'ils reviennent de leur erreur. S'il arrive que l'un d'entre eux revienne, il rougit devant les chrétiens des actions

qu'il a faites. Il reconnaît Dieu en disant : J'ai fait cela par ignorance. Et il purifie son cœur, et ses péchés lui sont pardonnés, parce qu'il les a commis par ignorance dans le passé, alors qu'il méprisait la vraie foi des chrétiens. Et certainement, heureux est le peuple chrétien parmi tous les hommes qui habitent la terre ! (1) »

La note apologétique est encore plus accentuée dans l'*Epître à Diognète*.

« Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes, ni par le pays, ni par la langue, ni par les mœurs. Ils n'habitent pas des villes qui leur soient propres, ils n'usent pas d'une langue spéciale, ils ne mènent pas une vie à part... Mais s'ils habitent les cités grecques ou barbares, selon que la naissance les a placés ; s'ils suivent les habitudes locales en fait de vêtement, de nourriture et autres usages, ils nous offrent l'exemple d'une vie étonnante et véritablement incroyable. Ils habitent leur propre patrie, mais comme des voyageurs. Ils jouissent de tout comme des citoyens, et ils souffrent tout comme des étrangers. Tout pays étranger leur est une patrie, et la patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient et engendrent des enfants ; mais ils n'exposent pas leurs nouveau-nés. Ils ont la table commune, mais non pas le lit (conjugal). Ils sont dans la chair, mais ils ne se conduisent pas selon la chair. Ils vivent sur la terre, mais ils sont les citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois, mais ils se mon-

1. Aristide, *Apologie*, 15-17.

trent supérieurs aux lois par leur conduite. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On ne les connaît pas et on les condamne; on les met à mort, et ils y puisent la vie; ils sont mendiants et ils en enrichissent plusieurs; ils manquent de tout, et tout leur arrive en abondance; on les déshonore, et parmi les affronts on les couvre de gloire; on déchire leur réputation, et on rend témoignage à leur vertu; on les maudit, et ils bénissent; on les insulte, et ils rendent tous les honneurs; ils font le bien, et on les châtie comme des malfaiteurs; mais dans le châtiment même, ils se réjouissent parce qu'ils y trouvent la vie; les Juifs leur déclarent la guerre comme à des étrangers et les Grecs les poursuivent; mais leurs adversaires ne sauraient dire le motif de leur haine.

» Pour tout dire en un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres; les chrétiens aussi sont dispersés dans toutes les villes. L'âme habite dans le corps, mais elle ne vient pas du corps : de même les chrétiens habitent dans le monde, mais ils ne sont pas du monde. L'âme invisible est cachée dans un corps visible; ainsi les chrétiens se voient dans le monde où ils vivent, mais leur piété est invisible. L'âme est détestée et persécutée par la chair, sans lui avoir fait aucune injure, parce que seulement elle lui interdit certains plaisirs : les chrétiens aussi sont haïs par le monde, sans lui avoir causé aucun tort, parce qu'ils résistent à ses voluptés. L'âme aime la chair et les membres qui la haïs-

sent ; les chrétiens aiment leurs ennemis. L'âme est enfermée dans le corps, mais elle garde le corps ; de même les chrétiens sont enfermés dans le monde comme dans une prison, mais ils gardent le monde. L'âme immortelle habite une demeure mortelle ; les chrétiens aussi habitent comme des locataires cette terre corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme maltraitée en fait de nourriture et de boisson devient meilleure : ainsi les chrétiens accablés de supplices voient tous les jours croître leur nombre. Dieu a voulu leur donner un rang si éminent qu'il ne leur est plus permis de déchoir (1). »

De ces panégyriques on peut du moins retenir que les chrétiens se distinguaient au milieu de la société païenne, par l'austérité pieuse de leur vie, par l'innocence de leurs mœurs (2), par leur patience devant les injures et la mort, surtout par une inépuisable charité. Ces vertus éminemment chrétiennes ont été réalisées, dans cet âge héroïque, plus largement qu'à aucune autre époque, tellement que les Apologistes en pouvaient tirer, comme nous l'avons vu, un argument — et non des moindres — en faveur de leur doctrine.

Cependant, il ne faudrait pas croire que tout fût parfait dans l'Eglise du second siècle. Les Apologistes, qui exaltent les vertus des chrétiens, n'en laissent pas soupçonner les défaillances. On ne saurait leur en faire un reproche ; car, parlant surtout à des païens, ils n'étaient pas obligés de tout dire. Mais des auteurs contemporains ne nous laissent pas ignorer qu'il y avait aussi des pécheurs dans la société chrétienne

1. *Epist. ad Diognet.*, 5-6.

2. Les secondes noces mêmes sont suspectées : Athénagore les appelle « un adultère correct ». *Legat.*, 33.

et que, pour les réconcilier, l'Eglise avait une cérémonie sacramentelle spéciale, la Pénitence, dont le *Pasteur* d'Hermas avait défendu le principe et dont Tertullien allait bientôt décrire le rituel austère (1).

Il faut se souvenir de cela pour compléter le témoigange trop partial des Apologistes. Mais, dans l'ensemble, il reste vrai que le Christianisme pouvait se présenter à bon droit comme une religion aux rites simples et profonds, comme une société éprise du constant souci d'une plus haute moralité.

1. Cf. Turmel, *op. cit.* p. 201-208.

CHAPITRE VIII

LE PEUPLE DE DIEU.

Groupés dans la profession d'une même foi et la pratique des mêmes sacrements, inspirés par un même idéal de perfection, unis par la plus étroite charité, les chrétiens ne peuvent que former dans le monde un tout à part et, pour tout dire en un mot, une véritable société. La communauté chrétienne est un fait primordial et qui frappa de bonne heure les yeux même des adversaires. Mais encore cet organisme cache une réalité plus profonde. Là où le regard indifférent du profane ne voit que le groupement extérieur des fidèles du Christ, le croyant découvre la société idéale des âmes qui connaissent et servent Dieu, et que Dieu, en retour, comble, dès ici-bas, d'incomparables bienfaits. Le Christianisme est une Eglise; et cette Eglise, pour employer les expressions techniques de la théologie moderne, a un corps et une âme. Du corps de l'Eglise, nos Apologistes n'ont que peu ou pas parlé; ils ont en revanche décrit davantage son âme. Ici comme toujours, saint Justin sera notre principale source. S'il offre peu de documents à l'historien sur l'organisation ecclésiastique de son temps, il réserve au théologien de précieuses indications sur le rôle spirituel de l'Eglise, ses qualités et ses privilèges.

I

Déjà pour l'apôtre saint Paul, l'unité de foi et d'espérance a pour effet de créer entre les chrétiens un

véritable lien social (1). Cette idée, qui fut la grande force du Christianisme primitif, a été aussi retenue par les Apologistes. Avec sa précision rigoureuse, Tertullien disait aux magistrats romains :

« Nous formons un corps par la religion qui nous est commune, par la discipline qui nous unit, par l'espérance qui nous sert de pacte. *(Corpus sumus de conscientia religionis et disciplinae unitate et spei foedere)* (2). »

Sous une forme moins juridique, Justin exprime le même sentiment.

« Ceux qui croient dans le Christ forment une seule âme, une seule association, une seule Eglise. C'est pourquoi le Verbe de Dieu parle comme à une « fille » (Cf. *Ps.* XLIV, 11-12) à l'Eglise qui est issue de lui et qui porte son nom ; car nous nous appelons tous chrétiens (3). »

Plus que cela, l'Eglise est comme une continuation morale de la personnalité de Jésus : Justin la représente comme la robe du Sauveur, qu'il a lavée dans son sang (4). Ailleurs, reprenant la métaphore bien connue de saint Paul, il fait de l'Eglise l'épouse du Christ.

« Les noces de Jacob signifiaient la conduite future du Christ. Car il n'était pas permis à Jacob d'épouser à la fois deux sœurs. Cependant il

1. *I Cor.* XII, 4-20 ; *Eph.* IV, 3-7.
2. TERTULLIEN, *Apologet.*, 39.
3. JUSTIN, *Dialog.*, 63.
4. *Apol.*, I. 32.

servit Laban pour ses filles; et, trompé dans la plus jeune, il servit de nouveau sept années. Or Lia, c'était votre peuple, c'est-à-dire la Synagogue; et Rachel, notre Eglise. Le Christ sert jusqu'à maintenant pour elles et pour les esclaves qui s'y trouvent. Noé avait donné en esclavage à deux de ses fils la postérité du troisième : le Christ est venu rétablir aussi bien les fils de ceux qui étaient libres que leurs esclaves; car il honore des mêmes bienfaits tous ceux qui observent ses commandements, de même que les enfants que Jacob eut de ses épouses libres et de ses servantes furent tous ses fils au même titre... Jacob servit Laban pour des animaux variés; le Christ aussi a servi — et d'une servitude qui est allée jusqu'à la Croix — pour les hommes divers de toute race et de toute forme, qu'il s'est acquis au prix de son sang et grâce au mystère de la croix (1). »

Ainsi fondée par Jésus, l'Eglise a maintenant pour rôle de continuer son œuvre. Théophile la représente comme le moyen providentiel de salut pour l'humanité.

« Nous disons que la mer est une image du monde. De même que la mer, si elle n'était pas alimentée par l'écoulement supplémentaire des fleuves et des sources, serait depuis longtemps desséchée à cause du sel qu'elle renferme, ainsi le monde, s'il n'avait pas eu la Loi de Dieu et les Prophètes d'où coulent et jaillissent la douceur

1. *Dialog.*, 134.

et la miséricorde, la justice et la doctrine des saints commandements de Dieu, aurait déjà péri à cause de la malice et du péché qui abonde en lui. Et de même que, dans la mer, il y a des îles habitables, où l'on trouve de l'eau potable et des fruits, qui présentent des mouillages et des ports où peuvent s'abriter les navires ballottés par la tempête; ainsi Dieu a donné à ce monde, que soulèvent et agitent les tempêtes du péché, des sociétés, je veux dire les Eglises saintes, dans lesquelles, comme dans des ports bien abrités, se conserve la doctrine de vérité, vers lesquelles se réfugient tous ceux qui veulent se sauver, parce qu'ils aiment la vérité et veulent éviter la colère et le jugement de Dieu.

» Mais il y a aussi d'autres îles, rocheuses, sans eau, sans fruits, repaire des bêtes sauvages, inhabitables pour les hommes. Elles sont pour la perte des navigateurs et des naufragés : leurs navires s'y brisent et ceux qui parviennent à y aborder ne tardent pas à périr. Ainsi sont les doctrines d'erreur, je veux dire les hérésies, qui font périr ceux qui les approchent; car ce n'est pas la doctrine de vérité qui leur sert de guide. Les pirates, lorsqu'ils ont rempli leurs vaisseaux (de captifs), les poussent sur les rochers dont nous parlions tout à l'heure, pour les faire périr. Ainsi arrive-t-il à ceux qui errent loin de la vérité d'être perdus par leur erreur (1). »

Il est remarquable que, dans ce passage, Théophile parle des « Eglises saintes », c'est-à-dire qu'il envi-

1. Théophile, *ad Autolyc.*, II, 14.

sage plutôt les communautés chrétiennes dans le détail que la chrétienté tout entière. Saint Justin, moins précis sur le rôle de l'Eglise, s'exprimait plus nettement sur sa véritable nature. Les deux notions n'ont rien d'ailleurs de contradictoire ; mais il les faut rapprocher et réunir pour avoir le concept intégral de l'Eglise.

II

Puisque la mission de l'Eglise est de conserver la vérité au milieu des hommes, la conclusion s'ensuit naturellement que son caractère distinctif, sa propriété et pour ainsi dire son privilège est de la posséder tout entière. Tout l'effort de pensée des Apologistes n'a pas d'autre but que de le démontrer. Plus d'une fois, il est vrai, nous avons vu qu'ils semblent mettre le Christianisme sur le même rang que les systèmes philosophiques. Mais ce n'est là qu'une attitude provisoire, une concession momentanée. Car, au fond, ils n'oublient jamais l'autorité absolue et la sublime transcendance de leur foi qui leur assure le monopole de la vérité.

« Voici ce que nous voulons vous montrer : ces enseignements, que nous avons reçus du Christ et des prophètes qui l'ont précédé, sont seuls vrais et plus anciens que ceux de vos écrivains. Si donc nous vous demandons de les admettre, ce n'est pas en raison de leurs ressemblances (avec les vôtres), mais parce qu'ils sont vrais (1)... Tous les autres se sont trompés : seuls, les chrétiens possèdent la vérité, instruits qu'ils sont par l'Esprit Saint qui a parlé dans les saints Prophètes et a prédit toutes choses (2). »

1. Justin, *Apol.*, I, 23

2. Théophile, *ad Autolyc.*, II, 33.

C'est au nom de ce principe que les Apologistes défendent leur doctrine et critiquent les conceptions païennes, qu'ils combattent ou adoptent la philosophie, qu'ils exaltent les écrits chrétiens et en exposent les enseignements. Toute leur apologétique et leur dogmatique est inspirée par ce sentiment de la dignité unique et de la vérité exclusive de leur foi. En même temps, ils se plaisent à remarquer comment cette doctrine, à la différence des philosophies profanes, est distribuée à tous, même aux plus humbles. Le soleil de vérité qui éclaire le peuple de Dieu répand également sur tous sa bienfaisante lumière.

« Chez nous, point de désir de la vaine gloire, et point de divergences dans les doctrines. Séparés de la doctrine commune et terrestre, obéissant aux préceptes de Dieu, soumis à la loi du Père de l'Incorruptibilité, nous répudions tout ce qui a pour base les opinions humaines. Chez nous, ce ne sont pas les seuls riches qui cultivent la philosophie, les pauvres aussi jouissent gratuitement de l'enseignement; car ce qui vient de Dieu ne peut être compensé par les présents de ce monde. Nous accueillons donc tous ceux qui veulent écouter, que ce soient de vieilles femmes ou de jeunes enfants; tous les âges, en un mot, sont également honorés chez nous; mais toute impureté reste loin de nous (1). »

Athénagore ajoute que le dernier des chrétiens a sur les philosophes l'avantage, non seulement de connaître la vérité, mais de la mettre en pratique.

1. TATIEN, *Oratio*, 32; trad. PUECH (Paris, Alcan) p. 148-149. Cf. JUSTIN, *Apol.*, I. 6, 60 et II, 20.

« Quels sont ceux, parmi les savants qui élaborent des syllogismes et résolvent les énigmes, qui expliquent les étymologies, les homonymes et les synonymes, les catégories et les axiomes, qui savent ce qu'est le sujet et ce qu'est l'attribut, qui promettent le bonheur à leurs disciples par ces discours et autres semblables ; quels sont ceux-là, dis-je, qui ont l'âme assez pure pour aimer leur ennemis au lieu de les haïr ; pour bénir leurs insulteurs au lieu de les décrier publiquement, pour ne pas dire plus ; pour prier en faveur de ceux qui leur tendent des embûches ? Au contraire, ils ne cessent pas de rechercher avec curiosité les secrets de leur art et ils désirent toujours faire quelque mal, plus préoccupés d'étaler des artifices de langage que de montrer des actes. Chez nous, vous trouverez des ignorants, des ouvriers, de pauvres vieilles, qui, incapables d'exprimer en discours l'utilité de notre doctrine, en montrent du moins par leurs œuvres les avantages pratiques. Ils ne récitent pas de vaines paroles, ils montrent de bonnes actions : par exemple, ne pas rendre les coups qu'on leur donne, ne pas poursuivre qui les vole, donner à tous ceux qui leur demandent, aimer, en un mot, le prochain comme soi-même (1). »

Mais aussi cette doctrine si précieuse doit-elle être soigneusement conservée. Tout à l'heure, nous avons entendu Théophile dénoncer les « hérésies » comme de pernicieuses « doctrines d'erreur ». Justin insiste à plusieurs reprises sur cette idée ; et il est intéres-

1. ATHÉNAGORE, *Legatio*, 11.

sant de voir comment ce hardi philosophe possède au plus haut point la notion de l'orthodoxie. Il avait composé un *Traité Contre toutes les hérésies*, qui ne nous est malheureusement pas parvenu. Dans sa première *Apologie* du moins, nous voyons qu'il dénonce nommément aux païens Simon, Ménandre et Marcion avec leurs prestiges magiques, leurs doctrines absurdes ou immorales; il montre en eux autant de suppôts du démon et ne veut pas qu'on les confonde avec les vrais chrétiens (1). Mais ici Justin parle plutôt comme un historien qui éclaircit une question de fait; dans le *Dialogue*, il se pose davantage en théologien et condamne l'hérésie en droit.

« Il y a des hommes qui se proclament chrétiens, qui reconnaissent Jésus le crucifié pour Christ et Seigneur et qui, cependant, n'enseignent pas sa doctrine, mais celle des esprits d'erreur. Nous, alors, les disciples du véritable et pur enseignement de Jésus-Christ, nous en devenons d'autant plus fidèles et attachés à l'espérance qu'il nous a annoncée. Car il a prédit d'avance ce que nous voyons, en fait, arriver sous nos yeux (MATTH, VII, 15; *I Cor*. XI, 19; MATTH. XXIV, 11)... Il y a donc et il y a eu beaucoup d'hommes qui ont enseigné à faire et à dire des choses impies et criminelles, soi-disant au nom de Jésus : nous désignons chaque opinion ou secte par le nom de ceux qui en furent les initiateurs. Les uns d'une manière, les autres d'une autre, ils ont un enseignement blasphématoire sur le créateur de l'univers, sur le Christ dont il a prophétisé la venue, sur le Dieu d'Abraham, d'Isaac et

1. JUSTIN, *Apol*., I. 26. Cf. 4 et 7, 56 et 58.

de Jacob. Nous ne sommes en communion avec aucun d'eux ; car nous savons qu'ils sont athées, impies, injustes et criminels et que, au lieu d'honorer Jésus, ils le servent seulement en paroles (1). »

Plus loin, tout en admettant dans la profession de la même foi une certaine liberté d'opinions, il distingue et oppose deux catégories de croyants : les chrétiens qui suivent « la doctrine pure et pieuse », qu'il appelle déjà « orthodoxes » (ὀρθογνώμονες), et ces « prétendus chrétiens qui sont des hérétiques athées et impies », « professant sur toutes choses des enseignements blasphématoires, sacrilèges et insensés (2) ». Tous ces hérétiques se trompent et le rôle du docteur chrétien est d'essayer de les arracher à leur erreur.

« Jésus a prédit que nous serions tués et haïs pour sa foi, que beaucoup de pseudo-prophètes et de pseudo-Christs se présenteraient en son nom et qu'ils séduiraient beaucoup d'âmes : c'est ce qui est arrivé. Beaucoup ont falsifié sa doctrine et prêché en son nom des choses impies, blasphématoires et injustes ; ce que l'esprit impur, c'est-à-dire le diable, leur a jeté dans l'esprit, ils l'ont enseigné et l'enseignent encore. A eux comme à vous, nous nous efforçons de leur faire quitter leurs errements, sachant bien que celui qui peut dire la vérité et ne la dit pas sera jugé par Dieu (3). »

1. *Dialog.*, 35.
2. *Ibid.*, 80.
3. *Ibid.*, 82.

Au fond, ce qui fait l'hérésie, c'est l'indépendance, tandis que le devoir du croyant est une humble et entière soumission à la parole de Dieu.

« Je n'ai pas l'intention de suivre les hommes et les doctrines humaines de préférence à Dieu et aux enseignements qui nous viennent de lui (1)... Car ce n'est pas à des enseignements humains que le Christ nous a ordonné de croire, mais aux oracles des Prophètes et à ses propres prédications (2). »

Ainsi donc, pour Justin, toute altération de la doctrine du Christ est un crime, et, inversement, tout ce que les philosophes ont dit de bon est déjà chrétien. Si l'on rapproche ces deux termes extrêmes de sa pensée, on conviendra qu'il était difficile de souligner plus qu'il ne l'a fait l'autorité supérieure et absolue de la foi. Justin est, dans le plein sens du mot, un dogmatiste et un croyant, convaincu que le Christ a donné à ses fidèles la complète et totale vérité vainement cherchée par l'intelligence — incomparable trésor que ceux-ci ont le devoir de conserver intact et de communiquer ensuite au monde.

III

Avec la vérité, le peuple de Dieu possède aussi ce qui en est la conséquence normale : la sainteté. La rumeur publique accusait les chrétiens de toutes sortes d'ignominies. Pour y répondre, nous avons vu que les Apologistes font appel, comme à un fait patent,

1. *Ibid.*, 80.
2. *Ibid.*, 48.

à la pureté et à la perfection de la vie chrétienne. Tertullien ne craint pas d'invoquer le témoignage officiel des magistrats.

« Nous en appelons à vos registres, vous qui présidez tous les jours aux jugements des prisonniers, qui dressez par vos sentences les actes d'accusation. Vous avez affaire à beaucoup de coupables chargés de crimes divers : assassins, voleurs, sacrilèges, débauchés, détrousseurs. Parmi tous ceux-là, avez-vous trouvé un chrétien? Ou lorsque les chrétiens sont traduits devant vous comme tels, en avez-vous trouvé un seul qui ressemblât à tous ces coupables? Ce sont les vôtres qui remplissent toujours les prisons, les vôtres qui gémissent dans les mines, les vôtres qui engraissent les bêtes, les vôtres qui sont conduits en troupeaux par des valets à gages. On n'y trouve pas un chrétien, si ce n'est au seul titre de chrétien; ou si c'est autre chose, il n'est déjà plus chrétien. »

Le virulent apologiste se hâte d'ajouter que, pour les chrétiens, cette sainteté est un devoir.

« Nous sommes donc les seuls innocents? Qu'y a-t-il là d'étonnant, s'il en doit être nécessairement ainsi? Or il en doit être ainsi nécessairement. Car c'est Dieu qui nous a enseigné l'innocence : nous la connaissons parfaitement parce qu'elle nous est révélée par un maître parfait, et nous la gardons fidèlement parce qu'elle nous est commandée par un juge implacable (1). »

1. Tertullien, *Apologet.*, 44 et 45. Cf. Minucius Félix, *Octavius*, 35.

De même Justin, après avoir exposé la morale sublime du Christ, demande aux empereurs de châtier les mauvais chrétiens qui ne la pratiqueraient pas.

« Ceux qui ne vivent pas selon ces préceptes, qu'ils soient regardés comme n'étant pas chrétiens, quand même ils professeraient de bouche la doctrine du Christ; car il a promis le salut non à ceux qui disent seulement, mais à ceux qui font... Punissez donc ceux qui ne vivent pas conformément à ces préceptes et qui ne sont chrétiens que de nom : c'est nous qui vous le demandons (1). »

Dans le *Dialogue*, non content d'opposer aux observances formalistes des Juifs la vraie justice des chrétiens, il établit en principe qu'il ne suffit pas de connaître Dieu si on ne le sert en conséquence; avec la foi, Justin demande encore les œuvres, surtout celle qui les comprend toutes : la pénitence (2). Et quand les païens raillent cette vie mortifiée, Justin fait noblement appel à la philosophie antique pour rappeler les austères obligations de la vertu.

« Xénophon raconte qu'arrivant à un carrefour, Héraclès rencontra la vertu et le vice sous la figure de deux femmes. Le vice avait des habits somptueux et élégants, le visage fleuri, un extérieur fait pour charmer la vue. Il promit à Héraclès, s'il voulait le suivre, de lui faire mener une vie de plaisir, toute rayonnante de l'éclat dont il le voyait briller lui-même. La vertu, au contraire,

1. Justin, *Apol.*, I, 26. Cf. Athénagore, *Legatio*, 2.
2. *Dialog.*, 141.

avait un visage et des habits négligés : « Si tu m'écoutes, dit-elle, tu ne te pareras pas d'ornements ni d'une beauté fugitive et périssable, mais d'ornements éternels et de beauté vraie. » Quiconque donc fuit la beauté apparente pour s'attacher à ce qui passe pour pénible et insensé, nous croyons qu'il trouvera le bonheur... Il en est ainsi des chrétiens... (1) »

Le plus souvent Justin, qui parle volontiers en philosophe, semble dire que cette vertu est accessible par le simple effort individuel de la volonté libre. Mais il sait aussi qu'elle est le résultat d'une action de Dieu en nous. De même que c'est Dieu qui appelle à la foi les âmes prédestinées et leur donne l'intelligence des prophéties (2), pour faire le bien moral il faut un secours divin que le chrétien ne cesse pas de solliciter assidûment par la prière.

« Nous prions ensemble avec ferveur et pour nous-mêmes et pour le nouveau baptisé, et pour tous les autres dispersés partout, afin d'obtenir, après la connaissance de la vérité, la grâce d'en bien pratiquer aussi les œuvres et de garder les commandements, de manière à mériter le salut éternel (3). »

Ailleurs, il montre Jésus toujours présent auprès des siens pour les défendre contre les assauts du

1. *Apol.*, II, 11. Minucius Félix aussi montre comment les chrétiens trouvent dans le sacrifice le vrai bonheur. *Octavius*, 36-38.

2. *Dialog.*, 7, 32, 64, 118-119.

3. *Apol.*, I, 65. Cf. *Dialog.*, 30.

démon (1). Cette vertu du Christ se manifeste aussi par des effets surnaturels. Justin signale surtout le don des exorcismes; d'autres fois, il mentionne les charismes prophétiques (2) et même des miracles qui se faisaient encore au nom de Jésus (3). De tout cet ensemble de dons et de vertus, il résulte que les chrétiens sont désormais le peuple élu, le seul qui soit agréable à Dieu et qui lui offre des hommages dignes de lui.

« Nous qui, par Jésus, croyons comme un seul homme au Dieu créateur de toutes choses, qui, par le nom de son Fils premier-né, avons dépouillé nos habits malpropres, c'est-à-dire nos péchés, et qui sommes enflammés par sa parole et son appel, nous sommes la véritable race sacerdotale de Dieu, comme Dieu lui-même en témoigne lorsqu'il dit qu'en tout lieu parmi les nations on lui offre des sacrifices agréables et purs. Or Dieu ne reçoit de sacrifices que de ses prêtres. Ceux-là donc qui offrent en son nom les sacrifices prescrits par Jésus-Christ, c'est-à-dire le pain et la coupe de l'Eucharistie que les chrétiens accomplissent en tout lieu de la terre, Dieu déclare d'avance qu'ils lui sont agréables. Les vôtres, au contraire, et ceux de vos prêtres, il les repousse (Mal., i, 10)... Je sais bien que l'esprit de contradiction nous fait dire que Dieu voulait repousser les sacrifices faits à Jérusalem par ceux que vous appelez Israélites, tandis qu'il avait pour agréables les prières des hom-

1. *Dialog.*, 116.
2. *Ibid.*, 87-88. Cf. 82.
3. *Ibid.*, 11 et 35.

mes de la dispersion, prières que pour cela il appelle sacrifices. Que les prières et actions de grâces des âmes simples soient les seuls sacrifices parfaits et agréables à Dieu, j'en conviens moi aussi. Ce sont les seuls que les chrétiens ont appris à faire, même lorsque par leur offrande du pain et du vin ils renouvellent le souvenir de la passion que le Christ a soufferte pour eux... Mais, encore aujourd'hui, votre race n'est pas répandue depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et il y a des peuples parmi lesquels un seul d'entre vous n'a pas encore habité. Tandis qu'il n'y a pas une seule race d'hommes, soit barbares, soit Grecs ou de quelque nom qu'ils s'appellent, Scythes qui vivent sur les chars, nomades qui n'ont pas de maison ou pasteurs qui habitent sous la tente, chez qui, au nom de Jésus le crucifié, des prières et actions de grâces ne soient offertes au Père et Créateur de l'univers (1). »

En résumé, les chrétiens sont la vraie postérité fidèle promise à Abraham et à Jacob (2). C'est pourquoi les faveurs et complaisances divines descendent en abondance sur le nouveau peuple de Dieu.

1. *Ibid.*, 116-117. Ces prières contribuent à éloigner la fin du monde. *Apol.*, II, 7; *Dial.*, 39.

2. Cf. *Dialog.*, 11, 110, 119-123, 135-140.

CHAPITRE IX

LE JUGEMENT ET LA VIE FUTURE.

Tout l'effort du chrétien ne se borne pas à la vie présente. Ou plutôt, la vie présente n'a pour lui d'intérêt que parce qu'elle est la préparation d'une vie future, où doit se consommer définitivement la destinée de chacun. Cette pensée de l'éternité a surtout tenu une grande place dans l'âme des premières générations chrétiennes, qui l'entretenaient comme le plus puissant stimulant de leur vertu et la revanche impatiemment attendue de leur oppression. Dès lors, il faut s'attendre à rencontrer souvent cette idée dans les écrits des Apologistes, d'autant plus qu'ils devaient aussi rappeler les réalités de l'autre monde à des païens qui n'y pensaient guère. Mais en général leur eschatologie n'est pas autre chose qu'une simple affirmation des données élémentaires de la foi.

I

Voici d'abord comment saint Justin détermine, d'une manière générale, les sanctions de l'autre vie.

« Il dépend de nous de nier quand nous sommes interrogés. Mais nous ne voulons pas vivre au prix d'un mensonge. Car nous désirons la vie immortelle et pure, et nous aspirons à vivre auprès de Dieu, le Père et le Créateur de toutes choses. Aussi nous empressons-nous de confesser notre foi, persuadés et convaincus que ceux-là

pourront obtenir ce bonheur, qui auront prouvé à Dieu par leurs œuvres qu'ils l'ont suivi et qu'ils ont ambitionné de vivre auprès de lui, là où le mal ne fait plus sentir de résistance. En peu de mots, voilà ce que nous espérons, ce que nous avons appris du Christ et ce que nous enseignons à notre tour. Platon dit de même que Rhadamante et Minos puniront les méchants qui arrivent auprès d'eux ; nous disons aussi que ce jugement aura lieu, mais par le Christ. De plus, les méchants comparaîtront avec leurs corps et leurs âmes, et leur châtiment durera éternellement, non pas pendant une période de mille ans, ainsi que le disait Platon (1). »

Ainsi donc, la vie future réserve aux bons une récompense éternelle et aux pécheurs un châtiment également éternel. La nature du bonheur céleste n'est guère expliquée : Justin se contente de dire que ce sera une vie immortelle et incorruptible.

« Si les hommes se montrent, par leurs œuvres, dignes des desseins de Dieu, nous savons qu'ils seront admis à vivre à ses côtés et à régner avec lui, devenus incorruptibles et impassibles. Car, de même qu'à l'origine il les a faits alors qu'ils n'étaient pas, ainsi croyons-nous que ceux qui auront choisi les moyens de lui plaire jouiront de l'immortalité et de sa société (2)... Au second avènement du Christ, la mort cessera d'at-

1. Justin, *Apol.*, I, 8. Cf. Tatien, *Oratio*, 6 et 25 ; Athénagore, *Legatio*, 12.
2. *Ibid.*, 10.

teindre ceux qui croient en lui et qui vivent de manière à lui plaire. Elle n'existera plus désormais, puisque les uns seront envoyés au jugement et au feu qui les doit punir sans fin, et les autres vivront d'une vie exempte de souffrances et de corruption, de douleur et de mort (1). »

Tatien ébauche du ciel cette description quelque peu matérielle.

« Le ciel n'est pas infini, ô homme, il est fini et a des limites; au-dessus de lui, ce sont les mondes supérieurs qui ne connaissent pas le changement des saisons — causes des diverses maladies — et qui, jouissant toujours d'un climat heureusement tempéré, voient sans discontinuité durer le jour, et une splendeur inaccessible aux hommes (2). »

Théophile insinue vaguement la vision béatifique.

« Lorsque tu auras déposé l'élément mortel et revêtu l'incorruptibilité, alors tu verras Dieu suivant tes mérites. Car Dieu ressuscitera ta chair avec ton âme, et alors, devenu immortel, tu verras l'immortel, si tu crois maintenant en lui (3). »

Les Apologistes s'étendent davantage sur les peines de l'enfer, sans d'ailleurs guère dépasser la ligne des

1. *Dialog.*, 45.
2. Tatien, *Oratio*, 20; trad. Puech (Paris, Alcan) p. 134-5.
3. Théophile, *ad Autolyc.*, I, 7.

expressions scripturaires. Ils parlent souvent du feu et du feu éternel (1). Mais une punition aussi grave n'est-elle pas invraisemblable? Justin a connu l'objection : voici sa réponse.

« On dira peut-être, comme les prétendus philosophes, que ce ne sont que des mots et des épouvantails ce que nous disons du châtiment des pécheurs dans le feu éternel, et que nous voulons amener les hommes à la vertu par la crainte et non par l'amour du bien. Je répondrai en peu de mots. Si cela n'est pas, Dieu non plus n'est pas; ou bien, s'il existe, il ne s'occupe pas des hommes, la vertu et le vice ne sont rien, et, comme nous l'avons dit plus haut, les législateurs punissent injustement ceux qui transgressent leurs bonnes prescriptions (2). »

Il célèbre, au contraire, l'efficacité morale de ces sanctions.

« Vous trouverez en nous, beaucoup plus qu'en tous les autres, des aides et des alliés pour la paix, puisque nous professons que nul ne saurait échapper à Dieu : le méchant, l'avare ou le perfide pas plus que l'honnête homme; mais que chacun, selon ses œuvres, va au châtiment ou au salut éternel. Si tous les hommes savaient cela, personne ne voudrait commettre un crime d'un instant, sachant bien qu'il encourt le supplice

1. Justin, *Apol.*, I, 18, 28, 44, 54, 57; II. 8; *Dialog.*, 120, 130. Cf. Théophile, I, 14; *Epist. ad Diogn.* 10.

2. Justin, *Apol.*, II, 9. Théophile invoque à ce sujet l'autorité des auteurs païens. *Ad Autolyc.*, II, 37.

éternel du feu; mais il se contiendrait de toutes manières et se parerait de vertus, afin d'obtenir les biens promis par Dieu et d'éviter les châtiments (1). »

Minucius Félix insiste sur l'existence du feu vengeur et s'efforce d'en décrire la mystérieuse activité.

« Les hommes sont avertis par les livres des sages et les chants des poètes de ce fleuve de feu dont les brûlants replis entourent plusieurs fois les marais du Styx. Que tout cela est réservé pour des supplices éternels, ils l'ont su par les indications des démons et les oracles des prophètes. Voilà pourquoi, chez eux, Jupiter lui-même jure avec respect par les rives enflammées et le gouffre sombre : il sait d'avance quelle peine lui est destinée avec ses adeptes, et il en tremble d'horreur. Ces tourments n'auront ni mesure ni terme. Là, un feu intelligent brûle les membres et les restaure, les déchire et les nourrit. De même que le feu de la foudre touche les corps sans les détruire, que les feux de l'Etna, du Vésuve et autres semblables brûlent toujours sans jamais s'épuiser, ainsi ce feu vengeur ne s'entretient pas au détriment de ceux qu'il ronge, mais il dévore les corps et s'alimente sans les consumer (2). »

1. *Ibid.*, I, 12.
2. Minucius Félix, *Octavius*, 35. Cf. Tertullien, 47-48.

II

Telles sont les sanctions qui attendent l'homme dans l'autre vie. Elles seront définitives lorsque l'ère présente se clora par la fin du monde et le second avènement du Christ. Justin, en disant que Dieu veut bien retarder la consommation suprême de toutes choses, la décrit ainsi pour l'avenir.

« Si Dieu retarde la confusion et dissolution de tout l'univers, qui doit faire disparaître les mauvais anges, les démons et les pécheurs, c'est à cause de la race des chrétiens en qui il voit un motif de conserver le monde. Sinon, il ne vous serait plus possible de faire ce que vous faites, excités par les démons ; mais le feu du jugement descendrait pour détruire indistinctement toutes choses, comme autrefois le déluge, qui ne laissa personne vivant si ce n'est celui que nous appelons Noë avec les siens, et vous Deucalion... C'est ainsi, selon nous, qu'aura lieu la conflagration et non pas, comme le pensent les Stoïciens, par la transformation de tous les êtres les uns dans les autres, ce qui est évidemment absurde (1). »

Minucius Félix se préoccupe de justifier cette idée paradoxale de la fin du monde.

« Pour ce qui regarde l'embrasement du monde, dire que c'est chose inouïe ou difficile à croire est une erreur grossière. Qui doute, en effet,

1. Justin, *Apol.*, II, 7. Cf. I, 20 et 45.

parmi les sages, qui ignore que tout ce qui a un commencement doit aussi avoir une fin ? que tout ce qui a été fait périt ? Le ciel même avec tout ce qu'il renferme, si l'eau douce des fontaines cesse d'alimenter les mers, disparaîtra par le feu comme il a commencé, suivant l'opinion constante des Stoïciens, parce que, une fois l'élément liquide épuisé, tout cet univers doit brûler. Les Epicuriens professent la même doctrine sur la conflagration des éléments et la ruine du monde. Pour Platon, les parties du monde sont tantôt inondées, tantôt consumées par le feu. Il dit aussi que le monde a été fait éternel et indestructible ; mais il ajoute que pour son auteur, c'est-à-dire pour Dieu seul, il reste destructible et mortel. Tant il est vrai qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que cet univers soit détruit par celui qui l'a construit ! (1) »

En même temps que le monde sera détruit, les hommes ressusciteront. Puis le Christ apparaîtra glorieux pour procéder au grand jugement. Justin appuie sur l'Ecriture ce second avènement du Sauveur.

« Dieu, le père de toutes choses, devait enlever le Christ au ciel après l'avoir ressuscité des morts, et il devait l'y garder jusqu'à ce qu'il eût frappé les démons ses ennemis, jusqu'à ce que fût complet le nombre de ceux qu'il prévoit devoir être bons et vertueux, à cause desquels il n'a pas encore livré le monde aux flammes. Ecoutez le prophète David prédire ces événements : « *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma*

1. Minucius Félix, *Octavius*, 34.

droite jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'escabeau de mes pieds... » (*Ps.* CIX, 1-2) (1).

» Les Prophètes ont annoncé deux avènements du Christ : l'un, qui a déjà eu lieu, comme d'un homme humble et passible; le second, lorsqu'il reviendra du ciel dans la gloire, avec l'armée de ses anges, ainsi qu'il est prédit. Alors il ressuscitera les corps de tous les hommes qui ont existé, il revêtira les justes d'immortalité et il enverra les méchants au feu éternel, où ils souffriront éternellement avec les mauvais démons. Que ces choses aussi ont été prédites, nous le montrerons. Le prophète Ezéchiel s'exprime ainsi : « *La jointure se reliera à la jointure, l'os à l'os, et les chairs repousseront. Et tout genou fléchira devant le Seigneur, et toute langue le confessera* » (EZECH., XXXVIII, 7-8). Dans quelles souffrances et quel châtiments se trouveront les méchants, écoutez aussi ce qui est dit à ce sujet : « *Leur ver ne cessera pas et leur feu ne s'éteindra pas* » (ISAÏE, LXVI, 24). Et ils se repentiront lorsque ce sera en vain. Et ce que diront et feront les Juifs, quand ils verront le Christ venir dans sa gloire, le prophète Zacharie l'annonce en ces termes : « ... *Alors à Jérusalem il y aura un grand gémissement, non pas de la bouche et des lèvres, mais un gémissement du cœur ; ils ne déchireront pas leurs vêtements, mais leurs âmes...* » (Cf. ZACH. XII, 10-12). (2)

Dans le *Dialogue*, Justin revient à plusieurs reprises

1. JUSTIN, *Apol.*, I, 45.
2. *Ibid.*, 52. Cf. 68.

sur ce second avènement et la confusion qu'il doit causer aux Juifs (1). Il parle encore, suivant les données courantes, mais très brièvement, de l'Antéchrist et de son audace (2), ainsi que de la venue d'Elie qui doit précéder le retour du Christ (3). Pour lui, c'est seulement après le jugement que les démons seront précipités en enfer.

« Chez nous, on appelle le chef des mauvais démons serpent, Satan ou diable, comme vous pouvez le voir en parcourant nos livres. Il sera jeté au feu, avec son armée et les hommes qui le suivent, pour y être puni dans les siècles sans fin : ainsi l'a prédit le Christ. Si Dieu, en effet, diffère ce châtiment, c'est à cause des hommes ; car il prévoit que plusieurs doivent se sauver par la pénitence, même parmi ceux qui ne sont pas encore nés (4)... Si les démons sont déjà vaincus par les hommes, au nom de Jésus-Christ, c'est une annonce du châtiment qui les attend dans le feu éternel, eux et ceux qui les servent (5). »

Pris dans toute leur rigueur, ces textes donneraient à entendre que Justin enseigne la même chose au sujet des âmes des pécheurs. En somme, il n'a jamais nettement distingué ce que nous appelons aujourd'hui le jugement particulier et le jugement général. Bien plus, tout ce qui regarde la suite des divers épisodes eschatologiques est rarement exempt, chez lui, de quelque confusion.

1. Cf. *Dialog.*, 31-32, 14, 124, etc.
2. *Ibid.*, 32 et 110.
3. *Ibid.*, 49.
4. *Apol.*, I. 28.
5. *Apol.*, II. 8. Cf. TATIEN, *Oratio*, 12.

III

Il est un point, en particulier, par où l'eschatologie de saint Justin se rattache aux formes les plus populaires du christianisme primitif; car il a recueilli la vieille doctrine du millénarisme, qu'on trouvait déjà chez Papias et qu'on retrouve après lui dans saint Irénée. Au cours du *Dialogue*, Tryphon en arrive à poser à son interlocuteur, comme un cas embarrassant, la question suivante.

« Dis-moi si vous professez vraiment que la ville de Jérusalem doit être restaurée et que votre peuple s'y rassemblera pour vivre dans le bonheur avec le Christ, les Patriarches et les Prophètes, ainsi que ceux qui furent de notre race ou ceux qui devinrent nos prosélytes avant l'avènement de votre Christ. Ou bien est-ce pour paraître avoir le dessus dans la discussion que tu en es venu à professer cette doctrine? »

Voici la réponse de Justin.

« Je ne suis pas assez misérable pour dire autre chose que ce que je pense. Je t'ai donc avoué déjà (1) que moi et beaucoup d'autres nous avons cette opinion, et que nous sommes absolument convaincus que cela arrivera ainsi. Je t'ai dit aussi qu'un grand nombre, en revanche, même de ceux qui suivent la doctrine chrétienne pure et pieuse, n'admettent pas cette croyance. Pour ce

1. Ce passage antérieur, auquel Justin fait allusion n'existe plus dans la rédaction actuelle de *Dialogue*.

qui est de ces prétendus chrétiens qui sont des hérétiques athées et impies, je t'ai montré qu'ils ont sur tout des enseignements blasphématoires, sacrilèges et insensés. Mais pour que vous sachiez que je ne dis pas cela pour vous seuls, je veux écrire, du mieux que je le pourrai, une relation de l'entretien que nous avons eu ensemble : j'y écrirai que je professe toujours ce que je viens de vous dire. Car je n'ai pas l'intention de suivre les hommes et les doctrines humaines de préférence à Dieu et aux enseignements qui nous viennent de lui. Vous êtes tombés peut-être sur de prétendus chrétiens qui ne professent pas cette croyance et qui osent blasphémer contre le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en disant qu'il n'y a pas de résurrection, mais que les âmes montent au ciel aussitôt après la mort : ne les regardez pas comme des chrétiens... Moi, au contraire, et tous les chrétiens orthodoxes, nous savons qu'il y aura une résurrection de la chair; (il y aura) aussi un règne de mille ans dans une Jérusalem rebâtie, embellie et agrandie, ainsi que le promettent Ezéchiel, Isaïe et les autres prophètes. »

Bien que la rédaction de ce passage ne soit pas des plus limpides, on voit cependant que, dans la pensée de Justin, seule la résurrection des corps est une vérité de foi, tandis que la croyance au règne millénaire reste une opinion discutable et discutée entre chrétiens, opinion qui lui paraît d'ailleurs la conséquence naturelle et la meilleure sauvegarde du dogme. Il en trouve, au surplus, l'indication dans l'Ecriture.

« Voici en effet, ce que dit Isaïe sur cette ère

de mille ans : « *Il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle. Ils oublieront ce qui a précédé et le souvenir n'en viendra plus à leur cœur ; mais ils trouveront joie et allégresse dans la terre que je crée... On n'y entendra plus ni pleurs ni cris. Il n'y aura personne qui ne soit d'âge mûr, pas de vieillard qui ne puisse remplir son temps... Ils bâtiront des maisons et les habiteront ; ils planteront des vignes et ils en mangeront les fruits et ils en boiront le vin. Car comme les jours de l'arbre de vie, ainsi seront les jours de mon peuple, et les œuvres de leur travail seront multipliées.....* » (Isaïe, lxv, 17-25). Par ces dernières paroles, nous savons que mille ans sont mystérieusement désignés. En effet, après qu'il fut dit à Adam qu'il mourrait le jour même où il viendrait à manger de l'arbre, nous savons qu'il n'a pas vécu tout à fait mille ans. Nous avons compris aussi que cette parole : « *Le jour du Seigneur est comme mille ans* » (*Ps.* lxxxix, 4) se rapporte à ce sujet. De plus, chez nous, un des apôtres du Christ, nommé Jean, a prophétisé dans son *Apocalypse* que les fidèles de notre Christ passeraient mille ans à Jérusalem et qu'ensuite aurait lieu la résurrection générale et le jugement (1). »

Sauf cette croyance archaïque au millénarisme, l'eschatologie des Apologistes ne présente rien de remarquable ni pour l'originalité, ni pour le développement. C'est la doctrine chrétienne commune, à peine commentée. Au contraire, le dogme de la résurrection allait susciter toute une théologie, qui mérite, vu son importance, d'être exposée à part.

1. Justin, *Dialog.*, 80-81. Cf. 139.

CHAPITRE X

LA RÉSURRECTION DES CORPS.

Un des dogmes les plus chers à la piété des premiers chrétiens, celui dont ils attendaient, avec une espérance passionnée, la récompense de leurs sacrifices et la compensation de leurs peines, c'était le dogme de la résurrection de la chair. Mais en même temps, aux yeux de la raison, il n'est peut-être pas de croyance plus paradoxale : aussi est-ce contre elle surtout que les païens se plaisaient à multiplier les objections et les railleries. Spécialement attaquée, cette vérité fut l'objet, de la part des Apologistes, d'une défense spéciale — tellement que ce dogme se trouve être le seul sur lequel nous ayons, dès le second siècle, outre de nombreuses allusions de détail, de véritables traités *ex professo*.

I

Tatien affirme avec force la foi chrétienne, ébauchant à peine les explications qui la doivent rendre acceptable.

« Nous croyons que les corps ressusciteront après la fin du monde — non pas, comme le veulent les stoïciens, pour que les mêmes choses se produisent sans cesse et périssent selon la succession de certaines périodes, sans aucune utilité; mais, une fois les siècles de ce monde accomplis, définitivement, en considération de

l'état des hommes seulement, en vue du jugement... Vous pouvez nous tenir, tant que vous voudrez, pour des bavards et des radoteurs ; nous n'en avons cure, puisque nous avons foi à cette doctrine. Car, comme je n'étais pas avant que d'être né et j'ignorais que je devais être — je n'avais en effet qu'une existence latente dans la matière générale de la chair — et comme une fois né, moi qui n'existais pas autrefois, j'ai cru à mon existence par suite de ma naissance, ainsi, moi qui suis né, qui par la mort ne serai plus et que nul ne verra plus, je serai de nouveau, de même que je suis né après un temps où je n'étais pas. Si le feu détruit ma misérable chair, le monde conserve cette matière qui s'en est allée en fumée ; si je disparais dans un fleuve ou dans la mer, si je suis mis en pièces par les bêtes féroces, je suis en dépôt dans le magasin d'un maître opulent. Et le pauvre — je veux dire l'athée — ne connaît pas ce dépôt ; mais Dieu, le souverain maître, quand il le voudra, reconstituera dans son état ancien la substance qui n'est visible qu'à lui seul (1). »

Saint Justin se préoccupe davantage de faire admettre par les païens cette doctrine étonnante : il invoque pour cela la puissance divine et les merveilles de la génération humaine.

« Nous espérons que les morts déposés en terre reprendront leurs corps, convaincus que rien n'est impossible à Dieu. Quand on y réfléchit, qu'y

1. TATIEN, *Oratio*, 6 ; trad. PUECH (Paris, Alcan) p. 116.

aurait-il de plus incroyable, si nous n'avions pas de corps, que d'entendre quelqu'un nous dire qu'une petite goutte de sperme humain est capable de produire les os, les nerfs et les muscles tels que nous les voyons? Faisons pour un moment cette hypothèse. Si vous étiez autres que vous êtes, et d'une autre origine, et qu'on vînt vous affirmer, en vous montrant le sperme humain et le portrait d'un homme, que ceci peut produire cela, le croiriez-vous avant de l'avoir vu? Certainement non, personne n'oserait y contredire. De la même façon, pour n'avoir pas vu d'homme ressuscité, vous ne croyez pas à la résurrection. Mais, de même que, tout d'abord, vous n'auriez pas cru possible que, de la petite goutte de sperme, un homme pût naître, et cependant vous voyez qu'il en est sorti, songez aussi que, une fois les corps dissous et répandus dans la terre en guise de germes, au moment voulu, sur l'ordre de Dieu, il n'est pas impossible qu'ils ressuscitent pour revêtir l'incorruptibilité. Quelle idée se font-ils donc de la puissance divine, ceux qui prétendent que tout être retourne à ses éléments constitutifs et que là-contre Dieu lui-même ne peut rien? En vérité je ne saurais le dire. Ce que je vois bien, c'est qu'ils n'auraient pas cru possible leur propre naissance ni celle de tout l'univers, avec la nature et l'origine qu'ils lui connaissent (1). »

Théophile développe d'autres analogies tirées du cours de la nature.

1. Justin, *Apol.*, I. 18-19.

« Tu nies la résurrection des morts et tu dis : Montre-moi seulement un mort qui soit ressuscité ; je croirai si je le vois. Mais d'abord qu'y a-t-il d'extraordinaire à croire une chose quand on l'a vue arriver ? De plus tu crois qu'Hercule, qui se brûla lui-même, est encore vivant et qu'Esculape, après avoir été frappé de la foudre, fut rappelé à la vie ; et tu ne crois pas ce qui t'est dit par Dieu ? Peut-être te montrerais-je un mort ressuscité et vivant que tu ne le croirais pas.

» Dieu, en tout cas, multiplie devant toi les preuves, afin de te faire croire à sa parole. Observe donc, s'il te plaît, la succession des saisons, des jours et des nuits, et vois comment tout cela finit et recommence. Mais quoi ? N'y a-t-il pas une sorte de résurrection des graines et des fruits, et cela pour l'utilité des hommes ? Le grain de blé, par exemple, et de même les autres semences, quand il est jeté en terre, meurt d'abord et se dissout ; ensuite, il ressuscite et devient épi. De même les arbres, là où rien ne paraissait, au temps voulu et sur l'ordre de Dieu, ne font-ils pas pousser leurs fruits ? Il arrive même parfois qu'un passereau ou un oiseau quelconque avale une graine de pommier, de figuier ou toute autre, puis s'envole et vient la déposer sur une colline pierreuse ou sur un tombeau ; alors la graine pousse des racines et devient un arbre, après avoir été avalée et avoir traversé une si grande chaleur. La sagesse divine accomplit toutes ces choses afin de nous prouver par là que Dieu est capable de faire la résurrection générale de tous les hommes.

» Si tu veux voir, pour démontrer la résurrection, un spectacle plus admirable, et non plus seulement dans les choses terrestres mais dans le ciel même, regarde la résurrection mensuelle de la lune, vois comme elle décline pour renaître ensuite. Ecoute encore un cas de résurrection qui s'est produit en toi-même sans que tu t'en doutes. Tu es peut-être tombé malade quelquefois et tes membres ont perdu leurs chairs, leur force et leur beauté; puis, guéri par la miséricorde de Dieu, tu as retrouvé ton corps, ta beauté et tes forces. Et de même que tu ne sais où étaient passées tes chairs lorsqu'elles avaient disparu, tu ignores d'où elles te sont venues jadis et d'où elles te reviennent. Tu diras peut-être : Mais ce sont les aliments qui se sont transformés en sang. Très bien; mais c'est aussi l'œuvre de Dieu, et de Dieu seul, qui a ainsi disposé toutes choses (1). »

Ces sortes de comparaisons sont classiques dans la littérature chrétienne. Quelques-unes étaient déjà indiquées par saint Clément de Rome (2); la plupart se retrouvent chez Minucius Félix (3) et Tertullien (4), et, plus tard, dans les *Catéchèses* de saint Cyrille de Jérusalem. Mais il est facile de voir que leur valeur probante n'égale pas leur fécondité oratoire. Pour établir et justifier le dogme de la résurrection, il fal-

1. Théophile, *ad Autolyc.*, I. 13. Cf. 14.

2. Clem. Rom., *ad Corinth.*, 24.

3. Minucius Félix, *Octavius*, 34. L'auteur en appelle de plus à l'opinion de plusieurs philosophes sur la métempsychose.

4. Tertullien, *Apologet.*, 48; *de resurrectione*, 12.

lait des arguments plus sérieux : d'autres œuvres des Pères Apologistes vont nous les fournir.

II

Athénagore le premier a écrit sur « la résurrection des morts » un ouvrage spécial, qu'il annonçait déjà à la fin de son discours apologétique et où sont abordées toutes les questions que soulève ce mystère. Il s'attache, dans une première partie (ch. 2-11), à dissiper les objections préliminaires, en montrant que Dieu peut et veut faire la résurrection.

« On sait vraiment qu'une chose est impossible à quelqu'un, s'il ne sait pas ce qu'il faut faut faire ou s'il n'a pas assez de force pour réaliser ce qu'il sait. Celui qui ne sait pas ce qu'il faut faire est parfaitement incapable d'entreprendre ou d'accomplir ce qu'il ignore. A son tour, celui qui sait bien ce qu'il faut faire, ainsi que d'où et comment le faire, mais qui n'a pas absolument la force de faire ce qu'il sait ou une force insuffisante, celui-là ne tentera même pas le commencement de l'entreprise, s'il est sage et s'il connaît ses moyens ; ou bien, s'il l'entreprend sans réflexion, il sera incapable de la mener à bout. Or il est impossible que Dieu ignore la nature des corps à ressusciter avec leurs moindres parties ou bien ne sache pas où sont passés leurs éléments dissous et revenus à leurs affinités naturelles, alors même qu'il paraît impossible à l'homme de discerner ces éléments combinés de nouveau avec les matières communes de l'univers. En effet,

celui qui n'ignorait pas, avant la création de l'homme, de quels éléments il devait former le corps humain, ni quelles parties de ces éléments il devait choisir pour sa formation, celui-là évidemment, même après la dissolution du corps, saura où se trouve chacun des éléments qu'il a employés pour le construire. En effet, suivant l'ordre des choses établies parmi nous et d'après le jugement commun, il est plus difficile de connaître à l'avance ce qui n'est pas. Mais pour Dieu, étant données sa grandeur et sa sagesse, l'un et l'autre sont naturels et il ne lui est pas plus difficile de connaître à l'avance ce qui n'est pas que de retrouver ce qui s'est évanoui.

» Maintenant, qu'il ait assez de puissance pour ressusciter les corps, leur création en est une preuve. Car s'il a pu, au commencement, créer le corps de l'homme qui n'existait pas, ainsi que ses principes constitutifs, une fois ce corps dissous de n'importe quelle manière, il le ressuscitera de même : cela lui est aussi facile. Et peu importe, pour cet argument, qu'il faille chercher le principe des corps dans la matière, dans les atomes ou dans les embryons. La puissance, en effet, qui a su organiser la matière qu'on suppose informe de manière à disposer en figures diverses et nombreuses cette masse amorphe et confuse, ou bien réunir en un seul corps les atomes dispersés, ou bien encore épanouir en un corps l'embryon qui est chose une et simple, donner forme et vie à ce qui n'en avait pas, cette même puissance est capable de rassembler ce qui est dissous, de relever ce qui est abattu, de ren-

dre la vie à ce qui est mort et de transformer ce qui est corruptible en un état d'incorruptibilité (1)... »

Contre la résurrection, on objecte souvent le cas des hommes qui sont dévorés par les animaux ou par d'autres hommes. Athénagore explique, dans une longue dissertation physiologique, que la chair humaine ne saurait être assimilée, parce qu'elle est un aliment contre nature. La puissance divine saura donc retrouver les éléments dispersés du corps humain. Mais Dieu veut-il la résurrection ?

« Si Dieu ne veut pas la résurrection, c'est qu'il y a injustice ou inconvenance. L'injustice, à son tour, peut tomber sur celui qui doit ressusciter ou sur un autre à côté de lui. Mais qu'aucun des êtres de la nature ne soit ici lésé, c'est chose évidente. La résurrection de l'homme, en effet, ne saurait nuire aux créatures spirituelles : elle n'est pour elles ni un obstacle à l'existence, ni un dommage, ni une injure. Elle ne nuit pas davantage aux créatures sans raison ou aux êtres inanimés : ils n'existeront pas après la résurrection, et il n'y a pas d'injustice à l'égard de ce qui n'existe pas. Supposons même qu'ils existent toujours : ils ne recevront aucune injustice de la rénovation du corps humain. Si, en effet, alors qu'ils sont maintenant soumis à la nature humaine, encore faible, et à tous ses besoins jusqu'à être sous le joug d'une complète servitude, ils ne souffrent aucune injustice, à plus forte

1. Athénagore. *De resurrectione mortuorum*, 2-3.

raison, lorsque les hommes, devenus incorruptibles, n'auront plus besoin de leur secours, seront-ils affranchis de leur esclavage et n'auront-ils à se plaindre d'aucune injustice...

» Il ne sera pas davantage permis de dire qu'on trouve aucune injustice du côté de l'homme qui ressuscite. Il se compose, en effet, d'un corps et d'une âme. Or il ne reçoit aucun dommage ni dans son corps ni dans son âme. Aucun homme de bon sens ne dira que l'âme souffre quelque injustice; sinon, il faudrait aussi condamner la vie présente. Si donc elle ne souffre aucune injustice, alors qu'elle habite maintenant dans un corps passible et corruptible, à plus forte raison n'en souffrira-t-elle pas lorsqu'elle sera unie à un corps impassible et incorruptible. Le corps non plus ne reçoit aucune injustice. Si, en effet, il n'en reçoit pas alors que maintenant il est uni, lui principe de corruption, à un principe incorruptible, évidemment il n'en recevra pas davantage lorsque, devenu lui-même incorruptible, il sera réuni à un principe incorruptible.

» On ne saurait dire non plus que c'est une œuvre indigne de Dieu de réunir et de ressusciter les éléments dissous du corps. Si le moins n'a pas été indigne de Dieu, je veux dire créer un corps passible et corruptible, *a fortiori* le plus ne le sera-t-il pas, je veux dire former un corps exempt de corruption et de souffrance (1). »

Les objections préalables ainsi dissipées, il reste à exposer les fondements du dogme : Athénagore y

1. *Ibid.*, 10.

consacre la seconde partie de son traité (ch. 12-25). Son argumentation, comme dans ce qui précède, est d'ordre purement rationnel. Avec beaucoup de logique, il énonce et développe successivement trois preuves de la résurrection : la première est déduite de la fin pour laquelle l'homme a été créé.

« Il n'est pas d'homme, s'il est de sens rassis et se laisse guider par la raison, qui fasse pour rien ce qu'il fait volontairement ; il agit pour sa propre utilité, ou pour l'utilité de ceux dont il a la charge, ou bien pour l'œuvre elle-même qu'il est porté à réaliser par une certaine propension et affection naturelle... De même Dieu n'a pas fait l'homme pour rien ; car il est sage, et la sagesse ne fait pas d'œuvre inutile. Il ne l'a pas fait davantage pour sa propre utilité ; car il n'a besoin de rien, et dans ces conditions aucune de ses œuvres ne saurait lui être utile. Il n'a pas créé l'homme non plus pour quelqu'une de ses autres créatures. En effet, aucun être intelligent et raisonnable, qu'il soit supérieur ou inférieur, n'a jamais été et n'est encore créé pour l'utilité d'un autre, mais pour vivre et persévérer dans sa propre existence... Ainsi donc il appert que Dieu, si l'on cherche la cause première et profonde, a créé l'homme pour lui-même, à cause de la bonté et de la sagesse qui éclatent dans toutes ses œuvres ; si l'on regarde la cause plus immédiatement rapprochée des créatures, c'est pour leur propre vie, qui, sans doute, ne doit pas briller un peu de temps pour s'éteindre ensuite tout à fait. Aux reptiles, en effet, aux oiseaux et aux poissons, bref à tous les animaux, Dieu a

donné cette vie éphémère. Mais les hommes, qui portent l'image de leur créateur, qui ont reçu l'intelligence et la raison, Dieu les destine à une vie éternelle. »

De là découle pour l'homme l'immortalité de ses deux principes constitutifs : corps et âme, et de l'immortalité découle à son tour la résurrection.

« Nous croyons à cet avenir non moins qu'à ce qui est déjà passé. Dès lors, en examinant notre nature, nous aimons cette vie soumise à l'indigence et à la corruption comme conforme à l'existence présente; mais nous attendons avec confiance une vie éternelle et incorruptible. Ce n'est pas un rêve imaginé par les hommes ou un espoir illusoire; c'est une certitude garantie par le plan même du Créateur. Il a créé l'homme avec un corps et une âme immortelle; il lui a donné la raison et la loi naturelle pour garder les préceptes de vie sage et raisonnable qu'il a lui-même posés. Or nous savons bien que jamais Dieu n'aurait créé un tel être, avec toutes les qualités pour durer toujours, s'il ne le destinait pas à une vie sans fin.

» Ainsi donc, s'il est vrai que le créateur de l'univers a fait l'homme pour mener une vie raisonnable, pour contempler sa gloire et sa sagesse qui brillent en toutes choses et pour vivre ensuite toujours dans cette contemplation, conformément au plan du Créateur et à la nature qu'il a lui-même reçue, nous pouvons dire, puisque la cause est la même, que la naissance de l'homme

nous garantit son immortalité, et son immortalité sa résurrection, sans laquelle l'homme ne saurait durer toujours (1). »

Un second argument en faveur de la résurrection est tiré de la nature même de l'homme. Car Athénagore ne veut pas que la raison d'être de la résurrection soit d'abord dans le jugement; sinon ceux qui n'ont pas à être jugés, comme par exemple les enfants, n'auraient pas lieu de ressusciter (2). Voilà pourquoi il cherche une raison plus fondamentale, et valable pour tous, dans la valeur essentielle de l'homme.

« L'homme se compose d'une âme immortelle et d'un corps qui fut joint à cette âme au moment de la création. Ce n'est pas à l'âme seule ni au corps seul que Dieu a voulu donner, avec cette première origine, la vie et tout le cours de l'existence ; c'est à l'homme composé de ces deux substances, afin que, comme elles ont constitué sa naissance et sa vie, il parvienne avec elles à une fin commune. Il faut donc, puisque c'est un même être composé de deux principes qui reçoit toutes les impressions du corps et de l'âme, qui accomplit toutes les opérations de la vie sensitive et de la vie raisonnable, que cet ensemble persiste jusqu'à la fin, de manière que tout concoure à une même unité harmonieuse et solidaire : la naissance, la nature et la vie de l'homme, ses actions et passions, son existence tout entière et la fin correspondante à sa nature. Si donc

1. *Ibid.*, 12-13.
2. *Ibid.*, 14.

il y a une union et une harmonie de tout l'être, avec les facultés de l'âme et les énergies du corps, il faut qu'il y ait pour tout cela une même fin. Or il y aura une même fin, si l'être en question persiste dans sa constitution propre. Et ce sera véritablement le même être, s'il persiste avec toutes les parties qui composaient son être. Et ces parties retrouveront leur liaison propre, si, après avoir été dissoutes, elles s'unissent de nouveau suivant la conformation de l'être. D'où l'on voit que la reconstitution du même homme entraîne comme conséquence nécessaire la résurrection du corps mort et dissous. Sans elle, en effet, jamais les mêmes membres ne retrouveraient leur union naturelle, jamais l'homme ne subsisterait identique à lui-même.

» ...Et si la nature humaine ne subsiste pas, c'est en vain que l'âme a été associée aux misères et aux souffrances du corps ; c'est en vain que le corps, tenu en bride par l'âme, a résisté à ses plus chers appétits. Inutile aussi la raison, inutile la prudence, l'observation de la justice, la pratique des vertus, l'institution et l'organisation des lois ; inutile, en un mot, tout ce qu'il y a de bon dans les hommes et pour les hommes ; bien plus, inutile la création et la nature même de l'homme. Mais s'il est vrai que, parmi les œuvres et les dons de Dieu, il n'y a pas de place pour rien d'inutile, il s'ensuit nécessairement que l'immortalité de l'âme exige la durée perpétuelle du corps dans sa nature propre (1). »

1. *Ibid.*, 15.

A ceux qui hésiteraient encore, Athénagore expose, comme saint Justin, l'étonnante évolution du corps humain.

« Qui donc croirait, s'il n'était instruit par l'expérience, que dans cette goutte de sperme molle et homogène se trouve contenu le principe de tant de facultés diverses, de toute cette masse qui va croître et se développer : je veux dire les os, les nerfs et les cartilages, les muscles et les chairs, les entrailles et toutes les autres parties du corps? On ne voit rien de tout cela dans le liquide séminal, pas plus qu'on ne voit dans l'enfant les formes de l'homme mûr, ni dans l'homme mûr celles de l'adolescent, ni dans celui-ci celles du vieillard. Dans tous les cas, on ne voit aucun rudiment, ou seulement très obscur, de l'évolution naturelle et des transformations ultérieures de l'être humain. Cependant quiconque n'a pas le jugement aveuglé par la malice ou la paresse sait bien qu'il faut d'abord répandre le sperme. Puis celui-ci se développe jusqu'à former successivement les divers membres; et, quand l'enfant est venu au jour, on voit se succéder la première croissance de la jeunesse; après la croissance, la perfection de l'âge mûr; ensuite, le déclin des énergies physiques jusqu'à la vieillesse; et enfin la dissolution du corps épuisé. Ainsi donc, alors que dans le germe on ne trouve pas représentée la vie et la force de l'homme, ni dans la vie le retour aux éléments constitutifs, c'est l'enchaînement des lois naturelles qui garantit ce dont on n'a pas la preuve sous les yeux. *A fortiori* la rai-

son, qui découvre la vérité par voie de conséquence logique, nous garantit-elle la résurrection, elle qui est un critère de vérité bien plus sûr et plus élevé que l'expérience (1). »

La troisième raison est tirée des sanctions de la vie future, qui doivent être communes à l'âme et au corps. Sans cela, le jugement divin ne serait pas juste.

« En effet, s'agit-il de récompenser la vertu, le corps souffrira une injustice flagrante, puisqu'il a pris sa part avec l'âme de la peine causée par les bonnes œuvres et n'en reçoit aucune dans la récompense. De même encore il arrivera que l'âme bénéficie de quelque indulgence pour certaines fautes à cause des besoins du corps, tandis que le corps sera exclu du bénéfice des bonnes œuvres, dont cependant il a supporté la peine pendant la vie. S'agit-il de juger les actions mauvaises, c'est l'âme qui reçoit une injustice, si elle est seule à être punie pour des fautes qu'elle a commises à l'instigation du corps... N'est-ce pas chose injuste que l'âme soit responsable toute seule d'actions pour lesquelles elle n'a, de sa propre nature, aucune espèce de penchant ou d'attrait : comme, par exemple, la luxure, la violence, l'avarice, l'injustice et les péchés qui en découlent? Car, s'il est vrai que la plupart de ces fautes viennent de ce que les hommes ne répriment pas leurs passions frémissantes,... que le corps est le premier à ressentir les atteintes de

1. *Ibid.*, 17.

la passion et attire ensuite l'âme au consentement et à la collaboration dont il a besoin; s'il est vrai que les appétits et les plaisirs, les craintes et les douleurs où l'on trouve quelque chose de déréglé viennent du corps, tandis que les péchés qui en sont la conséquence et les châtiments qui suivent le péché sont attribués à l'âme seule, qui, elle, n'avait besoin d'aucune satisfaction pareille, qui n'éprouve ni concupiscence, ni crainte, ni aucune autre des passions que l'homme ressent d'ordinaire, où donc est la justice si l'âme est seule à être jugée?...

» De plus, comment ne serait-il pas absurde qu'on ne puisse même pas concevoir la vertu ou le vice dans une âme seule — les vertus que nous connaissons sont, en effet, les vertus de l'homme et de même les vices opposés ne sauraient appartenir à l'âme séparée du corps et laissée à elle-même — tandis que l'âme en recevrait seule la récompense ou le châtiment? Comment imaginer dans une âme seule le courage ou la patience, puisqu'elle ne craint ni la mort, ni les blessures, ni la mutilation ni la ruine, ni les coups, ni les douleurs et les misères qui s'ensuivent? Comment concevoir la continence et la tempérance puisqu'aucune passion ne la pousse à la nourriture, ni aux plaisirs sensuels ou autres délectations, puisqu'il n'y a rien qui puisse ni à l'intérieur la troubler, ni l'attirer de l'extérieur? Comment comprendre la prudence, si elle n'a pas devant elle des actions à faire ou à éviter, des objets à choisir ou à repousser; bien plus, si elle n'a aucun attrait inné, aucun élan naturel à

faire quoi que ce soit? Comment enfin des âmes pourraient-elles pratiquer la justice à l'égard d'elles-mêmes ou à l'égard d'autres êtres semblables ou différents, puisqu'elles n'ont pas les moyens de rendre à chacun ce qui lui revient, excepté l'honneur dû à Dieu; puisque d'ailleurs elles n'ont aucun penchant ou inclination à user de leurs propres biens et à s'abstenir des biens d'autrui? En effet, user ou s'abstenir des biens naturels ne se peut comprendre que chez les êtres qui sont faits pour cet usage. Or l'âme n'a besoin de rien et elle n'est pas faite pour user de ceci ou de cela; c'est pourquoi la pratique de la justice individuelle est impossible à une âme ainsi constituée (1). »

De tout cela, notre philosophe conclut une fois de plus que le corps de l'homme doit ressusciter. Tel est, dans sa physionomie générale, le traité d'Athénagore: œuvre originale et forte, vigoureusement pensée et écrite avec beaucoup d'art, dont l'argumentation purement abstraite et rationnelle, les divisions multipliées, la logique rigoureuse et quelque peu sèche font penser aux meilleures œuvres de la première scolastique.

III

Sur le même sujet, nous avons encore un traité, malheureusement incomplet, attribué à saint Justin par quelques auteurs. D'assez nombreuses différences de style rendent peu probable cette attribution; mais, d'un avis unanime, l'ouvrage est certainement de la même époque. Tandis qu'Athénagore s'adressait sur-

1. *Ibid.*, 21-22.

tout aux païens, celui-ci semble viser davantage les hérétiques, « ces mauvais docteurs qui prétendent qu'il n'y a pas de résurrection », « qui accusent la chair d'être la seule cause du péché », dont quelques-uns vont jusqu'à dire que « Jésus n'a eu qu'une apparence de chair » (ch. 2). On reconnaît aisément les principaux traits du gnosticisme docète.

Pour répondre à leurs objections, l'auteur explique d'abord que les corps ressuscités seront affranchis des nécessités sexuelles et de toutes les misères de la vie (ch. 3-4). Puis il démontre, en faisant appel à la puissance divine, que la résurrection est possible.

« Ceux qui prétendent qu'il est impossible à Dieu de ressusciter la chair me paraissent ignorer qu'ils se proclament fidèles en paroles, mais que par leurs œuvres ils se montrent infidèles, et plus infidèles même que les infidèles. Car tous les païens croient à leurs idoles et sont convaincus que tout leur est possible. Homère leur poète a dit : « *Les dieux peuvent tout et facilement* »; il ajoute même ce dernier mot pour montrer la grandeur de leur puissance. Dès lors nos adversaires ne sont-ils pas plus infidèles qu'eux? Si les païens, en effet, ont assez de confiance en leurs idoles, ces dieux « *qui ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas* », pour croire que tout leur est possible,... à plus forte raison nous qui avons la vraie foi devons-nous croire la même chose de notre Dieu, alors surtout que nous en avons des preuves. La première est la création du premier homme, qui fut fait de la terre par Dieu : n'est-ce pas une preuve suffisante de la puissance divine? »

La deuxième preuve invoquée par l'auteur est celle même de Justin et d'Athénagore, c'est-à-dire la merveille permanente de la génération humaine. De plus, il est admis par tous les systèmes philosophiques que les éléments primitifs, quels qu'ils soient, se conservent intacts. Donc ils peuvent être groupés par Dieu comme la première fois et reconstituer le même corps (1).

D'autres estiment que la résurrection n'est pas convenable, « d'abord parce que la chair est de nature terrestre et surtout parce qu'elle est tellement remplie de péché qu'elle force l'âme à pécher avec elle ».

« Ceux-là me paraissent méconnaître toutes les œuvres de Dieu, principalement la création et formation de l'homme au commencement... L'Ecriture ne dit-elle pas : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* » ? Quel ? C'est évidemment l'homme charnel. Car l'Ecriture dit encore : « *Dieu prit de la poussière de la terre et il façonna l'homme* ». Il est donc évident que l'homme qui fut fait à l'image de Dieu était l'homme charnel. Comment, dès lors, ne serait-il pas absurde de dire que la chair qui fut façonnée par Dieu à son image est vile et de nul prix ? Mais, au contraire, que la chair soit chose précieuse aux yeux de Dieu, nous le savons d'abord parce que c'est lui qui l'a formée : l'artiste, sculpteur ou peintre, aime toujours l'image qu'il a faite. Nous pouvons aussi l'apprendre par tout l'ordre de la création : si tout le reste a été fait pour la chair, c'est qu'elle est bien précieuse pour son auteur.

» Bien, dit-on ; mais la chair est pécheresse,

1. Justin, *De resurrectione*, 5-6.

au point de faire forcément pécher l'âme avec elle. C'est beaucoup trop l'accuser que de lui imputer les péchés des deux. Comment la chair, en effet, pourra-t-elle pécher toute seule, si l'âme ne la précède et ne l'excite? Dans une paire de bœufs, si l'un se sépare de l'autre, aucun d'eux ne saurait labourer isolément ; de même, ni l'âme ni le corps, s'ils brisent le joug qui les unit, ne peuvent rien faire tout seuls. En tout cas, si la chair est pécheresse, c'est pour elle seule que le Sauveur est venu, puisqu'il a dit : « *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* ». Puis donc que le chair est précieuse aux yeux de Dieu et supérieure à toutes ses autres créatures, avec juste raison il voudra la sauver (1). »

Il ne reste plus qu'à démontrer que la résurrection est certaine. L'auteur en établit d'abord la réalité par des raisons *a priori*.

« Ne serait-il pas absurde de supposer que cette créature faite avec tant de soin et précieuse entre toutes soit négligée par son auteur jusqu'à tomber dans le néant? Mais le sculpteur et le peintre, s'ils veulent faire durer leurs œuvres pour en retirer de la gloire, savent les renouveler lorsqu'elles vieillissent. Et Dieu ne s'inquiéterait pas de voir son bien et son œuvre tomber dans le néant? Si quelqu'un démolit une maison après l'avoir bâtie ou la laisse démolie quand il pourrait la relever, nous l'appelons un mauvais artisan : de

1. *Ibid.*, 7-8.

même ne pourrions-nous pas accuser Dieu d'avoir travaillé pour rien?... C'est pourquoi il destine la chair à la résurrection et à la vie éternelle. Lorsqu'il annonce le salut de l'homme, il l'annonce aussi pour la chair. Qu'est-ce en effet que l'homme, sinon un animal raisonnable composé d'un corps et d'une âme? Est-ce que l'âme toute seule est l'homme? Pas du tout; c'est l'âme de l'homme. Et le corps donc, dira-t-on que c'est l'homme? Nullement; on dit que c'est le corps de l'homme. Si donc l'homme n'est ni l'un ni l'autre des deux principes séparés, mais le composé qui résulte de l'union des deux; si d'ailleurs Dieu appelle l'homme à la vie et à la résurrection, il n'en a pas appelé seulement une partie, mais l'homme tout entier, c'est-à-dire son âme et son corps. Comment enfin ne serait-il pas absurde, puisque ces deux principes ne forment qu'un seul être, de sauver l'un sans l'autre? Puisque la résurrection de la chair n'est pas impossible, nous l'avons démontré, quelle est cette distinction qui consiste à sauver l'âme et à ne pas sauver la chair? Dieu serait-il jaloux? Mais non; il est bon et veut le salut de tous. Ce n'est pas l'âme seule et sans la chair qui a entendu sa prédication et a cru en Jésus-Christ; toutes deux ont été baptisées, toutes deux ont pratiqué la justice. Dieu serait injuste et ingrat, quand toutes deux ont cru en lui, de sauver l'une et non pas l'autre (1). »

Le texte présente ici une lacune; mais on peut croire que l'auteur, complétant très heureusement

1. *Ibid.*, 8.

l'argumentation d'Athénagore, ajoutait à ces considérations logiques des arguments de fait. Il nous reste le fragment suivant sur l'œuvre de Jésus-Christ.

« S'il n'avait pas besoin de la chair, pourquoi la guérir? Ce qui est plus fort encore, il a ressuscité des morts. Pourquoi, sinon pour montrer ce que serait la résurrection? Sous quelle forme donc les a-t-il ressuscités? en corps ou en âme? Manifestement avec les deux. Si la résurrection devait être spirituelle, il aurait dû, en ressuscitant lui-même, montrer d'un côté le corps étendu et de l'autre l'âme vivante. Il ne l'a pas fait ; il a ressuscité le corps pour confirmer la promesse de la vie. Pourquoi est-il ressuscité dans la chair qui avait souffert, sinon pour montrer que la résurrection sera charnelle? Pour bien affirmer cela, comme ses disciples ne croyaient pas à la résurrection de son corps, mais, tout en le voyant, restaient dans le doute, il leur dit : « *Vous n'avez pas encore la foi, voyez que c'est bien moi* ». Et il se fit toucher par eux et il leur montra dans ses mains la cicatrice des clous... Il mangea encore un rayon de miel et un poisson. Quand il leur eut ainsi prouvé la résurrection de la chair, comme il leur avait dit que notre demeure est dans le ciel, voulant montrer qu'il n'est pas impossible à la chair d'y monter, il s'éleva devant eux vers le ciel, comme il était, c'est-à-dire dans sa chair (1). »

En terminant, l'auteur explique que la gloire de Jésus-Christ est de racheter l'homme tout entier. S'il

1. *Ibid.*, 9.

n'était venu sauver que son âme, il n'aurait rien fait de plus que Platon ou Pythagore. Enfin, la continence et autres vertus imposées aux chrétiens sont la preuve que la chair doit ressusciter.

Voilà par quelles considérations les Apologistes du second siècle s'efforçaient de faire comprendre et admettre aux rationalistes de leur temps l'étonnant mystère de la résurrection. Il est facile de se rendre compte qu'on n'en donne guère d'autres encore aujourd'hui.

APPENDICE

LE SUPRÊME TÉMOIGNAGE.

Rien ne saurait mieux clore cette étude, où saint Justin a tenu la première place, que le récit de son interrogatoire et de sa mort. Car, à cette époque où le martyre était commun, il fut donné au platonicien converti, après avoir consacré toute sa vie à la défense de la foi chrétienne, de lui rendre devant les tribunaux l'hommage d'une dernière affirmation et bientôt le suprême témoignage du sang. Justin, qui enseignait ostensiblement à Rome, s'attendait depuis longtemps à être poursuivi (1): son attente ne fut pas déçue. Dénoncé peut-être par Crescens, comme il le craignait, ou par quelque autre de ses rivaux, il fut traduit devant le préfet de Rome, en compagnie de plusieurs chrétiens dont quelques-uns au moins étaient ses élèves (2). Nous avons la chance de posséder de cette comparution des actes que tous les critiques regardent comme authentiques : il n'y a qu'à laisser la parole à ce simple et touchant récit.

« Dans le temps où les criminels défenseurs des idoles portaient dans les villes et les campagnes des décrits impies contre les pieux chrétiens, pour les forcer à offrir des sacrifices à de vaines idoles, ces hommes saints (Justin et ses compagnons) furent arrêtés et traduits devant le préfet de

1. Cf. Justin, *Apol.*, II, 3.

2. C'était sous le règne de Marc-Aurèle, et la préfecture de Junius Rusticus, probablement vers l'an 165.

Rome, nommé Rusticus. Lorsqu'ils furent devant le tribunal, le préfet Rusticus dit à Justin : « D'abord crois aux dieux et obéis aux empereurs. » Justin dit : « On ne saurait nous blâmer ni nous condamner pour avoir suivi les préceptes de notre Sauveur Jésus-Christ. » Le préfet Rusticus dit : « Quelle doctrine professes-tu ? » Justin dit : « J'ai essayé d'apprendre toutes les doctrines ; puis je me suis attaché à la doctrine vraie, qui est celle des chrétiens, quoiqu'elle ne plaise pas aux esprits remplis d'erreurs et de préjugés. » Le préfet Rusticus dit : « Malheureux, c'est cette doctrine-là qui te plaît ? » Justin dit : « Oui, et je la suis suivant la règle orthodoxe. » Le préfet Rusticus dit : « Quelle est cette règle ? » Justin dit : « Nous honorons le Dieu des chrétiens, que nous croyons être unique, celui qui, au commencement fut l'auteur et l'organisateur de toute la création, visible et invisible ; (nous honorons) aussi le Seigneur Jésus-Christ, enfant de Dieu, celui que les Prophètes ont annoncé comme devant être pour le genre humain un messager de salut et un maître de disciples vertueux. Et moi, en homme que je suis, je ne puis dire que bien peu de choses, eu égard à son infinie divinité ; mais je crois à la vertu prophétique, qui a tout annoncé au sujet de celui que je disais tout à l'heure être le Fils de Dieu. Car je sais que depuis longtemps les Prophètes ont prédit son avènement parmi les hommes. »

Le préfet Rusticus dit : « Où vous réunissez-vous ? » Justin dit : « Suivant la volonté et les moyens de chacun. Penses-tu que nous nous réu-

nissions tous au même endroit? Il n'en est rien; car le Dieu des chrétiens n'est pas circonscrit dans un lieu; mais étant invisible, il remplit le ciel et la terre et il est adoré et glorifié partout par ses fidèles. » Le préfet Rusticus dit : « Dis-moi où vous vous réunissez ou dans quel lieu tu rassembles tes disciples. » Justin dit : « Je reste près de la maison d'un nommé Martin, vers le bain Timiotinus, et depuis tout ce temps (car c'est la seconde fois que je suis venu à Rome) je ne connais pas d'autre demeure que celle-là. Si quelqu'un voulait venir chez moi, je lui communiquais la doctrine de vérité. » Rusticus dit: « En somme, tu es chrétien? » Justin dit : « Oui, je suis chrétien. »

Le préfet Rusticus dit à Chariton : « Allons, toi aussi es-tu chrétien? » Chariton dit : « Je suis chrétien par la volonté de Dieu. » Le préfet Rusticus dit à Charito : « Et toi, Charito, que dis-tu? » Charito dit : « Je suis chrétienne par la grâce de Dieu. » Rusticus dit à Evelpiste : « Toi, qui es-tu? » Evelpiste, esclave de César, répondit : « Moi aussi, je suis chrétien, libéré par le Christ, et je partage la même espérance par la grâce du Christ. » Le préfet Rusticus dit à Hiérax : « Toi aussi, tu es chrétien? » Hiérax dit : « Oui, je suis chrétien; car je reconnais et j'adore le même Dieu. » Le préfet Rusticus dit : « C'est Justin qui vous a fait chrétiens? » Hiérax dit : « J'étais chrétien et je le serai. » Péon se leva et dit : « Moi aussi, je suis chrétien. » Le préfet Rusticus dit : « Qui t'a enseigné? » Péon dit : Nous avons reçu cette foi de nos parents. » Evel-

piste dit : « J'écoutais avec plaisir les discours de Justin. Mais c'est de mes parents que, moi aussi, j'ai appris à être chrétien. » Le préfet Rusticus dit : « Où sont tes parents ? » Evelpiste dit : « En Cappadoce. » Rusticus dit à Hiérax : « Tes parents, où sont-ils ? » Il répondit en disant : « Notre véritable père est le Christ, et notre mère, c'est la foi en lui ; mes parents terrestres sont morts. Et moi, j'ai été arraché d'Iconium en Phrygie pour venir ici. » Le préfet Rusticus dit à Libérianus : « Et toi, que dis-tu ? Tu es chrétien et tu n'honores pas les dieux ? » Libérianus dit : « Moi aussi, je suis chrétien ; car j'honore et j'adore le seul Dieu véritable. »

Le préfet dit à Justin : « Ecoute, toi qu'on dit savant et qui penses avoir la vraie doctrine. Si tu es fustigé et ensuite décapité, penses-tu que tu vas monter au ciel ? » Justin dit : « J'espère recevoir ce bienfait, si je souffre de la sorte. Car je sais qu'à tous ceux qui ont ainsi vécu, la grâce divine est réservée jusqu'à la consommation du monde. » Le préfet Rusticus dit : « Tu supposes donc que tu vas monter au ciel pour y recevoir je ne sais quelle récompense ? » Justin dit : « Je ne le suppose pas, je le sais et je suis rempli de cette certitude. » Le préfet Rusticus dit : « D'ailleurs, revenons-en à l'affaire présente et pressante. Réunissez-vous donc et tous ensemble sacrifiez aux dieux. » Justin dit : « Aucun homme de bon sens ne tombe de la piété dans l'impiété. » Le préfet Rusticus dit : « Si vous n'obéissez pas, vous serez punis sans pitié. » Justin dit : « Nous souhaitons de souffrir pour Notre-Seigneur Jésus-

Christ, afin d'être sauvés. Car cela deviendra notre salut et notre confiance devant le redoutable et universel tribunal de notre Maître et Sauveur.» De même tous les autres martyrs dirent : « Fais ce que tu voudras : nous sommes chrétiens et nous ne sacrifions pas aux idoles. »

Le préfet Rusticus prononça la sentence, disant : « Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux Dieux ni obéir au décret de l'empereur soient fouettés et punis de la peine capitale, ainsi que l'ordonnent les lois. » Les saints martyrs, louant Dieu, furent conduits à l'endroit habituel; là ils furent décapités et ils consommèrent leur témoignage dans la confession du Sauveur. Quelques fidèles recueillirent leurs corps en cachette et les ensevelirent dans un lieu convenable, avec le secours de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen. »

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Apologétique des Apologistes.

DEUXIÈME PARTIE.

La Dogmatique des Apologistes.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

APPENDICE.

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
LILLE-PARIS-BRUGES. — 2827.

